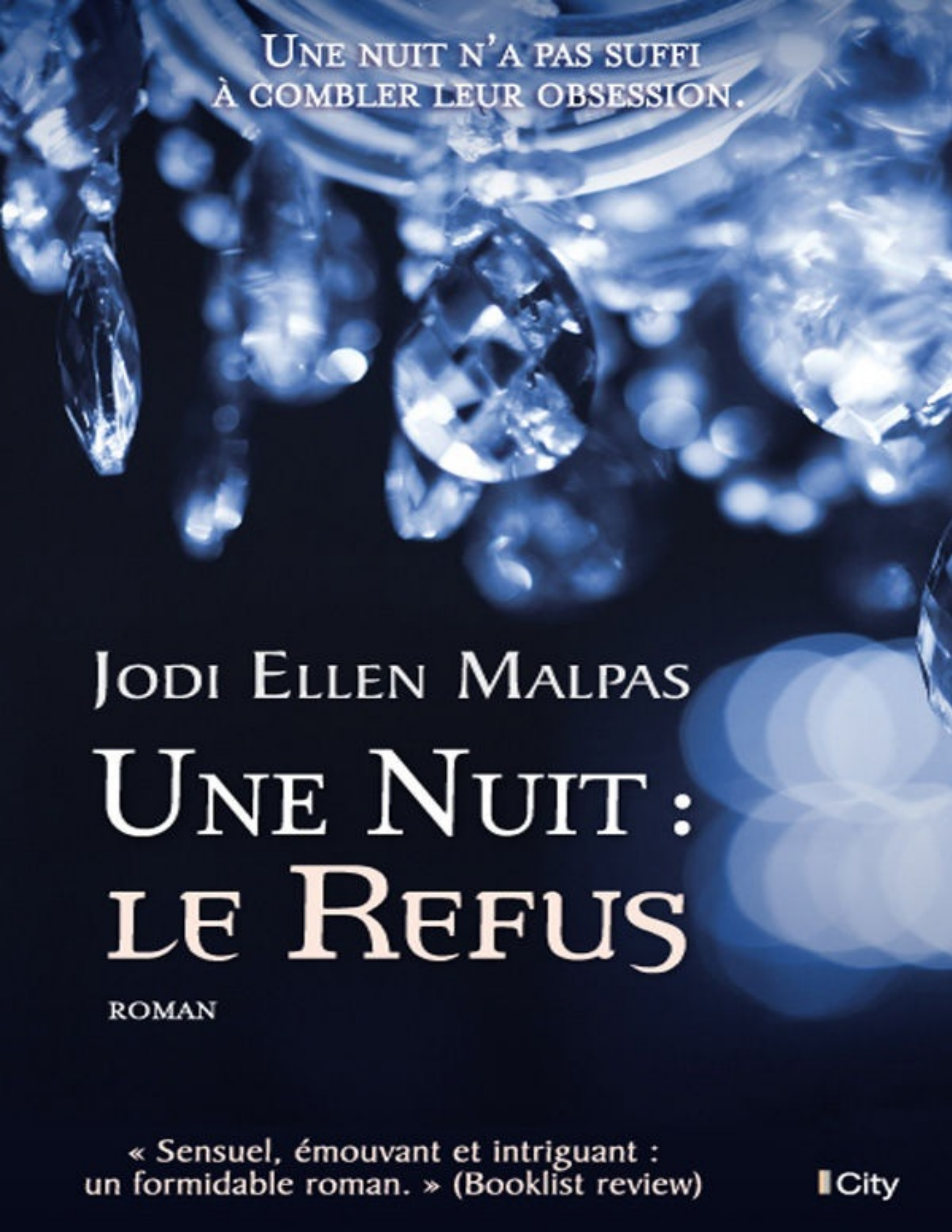




UNE NUIT N'A PAS SUFFI
À COMBLER LEUR OBSESSION.

JODI ELLEN MALPAS

UNE NUIT : LE REFUS

ROMAN

« Sensuel, émouvant et intrigant :
un formidable roman. » (Booklist review)

■ City

Une Nuit : le Refus

Jodi Ellen Malpas

Traduit de l'anglais
par Franck Richet et Elsa Ganem

City
Roman

*Pour Nan, grand-tatie Doll et grand-tatie Phyllis.
Il y a un peu de l'impertinence de chacune
d'entre vous dans la Nan d'Olivia.
Vous nous manquez à tous. Bisous.*

© City Editions 2015 pour la traduction française

© Jodi Ellen Malpas 2014

Publié sous le titre *One night : denied*

Couverture : © Shutterstock / Studio City

ISBN : 9782824642178

Code Hachette : 10 4123 8

Rayon : Roman / Érotisme

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : mai 2015

Imprimé en France

SOMMAIRE

Prologue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

Remerciements

PROLOGUE

William Anderson reposa lentement le téléphone, l'air songeur, puis s'adossa au fond de son fauteuil de bureau. Ses grandes mains jointes formaient un triangle devant sa bouche, tandis qu'il se repassait les dix minutes de leur conversation en boucle, à en friser la folie. Il ne savait pas quoi penser, mais, ce qu'il savait, c'est qu'il avait besoin d'un verre. Un grand. Il marcha jusqu'à son meuble à alcool et souleva le couvercle ancien en forme de globe.

Il ne prit pas la peine de choisir son whisky préféré : pour l'heure, n'importe lequel ferait l'affaire. Se versant un verre de bourbon à ras bords, il en descendit la moitié avant de le remplir aussitôt. Il avait chaud, il transpirait. L'homme posé qu'il était d'ordinaire avait été anéanti par les révélations de cette journée, et la seule chose qu'il voyait, c'étaient de magnifiques yeux saphir.

Peu importe où il regardait, ils étaient là, le torturant, lui rappelant son échec. Il tira sur son nœud de cravate et défit le premier bouton de sa chemise, espérant respirer mieux une fois son cou dégagé. Peine perdue. Sa gorge le serrait. Le passé était revenu le hanter. Il avait déployé tant d'efforts à ne pas s'attacher, à demeurer indifférent. Et voilà que les choses reprenaient le même chemin.

Dans le monde où il évoluait, les décisions se prenaient avec un esprit clair et objectif, et, en temps normal, il excellait à cet exercice. En temps normal... Dans son univers, tout se produisait pour une raison, et cette raison était généralement qu'il l'avait décidé : il était écouté, respecté. Mais il sentait tout contrôle lui échapper, et cela ne lui plaisait pas. Tout particulièrement en ce qui *la* concernait.

— Je suis trop vieux pour ces conneries, maugréa-t-il en se laissant tomber dans son fauteuil.

Il prit une autre gorgée de bourbon, longue et salubre, puis bascula sa tête contre le dossier et fixa le plafond. Une fois déjà, elle avait mis sa vie sens dessus dessous, et il était en train de la laisser recommencer.

Il n'était qu'un idiot. Mais le fait que Miller Hart vienne s'ajouter à cette équation compliquée ne lui laissait guère le choix. Sa morale aussi le mettait au pied du mur... ainsi que l'amour qu'il ressentait pour cette femme.

1

Quelqu'un d'autre a pris le contrôle de mon destin. Tous mes efforts, mon approche prudente et les barrières protectrices que je m'étais donné tant de peine à mettre en place ont volé en éclats le jour où j'ai rencontré Miller Hart. Il est vite devenu évident que j'avais atteint un point où il était primordial que je m'en tienne à mes stratégies de vie raisonnables, que je conserve mon masque d'impassibilité et reste sur mes gardes. Il ne faisait aucun doute que cet homme allait me tester. Il l'a fait. Et il continue. L'acte ultime a été de lui accorder ma confiance, de me confier à lui, de me livrer à lui. J'ai fait tout cela et, aujourd'hui, je le regrette de tout mon cœur. Craindre qu'il veuille me quitter à cause de mon passé était une inquiétude inutile. C'était bien la dernière chose que j'avais à redouter.

Miller Hart est un prostitué de luxe. Il a employé le mot *escort boy*, mais il ne suffit pas de choisir un terme plus acceptable pour embellir la réalité.

Miller Hart vend son corps.

Il mène une vie avilissante.

Miller Hart est l'équivalent masculin de ma mère. Je suis amoureuse d'un homme que je ne peux pas avoir. Il m'a fait me sentir vivante, alors que j'avais passé si longtemps à me contenter d'exister. Mais il m'a repris ce sentiment vivifiant et l'a remplacé par une immense affliction. Mon esprit est encore plus éteint aujourd'hui qu'il ne l'était avant ma rencontre avec cet homme.

L'humiliation que j'ai ressentie en constatant mon erreur se noie dans mon chagrin. Je ne ressens rien d'autre qu'un chagrin paralysant. Ces deux dernières semaines ont été les plus longues qu'on puisse imaginer, et je dois me préparer à affronter une vie de désolation. Cette seule pensée me donne envie de fermer les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

Cette nuit à l'hôtel se rejoue encore et encore dans mon esprit : le contact de la ceinture que Miller avait enroulée autour de mes poignets, son expression froide et impassible tandis qu'il me faisait jouir de manière experte, l'intense souffrance sur son visage quand il avait réalisé le mal qu'il venait de causer. J'avais été forcée de fuir.

Seulement, je ne me rendais pas compte que je fonçais dans un problème encore plus grand : William. Je sais que ce n'est qu'une question de temps avant

qu'il me retrouve. J'ai lu la surprise sur son visage lorsqu'il m'a vue et, quand ses yeux sont tombés sur Miller, j'ai compris qu'il l'avait reconnu. William Anderson et Miller Hart se connaissent : William voudra savoir comment j'ai connu Miller et, fatidiquement, ce que je faisais dans cet hôtel. Je n'ai pas seulement passé deux semaines à vivre un enfer, mais aussi à guetter son apparition par-dessus mon épaule.

Après m'être traînée jusqu'à la douche, puis avoir enfilé la première chose que je peux trouver, je descends paresseusement l'escalier pour trouver Nan à genoux devant le lave-linge, en train de le remplir. Je m'assieds à la table, en silence, mais, ces derniers temps, on dirait que Nan a un radar pointé sur moi : elle détecte chacun de mes mouvements, la moindre larme ou respiration, qu'elle se trouve ou non dans la même pièce.

Elle est attentionnée, mais ne sait pas comment s'y prendre ; elle me comprend, mais s'obstine tout de même à me remotiver. Elle s'est fixé pour objectif de me montrer les effets positifs de mes rendez-vous avec Miller Hart, mais je n'y vois rien d'autre qu'une tristesse immédiate et n'en ressens qu'une douleur persistante. Il n'y aura jamais personne d'autre. Aucun homme ne pourra jamais éveiller en moi ces sensations, ce sentiment d'être protégée, aimée, à l'abri.

C'est assez ironique, en fait. Toute ma vie durant, j'ai méprisé ma mère de m'avoir abandonnée pour mener une vie faite d'hommes, de plaisirs et de petits cadeaux. Et voilà que Miller Hart s'avère être un *escort boy*. Il vend son corps, il se fait payer pour procurer du plaisir aux femmes. Chaque fois qu'il m'entraînait dans son « truc à lui », qu'il me serrait tendrement dans ses bras, c'était en réalité pour laver la souillure d'un précédent rendez-vous avec une autre femme. D'entre tous les hommes qui auraient pu me ravir à ce point, pourquoi a-t-il fallu que ce soit lui ?

— Ça te dit de m'accompagner au club du lundi ? me demande Nan d'un ton nonchalant, tandis que j'essaie d'avaler quelques corn-flakes.

— Non, je vais rester à la maison, dis-je en prenant une nouvelle cuillerée. Tu as gagné au bingo hier soir ?

Elle pousse une série de soupirs, puis claque le hublot du lave-linge et commence à verser du détergent dans le tiroir.

— Tu parles ! J'ai perdu mon temps, c'est tout.

— Alors, pourquoi tu continues d'y aller ? dis-je en remuant lentement mon bol.

— Parce que j'y mets le feu, répond-elle avec un clin d'œil et un petit sourire. Je suis la reine du bingo.

Je prie mentalement pour échapper à une nouvelle tirade d'encouragement, mais ma prière n'est pas entendue.

— J'ai passé des années à me morfondre après la mort de ton grand-père, Olivia.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle évoque mon grand-père. Un peu déstabilisée, j'arrête de tourner ma cuillère.

— J'ai perdu le partenaire de toute une vie et versé des océans de larmes, continue-t-elle.

Nan s'efforce de mettre les choses en perspective, et c'est dans ces moments-là que je m'interroge : me trouve-t-elle pathétique de déprimer pour un homme que j'ai à peine connu ?

— Je ne pensais pas me sentir à nouveau vivante un jour.

— Je m'en souviens, dis-je tout bas.

Je me rappelle aussi que j'avais bien failli décupler son chagrin. Elle s'était à peine remise du départ soudain de ma mère qu'elle avait dû faire face à la perte cruelle et prématurée de son Jim bien-aimé.

— Et pourtant, ce jour est arrivé, reprend-elle avec un hochement de tête optimiste. Tu as peut-être l'impression qu'il n'arrivera pas, mais tu verras que la vie suit son cours.

Elle s'éloigne dans le couloir, et je reste là à réfléchir à ses paroles, me sentant un peu coupable de me morfondre sur une histoire si brève, et plus encore de voir Nan la comparer avec la perte de son mari dans le seul but de me remonter le moral.

M'abandonnant à mes pensées profondes, je revis l'un après l'autre chaque rendez-vous, chaque baiser, chaque mot. Mon esprit lessivé semble s'acharner à me torturer, mais c'est entièrement ma faute. Je l'ai cherché. Le désespoir a pris un nouveau visage.

La sonnerie de mon portable me fait sursauter sur ma chaise, me tirant de ma rêverie pour me ramener dans le monde de la souffrance réelle. Je ne tiens pas particulièrement à communiquer avec quiconque, et encore moins avec l'homme qui m'a brisé le cœur ; aussi, quand je vois son nom s'afficher, je lâche immédiatement la cuillère dans mon bol et fixe l'écran d'un regard vide. Mon cœur s'emballe.

Prise de panique, je me ferme comme une huître et recule au fond de ma chaise afin de mettre autant de distance que possible entre moi et le téléphone. Vient un moment où je me fige, incapable de reculer davantage. Chaque muscle de mon corps est devenu inutile et refuse d'obéir. Plus rien ne fonctionne à l'exception de

ma fichue mémoire, qui me torture de plus belle, m'obligeant à revivre en accéléré chaque moment passé avec Miller Hart. Mes yeux commencent à s'emplir de larmes de désespoir. Pas très raisonnable d'ouvrir ce message... Bien sûr que ce n'est pas raisonnable. Mais il faut dire qu'en ce moment, je ne le suis pas vraiment. Je ne le suis plus depuis que j'ai fait la connaissance de Miller Hart.

Je fais glisser mon doigt sur l'écran et ouvre le message écrit.

Comment vas-tu ?

Miller Hart x

Je fronce les sourcils et relis le message en me demandant ce qu'il s'imagine. Pense-t-il que je l'ai déjà oublié ? Miller Hart ? Comment je vais ? D'après lui ? Il croit peut-être que je gambade comme un cabri, car j'ai eu droit à quelques rendez-vous gratuits avec Miller Hart, l'*escort boy* le plus réputé de Londres. Quoique « gratuits », non. J'ai payé. Et cher. Le temps passé et les expériences vécues auprès de cet homme vont me coûter très cher. Je n'ai même pas encore commencé à saisir l'importance de ce qui s'est passé. Les questions s'emmêlent et se bousculent dans mon crâne, mais je dois les dénouer et y mettre de l'ordre si je veux pouvoir trouver un sens à tout cela. Le fait que le seul homme à qui j'aie jamais ouvert mon être intime ait subitement disparu est en soi suffisamment difficile à gérer. Chercher à sonder le pourquoi et le comment est une tâche supplémentaire que mes émotions refusent de supporter.

Comment je vais ?

— Je suis en miettes, bordel !

Je hurle dans le téléphone en enfonçant furieusement le bouton SUPPRIMER, à m'en faire mal au pouce. Dans un geste de pure colère, je balance mon portable à travers la cuisine sans même ciller lorsqu'il se fracasse en morceaux contre le carrelage mural. Des bruits de pas précipités descendent l'escalier, mais je ne les entends pas derrière ma respiration saccadée et mes violents hoquets de colère.

— Mais que se passe-t-il ? demande la voix stupéfaite de Nan derrière moi.

Je ne me retourne pas. Pas envie de voir l'expression effarée qui défigure très certainement son visage ridé.

— Olivia ?

Je me lève brusquement en envoyant promener ma chaise. Le bruit des pieds en bois sur le parquet résonne dans notre vieille cuisine.

— Je sors, dis-je avant de filer sans regarder ma grand-mère, traversant le couloir comme une tornade avant d'attraper ma veste et mon sac sur le portemanteau.

— Olivia !

J'entends ses pas lourds derrière moi, tandis que j'ouvre la porte à la volée, manquant de bousculer George.

— Bonj... Oh ! dit-il en me regardant passer en trombe, et j'entraperçois son visage jovial qui se fige de stupeur, juste avant de me lancer dans un sprint pour descendre l'allée.

Je sais que, clairement hésitante et passablement abattue, je fais tache dans le décor, plantée à l'entrée de cette salle de sport. Toutes ces machines ressemblent à des navettes spatiales avec leurs centaines de boutons et de leviers, et je n'ai pas le début d'une idée de la manière de les mettre en route.

Mon heure d'initiation de la semaine dernière s'est révélée une distraction efficace, mais, sitôt sortie de ce centre de fitness sélect, j'ai oublié tous les conseils et les instructions. Je balaie les lieux du regard en jouant avec ma bague ; une foule d'hommes et de femmes se dépensent sur le tapis de course, pédalent à fond la caisse sur les vélos ou soulèvent des poids sur d'impressionnants appareils de musculation. Ils ont tous l'air de savoir précisément ce qu'ils font.

Dans une tentative de me fondre parmi eux, je saisis les gants de boxe pendus au mur à côté de moi. Je glisse mes mains à l'intérieur avec un air professionnel, comme si je venais ici chaque matin commencer ma journée par une heure de suée. Je fixe le velcro, puis donne un petit coup dans le sac. Son poids me surprend. Mon faible coup l'a à peine fait bouger.

Je plie mon bras et frappe un peu plus fort, mais le gigantesque sac se contente d'osciller. Concluant qu'il doit être rempli de briques, je fronce les sourcils, injecte plus de puissance dans mon bras chétif et frappe avec force, que j'accompagne d'un petit grognement en prime. Cette fois, le sac bouge de manière significative ; il s'éloigne et semble s'immobiliser un instant avant de revenir vers moi. À toute allure. Prise de panique, je ramène vivement mon poing avant de tendre le bas pour empêcher le sac de me faire tomber. Une onde de choc remonte le long de mon bras comme mon poing entre en contact avec le sac, mais il s'éloigne à nouveau. Le sourire aux lèvres, j'écarte un peu les jambes et me prépare à son retour, puis décoche un nouveau coup qui l'envoie voler loin de moi.

Mon bras me fait déjà mal, et je réalise subitement que ma main gauche est également gantée. Alors, cette fois, je frappe avec elle. Mon sourire s'élargit : l'impact du sac contre mes poings semble bon. Je commence à transpirer, mes pieds se mettent à bouger, et mes bras, à prendre le rythme. Encouragée par mes propres cris de satisfaction, je vois le sac se transformer en quelque chose

d'autre. Je lui mets la raclée de sa vie et j'adore ça.

J'ignore combien de temps je reste là, mais, lorsque je finis par ralentir et me poser pour réfléchir, je me rends compte que je suis trempée ; mes genoux sont douloureux, et je suis essoufflée. J'attrape le sac et attends qu'il se stabilise, puis balaie la salle de sport d'un regard circonspect en me demandant si ma séance de défoulement a attiré l'attention de quelqu'un. Personne ne me regarde. Je suis passée totalement inaperçue. Chacun se concentre sur son propre entraînement, s'épuisant dans son coin. Souriant intérieurement, je me sers un verre d'eau et prends une serviette sur l'étagère voisine pour essuyer la sueur coulant à grosses gouttes de mon front, puis je sors de la vaste salle d'un pas léger. Pour la première fois depuis des semaines, je me sens prête à affronter la journée qui m'attend.

Je me dirige vers les vestiaires en terminant mon verre d'eau, avec l'impression de m'être déchargée d'une montagne de stress et de malheurs. Mais quelle ironie ! Cette toute nouvelle sensation de liberté se fait à peine sentir que, déjà, la tentation de retourner taper dans le sac une petite heure me prend : ça pourrait bien devenir une addiction. Seulement, le temps passe et je risque d'être en retard au travail. Alors, j'y renonce. Je reviendrai demain matin, peut-être même ce soir après le boulot, et je défoncerai ce sac jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de Miller Hart ni de la souffrance qu'il a causée.

Je franchis une succession de portes vitrées, jetant au passage un coup d'œil au travers. Derrière l'une d'elles, j'aperçois des dizaines de postérieurs fermes qui pédalent comme si leur vie en dépendait ; derrière une autre, je vois des femmes pliées dans toutes sortes de positions bizarroïdes ; et, derrière une troisième, des hommes vont et viennent au pas de course en se laissant tomber par moments sur des tapis pour exécuter des pompes ou des abdos. Il doit s'agir des cours dont le moniteur m'a parlé. J'en essaierai peut-être un ou deux. Ou tous à la fois.

Alors que je franchis la dernière porte avant le vestiaire des femmes, quelque chose capte mon attention. Je m'arrête et fais marche arrière. Derrière la vitre, j'aperçois un sac de sable identique à celui que je viens de martyriser. Il se balance au bout de son crochet suspendu au plafond, mais sans personne tout près susceptible de l'avoir fait bouger. Intriguée, je me rapproche de la porte, mes yeux suivant les déplacements du sac de gauche à droite. Je pousse alors un petit cri de surprise et sursaute en voyant une silhouette entrer dans mon champ de vision : l'homme est torse et pieds nus. Mon cœur déjà en surrégime explose pratiquement sous le choc, et mon gobelet d'eau et ma serviette me tombent des mains. Un vertige me prend.

Miller porte son short ; le même qu'il portait le jour où il cherchait à me mettre à l'aise. Je tremble comme une feuille, mais ça ne m'empêche pas de le reluquer à nouveau à travers la vitre, histoire de vérifier que je ne suis pas en train d'halluciner. Eh non. Il est bien là, avec ce physique sans une once de graisse, hypnotique. Une énergie violente émane de lui, tandis qu'il attaque le sac de frappe comme s'il menaçait sa vie, le punissant de coups de poing puissants et de coups de pied qui le sont plus encore. Entre deux extensions de ses bras musclés, ses jambes athlétiques se déploient, son corps bouge avec fluidité, alors qu'il esquive le sac quand il revient sur lui. Il a tout d'un professionnel. Il a tout d'un combattant.

Je reste figée à regarder Miller se déplacer avec aisance autour du sac, les poings emmaillotés de bandes, chacun de ses membres délivrant des coups précis et punitifs, encore et encore. Ses cris rauques et le bruit des impacts m'envoient un frisson inconnu le long de la colonne vertébrale. Qui voit-il devant lui ?

Mon esprit s'emballe, les questions surgissent alors que j'observe en silence le gentleman à mi-temps, aux manières élégantes et raffinées, se transformer en un homme possédé, en proie à cette colère contre laquelle il m'a régulièrement mise en garde. Je recule d'un pas en le voyant saisir le sac entre ses bras et poser son front contre le cuir, son corps épousant le balancement désormais léger du sac. Son dos trempé de sueur se soulève au rythme de sa respiration haletante, et, soudain, je vois ses épaules solides se redresser. Il se tourne vers la porte. La scène se déroule au ralenti. Je suis clouée sur place alors que son corps luisant de sueur se dévoile ; mes yeux remontent lentement le long de son torse. Bientôt, je le vois de profil. Il sait que quelqu'un l'observe. Le souffle que je retenais jaillit de mes poumons et je me sauve à toute vitesse, dévalant le couloir et m'engouffrant comme une furie dans le vestiaire des femmes, alors que mon cœur exténué me supplie de lui accorder un répit.

— Ça va ?

Je lève les yeux vers les douches : une femme avec une serviette autour d'elle et une autre enroulée autour de sa chevelure humide me dévisage, les yeux légèrement écarquillés.

— Oui, oui.

Je me rends compte que, littéralement essoufflée, je suis adossée contre la porte. Si je ne pique pas un fard, c'est uniquement parce que j'ai déjà le visage en feu.

La femme me lance un sourire intrigué et reprend ce qu'elle faisait, pendant que je cherche mon casier afin de prendre mes affaires de douche. L'eau est bien

trop chaude. J'ai besoin d'eau glacée. Au bout de cinq minutes à tenter de régler sa température, je renonce à la refroidir. M'accommodant de l'eau chaude, je commence à shampooiner ma crinière emmêlée et poissée de sueur et à savonner mon corps moite. La sensation d'apaisement qui m'avait empli le corps et l'esprit quelques instants plus tôt s'est évanouie sitôt que je l'ai vu, et voilà que, maintenant, des images plus récentes repassent à leur tour dans ma tête. Il y a des centaines de centres de fitness à Londres. Pourquoi a-t-il fallu que je choisisse celui-ci ?

Cela étant, je n'ai ni le temps de me pencher sur la question, ni celui d'apprécier les effets bienfaisants de l'eau chaude qui, au lieu de brûler ma peau échauffée, masse à présent mes muscles endoloris par l'exercice. Je dois aller travailler. Il me faut dix minutes pour me sécher corps et cheveux et m'habiller. Je sors alors de la salle de sport en rasant les murs, m'attendant à tout instant à entendre une voix familière m'appeler ou une main raviver le feu qui couve en moi. Mais finalement, je m'éclipse sans problème, puis cours jusqu'au métro. Si mes yeux sont ravis qu'on leur ait rappelé la perfection physique de Miller Hart, mon esprit l'est beaucoup moins.

2

Une fois le rush passé au bistro où je travaille, Sylvie me tombe dessus comme un oiseau de proie.

— Raconte, dit-elle en se laissant tomber près de moi dans le sofa.

— Y a rien à raconter.

— Arrête, Livy ! Tu as passé la matinée à ronger ton frein comme un bouledogue qui mâchouille une guêpe.

Je jette un regard contrarié de côté et découvre un rictus impatient sur les lèvres rose vif de ma collègue.

— Un quoi ?

— Tu fais une tête dégoûtée.

— Il m'a envoyé un texto, dis-je entre mes dents sans lui parler du reste. Il me demande comment je vais.

Sylvie s'esclaffe et s'empare de ma canette de coca avant de boire bruyamment.

— Quel con ! Il est aussi crétin qu'arrogant.

Je me redresse machinalement.

— Ce n'est pas un crétin ! dis-je d'un ton vif avant de me murer dans le silence et de m'enfoncer dans le sofa pour reprendre mon calme en captant le regard malicieux de Sylvie. Il n'est ni crétin ni arrogant.

Il se montrait aimant, attentionné et prévenant... avant de se mettre à se comporter en crétin arrogant... ou à endosser à nouveau son rôle d'*escort boy* le plus réputé de la capitale. Je baisse la tête en soupirant. Se retrouver avec une pute dans son entourage, c'est de la malchance. Mais avec deux ? Ma foi, c'est carrément une injustice divine.

Sylvie se penche vers moi et pose sa main sur mon genou.

— J'espère que tu ne lui as pas fait le plaisir de répondre.

— J'en aurais été incapable, même si je l'avais voulu. Et je n'en avais certainement aucune envie, dis-je en me relevant.

— Pourquoi ça ?

— Parce que mon téléphone est cassé.

Je m'éloigne sans plus d'explication, laissant ma collègue sur le sofa avec un pli intrigué en travers du front.

Tout ce que je lui ai dit à propos de ma rupture avec Miller, c'est qu'il y avait une autre femme. C'est plus facile ainsi. La vérité est impossible à avouer.

Quand j'entre dans les cuisines, je trouve Del et Paul en train de rire comme des hyènes ; chacun tient un couteau dans une main et un concombre dans l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Ils suspendent leurs gloussements amusés en entendant ma question et affichent une mine compatissante, tandis qu'ils s'efforcent d'évaluer mon état physique et moral. Comme je reste plantée devant eux sans rien dire, ils aboutissent à la seule conclusion possible : mon état n'a pas changé ; je suis toujours à ramasser à la petite cuillère.

Del est le premier à sortir de sa torpeur. Il pointe son couteau vers moi et lance avec un sourire :

— Livy va nous départager. Elle sera impartiale.

— Vous départager à quel sujet ?

Je m'éloigne du couteau que brandit Del. Paul lui pose la main sur le plan de travail avec un claquement de langue réprobateur et me sourit.

— On fait un concours de tranchage de concombre. Ton imbécile de patron ici présent croit pouvoir me battre.

Un rire m'échappe, qui surprend Paul et Del, et les fige un instant. J'ai déjà vu Paul couper un concombre en tranches, ou du moins j'ai essayé de le regarder faire, car sa main disparaît dans un flou de mouvement, et, quelques secondes plus tard, des rondelles d'une parfaite régularité s'étalent sur la planche.

— Je te souhaite bien de la chance !

Del m'adresse un grand sourire.

— J'en aurai pas besoin, trésor, dit-il en écartant les jambes et en plaçant son concombre en position sur la planche à découper. Donne le top.

Paul me regarde en roulant les yeux, puis recule d'un pas – un geste judicieux compte tenu de la manière dont Del tient son couteau.

— Prête ? me demande-t-il en me tendant un chronomètre.

— Ça vous prend souvent ?

— Ouais, répond Del, concentré sur son concombre. Il m'a battu sur le poivron, l'oignon et la laitue, mais je l'aurai sur le concombre.

— Top ! crie Paul, et j'enclenche aussitôt le chrono alors que Del s'anime brusquement, abattant sauvagement sa lame sur le pauvre légume.

— Fini ! hurle-t-il essoufflé et en sueur en tournant la tête vers moi. Combien ?
Je vérifie le chrono.

— Dix secondes.

— Pa-pa-pa-pa ! exulte-t-il en sautant sur place, tandis que Paul lui confisque le couteau. Essaie de faire mieux, monsieur Master Chef !

— Fastoche, assure Paul en prenant position devant la planche à découper, la débarrassant du concombre laminé avant d'y poser le sien. Donne le top.

Je me dépêche de réinitialiser le chrono, juste à temps pour le « top ! » de Del.

Comme je l'avais prévu, Paul joue du couteau avec une finesse et un contrôle qui contrastent nettement avec le massacre perpétré par la main lourde de Del.

— Fini, déclare-t-il d'une voix calme, sans transpirer ni haleter, comme on aurait pu s'y attendre vu son embonpoint.

Je souris intérieurement en baissant les yeux sur le chrono.

— Six secondes.

— Tu te fous de moi ! s'écrie Del en m'arrachant l'appareil des mains. T'as dû te planter.

— Pas du tout ! dis-je en riant de bon cœur. Et, de toute façon, Paul l'a coupé en tranches, alors que toi tu l'as massacré.

Del soupire. Paul se joint à mon rire et m'adresse un clin d'œil amical.

— Je te bats donc au poivron, à l'oignon, à la laitue... et maintenant aussi au concombre, dit-il en prenant un marqueur pour tirer un trait devant un dessin sur le mur représentant grossièrement un concombre.

— Tu parles ! grommelle Del. S'il n'y avait pas le Crousti Thon, il y a longtemps que je me serais débarrassé de toi, mon pote.

La mauvaise humeur de Del ne fait que relancer nos rires, et notre patron sort des cuisines d'un pas lourd sous nos ricanements.

— Nettoyez-moi ça ! crie-t-il.

— Ah... les garçons.

Le visage de Paul s'éclaire en entendant ma remarque.

— Ça fait plaisir de voir que ton moral remonte, ma chérie.

Il me caresse gentiment le bras, sans s'appesantir sur le sujet, avant de se retourner et d'aller secouer une poêle sur la gazinière. Alors qu'il sifflote joyeusement dans son coin, je réalise que la colère qui bouillonnait tout à l'heure en moi est totalement retombée. La distraction, sans doute. Il faut que je me change les idées.

Jamais un après-midi n'a été aussi long, ce qui n'augure rien de bon pour la suite. Je reste seule avec Paul pour fermer le bistro, Sylvie ayant quitté plus tôt pour se précipiter dans le pub de son quartier et se sécuriser une place aux premières loges pour le concert de son groupe préféré. Elle a passé une demi-heure à tenter de me convaincre de l'accompagner, mais, à ses dires, le groupe

fait dans le heavy metal, et ma tête me cogne suffisamment comme ça.

Paul me gratifie d'une autre caresse amicale maladroite sur l'épaule (mon colosse de collègue ne sait visiblement pas y faire avec les femmes sensibles), puis s'éloigne en direction du métro. Je pars dans le sens opposé.

— Salut, bébé !

Je reconnais la voix inquiète de Gregory dans mon dos et me retourne pour le voir accourir vers moi. Il est vêtu d'un pantalon de treillis et d'un tee-shirt d'aspect crasseux.

— Salut !

Je résiste à la tentation physiologique de me fermer comme une huître pour échapper à une énième tentative de me remonter le moral. Il me rejoint et nous marchons ensemble en direction de l'arrêt de bus.

— J'arrête pas d'essayer de t'appeler, Livy, dit-il d'un ton soucieux où pointe un soupçon de contrariété.

— Mon portable est HS.

— Comment ça ?

— C'est pas important. Ça va, toi ?

— Non, répond-il en me lançant un regard sombre. Je me fais du souci pour toi.

— Y a pas de quoi, dis-je entre mes dents sans m'étendre. Je vais bien.

Tout comme Sylvie, il ignore tout au sujet des *escort boys* et des chambres d'hôtel, et c'est très bien comme ça. Mon meilleur ami porte déjà bien assez peu Miller dans son cœur. Inutile de lui fournir davantage de munitions.

— L'enculé ! crache-t-il.

Je ne relève pas et change de sujet.

— Tu as pu parler à Benjamin ?

Gregory pousse un long soupir plein de lassitude.

— Vite fait. Il a répondu à un de mes appels, juste pour me dire de lui foutre la paix. Ton enculé qui déteste le café lui a filé la pétoche de sa vie.

— Ma foi, à qui la faute ? Tu avais dit que tu ne laisserais rien m'arriver ce soir-là, mais, quand j'ai eu besoin de toi, tu avais mis les bouts avec Benjamin.

— Je sais, marmonne-t-il. Je n'avais plus toute ma tête, je crois.

— Exactement.

— Résultat, Ben ne veut même plus m'adresser la parole.

Je tourne les yeux vers mon ami et lis sur son visage un chagrin que je n'aime pas. Il est en train de s'amouracher d'un homme qui prétend être ce qu'il n'est pas..., un peu comme Miller. Ou Miller faisait-il semblant tout au long quand il

était avec moi ?

— Plus du tout ? Vous n’avez plus aucun contact ?

Gregory pousse un long soupir.

— Il a ramené une femme chez lui ce samedi et il s’est fait une joie de me le dire.

— Oh ! Tu ne m’en avais jamais parlé.

Il hausse les épaules, comme si ça ne l’affectait pas.

— Ça m’a un peu vexé, admet-il en tournant vers moi un visage faussement indifférent. Tu as la figure un peu rouge, non ?

Encore ?

— Je suis allée à la salle de sport ce matin, dis-je en passant la main sur mon front.

Et j’ai eu chaud toute la journée.

— Sérieux ? demande-t-il, étonné. C’est génial. Qu’est-ce que tu as fait ? Du *circuit training* ? Du yoga ?

Il se met à sautiller au milieu du trottoir, puis se penche et exécute une pose incroyablement obscène avant de me regarder en souriant de toutes ses dents.

— Le chien tête en bas ?

Je ne peux m’empêcher de sourire pendant que je l’oblige à se redresser.

— J’ai fait la misère à un sac de pierres.

— De pierres ? dit-il en riant. Navré de te décevoir, mais c’est du sable qu’il y a à l’intérieur de ces sacs.

— Eh bien, on aurait cru des pierres, dis-je en regardant mes poings couverts d’une rangée d’ampoules.

— La vache ! s’écrie Gregory en remarquant mes phalanges. T’as pas fait semblant ! Et alors, tu te sens mieux ?

— Oui. Mais, pour en revenir à Benjamin, le laisse pas te rouler dans la farine.

Il pouffe.

— Franchement, Olivia, tu m’excuseras si je ne prends pas ton conseil en compte. Et toi, alors ? Des nouvelles du connard qui déteste le café ?

Je me retiens de prendre à nouveau la défense de Miller ou de raconter à Gregory pour le texto et l’épisode à la salle de sport. Ça ne m’apportera rien d’autre qu’un nouveau sermon.

— Non. Mon téléphone est mort, donc plus personne ne peut me contacter, dis-je, me réjouissant tout à coup à la pensée que Miller ne pourra plus m’écrire. C’est ici. Je suis arrivée à mon arrêt de bus.

Gregory me dépose une bise sur le front et me sourit.

— Je vais dîner chez mes parents ce soir. Ça te tente ?

— Non, merci.

Les parents de Gregory sont des gens adorables, mais faire la conversation requiert une force mentale qui me fait cruellement défaut pour le moment.

— Demain, alors ? insiste-t-il. Viens, on sort demain.

— Demain, d'accord.

Je tâcherai de rassembler suffisamment d'enthousiasme au cours de la journée pour pouvoir tenir une discussion prolongée. Du moment qu'elle se limite à sa diabolique vie amoureuse à lui, et pas à la mienne...

Il me gratifie d'un sourire enjoué contagieux.

— À plus tard, bébé, dit-il en m'ébouillant les cheveux avant de s'éloigner au petit trot en me laissant attendre mon bus.

À ce moment, comme si les dieux avaient détecté mon humeur morose, les cieux s'ouvrent et déversent leurs eaux sur moi.

— C'est pas vrai !

J'ôte vite ma veste pour m'en couvrir la tête sans m'étonner plus que ça que mon arrêt de bus soit le seul à ne pas disposer d'un fichu toit.

Comble de la poisse, tous les autres usagers ont des parapluies et me regardent comme si j'étais une idiote. J'en suis une, effectivement, mais pas seulement parce que je n'ai pas de parapluie.

— Merde ! dis-je en cherchant un porche où me mettre à l'abri.

N'importe quel endroit fera l'affaire tant qu'il me protège des cordes qui tombent. Je tourne en rond, recroquevillée sous ma veste, mais en vain. Un long soupir déconfit s'échappe de mes lèvres. Je reste plantée là, désespérée, sous les trombes d'eau, certaine que la journée ne pourra pas être pire.

Mais je m'aperçois que j'avais tort. Soudain, je ne perçois plus les gouttes qui ricochent sur mon corps, ni leur bruit sourd lorsqu'elles heurtent le trottoir, car mon ouïe est saturée de mots. Ses mots. Une Mercedes noire ralentit et s'arrête au niveau de l'arrêt de bus ; c'est celle de Miller. Dans un geste purement instinctif, sachant qu'il ne voudra pas exposer sa mise parfaite aux intempéries, je me retourne et commence à remonter la rue à grandes enjambées, mon esprit affolé assailli par le tumulte des heures de pointe londoniennes.

C'est à peine si je l'entends crier au loin, sous la pluie battante.

— Livy ! Livy, attends !

Forcée de m'arrêter en arrivant à un carrefour que les voitures franchissent à grande vitesse, j'attends le moment de traverser parmi la masse de piétons, tous

munis de parapluies.

Soudain, les gens de chaque côté de moi reculent sans raison apparente. L'instant d'après, je comprends pourquoi, mais trop tard. Un énorme camion passe à toute allure en roulant dans une gigantesque flaque d'eau, soulevant un raz-de-marée qui m'asperge de la tête aux pieds.

Figée de stupeur et trempée par l'eau glacée, je lâche ma veste.

Le feu passe au rouge, les piétons commencent à traverser, et je reste plantée seule au bord du trottoir, comme un rat mouillé, grelottante, les yeux baignés de larmes.

— Livy.

Le son de la voix de Miller est plus faible, mais je ne sais pas si c'est parce qu'il est loin ou parce que le bruit de la pluie la couvre. Une seconde plus tard, le contact chaud de sa main sur mon bras m'apporte la réponse. Je constate, abasourdie, qu'il a quitté le confort de sa berline, bravant les intempéries et leurs conséquences sur son costume hors de prix.

— Fiche-moi la paix.

Je retire vivement mon bras et me penche pour ramasser ma veste trempée sur le trottoir, luttant contre la boule qui se noue dans ma gorge, et la sensation brûlante familière que le contact de sa main sur ma peau froide et humide a réveillée en moi.

— Olivia.

— D'où connais-tu William Anderson ? dis-je dans un hoquet de colère en tournant la tête vers lui pour le découvrir au sec, sous un parapluie de golf géant.

J'aurais dû m'en douter...

Je suis étonnée par ma propre question. Visiblement, Miller l'est aussi, à en juger par son petit geste de recul. J'ai une quantité de questions à lui poser, mais, pour une raison quelconque, mon esprit s'est arrêté sur celle-ci.

— Ça n'a aucune importance.

Sa tentative de noyer le poisson renforce mon obstination.

— Je ne suis pas du même avis, dis-je sèchement.

Il savait. Il savait depuis le début. J'avais seulement évoqué William par son prénom quand je lui avais ouvert mon cœur et que j'avais libéré ma conscience de tous ces détails sur ma mère, mais Miller savait très précisément de qui je parlais. Et je suis certaine que ça explique en bonne partie sa surprise et sa réaction violente.

Ma détermination doit se lire sur mon visage, car une expression soucieuse traverse brièvement ses traits impassibles.

— Tu connais Anderson et tu me connais, dit-il.

Ses mâchoires se serrent. Ce qu'il veut dire, c'est que je sais très bien qu'ils évoluent tous les deux dans le même monde.

— Nos chemins se sont croisés, élude-t-il.

Je conclus rapidement une chose de sa mine amère.

— Il ne t'aime pas.

— Et c'est réciproque.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fourre son nez là où il n'a pas à le mettre.

Je ris intérieurement en me disant que je suis bien d'accord avec lui, puis mon regard tombe au sol, sur le trottoir où les gouttes de pluie s'écrasent. La réponse de Miller ne fait que confirmer mes craintes. Je me fais des illusions si j'imagine un instant que William retournera d'où il est venu sans essayer de se renseigner sur mes liens avec Miller. J'ai appris un tas de choses sur William Anderson, et l'une d'elles est qu'il veut être au courant de tout. Mais je n'ai pas envie d'expliquer quoi que ce soit à personne, et encore moins à l'ex-maquereau de ma mère. De toute manière, je ne lui dois aucune explication.

Les richelieus fauves de Miller entrent dans mon champ de vision, me tirant de mes réflexions.

— Comment vas-tu, Olivia ?

Je détourne le regard. Sa question ravive ma colère.

— Comment crois-tu que je vais, Miller ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que j'essaie de te joindre.

— Tu ne t'en doutes pas un peu ? dis-je en levant vers lui des yeux étonnés.

Ses traits parfaits blessent mon regard et je baisse aussitôt la tête, comme si son visage risquait de rester gravé à jamais en moi si je le contemplais trop longtemps.

Trop tard.

— J'ai bien une petite idée, murmure-t-il. Pourtant, je t'avais dit de me prendre comme j'étais, Livy.

— Mais j'ignorais *qui* tu étais, dis-je sans desserrer les mâchoires, les yeux rivés sur les gouttes rebondissant à mes pieds, furieuse qu'il ait recours à une excuse si piteuse pour se tirer de cette situation. La seule chose que j'avais acceptée, c'était que tu étais différent, avec ton obsession malade de la perfection et tes manières coincées. C'était parfois agaçant à mort, mais je l'avais accepté et je commençais même à trouver ça adorable.

Zut. Je n'aurais pas dû utiliser ce terme. N'importe quel autre mot –

« séduisant », « charmant », « attachant » –, mais pas « adorable ».

— Je ne suis pas si mauvais, affirme-t-il sans conviction.

— C'est ça ! dis-je en relevant les yeux.

Il arbore une mine grave, mais ça ne le change pas beaucoup de son air habituel.

— Regarde-toi un peu ! Tu es planté là sous un parapluie qui pourrait abriter la moitié des habitants de cette ville, tout ça pour ne pas mouiller ta coiffure impeccable et ton costume hors de prix.

Un air boudeur s'affiche sur ses traits. Il baisse les yeux vers son costume sec avant de les relever vers moi. Tout à coup, il balance le parapluie par terre et se retrouve en un instant trempé comme une soupe. Ses cheveux se plaquent sur son visage, l'eau ruisselle le long de ses joues, et bientôt son coûteux costume commence à lui coller au corps.

— Contente ?

— Tu t'imagines qu'il suffit de te mouiller un peu pour réparer les dégâts que tu as causés ? Tu gagnes ta vie en baisant des femmes, Miller ! Et tu m'as baisée ! Je suis devenue l'une d'elles !

Je recule, titubant sous le coup de la colère, mais aussi en revoyant mentalement les images de nos moments dans la chambre d'hôtel.

L'eau ruisselle sur son visage et le fait scintiller.

— Tu n'as pas besoin d'être aussi grossière, Olivia.

Je fais un pas en retrait et tente de me ressaisir, mais en vain. Je crie :

— Va te faire foutre, toi et ta fichue morale pervertie ! Tu as oublié ce que je t'ai dit ?

Ses mâchoires se durcissent avec froideur.

— Comment pourrais-je l'avoir oublié ?

Aux yeux du quidam, son visage paraît totalement inexpressif, mais moi, je remarque le léger tressautement de sa joue, et la colère dans ses yeux – des yeux dont je connais le langage.

À première vue, il semble imperméable à toute émotion, mais lui et moi en avons pourtant partagé (des émotions incroyables) et, aujourd'hui, j'ai simplement l'impression de m'être fait avoir.

Je dégage mes cheveux trempés de mon visage.

— Ta surprise quand je me suis confiée à toi et que je t'ai raconté mon histoire n'avait rien à voir avec le fait que j'étais en train de me livrer. Ni avec ma mère. Tu étais bluffé parce que je venais de décrire ta propre vie, avec tous ces cocktails et ces gens riches, à recevoir des petits cadeaux et du fric. Et aussi

parce que... tu... connaissais... William... Anderson.

Je parviens à contenir mes émotions avec une réelle maestria. Je n'ai pourtant qu'une envie : lui hurler au visage. Et, s'il ne m'offre pas rapidement un signe, c'est bien ce que je pourrais faire. Voilà ce que j'aurais dû lui dire à l'époque. Jamais je n'aurais dû le pousser à me baiser, ni prendre la place de toutes ces femmes pour me prouver quelque chose – cette chose que je n'arrive toujours pas à cerner. La colère conduit à des actes stupides, et, en colère, je l'étais.

— Pourquoi m'as-tu invitée à dîner ?

— Je ne savais pas quoi faire d'autre.

— Il n'y a *rien* que tu puisses faire.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu venue ?

Sa question directe me prend au dépourvu.

— Parce que j'étais furieuse contre toi ! Les grosses voitures, les clubs privés et les objets de luxe ne sont pas la réponse à tout ! Tu m'as fait tomber amoureuse d'un homme que tu n'es pas !

Je suis gelée, mais ce n'est pas pour ça que je tremble. J'enrage ; mon sang bout littéralement.

— Tu es mon « habitude », Olivia Taylor, déclare-t-il sans afficher la moindre émotion. Tu m'appartiens.

— Je t'appartiens ?

— Oui.

Tout en disant cela, il s'avance, et je recule aussitôt pour maintenir entre nous un écart raisonnable, ou tout au moins proche du raisonnable. Un projet bien ambitieux quand Miller Hart se tient dans votre champ de vision...

— Tu dois faire erreur, dis-je, levant le menton et m'efforçant de contenir tout tremblement dans ma voix. Le Miller Hart que je connais apprécie les choses qui lui appartiennent.

— Arrête ! dit-il en me saisissant le bras.

Je me libère.

— Tu voulais continuer à mener ta vie secrète dans mon dos. Baiser des femmes l'une après l'autre tout en m'ayant à ta disposition pour me baiser quand tu rentrerais à la maison.

Je rectifie mentalement : il avait parlé de le « déstresser ». Mais il pouvait appeler ça comme il voulait, le principe restait le même.

Il me fige d'un regard inflexible.

— Je ne t'ai jamais baisée, Livy. Je n'ai fait que te vénérer.

Il s'avance.

— Tout ce que j’ai toujours fait, c’est te faire l’amour.

Je prends une longue inspiration pour me calmer.

— Tu ne m’as pas *fait l’amour* dans cette chambre d’hôtel.

Ses yeux se ferment un instant. Quand il les rouvre, j’y vois une détresse infinie.

— Je ne savais plus ce que je faisais.

— Tu faisais précisément ce à quoi Miller Hart excelle ! dis-je sévèrement, regrettant aussitôt mon ton enfiellé et m’en voulant de défigurer l’émouvante perfection de ce visage par mes paroles choquantes.

Beaucoup de femmes penseraient que c’est effectivement à cela que l’*escort boy* le plus réputé de Londres excelle. Mais je connais, moi, la vérité. En son for intérieur, Miller la connaît aussi.

Il m’observe un moment, une multitude de non-dits dansant dans son regard, et c’est à ce moment précis que la réalité me frappe de plein fouet.

— Tu me trouves hypocrite.

— Non, répond-il en secouant la tête, très légèrement – sans conviction. Je comprends que tu te sois enfuie et donnée...

Il s’arrête, incapable de terminer sa phrase.

— J’accepte la raison qui t’a poussée à faire ça. Je déteste cette raison, et j’en éprouve encore plus de haine pour Anderson. Mais je l’accepte. Tout comme je t’accepte, toi.

La honte s’empare de moi, et je perds momentanément mon aplomb. Il m’accepte. Et si je lis entre les lignes, je comprends qu’il attend de moi que je l’accepte aussi. « Accepte-moi comme je suis, Olivia. »

Je ne devrais pas. *Je ne peux pas !*

Une éternité s’écoule durant laquelle toutes les raisons que j’ai de partir défilent dans ma tête en accéléré. Soutenant son regard, je débite ma version personnelle de ses paroles.

— Je ne veux pas que d’autres femmes te goûtent.

Tout son corps se relâche, tandis qu’il exhale un soupir de défaite.

— Il ne suffit pas de tout quitter.

Ces mots sont comme une balle qui entre dans ma tête, et, à court d’arguments, je fais volte-face et m’en vais, laissant mon parfait M. Miller Hart sous la pluie, qui tombe à verse sans entacher sa perfection.

3

La semaine passe à un rythme atrocement lent. Je fais mes journées au bistro, évite Gregory et ne retourne pas à la salle de sport. J'en ai très envie, mais je ne peux pas prendre le risque d'y croiser Miller. Chaque fois que je semble faire un petit pas en avant, on dirait qu'il le sent et il surgit de nulle part – le plus souvent dans mes rêves, quelquefois dans la réalité – pour me renvoyer à la case départ.

Nan apparaît à l'entrée du salon et passe un moment à épousseter l'étagère à côté d'elle avant de venir m'arracher la télécommande des mains.

— Hé ! je regardais !

Ce n'est pas vrai. Et puis, même si j'avais été totalement captivée ou seulement intéressée par ce documentaire sur les chauves-souris frugivores, Nan n'en a rien à fiche.

— Ferme ton clapet et aide-moi à choisir ! s'écrie-t-elle en balançant la télécommande sur la banquette avant de filer dans le couloir, dont elle revient aussitôt avec deux robes sur des cintres. Je n'arrive pas à me décider, dit-elle en plaçant la première devant elle.

Il s'agit d'une robe bleue ornée de petites fleurs jaune vif.

— Celle-ci ? Ou celle-là ? demande-t-elle en la remplaçant par une robe verte.

Je me redresse un peu et considère les robes l'une après l'autre.

— J'aime bien les deux.

Nan lève au ciel ses yeux bleu marine.

— Ben, dis donc, tu n'es pas d'une grande aide.

— Où vas-tu ?

— J'ai un dîner dansant vendredi avec George.

Je souris.

— Tu vas mettre le feu à la piste de danse ?

— Peuh ! fait-elle en secouant la tête avant d'esquisser un petit pas de danse qui élargit encore mon sourire. Olivia, sache que ta grand-mère met le feu dans tous les domaines auxquels elle se frotte.

— C'est vrai, dis-je en examinant à nouveau les robes. La bleue est mieux.

Un sourire illumine son visage, remplaçant un peu la froideur persistante qui l'habitait depuis plusieurs jours et me donnant un peu de baume au cœur.

— C'est aussi mon avis, déclare-t-elle en balançant la verte pour tenir sa

préférée contre elle. Elle est parfaite pour un bal.

— C'est une compétition ?

— Pas officiellement, non.

— Tu veux dire que c'est juste une soirée dansante ?

— Oh ! Olivia. C'est toujours un peu plus qu'une simple soirée dansante, répond-elle en tournoyant pour faire voler son carré de cheveux gris. Appelle-moi Ginger.

Je glousse.

— Et George est ton Fred Astaire ?

Elle pousse un soupir exaspéré.

— Celui-là, alors... Il fait des efforts, mais ce maladroit a deux pieds gauches.

— Sois indulgente. Le pauvre homme va sur ses quatre-vingts ans.

— Et après ? Moi non plus je ne suis plus de la première jeunesse ; n'empêche que je suis encore capable de danser le frotti-frotta.

Mon front se barre d'un pli perplexe.

— Le quoi ?

Elle fléchit les jambes et commence à s'accroupir, puis se met à remuer son postérieur.

— Frotti..., dit-elle, avant de balancer ses vieilles hanches de gauche à droite. Frotta.

— Nan !

Je la regarde en riant alterner les mouvements des hanches et du bassin. Elle accélère le rythme en arborant un air si malicieux que je pique un fou rire sur ma banquette. Je me tiens le ventre, pliée en deux.

— Arrête !

— Je vais peut-être bien auditionner pour le prochain clip de Beyoncé. Tu crois que je pourrais la détrôner ? plaisante-t-elle en me lançant un clin d'œil avant de me rejoindre sur la banquette et de me serrer dans ses bras.

Ma crise de rire finit par se calmer et je me blottis contre elle en soupirant, puis l'étreins affectueusement à mon tour.

— Rien ne me fait plus plaisir que de voir une étincelle pétiller dans ces jolis yeux quand tu ris, ma chérie, dit-elle.

Mon amusement cède bientôt la place à de la gratitude – une gratitude infinie envers cette formidable dame âgée que j'ai la chance de pouvoir appeler « grand-mère ». Elle a œuvré de son mieux et sans relâche pour combler le trou béant que ma mère avait laissé, et elle a réussi dans une certaine mesure. Voilà qu'aujourd'hui elle emploie la même tactique pour combler le départ de ma vie

d'une autre personne.

Je murmure :

— Merci.

— De quoi ?

— Juste d'être toi, dis-je en haussant les épaules.

— Une vieille chauve-souris fouineuse ?

— Je dis ça, mais je ne le pense pas.

— Bien sûr que tu le penses, rétorque-t-elle en riant.

Elle me redresse et prend mes joues entre ses mains ridées pour les couvrir de baisers de ses lèvres marshmallow.

— Ma jolie, mon adorable petite-fille. Puise en toi le culot, Olivia. Pas trop, juste un peu. Un peu d'audace te sera bien utile.

Mon sourire s'éteint. Pas autant d'audace que ma mère, c'est ce qu'elle veut dire.

— Attrape la vie par la peau du cul, ma puce, et flanque-lui une bonne déculottée.

J'éclate de rire, et Nan se joint à moi, se laissant aller contre le dossier de la banquette en m'entraînant avec elle.

— Je vais essayer.

— Et tant que tu y es, flanque une déculottée à tous les connards que tu rencontreras.

Elle ne le dit pas franchement, mais je sais très bien à qui elle fait allusion. De qui d'autre pourrait-elle bien parler ?

Soudain, la sonnerie du téléphone de la maison retentit et nous nous levons d'un même élan.

— Je le prends, dis-je en lui déposant une bise rapide sur la joue avant de courir jusqu'au meuble de téléphone vieillot dans l'entrée sur lequel est posé le sans-fil. Dans un moment d'excitation pathétique, mon regard s'éclaire en découvrant le numéro du bistro sur l'écran. Je prie que ce soit pour la raison que j'espère.

— Del ! dis-je, la voix débordant d'enthousiasme.

— Salut, Livy ! répond-il avec son accent ouvrier. J'ai essayé de t'appeler sur ton portable, mais il est pas allumé.

— Oui, il est cassé.

Il faut vite que je trouve un nouveau téléphone, mais, ironiquement, le fait d'en être dépourvue m'apporte une tranquillité que je commence à apprécier.

— Ah ! d'accord. Bon, je sais que tu raffoles pas des services en soirée,

mais...

— Ça marche !

Je me rue vers l'escalier.

Me changer les idées. Me changer les idées. Me changer les idées.

— Tu veux que je fasse le service ? dis-je en déboulant dans la salle de bains.

C'est triste à dire, mais je suis ravie de cette occasion inespérée d'échapper au tourment affectif qui va revenir à la charge, maintenant que Nan a accompli sa dose de pitreries quotidiennes.

— Oui, au Pavillon. Ces fichus intérimaires, on peut pas compter sur eux.

— Pas de pro...

Je m'arrête net au milieu de ma phrase et m'adosse à la porte de la salle de bains. Quelque chose pourrait bien mettre à l'eau mon projet de distraction...

— Je peux te demander en quelle occasion ils donnent cette soirée ?

J'imagine Del fronçant les sourcils à l'autre bout de la ligne.

— Euh, mouais, c'est un gala annuel pour une association de juges et d'avocats.

Tout mon être se détend aussitôt. Miller n'est ni juge ni avocat. Je n'ai donc rien à craindre.

— Je dois porter du noir ?

— Ben, oui, dit-il, manifestement étonné. Ça commence à dix-neuf heures.

— Génial. On se voit là-bas.

Sur ces mots, je raccroche et file sous la douche.

J'entre rapidement par la porte de service du Pavillon et retrouve Del et Sylvie occupés à remplir des flûtes de champagne.

— Je suis là ! dis-je en me débarrassant de ma veste en jean et en balançant mon sac. Sur quoi je me mets ?

Del sourit et échange un regard avec Sylvie, un signe entendu devant cette démonstration de bonne humeur inhabituelle de ma part.

— Finis de remplir les verres, trésor, dit-il en me tendant une bouteille pour me laisser terminer le travail avec Sylvie.

— Ça va, toi ? dis-je à ma collègue en m'attelant à la tâche.

Son carré de cheveux noirs tournoie autour de sa tête, tandis qu'elle fait oui en souriant.

— Tu m'as l'air... toute guillerette.

Je balaie sa remarque d'un haussement d'épaules sans cesser de sourire.

— La vie suit son cours, dis-je laconiquement avant de changer de sujet. Combien de snobs on doit nourrir et abreuver ce soir ?

— Environ trois cents. Le cocktail commence à huit heures et dure jusqu'à neuf heures, puis tout le monde passe dans la salle de réception pour le dîner. Nous, on reprend autour de dix heures, une fois qu'ils auront mangé et que l'orchestre commencera à jouer. C'est bon, dit-elle en reposant la bouteille de champagne vide. Allons-y.

Malgré mon enthousiasme à l'idée de me changer les idées en travaillant, je ressens un certain malaise. Je zigzague parmi la foule comme si de rien n'était, servant canapés et champagne, mais quelque chose ne va pas. J'ai comme un pressentiment.

Le maître d'hôtel annonce le début du dîner, et la salle ne tarde pas à se vider, laissant des centaines de serviettes de cocktail joncher le luxueux sol de marbre. Ces gens ont beau appartenir au milieu juridique, ils n'en ont pas moins transformé ces lieux splendides en un vrai dépotoir. Je pose mon plateau et commence à arpenter la salle pour collecter les saletés et les mettre dans un sac-poubelle noir, tombant même parfois sur des restes de nourriture.

— Tout va comme tu veux, Livy ? me crie Del depuis l'autre côté de la salle.

— Oui, oui. Quelle bande de sagouins ! dis-je en liant mon sac plein. Euh, Del..., tu permets que j'aille au petit coin ?

Mon chef rit en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu ferais si je te disais non ?

Sa question me désarçonne.

— Tu ne veux pas ?

— Bonté divine. Mais vas-y donc, aux chiottes, chérie ! me lance-t-il avant de disparaître dans les cuisines pendant que je pars en quête des toilettes pour dames.

Je suis les panonceaux et emprunte un escalier pour déboucher dans un long couloir bordé de tableaux suspendus aux murs. J'admire les peintures en passant. Toutes représentent des rois et des reines historiques. Je m'arrête devant le plus ancien, Henri VIII, et contemple le souverain barbu et ventripotent dans ses dernières années en me demandant stupidement ce qui pouvait bien inspirer les femmes à lui offrir leurs charmes.

— Rien à voir avec Miller Hart, pas vrai ?

Je pivote sur moi-même et me retrouve face à face avec l'« associée » de Miller : Cassie. Que fait-elle ici ? Elle contemple la toile d'un air pensif, les bras croisés sur le bustier d'une éblouissante robe argentée, sa chevelure noire brillante retombant en cascade sur ses épaules.

— Et c'était peut-être bien un chaud lapin, mais certainement pas autant que

Miller, continue-t-elle, ses paroles surnoises et blessantes me perçant le cœur comme autant d'aiguilles venimeuses. Est-il aussi doué qu'on le prétend ?

Elle tourne vers moi un visage arrogant et me déshabille de la tête aux pieds d'un regard imbu de satisfaction. Je sens ma confiance en moi m'abandonner, mais, par un regain d'aplomb inattendu, je trouve le moyen de camoufler mon dépit et rétorque avec la même dose d'assurance, rivant mon regard au sien :

— Tout dépend de ce qu'on dit de lui.

Je déduis rapidement de sa question qu'elle ne le sait pas elle-même, et cette pensée m'emplit de joie.

— Qu'il est très doué, répond-elle.

— Dans ce cas, on a *absolument* raison.

Elle peine à contenir sa surprise, et mon audace augmente de plus belle.

— Je vois, réplique-t-elle tout bas avec un hochement de tête quasi imperceptible.

— Je vais vous confier une autre information, juste parce que vous m'êtes sympathique, dis-je en m'avancant vers elle, prise d'un sentiment de supériorité déraisonnable à la pensée que j'ai pu goûter à Miller, mais pas elle. Il fait encore mieux l'amour quand il ne baise pas sous la contrainte.

Elle pousse un petit hoquet de stupeur et recule d'un pas. C'est alors que je réalise pleinement le poids de la réputation de Miller. Une nausée me vient, mais par miracle je réussis à conserver mon aplomb.

— Si votre intention était de me choquer en m'informant des activités de Miller, votre vacherie tombe à l'eau. Je suis déjà au courant.

— Très bien, déclare-t-elle d'un ton songeur.

— C'est tout ou vous comptez également m'éclairer sur la manière dont il fonctionne ?

Elle rit, mais d'un rire jaune. Je l'ai encore plus étonnée et déstabilisée par mon assurance, à laquelle elle n'était pas préparée. Je triomphe.

— Je pense que tout est dit, lâche-t-elle.

— Parfait, dis-je du tac au tac avant de repérer les toilettes et de reprendre mon chemin.

Sitôt enfermée dans la cabine des W.-C., je craque. Je ne sais pas pourquoi je pleure, alors que je suis si contente de moi. Je crois que je viens bel et bien de lui flanquer une déculottée. Nan serait fière de moi..., si seulement je pouvais le lui dire.

Après avoir mis un temps fou à me ressaisir, je retourne aux cuisines et commence à préparer des plateaux de flûtes de champagne, en vue du moment où

les convives sortiront de table.

Cassie est l'une des premières à entrer dans la salle ; elle est pendue au cou d'un homme d'âge mûr, d'au moins trente ans son aîné. C'est alors que l'évidence me frappe comme la foudre ; ma main tremble et les flûtes de champagne s'entrechoquent sur mon plateau. Cassie est également une prostituée de luxe !

— Oh mon Dieu ! dis-je à voix basse en l'observant glousser et capter avec délectation l'attention de son compagnon.

Mais... pourquoi ? Elle possède des parts dans une boîte de nuit sélecte et n'a clairement pas besoin d'argent ni de petits cadeaux. Je réalise tout à coup que je ne me suis jamais posé la question de ce qui pousse Miller à se donner corps et âme à ce monde.

L'Ice lui appartient. Lui non plus ne court pas après l'argent. Je repense alors à notre rencontre au restaurant et me creuse la tête pour me rappeler une parole qui pourrait me mettre sur la voie.

« Assez pour acheter un club privé. »

La curiosité bouillonne en moi et je n'aime pas ça. Elle m'a déjà entraînée bien trop loin dans ce monde. Si elle m'entraîne plus profond, je risque de me noyer.

— Tu vas rester là toute la nuit à rêvasser ? fait la voix de Sylvie, me ramenant brusquement dans la salle de réception désormais remplie de gens et d'un joyeux brouhaha de conversations.

Mes yeux parcourent lentement les groupes de convives, tous vêtus de manière impeccable, comme d'habitude, et je me demande combien d'entre eux baignent dans le milieu de la prostitution de luxe.

— Livy ?

Je sursaute et dois redresser mon plateau avec ma main libre.

— Désolée !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demande Sylvie en balayant la salle du regard.

Elle a sans doute peur que je fasse un malaise, comme cela m'était arrivé lors de précédentes soirées du même genre.

— Rien. Je ferais mieux de me mettre à servir.

— Hé ! dit-elle tout à coup. Ça ne serait pas la femme... ?

Elle s'interrompt et me regarde, ses lèvres roses pincées en une moue qui l'empêche de terminer sa question.

Je ne réponds pas. Au lieu de cela, je m'enfonce dans la foule, laissant Sylvie tirer ses propres conclusions. J'ai fait croire à mes amis que Cassie était la petite

amie de Miller, et le mensonge aurait pu passer, si seulement cette pétasse ne se donnait pas en spectacle ici même, sans la moindre vergogne, dans les bras d'un autre homme.

Le lendemain soir, je rentre du travail à pied en empruntant quelques détours pour passer devant certains de mes monuments préférés. Comme toujours, la distraction est la bienvenue, mais, alors que je m'arrête devant un vendeur de rue pour acheter une bouteille d'eau, une image en une d'un journal me renvoie à la case départ. Il a fait cette interview il y a des semaines. Pourquoi ne paraît-elle qu'aujourd'hui ? Mon pouls s'accélère, alors que je contemple la photo du superbe apollon en première page, puis s'emballe quand mes yeux tombent sur le gros titre :

**LE CÉLIBATAIRE LE PLUS EN VUE DE LA CAPITALE
OUVRE LE CLUB LE PLUS SÉLECT DE LONDRES**

Je saisis un exemplaire du bout des doigts, et mon regard s'attarde sur les mots. Des dizaines de souvenirs bombardent mon esprit ; ceux du moment heureux où il avait admis ses sentiments et semblait avoir renoncé à s'en cacher.

Il avait même conseillé à cette journaliste insolente de reconsidérer le titre à donner à son article. Elle avait dû être ravie d'apprendre que, finalement, Miller Hart était bel et bien célibataire. Ma peine est trop forte et je ne ferai que la raviver si je lis l'article ; alors, je m'oblige à reposer sur le journal sur la pile et pars en oubliant de prendre la bouteille d'eau pour laquelle je m'étais initialement arrêtée.

Mais il est à tous les coins de rue. Je marche la tête baissée vers le trottoir, le regard vide, me demandant où je vais me rendre ensuite. Perdue dans le brouillard de mes pensées, je descends sur la chaussée et me fait klaxonner par une voiture qui approche, mais je ne sursaute même pas. Si elle m'avait roulé dessus, je n'aurais rien senti. La voiture ralentit et s'arrête quelques mètres plus loin. C'est une Lexus. Je ne connais pas le véhicule ; la plaque d'immatriculation, en revanche, m'est familière. Deux lettres. Rien d'autre : W A.

La portière côté conducteur s'ouvre, et un homme que je n'ai jamais vu en sort. Il me salue en soulevant sa casquette, puis contourne la voiture pour aller ouvrir la portière de derrière et il me fait signe de monter. Refuser serait stupide.

De toute manière, il me retrouvera où que je me cache. Je m'avance

prudemment et grimpe dans la voiture, baissant les yeux et tentant par tous les moyens de contenir mes larmes. Je n'ai pas besoin de regarder pour deviner sa présence. Il est là. Je le sais. Je sentais déjà son pouvoir irradier comme une aura à l'extérieur de la berline. À présent que je suis à côté de lui, je perçois plus que jamais sa toute-puissance.

— Bonjour, Olivia.

La voix de William est telle que je me la rappelle : douce, rassurante.

J'incline la tête. Je ne crois pas être prête pour ça.

— Tu pourrais au moins avoir la politesse de me regarder et de me dire bonjour, cette fois. L'autre nuit à l'hôtel, tu semblais horriblement pressée.

Je tourne lentement les yeux et saisis chaque élément raffiné de la personne de William Anderson, ressuscitant les lointains souvenirs que j'avais relégués au fond de ma mémoire.

— C'est quoi, cette obsession des bonnes manières chez vous ? dis-je sèchement en rivant mon regard sur ses yeux gris chatoyant.

Ils brillent encore plus que dans mon souvenir, et sa chevelure argentée et fournie renforce leur ressemblance avec du métal liquide. Il sourit en se penchant vers moi, et ses gros doigts se referment sur ma petite main.

— J'aurais été déçu si tu ne m'avais pas craché une petite vacherie.

Son contact est aussi rassurant que son visage est séduisant. Je tente de résister à cette attirance qu'il exerce sur moi, mais j'en suis incapable.

— Eh bien, je suis contente de ne pas t'avoir déçu, William, dis-je en soupirant.

La portière près de moi se ferme. Le chauffeur s'installe au volant en moins de deux et s'engage dans la circulation.

— Où m'emmènes-tu ?

— Dîner, Olivia. Nous avons manifestement beaucoup de choses à nous raconter.

Il presse ma main contre ses lèvres et l'embrasse avant de la reposer sur mon genou.

— La ressemblance est incroyable, murmure-t-il.

— Ne commence pas avec ça, dis-je entre mes dents en me tournant pour regarder par la fenêtre. Si c'est tout ce dont tu veux discuter, je vais devoir décliner l'invitation.

— J'aimerais qu'il n'y ait que ce sujet à aborder, Olivia, répond-il d'un air sévère. Mais un certain jeune homme fortuné trône en première place sur ma liste de préoccupations.

Je ferme lentement les yeux et, si je le pouvais, je fermerais également mes oreilles : je n'ai aucune envie d'entendre ce que William a à me dire.

— Je n'ai pas besoin que tu te préoccupes de ma vie.

— Ça, c'est à moi d'en juger. Je ne resterai pas assis à te regarder te faire entraîner dans un monde où tu n'as pas ta place. J'ai bataillé dur et longtemps pour t'en tenir éloignée, Olivia, dit-il en se penchant pour me caresser la joue du dos de la main tout en m'observant attentivement. Je ne le permettrai pas.

— Ce ne sont pas tes affaires.

J'en ai plus qu'assez des gens qui croient savoir ce qui est mieux pour moi. Je suis la maîtresse de mon propre destin, me dis-je comme une idiote en posant la main sur la poignée de la portière, prête à l'ouvrir et à courir dès que la voiture s'arrêtera à un feu rouge. Manque de chance, la portière refuse de s'ouvrir, et William m'empoigne fermement le bras.

— Tu restes dans cette voiture, Olivia, décrète-t-il avec autorité au moment où le feu passe au vert et que la voiture redémarre. Je ne suis pas d'humeur à ce qu'on me tienne tête. Tu es vraiment la copie conforme de ta mère.

Je dégage mon bras et m'adosse à la luxueuse banquette en cuir.

— Je préférerais que tu ne parles pas d'elle.

— Je vois que ta haine envers elle n'a pas diminué.

Je tourne mon regard glacial vers l'ex-maquereau de ma mère.

— Elle devrait ? Cette femme a préféré ton monde sombre à sa fille.

— Tu t'apprêtes à choisir un monde encore plus sombre, dit-il sur un ton neutre.

Je reste bouche bée, et mon pouls se met à battre deux fois plus vite.

— Je ne choisis rien. Je ne compte plus le revoir.

Il me sourit affectueusement en secouant légèrement la tête.

— Qui essaies-tu de convaincre ?

Il a probablement raison. Je me suis entendue prononcer ces paroles, mais elles sonnaient creux.

— Je suis ici pour t'aider, Olivia.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Je peux t'assurer que si. Plus encore que tu n'en avais besoin il y a sept ans de cela, ajoute-t-il d'un ton dur, presque froid, qui me glace le sang.

Je me souviens de William et de son monde sombre. Je ne vois pas comment je pourrais avoir davantage besoin de son aide aujourd'hui qu'à l'époque. Il se retourne pour sortir son téléphone de la poche intérieure de sa veste et compose un numéro avant de porter l'appareil à son oreille.

— Annulez tous mes rendez-vous pour la soirée, ordonne-t-il avant de raccrocher et de refaire glisser le téléphone sous sa veste.

Il passe le reste du trajet à regarder droit devant lui, et je commence à m'interroger sur la teneur de ce dîner. Je sais que je vais entendre des choses que je n'ai pas envie d'entendre, et je sais aussi que je ne peux rien y faire.

Le chauffeur stationne la Lexus devant un petit restaurant et sort pour m'ouvrir la portière. D'un signe de tête, William m'intime de descendre et j'obéis sans faire d'histoires, sachant que ça ne servirait à rien. Je souris au chauffeur et attends que William me rejoigne sur le trottoir, puis l'observe boutonner sa veste et placer sa main dans le creux de mes reins pour m'inviter à avancer. On nous ouvre les portes du restaurant et nous entrons, William saluant tous les employés qu'il croise sur son passage. Sa présence produit une impression terriblement forte sur les autres clients et le personnel. Hochements de tête et sourires ponctuent notre trajet jusqu'à la table particulière où l'on nous installe au fond du restaurant, loin des yeux et des oreilles indiscrets. Un serveur élégant me tend la carte des vins, et je le remercie d'un sourire en prenant place.

— Mademoiselle prendra de l'eau. Pour moi, comme d'habitude, continue-t-il sans « s'il vous plaît » ni « merci ».

Il me dit en souriant :

— Je te recommande le risotto.

— Je n'ai pas faim.

Mon estomac est une vraie boule de nerfs : un mélange de colère et d'inquiétude. Je ne pourrais rien avaler.

— Tu es à deux doigts de l'anorexie, Olivia. S'il te plaît, fais-moi le plaisir de prendre un repas correct.

— Ma grand-mère se charge très bien de me casser les pieds sur mon poids. Je n'ai pas besoin que tu t'y mettes.

Je repose la carte sur la table et prends le verre d'eau que le garçon vient de me verser. Il tend à William un verre d'un liquide sombre.

— Comment va cette formidable Josephine ? demande William.

Elle ne semblait pas si « formidable » dans sa bouche quand il m'avait renvoyée auprès d'elle. Je me souviens qu'il m'en avait parlé à plusieurs reprises lors de ma fugue, mais, à l'époque, j'étais trop aveuglée par mon objectif pour m'interroger sur les circonstances de leur rencontre.

— Tu la connaissais ?

Voilà que la curiosité me démange à nouveau, et j'ai franchement horreur de ça.

— Je ne pourrai jamais l’oublier, dit-il avec un rire onctueux agréable à l’oreille. J’étais toujours le premier qu’elle appelait chaque fois que Gracie disparaissait.

Mon estomac se charge de bile en l’entendant prononcer le prénom de ma mère, mais je souris intérieurement à l’évocation de ma grand-mère. Nan est une fonceuse. Personne ne l’intimide, et je sais que William ne faisait pas exception. Preuve en est son ton amusé lorsqu’il parle d’elle.

— Elle va bien, dis-je.

— Toujours aussi énergique ? demande-t-il, un léger sourire sur les lèvres.

— Plus que jamais. Cela dit, elle n’allait pas si bien cette fameuse nuit où tu m’as ramenée à la maison il y a sept ans.

— Je sais. Elle avait besoin de toi.

Le remords me paralyse et je m’effondre intérieurement. Si seulement je pouvais changer la façon dont j’avais réagi en découvrant le journal intime de ma mère et ne pas avoir causé tout ce chagrin à ma grand-mère fraîchement endeuillée.

— On a tenu le coup. Elle a gardé son énergie.

Il sourit avec tendresse.

— Personne ne m’a jamais fait trembler dans mes bottes, Olivia. Excepté ta grand-mère.

J’essaie d’imaginer William tremblant dans ses bottes. Ça semble si grotesque.

— Elle savait pourtant que je n’avais pas plus de contrôle sur ta mère qu’elle ou ton grand-père n’en avaient, ajoute-t-il en s’adossant confortablement à sa chaise.

Il commande deux risottos quand le garçon se présente à notre table.

— Pourquoi ? dis-je, une fois celui-ci reparti.

C’est une question que j’aurais dû poser depuis longtemps. Il y a tellement de choses que j’aurais dû demander à l’époque.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi ma mère était-elle comme ça ? Pourquoi était-elle incontrôlable ?

William change de position sur sa chaise. Ma question le met visiblement dans l’embarras, et ses yeux gris évitent mon regard.

— J’ai essayé, Olivia.

Je fronce les sourcils. Étrange de voir un homme d’une telle stature afficher ainsi son malaise.

— Quoi ?

Il soupire et pose les coudes sur la table.

— J’aurais dû la renvoyer plus tôt. Comme je l’ai fait pour toi quand j’ai découvert qui tu étais.

— Pourquoi l’aurais-tu renvoyée ?

— Parce qu’elle était amoureuse de moi.

William guette un signe de réaction sur mon visage, mais il n’en trouve aucun, pour la simple raison que je suis frappée de stupeur. Ma mère était amoureuse de son maquereau ? Mais alors pourquoi allait-elle baiser à droite et à gauche ? Pourquoi ?... Subitement, tout s’éclaire et mes questions muettes trouvent une réponse.

— Tu ne l’aimais pas.

— J’aimais ta mère à la folie, Olivia.

— Dans ce cas pourquoi ? dis-je en me redressant sur ma chaise. Elle cherchait à te punir ?

— Chaque jour. Chaque putain de jour que Dieu fait.

Je ne m’attendais pas du tout à cette explication. Je suis déroutée.

— Si vous vous aimiez, pourquoi ne vous êtes-vous pas mis ensemble ?

— Elle voulait me forcer à faire des choses que je ne pouvais tout simplement pas faire.

— Ou que tu ne *voulais* pas...

— Non. Que je ne *pouvais* pas. J’avais des responsabilités. Je ne pouvais pas abandonner mes filles et les laisser tomber entre les griffes d’un salopard sans morale.

— Alors, c’est ma mère que tu as abandonnée.

— Oui. Et laissé tomber entre les griffes d’un salopard sans morale.

Un hoquet d’étonnement m’échappe, et mes yeux font le tour du restaurant baigné de lumière tamisée. J’essaie d’intégrer ses paroles.

— Tu savais. Moi, je cherchais des réponses, et, depuis le début, tu savais ?

Un rictus crispe ses lèvres et je le vois prendre une longue inspiration.

— Tu n’avais pas à connaître les détails sordides. Tu n’étais qu’une gamine.

— Comment as-tu pu la laisser s’en aller comme ça ?

— Pendant des années, Olivia, je l’ai gardée près de moi. La lâcher dans mon monde a été désastreux. Je la regardais envoûter des hommes par sa beauté et par son esprit. Je les voyais lui succomber. Jour après jour, bordel de merde, et ça me brisait le cœur. Et elle le savait. Je n’arrivais plus à le supporter.

— Alors, tu l’as bannie.

— Oui. Et je te jure par tous les dieux que je m’en mords les doigts.

Je ravale la boule qui se forme dans ma gorge. Tout ce que William vient de

me dire comble peut-être un large blanc dans mon histoire, mais ça ne comble pas le vide dans mon cœur. Ce récit d'amour torturé n'enlève rien au fait qu'elle ait abandonné sa fille. Rien de ce qu'il pourra me dire n'excusera cela. Je jette un regard sur le bel homme d'âge mûr attablé face à moi, celui dont ma mère était éprise, et, aussi dingue que cela puisse sembler, je comprends. Et je trouve encore plus dingue l'idée de m'être mise en quête de ma mère, d'avoir tenté de sonder sa mentalité. J'avais lu son journal et essayé de retrouver tous ces hommes dont elle parlait, cherchant en vain à saisir ce qu'elle trouvait de si fascinant à ce monde. Au lieu de cela, j'avais trouvé du réconfort auprès de son maquereau. Le peu de temps que j'avais passé auprès de William, lorsque j'avais dix-sept ans, m'avait dévoilé un homme plein de tendresse et de compassion, un homme que je n'avais pas mis longtemps à apprécier, un homme qui prenait soin de moi. Il n'y avait ni désir ni attirance sexuelle, en dépit de son physique attrayant, mais je ne peux nier que j'éprouvais une forme d'amour à son égard.

— Comment pouvais-tu ne pas savoir qui j'étais ? dis-je.

J'avais tenu une semaine complète avant que William ne le découvre. Je n'oublierai jamais son visage quand il a réalisé... Ni sa colère. Je sais que ma ressemblance avec ma mère est saisissante. Comment avait-il pu ne pas s'en rendre compte ?

Visiblement contrarié, William inspire longuement.

— Quand tu es venue me voir, il y avait quinze ans que je n'avais pas vu Gracie. Tu étais son portrait craché, mais cette ressemblance m'aveuglait tellement que je n'ai même pas envisagé cette hypothèse. Et puis, quand j'y réfléchissais, je me rendais compte que, mathématiquement, ça ne collait pas, ajoute-t-il avec un haussement de sourcils sévère. Pas le bon nom. Pas le bon âge.

Je détourne le regard, me sentant honteuse. Je suis humiliée. Effondrée. Il est certains sujets qu'il vaut mieux ne pas déterrer, et ma mère est l'un d'eux.

— Merci, dis-je dans un murmure.

On dépose nos risottos devant nous. William attend que le garçon exécute ses gestes de service, puis le congédie en silence, d'un simple mouvement de la main.

— Merci de quoi ?

— De m'avoir renvoyée auprès de Nan.

Je lève les yeux vers lui, et il pose son coude sur la table pour prendre ma main dans la sienne.

— Merci de m'avoir aidée et ne rien avoir dit à ma grand-mère.

C'était ce qui m'avait décidée. La menace de William de rendre visite à Nan m'avait plus terrifiée que toute autre chose, car je savais que ça l'aurait tuée. Elle

se trouvait déjà au trente-sixième dessous. Pour elle, j'avais fugué afin d'échapper à la réalité brutale que j'avais découverte en lisant le journal de ma mère. Je ne pouvais décemment pas ajouter à son chagrin. Pas après tout ce qu'elle avait traversé avec sa fille, puis avec grand-père.

— Mais j'ai lu son journal intime..., dis-je, laissant les mots s'échapper de mes lèvres dans un moment de confusion. C'est lui qui m'a conduit jusqu'à toi.

— Le petit carnet noir en cuir ? rétorque-t-il avec une pointe de ressentiment. Je suis presque heureuse de constater qu'il sait de quoi je parle.

— Oui. Tu es courant de son existence ?

— Bien sûr que oui, répond-il.

Je me radosse à ma chaise en voyant ses mâchoires se crispier.

— Elle a eu la délicatesse de me le déposer un soir sur mon bureau, histoire que je bouquine un peu avant de m'endormir.

— Oh !...

Je prends ma fourchette et commence à piquer quelques grains de riz dans mon assiette. Je n'ai aucun appétit, mais, si ça peut me permettre d'échapper au flot d'amertume qui risque de se déverser de la bouche de William...

— Ta mère pouvait parfois être très cruelle, Olivia.

Je hoche la tête. L'utilité de ce petit carnet noir m'apparaît soudain dans toute son évidence. Elle prenait réellement plaisir à écrire tous ces passages, à décrire ses innombrables rendez-vous avec d'innombrables hommes, chaque fois avec force détails. Mais ce n'était pas parce qu'elle prenait plaisir à ces rencontres. Ou peut-être que si. Qui sait ? La raison première était de torturer William. Elle jubilait en pensant à la peine et à la colère qu'elle causerait à l'homme qu'elle aimait.

— Mais, bon, soupire-t-il. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

Je ricane devant cet affront.

— Pour toi, peut-être ! Mais il ne se passe pas une journée sans que je me demande pourquoi elle m'a abandonnée.

— Ne te rends pas malade pour ça, Olivia.

— Eh bien, si, justement !

Je suis outrée qu'il puisse traiter l'abandon dont j'ai été victime avec une telle légèreté. Il jugeait plus facile de me laisser croire que le fait qu'elle ait fichu le camp n'avait pas d'importance, plutôt que d'affronter la dure réalité. Une histoire d'amour torturé n'arrangeait en rien les choses, pas plus qu'elle ne m'aidait à comprendre.

— Calme-toi, dit-il en se penchant pour me prodiguer une caresse apaisante.

Je retire ma main. Un si grand nombre d'aspects de ma vie me mettent en colère, et j'ai l'impression de n'avoir le contrôle sur rien du tout. Je hurle :

— Je suis calme !

William s'adosse de nouveau à sa chaise, et son visage affiche une expression exaspérée.

— Je suis calme, dis-je en recommençant à jouer avec mon risotto. Tu crois qu'elle est encore en vie ?

L'homme attablé devant moi prend une longue inspiration douloureuse.

— Je..., bégaye-t-il en changeant à nouveau de position sur sa chaise et en évitant mon regard. Je suis...

J'insiste calmement :

— Vas-y, dis-moi.

Qu'est-ce que ça peut me faire, après tout ? Pour moi, c'est comme si elle était morte.

— Je ne sais pas, répond-il en piquant sa fourchette dans son plat. Cette faculté qu'elle a de rendre les hommes fous de désir et de frustration pourrait bien conduire quelqu'un à l'étrangler. Crois-moi, j'en sais quelque chose.

Il lâche sa fourchette dans son assiette, la discussion lui ayant visiblement coupé tout appétit. Je l'imite.

— Elle n'avait pas l'air facile, dis-je, faute d'une réplique plus appropriée.

— Tu n'en as pas idée, soupire-t-il avec un demi-sourire, comme plongé dans ses pensées. Mais revenons à nos moutons...

William tourne la page des souvenirs pour reprendre un ton d'homme d'affaires, et je songe qu'il devait se comporter à l'identique avec ma mère, à l'époque. Le simple fait de parler d'elle dévoile une vulnérabilité chez cet homme influent au visage dur.

— Miller Hart.

— Eh bien, quoi ? dis-je en levant le menton avec dédain, comme si ce nom ne m'affectait pas.

— D'où le connais-tu ?

— Et toi ?

J'élude sa question, mais l'explication vague de Miller a encore accru ma curiosité. Toutes ces mises en garde, tout cet intérêt. Quelle en est la raison ?

— Cet homme est un déchet.

— Ça ne répond pas à ma question.

William se penche vers moi, et je me redresse avec méfiance.

— Cet homme vit dans un monde obscur, Olivia. Un monde encore plus obscur

que le mien. Il joue avec le diable.

Une boule se forme dans ma gorge, et mon cœur se cisaille de douleur. Aucun mot ne me vient. Même s'il m'en venait un, mes lèvres figées ne pourraient l'articuler.

— Je sais ce qu'il fait et comment il le fait, continue William. S'il est connu comme l'*escort boy* le plus réputé de Londres, Olivia, ce n'est pas sans raison. J'ai déployé trop d'efforts pour te tenir à l'écart de mon monde pour te voir foncer tête baissée dans celui encore plus sombre de Miller Hart. J'évolue dans ce milieu depuis très longtemps et je sais pratiquement tout ce qu'il y a à en savoir. Et je suis sûr d'une chose...

Il marque une pause, laissant un long silence indésirable planer entre nous.

— Il va te briser.

Son affirmation brutale me fait frissonner. Je meurs d'envie de lui dire que Miller ne m'a rien témoigné d'autre que de la tendresse... jusqu'à cette fameuse nuit à l'hôtel. La nuit où William m'a découverte en train de m'enfuir de la chambre où Miller m'avait attachée à la barre du lit et m'avait traitée comme il traitait ses autres clientes. Je ne sais toujours pas ce qui était pire : sa froide impassibilité, cette nuit-là, ou la manière dont ses doigts et sa langue habiles étaient tout de même parvenus à me faire jouir sous cette délicieuse torture.

— Merci pour la mise à jour, sont les seules paroles que ma douleur me laisse émettre.

— Tu es bien la fille de ta mère, Olivia.

— Ne dis pas ça !

Mon cri le fait sursauter, mais il ne réplique pas. Il se contente de prendre une gorgée de son verre en attendant que je me calme.

— Je n'ai rien à voir avec ma mère. Elle a abandonné sa fille pour un homme qui ne voulait pas d'elle.

William se penche vers moi ; ses yeux jettent des éclairs.

— Une relation entre moi et Gracie Taylor aurait été impossible. Je t'interdis de penser un seul instant que je n'essayais pas de faire ce qui était le mieux pour elle. Ou pour toi.

Cet emportement inhabituel de sa part me déstabilise un instant. Je ne l'ai jamais vu perdre un seul gramme de son sang-froid. Il boit une autre gorgée avant de continuer :

— Et une relation entre toi et Miller Hart serait tout aussi impossible.

— Je sais.

Je sens ces fichues larmes me piquer les yeux.

— Je le sais déjà.

— Ça me rassure. Mais le fait de savoir que quelque chose n'est pas bon pour toi ne t'empêche pas de chercher à l'obtenir. De t'accrocher à ton désir. J'étais mauvais pour Gracie ; pourtant, elle refusait de renoncer à moi.

— Tu veux bien arrêter de me comparer à ma mère, William ? dis-je en secouant la tête, peu disposée à entendre plus longtemps la dure et froide vérité. Il faut vraiment que je rentre. Nan va s'inquiéter.

— Alors, appelle-la, suggère-t-il en montrant mon sac. J'apprécie ta compagnie. En outre, il nous reste à prendre le dessert et le café.

— Mon téléphone est cassé.

C'est l'excuse parfaite pour filer. Je commence à me lever et ramasse mon sac à mes pieds.

— Merci pour le dîner.

— Je ne décèle pas la moindre sincérité dans ton intonation, Olivia. Comment puis-je te joindre ?

Sa question me rend nerveuse.

— Pourquoi aurais-tu besoin de me joindre ?

— Pour m'assurer de ta sécurité.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien la menacer ?

— Qui ? Miller Hart.

Je lève les yeux au ciel, oubliant qui j'ai en face de moi.

— J'ai très bien survécu jusqu'ici sans que tu me chaperonnes, William. Je crois pouvoir me débrouiller.

Je me retourne et m'éloigne, priant pour ne plus jamais avoir à le revoir. Ce dîner, aussi instructif qu'il ait été, a réveillé bien trop de peines, ce qui, ajouté à ma douleur déjà cinglante, pourrait bien me porter le coup de grâce.

— Tu ne survivras pas si Miller Hart entre dans ta vie, Olivia.

Je m'arrête net, la semelle de ma Converse dérapant sur le sol, et le sang se fige dans mes veines en entendant ses paroles. Je n'ose pas le regarder, redoutant l'expression de son visage. *Il n'est pas dans ma vie*, me dis-je en entendant un raclement de chaise, suivi d'un bruit de pas lents. Je continue de regarder droit devant, jusqu'à ce que William vienne se poster face à moi pour me toiser d'un œil apitoyé.

— Je sais reconnaître une femme prisonnière d'un homme quand j'en vois une, Olivia. J'ai vu cette lueur dans les yeux de ta mère et je la vois dans les tiens.

Il prend mon menton dans sa main pour me relever la tête, et je décèle une sagacité dans son regard gris.

— Je perçois très bien ton dépit et ta colère, et ces deux émotions peuvent te conduire à faire des choses stupides. La conduite professionnelle de cet homme est dans le meilleur des cas discutable. Sache au passage qu’il est actuellement à Madrid pour quelques jours.

William m’adresse un regard lourd de sous-entendus. Il s’attend à ce que je creuse. Pas besoin. Miller est avec une cliente.

— Je suis une fille raisonnable, dis-je dans un murmure pitoyable.

Mais je perçois l’indécision dans ma voix. J’ai beau savoir que tout ce que William dit est la dure et froide réalité, je ne crois pas plus que lui en ma propre force. Son inquiétude est justifiée.

— Je peux m’occuper de moi.

Il pose ses lèvres sur mon front et dépose un baiser tendre en soupirant.

— Il te faudra plus que des mots, Olivia, déclare-t-il en décrochant mon sac de mon épaule avant de m’emmener vers la sortie du restaurant. Je te raccompagne chez toi.

— Je préfère marcher, dis-je en reprenant mon sac.

— Sois raisonnable, Olivia. Il est tard et il fait nuit.

Il me rattrape le bras, plus fermement cette fois.

— Et puis, de toute façon, nous devons nous arrêter dans un magasin pour t’acheter un nouveau téléphone.

— Je peux m’en acheter un toute seule.

— Peut-être, mais j’aimerais te l’offrir.

Ses sourcils se soulèvent avec autorité et ses yeux gris s’assombrissent quand j’ouvre la bouche pour protester.

— Si tu veux bien accepter au moins ce cadeau.

Je n’insiste pas. Je veux juste rentrer et faire le point à partir des informations que William m’a livrées et de celles qu’il ne m’a pas livrées. Je le laisse donc me reconduire à sa voiture et monte sans dire un mot.

Après une halte dans un magasin, où il m’équipe du dernier iPhone, William demande à son chauffeur de me déposer chez moi. Il accepte quand je lui suggère de me laisser au coin de la rue afin que Nan ne me voie pas descendre d’une voiture inconnue.

— N’oublie pas de le charger, conseille-t-il avant de refermer le couvercle du coffret du téléphone. J’ai ton numéro, et j’y ai mémorisé le mien.

— Pour quoi faire ?

Cette intrusion dans ma vie m’agace franchement.

— Juste pour ma tranquillité d’esprit.

Sur ces mots, il me tend la boîte et me fait signe de descendre de la voiture.

— Je te dirais bien de transmettre mes respects à Josephine, mais je ne crois pas qu'elle apprécierait.

— Aucun doute là-dessus, dis-je en sortant, puis en refermant la portière.

La vitre s'abaisse alors et je me penche pour apercevoir William à l'intérieur. Ses yeux gris brillent, tandis qu'il s'installe au fond de la banquette, ce qui fait ressortir son torse imposant. Pour un homme d'une quarantaine d'années, il tient une forme incroyable.

— Elle s'en prendrait sûrement à ta bagnole de riche avec une batte de baseball.

Il bascule la tête en arrière et lâche un rire qui me tire un demi-sourire.

— Je l'imagine d'ici, dit-il. Je suis réellement content qu'elle soit redevenue celle qu'elle était.

Il conserve quelques secondes son sourire, qui s'évanouit peu à peu sur ses lèvres, incitant le mien à faire de même.

— Souviens-toi juste d'une chose, Olivia...

J'hésite à demander quoi. Devant ma réaction, il prend une profonde inspiration pour continuer. Il va me le dire, que j'aie ou non envie de l'entendre.

— Ton corps t'envoie des signaux en cas de danger. Si tu sens le duvet de ta nuque se hérissier, un picotement entre tes omoplates, ou tout simplement de mauvaises ondes..., sauve-toi.

La vitre commence à remonter, et le visage grave de William disparaît derrière, me laissant courbée en deux sur le trottoir, à méditer ces paroles glaçantes.

Nan me fait glisser l'assiette sur la table et me tend une fourchette. Mon estomac se soulève à la vue de la part de gâteau géante, mais je résiste à mon envie de le repousser et en coupe un petit morceau pendant qu'elle regarde. Ses yeux ne sont pas les seuls à m'étudier à la loupe. Gregory s'est joint à nous pour le dîner, ainsi que George, et on me regarde en silence porter la fourchette à mes lèvres. Le gâteau a un goût de mort-aux-rats. Il est bien loin de refléter les anciens talents de pâtissière de ma grand-mère. Mais je trouve un goût rance à tout. Sans doute mes papilles me punissent-elles de les avoir négligées ?

— Délicieux, déclare Gregory en rompant le silence pesant avant de se lécher les doigts. Vous devriez ouvrir une pâtisserie.

— Peuh ! ricane Nan. Il y a vingt ans de ça peut-être.

Elle se tourne vers l'évier en riant, puis ouvre le robinet. Je suis soulagée de ne plus sentir son regard sur moi.

De son doigt boudiné, George ramasse une goutte de sirop de citron sur le bord de son assiette. Comme si elle percevait qu'un écart de conduite avait lieu dans son dos, Nan se retourne brusquement.

— George ! le réprimande-t-elle en lui donnant un coup de torchon. En voilà des manières !

— Excuse-moi, Josephine, répond-il sérieusement, comme un écolier qui vient de faire une bêtise avant de se redresser et de reposer ses mains sur ses genoux.

Gregory me donne un coup de pied sous la table en montrant Nan de la tête, et je lève le menton pour la voir faire les gros yeux au petit vieux. Gregory et moi nous retenons de pouffer. Mais, quand George nous adresse un clin d'œil complice, le fou rire est plus fort que nous, et nous ricanons tous trois comme des idiots. En réponse, Nan nous fusille du regard avant de se tourner à nouveau vers son évier pendant que George nous adresse un autre clin d'œil.

— Vous êtes prêt à aider Nan à mettre le feu à la piste de danse, George ? dis-je, mettant un terme à mes gloussements de peur de me faire tirer l'oreille pour de bon.

Ce bon vieux George est très élégant dans son costume marron, quoique sa cravate moutarde soit un choix discutable.

— Josephine n'a besoin de personne pour, comme tu dis, « mettre le feu »,

répond-il en tournant les yeux vers ma grand-mère. Elle se débrouille très bien toute seule.

Nan ne relève pas ni ne se retourne, mais je sais qu'elle sourit devant son évier.

— Elle va te montrer le « frotti-frotta », dis-je avec un petit rire taquin en envoyant un coup de pied sous la table à Gregory avant de m'arrêter net en voyant Nan se retourner, sa vaisselle terminée.

Le tissu de sa jolie robe laisse entendre un bruissement, comme il le fera très certainement tout à l'heure sur la piste de danse. Nan m'adresse un regard hautain en s'essuyant les mains sur son tablier et hausse ses sourcils gris.

— Tu es splendide, Nan.

Son expression dédaigneuse s'efface aussitôt pour se muer en mine souriante.

— Merci, ma puce.

— Qu'est-ce que c'est que ce « frotti-frotta » ? demande George, totalement à l'ouest, en regardant Nan.

Je souris en voyant ses joues s'empourprer.

— C'est une danse, George, dit-elle en me décochant un regard de mise en garde, qui s'adoucit aussitôt devant mon petit sourire. Je t'apprendrai.

Une image de Nan et George en train de faire des galipettes me traverse l'esprit, et je manque de tomber de ma chaise.

— Ça, je l'avais deviné. Mais qu'y a-t-il de si drôle ? demande George en jetant des coups d'œil perplexes à la ronde.

Il souffle et replonge son doigt dans l'assiette d'un air boudeur. Cette fois, Nan ne le gronde pas. En revanche, elle lui crie depuis le fond de la cuisine :

— Peut-être que je porterai mon minishort !

Elle se met à glousser, nous plongeant, Gregory et moi, dans une nouvelle crise d'hilarité.

— Oh ! Tu parles de ce tout petit bout de tissu ? s'exclame George, l'œil pétillant. Oui, s'il te plaît !

— George ! hurle Nan.

— Oh ! s'il vous plaît, j'en peux plus ! s'écrie Gregory en se cramponnant à moi.

Nous nous écroulons contre le mur, secoués de fous rires et les larmes aux yeux.

— Un minishort à paillettes ? demande Gregory.

— Non, en cuir, répond Nan.

Avec un large sourire, elle ajoute :

— Et fendu à l’entrejambe.

Je m’étrangle de rire et crache mes poumons sur la table pendant que George semble sur le point de faire un arrêt cardiaque.

Il se ressaisit, puis ramasse son journal sur la table pour s’éventer le visage.

— Tu n’es qu’une petite vicieuse, Josephine Taylor.

— C’est clair, approuve Gregory, hilare, en me lançant un clin d’œil.

Tout le monde finit par se calmer, et je me retrouve à nouveau à piquer sans conviction ma part de gâteau. Bientôt, j’entends Nan prendre une longue inspiration – une inspiration inquiétante, le genre qui précède un conseil ayant de grandes chances de ne pas me plaire.

— Pourquoi tu ne laisses pas Gregory te sortir ?

Je m’affaisse sur ma chaise sous le poids des trois paires d’yeux à nouveau braqués sur moi et de l’immense tristesse qui revient avec eux.

— Oui, allez, viens, Livy, surenchérit mon ami en me tapotant le bras du poing. On ira dans un bar hétéro.

— Tu vois comme il est gentil ! piaule Nan. Il est prêt à sacrifier une nuit de passion pour t’aider.

Je reste sans voix. Gregory éclate de rire. George, lui, grommelle quelque chose dans son coin. Il adore Gregory, mais ne veut pas entendre parler de sa préférence sexuelle. Je crois que c’est une question de génération, mais Gregory n’en prend pas du tout ombrage. En fait, il s’en amuse même et en rajoute, et je devine en le voyant sourire que c’est ce qu’il s’apprête à faire.

— Oui, dit-il en se cambrant sur sa chaise, je veux bien laisser passer ma chance de m’envoyer en l’air avec un beau mec nu et en sueur si ça peut te décider à sortir.

Je me mords la lèvre pour ne pas éclater de rire en voyant George trépigner sur sa chaise. Nan, en revanche, laisse exploser son hilarité. Pliée en deux, elle tressaute de rire, et George continue de ronchonner dans sa barbe en gesticulant.

— Vous n’êtes que des vicieux, râle-t-il. Tous autant que vous êtes.

— C’est très gentil de ta part, Gregory, reprend Nan entre deux gloussements. Quel bon ami tu fais !

Une grimace apparaît sur le visage ridé de George. Il demande à Gregory :

— Je croyais que tu étais bisexuel.

— Je suis offert à qui veut me prendre, répond gaiement Gregory.

Le vieil homme ne peut se retenir de renifler de dégoût, et Nan, de pouffer de rire.

Parfait. La discussion ayant dévié vers les frasques sexuelles de Gregory, plus

personne n'insiste pour que je sorte et fasse bonne figure. J'observe un moment Gregory : encouragé par les hurlements de rire de Nan, ses épaules sursautent, et il s'acharne à mettre en boîte le pauvre George. Mais, bientôt, leur partie de rigolade cesse de m'amuser pour me rappeler simplement que le bonheur est absent de ma vie et qu'aucun masque ni aucune distraction ne pourra rien changer à cet état de fait. J'ai beau trouver des dérivatifs passagers, la réalité remonte inévitablement à la surface, chaque fois plus douloureuse, comme si elle cherchait à compenser les rares occasions où je souris.

Tout d'un coup, j'ai la bouche pâteuse, ma gorge se noue. En moins de deux, mon estomac barbouillé se révolte, et je cours dans la salle de bains, où je vomis dans la cuvette des W.-C. sans savoir pourquoi. Rien ne remonte excepté une bile acide, ce qui ne rend que plus déplaisant son goût dans ma bouche.

Désespérant.

Un petit coup à la porte me fait lever la tête et je fixe la porte d'un regard vide.

— Bébé ? appelle Gregory en poussant la porte pour se faufiler à l'intérieur, sans même envisager que je pourrais être assise sur la cuvette.

Son beau visage affiche un radieux sourire dans une tentative de m'égayer qui échoue lamentablement. Je sais pourtant qu'il éprouve un désarroi égal au mien. Il m'enfonce un Polo à la menthe dans la bouche et m'aide à me relever avant de dégager les cheveux de mon visage et de me scruter d'un œil soucieux.

— Livy, tu te laisses dépérir...

Ses yeux se posent sur mon corps amaigri.

— Viens, dit-il.

Gregory m'emmène jusque dans ma chambre, referme doucement la porte et me guide jusqu'à mon lit en passant son bras autour de moi pour m'attirer contre lui. Mais j'ai beau me blottir, je n'en retire aucun réconfort. Ça n'a rien à voir avec « le truc » qui se passait avec Miller. Ça ne me réchauffe pas jusqu'au plus profond de moi, ça ne me procure pas cette douce paix de l'esprit. Pas de mélodie apaisante ou de lèvres caressantes qui viennent se poser par moments sur le haut de ma tête.

Nous restons allongés en silence quelques minutes, puis je sens sa poitrine se soulever lorsqu'il s'apprête à parler.

— Tu es décidée à me raconter toute l'histoire ? Tu ne vas pas bien, Livy. Et n'essaie pas de me balader avec cette « autre femme » dont tu m'as parlé. Tu avais déjà des soupçons à l'époque, mais ça ne t'avait pas arrêtée.

Je secoue la tête contre son torse sans trop savoir si c'est en réponse à sa première question ou pour écarter tout rapport avec cette « autre femme ». Je n'ai

pas besoin de lui confirmer que l'autre femme n'a rien à voir avec mon état. Ça saute aux yeux. En revanche, je ne pourrai jamais lui révéler la véritable raison du gâchis qu'est devenue ma vie. Et lui parler de William ? Non, non. Impossible.

— D'accord, soupire-t-il en me serrant plus fort.

À ce moment, son téléphone se met à sonner et il dégage son bras pour fouiller dans sa poche. Ce n'est pas un effet de mon imagination : je sens ses battements de cœur s'accélérer. Levant la tête, je vois qu'il fixe son écran, l'air complètement dépité. Son expression me rappelle que, pendant que je m'apitoyais sur mon sort, mon meilleur ami souffrait aussi dans son coin, et un immense sentiment de culpabilité s'empare de moi. Mais, aussi égoïste que cela puisse être, je me réjouis qu'il vienne remplacer la tristesse lancinante dans mon cœur.

— Tu ne réponds pas ?

Gregory continue de fixer l'écran. Il semble bouleversé sans que je sache trop pourquoi. Il devrait être heureux que Ben l'appelle. Ou est-ce que j'ai raté un épisode ? Sûrement. Je ne me souviens plus grand-chose de ces deux dernières semaines, mais je n'ai pas oublié qu'il l'avait eu au téléphone et que ça s'était mal passé. Ou est-ce que je l'ai imaginé ?

Gregory lève les yeux de son écran et sourit, mais je devine qu'il est triste.

— Je devrais, oui. Depuis le temps que je souhaite qu'il m'appelle.

Je fronce les sourcils en le voyant décrocher sans parler. Il se contente de tenir le téléphone à son oreille. Quelques secondes plus tard, j'entends très nettement les cris de colère de Ben. Gregory arbore un rictus crispé, tandis que son ex-copain l'agonit d'insultes à l'autre bout du fil, évoquant des appels incessants et un harcèlement constant. Abasourdie, j'entends maintenant Gregory murmurer de pitoyables excuses. Il n'a pourtant rien à se reprocher. Lui n'a jamais prétendu être ce qu'il n'était pas. Il ne se voile pas la face. Une colère familière se met à bouillonner en moi, mais, pour une raison tout autre. Dans un élan dicté par un instinct protecteur, j'arrache le portable des mains de mon ami et déverse deux semaines de frustration dans le micro. Écumant de rage, je crie :

— Pour qui tu te prends ?

Gregory essaie de récupérer son portable, mais je bondis hors du lit et arpente ma chambre en m'accrochant au téléphone.

— Qui est-ce ? demande la voix de Ben, manifestement surpris, un ton plus bas.

— Peu importe. T'es qu'un imposteur ! Tu n'es qu'un lâche sans rien dans le ventre !

Ben ne dit plus rien, mais je l'entends respirer.

— Tu mérites d'en baver ! J'espère bien que tu moisiras dans tes remords jusqu'à la fin de tes jours, espèce de pauvre connard sans couilles !

Ma respiration s'accélère, je tremble de tous mes membres.

— Tu ne mérites ni le temps ni l'attention que Gregory t'a accordés, et tu vas pas tarder à t'en rendre compte. Mais à ce moment-là il sera trop tard ! Il t'aura oublié !

Sur ces mots, j'enfonce la touche RACCROCHER et balance le téléphone sur le lit, sous le regard sidéré de Gregory, qui m'observe bouche bée, les yeux écarquillés.

Je m'efforce de reprendre mon sang-froid et de maîtriser mon corps agité de tremblements en regardant mon ami. Il tente de formuler une phrase, mais il bégaye, totalement abasourdi, un peu comme moi. Ce n'était pas à moi de faire ça. Je n'avais aucun droit d'intervenir, et surtout pas après lui avoir reproché d'avoir voulu s'immiscer dans ma relation diabolique avec un certain homme déguisé en gentleman.

— Je suis désolée, dis-je, à bout de souffle.

Pas moyen de calmer ma respiration irrégulière.

— Je ne...

— Quelle fougue ! se contente-t-il de répliquer.

Je m'effondre, épuisée, ma rage retombant pour laisser le découragement s'installer de plus belle. La tête baissée, les bras ballants, je succombe à des sanglots irrépressibles. Ma silhouette pitoyable tremble pour une tout autre raison. Mon déchaînement d'injures ne m'a fait aucun bien.

Un long soupir de frustration s'élève depuis le lit et, soudain, je sens Gregory qui m'attire contre lui et m'enveloppe dans ses bras.

— Chut, susurre-t-il d'un ton rassurant pendant qu'il me berce en me caressant les cheveux. J'ai le sentiment que ces paroles n'étaient pas destinées à Ben.

J'acquiesce en silence et il me serre plus fort. Elles s'appliquaient à Ben, mais c'était à un autre homme que j'aurais voulu les dire. Et je voudrais aussi pouvoir récolter ce que j'ai semé.

— On fait vraiment la paire, soupire-t-il. Comment a-t-on fait pour se mettre dans ce pétrin ?

N'ayant pas la réponse, je secoue ma tête contre son torse sans pouvoir m'arrêter de sangloter ni de renifler.

— Dis donc, continue-t-il en me délogeant de ma cachette pour poser sur mon visage éploré des yeux débordants de compassion. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de nous, mon bébé ?

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix étouffée.

Il essuie délicatement un sillon de larmes sur ma joue humide.

— J'ai l'impression que je ne m'en remettrai jamais.

— Pareil pour moi, déclare-t-il tout bas, son regard rivé sur le mien. Pareil pour moi.

L'atmosphère se charge d'une tension inattendue, car les deux amis qui se consolaient mutuellement échangent tout à coup un long regard pénétrant, où la tristesse et le désespoir semblent céder la place à une autre émotion.

Une émotion singulière.

Une émotion interdite.

Je suis désorientée. Lorsque les lèvres de mon ami s'entrouvrent, qu'il pose les yeux sur ma bouche et rapproche son visage du mien, je suis prise d'un tournis. Il existe un tas de raisons de stopper sur-le-champ ce qui est sur le point de se passer, mais, sur le moment, aucune ne me vient à l'esprit. Aucune pensée n'occupe mon esprit à l'exception d'une seule : c'est peut-être bien ce dont j'ai besoin.

Je commence à me rapprocher à mon tour, jusqu'à ce que nos lèvres se rencontrent. Mon cœur se met à tambouriner dans ma poitrine. La sensation inédite des lèvres de mon meilleur ami sur les miennes ne m'effraie pas. Je change de position, balançant ma jambe par-dessus son corps allongé et m'installe sur son bassin sans décoller ma bouche de la sienne, laissant nos langues se livrer à une danse effrénée.

Le contact de ses mains dans mon dos et de sa bouche pressée contre la mienne amène en moi une sensation singulièrement rassurante, bien qu'elle soit nouvelle et différente de celle à laquelle je suis habituée. Peu importe. J'ai besoin de changement.

— Livy, dit-il d'une voix essoufflée en interrompant notre baiser. On ne devrait pas. C'est pas bien.

Sans lui laisser le temps de formuler ses arguments, je presse énergiquement mes lèvres contre les siennes et l'embrasse avec fougue, promenant mes mains sur ses bras vigoureux et caressant ses muscles fermes. Il pousse un gémissement, et je sens contre mon bassin l'érection qui l'accompagne.

— Livy, proteste-t-il sans faire le moindre geste pour me repousser.

— On va s'entraider, dis-je dans un souffle en relevant le bord de son tee-shirt.

Gregory me laisse faire. Il se soulève même un peu pour me faciliter la tâche, et je ne tarde pas à lui ôter son tee-shirt pour dévoiler son torse offert à mes mains baladeuses. Bientôt, je sens qu'il tire sur mon haut, et je décolle mes lèvres des

siennes pour me redresser et laisser mon meilleur ami me déshabiller. Sans soutien-gorge pour couvrir mes petits seins, je reste assise là, en short de pyjama, les yeux de Gregory braqués sur mes tétons durcis, à portée de sa langue.

— Oh ! putain de merde, marmonne-t-il en regardant ma respiration s'accélérer.

Il m'attrape les poignets et me plaque sur le dos avant de s'emparer à nouveau de mes lèvres avec urgence, cependant qu'il me descend mon short et ma culotte. Je sens son membre dur se presser contre ma cuisse, palpitant sans arrêt, et mes mains descendent vers la braguette de son jean. Il soulève légèrement ses hanches pour m'aider à le débarrasser de son pantalon et, bientôt, nous sommes tous les deux nus sur le lit, nos corps se frottant l'un contre l'autre, et nous roulons sans cesser de nous embrasser et de nous toucher.

— Putain de merde ! s'exclame-t-il à nouveau en promenant ses lèvres sur ma joue, alors que je fixe le plafond, haletante. Il faut qu'on arrête.

— Non.

— On ne devrait pas.

Mais il ne fait aucune tentative pour y mettre un terme. Bien au contraire, il trouve mes lèvres et y engouffre sa langue avec envie. Nos élans rivalisent d'ardeur et de frénésie. Nos mains et nos lèvres s'affolent et explorent des territoires inconnus. Dévorés par le besoin d'éradiquer notre chagrin, ni lui ni moi ne semblons disposés à couper court à nos ébats. On ne devrait pas faire ça. Ça ne va rien arranger.

Je pousse un petit cri quand Gregory prend mes seins dans ses paumes et je me tortille au-dessous de lui, tout mon être agité de fourmillements de plaisir brûlants et impatients. Nos bouches ne tardent pas à se retrouver, et ma main commence à s'aventurer le long de son corps jusqu'à ce que j'empoigne son membre dur et chaud.

— Bordel de Dieu ! lâche-t-il d'une voix rauque en projetant brusquement ses hanches en avant, faisant glisser ma main sur toute la longueur de son sexe.

La chambre s'emplit de gémissements de plaisir. Nous ne contrôlons plus rien. Gregory se recule et me regarde, le front luisant de sueur, son souffle balayant mon visage en feu.

— Recommence, murmure-t-il en avançant de nouveau son bassin.

Je laisse lentement glisser ma main le long de son pénis dur, et il inspire par saccades. Il baisse la tête l'espace d'une seconde, puis la relève et vient embrasser mes lèvres, sa langue tournoyant dans ma bouche. Je ne devrais pas apprécier, et pourtant c'est le cas. Toute mon attention est concentrée sur les

baisers de mon meilleur ami, ses mains sur ma peau, son corps pressé contre le mien.

— Tu as un goût de fraises, murmure-t-il d'une voix éraillée.

Fraises.

Le mot me frappe comme un coup de massue, et je lâche aussitôt mon ami tout en tentant de me dégager de sous son poids.

— Greg, arrête !

Il se fige et se recule pour me regarder.

— Ça va ?

— Non ! On ne peut pas continuer, dis-je en remontant mes genoux et en tirant le drap sur moi pour couvrir mon corps nu.

J'ai honte. Je me sens... coupable. Non, mais à quoi on pensait ?

Gregory se redresse et se frotte le visage à répétition. Il laisse échapper un gémissement, mais de regret cette fois.

— Je ne sais pas, admet-il. En fait, Livy, je n'avais plus toute ma tête.

— Moi non plus.

Je plonge mon regard dans le sien en tirant sur le drap pendant qu'il reste assis là, nu comme un ver, sans paraître le moins du monde gêné. Il est toujours... d'attaque, et j'essaie vainement de détourner les yeux du long membre dressé entre ses jambes. Pas facile. Mon regard semble comme aimanté. Jamais je ne m'étais permis de voir mon ami gay de cet œil, mais maintenant qu'il est là devant moi, entièrement nu, dévoilant ce corps athlétique, c'est impossible. Il est tout ce dont un homme peut rêver – ou une femme d'ailleurs. Sexy, incroyablement gentil et totalement sincère. Mais c'est mon meilleur ami. Je ne peux pas courir le risque de le perdre en laissant un malaise s'installer (en espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard). Mais il y a une autre raison : aucun homme ne pourra jamais combler le trou béant dans mon cœur, ni satisfaire mon désir. Aucun, à l'exception d'un seul.

— Je suis désolée, dis-je tout bas, rongée par le remords.

Pourquoi m'en veux-tu ? Je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est d'avoir failli fiche en l'air notre amitié.

— Je suis affreusement désolée.

— Hé ! réplique-t-il en me serrant dans ses bras. Moi aussi je suis désolé. Je crois qu'on a tous les deux laissé les choses dérapier.

Je me blottis contre lui, en quête du réconfort dont j'ai besoin. Mais je ne le trouve pas.

— C'est moi qui ai commencé, dis-je.

— Non, c'est arrivé par ma faute. C'est moi le responsable.

— Je ne suis pas du même avis.

Il me masse gentiment la nuque pour me rassurer et je devine, aux oscillations de son torse, qu'il soupire.

— On fait une de ces paires, songe-t-il à voix haute. Deux victimes éplorées qui se languissent d'une chose inaccessible.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Tu ne vas courir te taper une autre nana, dis-moi ?

C'est généralement ce qu'il fait quand il se fait plaquer par un mec. Et c'est sans doute ce qui explique le dérapage qui vient de se produire.

— Je ne veux pas.

— Je vais faire une croix sur les deux sexes quelque temps, plaisante-t-il, et sa réponse me fait sourire.

— Pareil pour moi.

— Donc, en fait, tu vas recommencer à te terroriser ? lance-t-il malicieusement.

— Regarde à quoi l'opposé m'a conduite.

— Tous les hommes ne sont pas comme cet enculé, dit-il en m'écartant de lui pour prendre mes joues entre ses mains. Ils ne te feront pas tous chier comme lui, mon bébé.

— Je ne leur en donnerai pas l'occasion.

— Je déteste te voir dans cet état.

— Moi aussi, je déteste te voir dans cet état, dis-je.

Maintenant que les détails de son histoire ont réussi à percer la brume de mon chagrin, sa détresse me saute aux yeux et s'ancre dans ma réalité.

— Et je te pique ton insulte, dis-je. « Enculé » s'applique très bien à Ben, car c'en est vraiment un, même s'il ne veut pas se l'avouer.

Gregory sourit, et ses yeux brillent.

— Ça me va.

Je marque mon accord d'un petit signe de tête avant de laisser mon regard descendre vers son entrejambe. Il se met à rire et m'arrache alors le drap pour s'en couvrir, me laissant nue comme un ver. Un petit hoquet de stupeur m'échappe, et je tire à mon tour sur le drap, si bien que nous entamons une petite bataille à qui l'aura. Nous rions de bon cœur et notre bonne vieille amitié reprend sa place..., même si nous sommes tous les deux complètement nus. Mais ni lui ni moi n'en semblons gênés, tandis que nous continuons de nous disputer le drap.

Soudain, un craquement de plancher se fait entendre derrière nos rires et nous nous figeons l'un et l'autre. La voix intriguée de Nan ne tarde pas à demander à travers la porte :

— Gregory, Olivia ? Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

— Oh merde !

Je saute du lit et cours à travers la pièce, avant de me coller contre la porte en répondant d'une petite voix aiguë :

— Rien, Nan !

— On croirait qu'un troupeau d'éléphants danse le french cancan au-dessus de la cuisine.

— Tout va bien !

Le front appuyé contre la porte, les paupières serrées, le corps crispé, je me prépare à une nouvelle charge.

— En tout cas, j'ai bien cru que vous alliez passer à traverser le plancher !

— Désolée. On descend.

— Nous partons pour la soirée dansante.

— O. K. Amusez-vous bien !

— Tu es sûre que ça va ? demande-t-elle plus doucement.

J'esquisse un sourire.

— Ça va très bien, Nan.

Elle ne dit plus rien, puis j'entends à nouveau craquer les lattes du plancher et devine qu'elle repart vers l'escalier. Je me retourne, le dos contre la porte, et découvre Gregory, assis sur le lit derrière le drap ; ses yeux me détaillent de la tête aux pieds.

— Pas mal, la vue, dit-il en souriant jusqu'aux oreilles, me rappelant que je suis toujours nue. Mais tu es bien trop maigrichonne.

Je tente en vain de masquer ma nudité, et Gregory tombe en arrière sur le lit, écroulé de rire. Lui ne peut plus s'arrêter et moi je ne sais plus où me mettre.

— Arrête !

— Excuse-moi ! glousse-t-il. Je suis vraiment désolé.

Je rougis de plus belle et balaie la chambre du regard, en quête d'un moyen de préserver ma pudeur. Jetant mon dévolu sur un tee-shirt posé sur le dos de ma chaise dans un coin de la pièce, je fonce dessus et l'enfile en moins de deux. Je me sens immédiatement soulagée, comme si j'avais récupéré un peu de dignité, alors que je viens juste de me jeter sur mon meilleur ami.

Pendant ce temps, Gregory, beaucoup moins gêné par sa nudité, se roule sur le lit et s'entortille dans les draps en s'esclaffant. Mon sourire s'élargit et je secoue la tête avec admiration, pas seulement à la vue de son postérieur ferme, mais surtout devant l'insouciance de son fou rire.

— Allez, viens ! lance-t-il, hilare, en tapotant le matelas près de lui. Je ne te

tripoterais pas, promis.

Je lève les yeux au ciel, mais accepte finalement de le rejoindre. Adossée à la tête de lit, je joue nerveusement avec ma bague en cherchant ce que je pourrais bien lui dire. Comme je n'en ai vraiment aucune idée, je fais la seule chose qui semble appropriée : je pose la seule question qui me taraude.

— Ça ne changera rien entre nous, n'est-ce pas ? Je ne peux pas coucher avec toi, Greg. Mais je ne veux pas que ce qui vient de se passer change quoi que ce soit à notre relation.

— Ah ça, mon bébé..., réplique-t-il en passant son bras autour de mon épaule pour me câliner. Elle ne changera pas, parce qu'on y veillera. Je crois juste que, l'espace d'un moment, mes vingt pour cent d'hétérosexuel ont pris le dessus.

— Merci, dis-je en souriant.

— Non. Merci à *toi*, soupire-t-il. Faisons un pacte.

Je fronce les sourcils.

— Un pacte ? De quel genre ?

Je crains tout à coup qu'il ne suggère qu'on se marie si nous n'avons pas trouvé l'élus de notre cœur quand sonnera notre trentième anniversaire.

— Celui de rester forts. L'un pour l'autre.

Je lève les yeux pour découvrir un visage qui me supplie de l'aider.

— Pour moi aussi, c'est dur, Livy.

Je m'en veux horriblement.

— Excuse-moi.

J'étais tellement dévorée par mon propre chagrin que je n'ai même pas pris le temps de considérer les tourments de mon meilleur ami, ni réalisé l'ampleur de son dépit. J'étais aveuglée par mon apitoiement sur ma personne.

— Je suis tellement désolée.

— On peut s'en sortir en se serrant les coudes, continue-t-il. Je t'aide et tu m'aides.

— Tu veux dire que tu me laisserais te confisquer ton téléphone ?

— Non. Par contre, tu peux effacer son numéro, répond-il en attrapant son portable pour me le mettre dans la main. Vas-y.

Je fais défiler la liste de contacts et supprime le numéro de téléphone de Ben avant d'aller dans les messages écrits – envoyés *et* reçus – et d'y effacer là aussi toute trace de lui. Satisfaite d'avoir fait disparaître Ben du portable de mon ami et, je l'espère, de sa vie, je restitue le téléphone à Gregory et le regarde. Il hausse les sourcils avec impatience, pressé de me rendre la pareille.

— Je te l'ai dit : mon téléphone est cassé.

— Et tu ne l’as pas remplacé ?

— Non.

De la fierté se dégage de ma réponse, et je la ressens aussi en moi. Je ne compte pas charger le téléphone que William m’a acheté, ni aucun autre, d’ailleurs. Je suis injoignable. Cela dit, c’est de mon esprit que je veux que Gregory débarrasse Miller Hart, pas de mon téléphone, ancien ou nouveau.

— Alors, nous voilà tous les deux libérés des enculés.

— Le terme d’« enculé » est réservé à... tu sais qui.

— O. K.

— Je suis contente qu’on ait fait place nette.

Aussitôt après avoir dit cela, mon sourire se crispe, et Gregory affiche un air perplexe, visiblement curieux de savoir ce qui ne va pas. Je secoue la tête et retourne me nicher contre lui, trouvant un peu d’apaisement, en dépit des événements bizarres de la dernière demi-heure et des mots familiers qui sortent de nos bouches sans même que nous nous en rendions compte.

6

Gregory et moi ne nous montrons pas très doués pour nous entraider dans nos peines de cœur. Le lendemain soir, nous tentons de tourner la page sur nos déceptions respectives en dînant ensemble dans un restaurant italien. Assez silencieux et très agréable, le repas est aussi très arrosé. Sous l'effet du vin, nous prenons tous les deux le chemin de l'Ice, hilares et légèrement titubants. Mon esprit ivre cède à la rancune et ne démord pas de l'idée que, Miller étant en voyage, il visionnera probablement les vidéos des caméras de sécurité du club à son retour. Et je compte bien lui donner de quoi l'intéresser.

— Comment tu sais qu'il est absent ? me demande Gregory pendant que nous faisons la queue comme tout le monde, faute d'avoir des invitations comme la dernière fois.

— Il m'a envoyé un texto avant que je casse mon téléphone.

Je ne peux pas lui parler de William.

— Comment tu l'as cassé ?

— Je l'ai fait tomber, dis-je, détournant Gregory de la véritable raison de la mort de mon portable en brandissant ma carte de membre de l'Ice.

Il s'en empare avec un grand sourire pour y jeter un coup d'œil.

— Mouais. Elle casse pas des briques.

Je la lui reprends en haussant les épaules comme nous approchons des portes. Le videur me toise, mais me laisse entrer quand je lui montre ma carte après avoir cependant appelé Tony pour l'avertir de mon arrivée. Mais je me sens pleine de courage et d'audace, probablement grâce aux trois verres de vin que j'ai bus au cours du dîner. Ni Greg ni moi n'avons forcé l'autre à venir dans la boîte de nuit de Miller. À un moment donné pendant le repas, j'ai évoqué ma carte de membre et le fait que je pouvais entrer gratuitement, et nous avons atterri ici. Ni lui ni moi n'avons émis d'objection – moi, parce que je me sens d'humeur cruelle et que c'est la seule façon que je connais de blesser Miller, et Gregory, parce que je sais qu'il espère en silence que Ben sera là ce soir. Combien de temps allons-nous continuer à nous tourmenter ?

Nous entrons au rythme de *Feel so Close*, de Calvin Harris, et nous frayons un chemin jusqu'au bar où nous commandons d'office du champagne. C'est un peu bête. Que fêtons-nous au juste ? Le fait d'être de parfaits idiots ? Je sirote mon

champagne, sans toucher à la fraise dans mon verre, et parcours le comptoir du regard en m'attendant à voir Tony surgir de quelque part. Je scrute la foule dans le club quelques minutes, mais aucun signe de lui.

En temps normal, Gregory m'aurait dit de déstresser, mais, ce soir, il est bien trop occupé à noyer son propre chagrin dans l'alcool. Nous sommes tous les deux dans une position dangereuse, car la combinaison de l'alcool et de notre détermination à cicatriser nos cœurs brisés risque de nous attirer des ennuis. Partout, je repère des caméras.

Je vois aussi les hommes me regarder, mes yeux pareils à ceux d'un aigle, cherchant à capter l'attention que j'essaie d'habitude de fuir. Je prends une grande inspiration, repousse au fond de mon crâne toute idée de honte et me perds parmi la foule de l'élite londonienne. Rien ne m'effraie. J'accepte les verres qu'on m'offre, parle avec assurance, laisse les hommes poser leurs mains sur ma taille ou mes hanches quand ils se rapprochent pour discuter par-dessus la musique. D'innombrables hommes m'embrassent sur la joue. Chaque fois, Gregory sourit tout en restant vigilant.

Alors que je quitte un grand mec au look BCBG, Gregory me dit :

— Tu sembles à l'aise ? À quoi doit-on ce changement ?

— Miller Hart, dis-je d'un ton détaché avant de finir ma coupe.

Il m'en tend une autre et nous profitons de ce moment d'isolement pour apprécier le spectacle. Tout autour de nous, des gens rient aux éclats ou se font la bise. En réalité, Gregory et moi ne sommes pas du tout à notre place parmi ces élites.

Ben, lui, est totalement à sa place.

Il est là.

Je sais ce que je devrais faire : entraîner Gregory loin d'ici. Mais, le temps que je persuade mon cerveau imbibé d'alcool de le faire, Ben nous remarque et commence à se diriger vers nous.

J'essaie de considérer mes options, mais mon esprit imbibé ne me permet pas de réfléchir assez vite. Avant que j'aie le temps d'entraîner mon ami vers la sortie, Ben se tient devant nous. Gregory se tortille d'embarras sur son siège.

Ma colère est toujours aussi vive, tout spécialement quand Ben m'adresse un regard hautain. Alors que j'ouvre la bouche pour lui cracher une nouvelle salve d'injures, il me devance et se lance dans un discours d'excuses. Je reste sans voix, mes yeux faisant l'aller et retour de Ben à Gregory, tandis que je me demande comment tout cela va finir.

— Je me suis comporté comme un gland, commence Ben en murmurant juste

assez fort pour élever sa voix au-dessus de la musique.

J'en déduis qu'il n'est toujours pas sorti du placard.

— Je ne veux pas que les gens sachent avant que je sois prêt à... le partager.

— Et quand comptes-tu être prêt ? rétorque Gregory.

Sa réaction me choque. J'étais persuadée qu'il se liquéfierait face à Ben et son regard de chien battu. Je suis agréablement surprise.

Ben hausse piteusement les épaules et baisse les yeux vers la coupe de champagne dans sa main.

— Il faut que je m'y prépare, Greg. C'est un sujet compliqué.

— Tu le compliques encore plus en jouant double jeu et en cherchant à temporiser, réplique Gregory avant de me prendre le bras. Viens, dit-il en m'entraînant vers la piste. On n'a plus rien à faire ici.

Je le suis en lançant un coup d'œil par-dessus mon épaule vers Ben. Il reste planté là, seul, l'air un peu perdu, jusqu'à ce qu'une femme exubérante s'approche de lui, jette ses bras autour de son cou et qu'il reprenne aussitôt le masque souriant du Ben parfaitement dans la norme. Toute once de compassion que je pouvais avoir à son égard s'envole immédiatement.

— Je suis fière de toi, dis-je quand nous arrivons sur la piste pour nous déhancher sur un petit son de Jean Jacques Smoothie.

Il sourit et se débarrasse de nos verres avant de me prendre dans ses bras et de me faire tourner.

— Moi aussi, je suis fier de moi. Dansons, mon bébé.

Je ne dis rien. Gregory me fait tourner sur la piste, et je sais que son sourire démesuré et l'insouciance forcée qu'il affiche sont uniquement destinés à Ben, qui est en train d'aborder une autre femme sur le bord de la piste. Son entrée en matière est désastreuse, car il discute avec elle sans quitter Gregory des yeux. Tant mieux. Le plus important, c'est que Gregory continue à lui tenir tête et qu'il ne le laisse pas revenir de force dans sa vie. Je remplis à la perfection mon rôle auprès de Gregory. Il me fait virevolter, se frotte contre moi de manière sexy, et je ris avec lui. Soudain, la musique s'arrête net avant la fin du morceau, sans mix avec la chanson suivante, et les gens cessent de danser pour jeter de longs regards indécis autour d'eux. Un brouhaha d'incompréhension remplace la musique.

— C'est une panne de courant ?

Je réalise rapidement la stupidité de ma question en remarquant que les lumières bleues continuent de luire dans les coins.

— Je ne sais pas, répond Gregory, perplexe. Peut-être que l'alarme incendie va se déclencher.

Je balaie le club du regard : une foule de silhouettes immobiles attend, toutes déroutées par le silence soudain. Même les portiers sont rentrés pour se renseigner sur l'incident. Quand je tourne la tête du côté du DJ, je le vois hausser les épaules en se tournant vers l'agent de sécurité à ses côtés qui lui demande probablement ce qui se passe.

Un malaise s'installe et une sensation étrange se loge dans mon ventre. Les poils de ma nuque se hérissent. Bientôt, la seule chose qui résonne à mes oreilles, ce sont les paroles de William. Inexplicablement, je me sens mise à nu et vulnérable. J'attrape la main de Gregory.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je regarde autour de moi, en quête d'un..., de je ne sais trop quoi.

— Je sais pas, répond Gregory, haussant les épaules avec la plus totale indifférence.

Soudain, le club s'emplit à nouveau de musique, mais, tout autour de moi, les gens semblent avoir perdu leur entrain, y compris Gregory, qui lance d'un air jovial :

— Je crois que le DJ va se faire virer.

Il se tourne vers moi, et son sourire s'efface lorsqu'il remarque mon regard vide et ma posture figée. Je suis incapable de bouger.

— Livy, qu'est-ce qui se passe ?

Les paroles de la chanson se frayent un chemin jusqu'à mon esprit à travers les vapeurs d'alcool et me frappent à l'estomac..., fort. *Enjoy the Silence*. « Apprécie le silence. » Mes yeux se ferment.

— Livy ?

Gregory me secoue en m'appelant, et mes yeux se rouvrent et dardent des regards confus aux quatre coins du club.

— Olivia ?

— Désolée.

Je me force à sourire pour sauver les apparences, mais je sens mon cœur s'écraser contre mon sternum, comme s'il cherchait à s'échapper de ma poitrine. *Il est là.*

— Il faut que j'aille aux toilettes.

— Je t'accompagne, dit-il en m'entraînant hors de la piste.

— Non, ça va. Commande d'autres verres. Je te retrouve au bar.

Gregory n'insiste pas. Je me fraie un chemin seule en direction des toilettes, et lui gagne le comptoir. Mais je ne vais pas aux W.-C. Sitôt sortie de son champ de vision, je bifurque et cours vers l'entrée du club, descendant rapidement

l'escalier pour m'enfoncer dans le dédale de couloirs qui s'étirent sous la boîte de nuit. William m'avait dit de courir, mais il ne parlait certainement pas de courir *vers* le danger. Je dévale le couloir comme une possédée, me trompant plusieurs fois de chemin et pestant en débouchant dans des réserves. J'entends toujours la musique oppressante, les paroles sonnant comme un rappel à l'ordre, et je m'empresse de revenir sur mes pas et d'essayer un autre chemin. Soudain, la vue du clavier en métal à l'extérieur du bureau de Miller m'emplit d'un mélange de soulagement et d'angoisse. Je me presse dans cette direction. Je n'ai aucune idée du code ni de ce que je vais trouver derrière cette porte – encore moins de ce que je compte faire si j'y trouve quelqu'un..., si je l'y trouve, lui.

Mais je n'ai pas besoin du code. La porte est entrouverte et cède quand je la pousse.

Un feu d'artifice explose en moi.

Debout au milieu de la pièce, paré de son trois-pièces et le visage parfaitement inexpressif, il m'observe. Je reste plantée sur le pas de la porte. Les yeux remplis de larmes et la respiration saccadée, je le regarde me regarder. Mes genoux flanchent. Et cette musique qui n'arrête pas. Je me délecte de sa vue, de son complet noir immaculé, de ses cheveux qui paraissent plus longs et qui dépassent en mèches souples de derrière ses oreilles. Nous n'échangeons aucune parole ; tout se résume à un contact visuel intense. Il ne laisse ni son visage ni sa gestuelle trahir ce qu'il pense. Mais c'est inutile. Je le lis dans ses yeux. Ils irradient de colère. Il a visionné les vidéos des caméras du club et m'a vue me faire draguer par une innombrable quantité d'hommes. Je prends une inspiration inquiète. Il m'a vue les encourager et les accepter.

— As-tu laissé l'un de ces hommes te goûter ? dit-il en s'avançant.

Je recule machinalement avec méfiance.

Les retrouvailles ne s'annoncent pas joyeuses. Il a un sacré toupet de me demander ça alors qu'il est parti en voyage à l'étranger avec une autre femme. La surprise que sa présence a provoquée en moi se mue rapidement en irritation.

— Ce ne sont pas tes affaires !

Il affiche à nouveau sa jalousie, et j'en tire un plaisir déraisonnable.

Sa mâchoire parfaite se crispe.

— Ça l'est quand tu te trouves dans mon établissement.

— Non. Ce ne seront plus jamais tes affaires.

— Faux.

Je secoue la tête en reculant d'un autre pas, et j'en veux à mon corps qui tremble de ne pas m'aider.

— C'est toi qui as tort.

Son regard mécontent me toise de haut en bas dans ma minirobe serrée.

— Tu es soûle.

Je laisse passer sa remarque avant de me rappeler une de ses paroles.

— Ça signifie que tu ne peux pas me baiser.

— Tais-toi, Olivia !

— Car tu tiens à ce que je me rappelle chaque baiser, chaque contact, chaque...

— Livy !

— Sauf que je ne tiens pas à me rappeler ces moments. Je veux tous les oublier.

Les veines de son cou gonflent au point de presque exploser.

— Ne dis pas des choses que tu ne penses pas.

— Je les pense !

— La ferme ! rugit-il.

Je recule encore, réduite au silence par sa férocité. Je me ressaisis vite, mais mes yeux écarquillés ne peuvent camoufler ma stupeur. La stupeur d'être venue ici, de l'avoir trouvé dans cette pièce et de le voir aussi furieux. Il n'a aucun droit de l'être, même si je le provoque. Je savais ce que je faisais. Et il le sait très bien.

— Tu as donné à Tony la consigne de me laisser entrer si je venais, pas vrai ?

Soudain, tout devient clair comme de l'eau de roche. Il a anticipé ce moment.

— Tu as demandé à Tony de me surveiller.

— J'ai plus de deux cents caméras qui s'en chargent.

— Comment oses-tu ? dis-je sur un ton sec.

Je sens mon sang bouillir, mais de rage plutôt que du désir habituel quand je me trouve à portée de ses mains. Je pensais que ma présence le surprendrait, mais non. Il s'y attendait.

Comme il s'avance à nouveau, je ressors dans le couloir, mais ça ne le dissuade pas. En quelques enjambées, il est devant moi, et sa main me saisit par la nuque pour me ramener dans la pièce avec détermination. Il me pousse alors dans son fauteuil de bureau et me confronte à une série d'images de moi dans son club : sur toutes, je suis entourée d'hommes. D'un côté, j'éprouve une certaine honte, mais, de l'autre, je jubile en silence. Je cherchais à le torturer de la seule façon que je connaissais... et il semble que j'aie réussi. L'homme qui n'affiche pas ses émotions est furieux. Bien. Le truc, c'est que je ne m'attendais pas à être présente quand il visionnerait les vidéos.

— Il y a cinq hommes morts sur ces écrans, siffle-t-il méchamment en se

penchant vers moi et en enfonceant un bouton sur sa télécommande.

De nouvelles images apparaissent, mais on m'y voit toujours, moi..., avec des hommes.

— Six ici.

Il commence à accélérer la séquence, calculant le nombre d'hommes qu'il compte massacrer.

— Ça te fait plaisir ?

— Aucun d'eux ne m'a embrassée, dis-je tout bas.

— Ils en crèvent d'envie ! Et tu ne fais rien pour les décourager ! me crie-t-il au visage, me faisant sursauter dans son siège.

Je sens la rage émaner de lui. Il a raison. Et je n'ai pas envie de jouer avec ses nerfs.

— Où est passée ta putain de dignité ?

Ses mots ricochent dans mon crâne comme une balle de revolver.

— Ma dignité ? dis-je en me levant d'un bond, laissant mon sac tomber à terre et oubliant ma crainte de le mettre en colère.

Je me sens maintenant moi aussi d'humeur assassine.

— Ma dignité ?

Mes paumes heurtent violemment son torse, et son grand corps recule en titubant. Je suis stupéfaite par ma force.

— Ma putain de dignité !

Ses yeux s'écarquillent légèrement devant mon petit corps bouillant de rage et ma bouche malpolie.

— Tu n'es qu'une blague !

Je lui hurle au visage, résistant à mon envie de le gifler. En revanche, je le frappe à nouveau dans le torse et, cette fois, il m'attrape les poignets et m'oblige à me retourner, mon corps s'écrasant contre lui et mes bras se retrouvant emprisonnés. Je sens sa bouche à mon oreille, exhalant des bouffées d'air chaud enragées. Je déteste ce désir qui se mêle à ma colère. Je le hais.

— La blague ne se joue pas à *mes* dépens, Olivia Taylor, dit-il en collant ses lèvres contre ma joue avant de la mordre, m'arrachant un pleurnichement désespéré. Elle se joue à *tes* dépens. C'est toi qui livres une bataille dont tu ne peux sortir victorieuse, ma douce.

— Je suis plus forte que tu ne le crois, dis-je dans un souffle en serrant les yeux, consciente que mes paroles seront dénuées d'impact.

— J'y compte bien.

Ses dents se referment sur mon lobe et je donne un coup de postérieur en

arrière sous la douleur, rencontrant son érection. Je hurle. Il gronde.

— J'ai *besoin* que tu sois forte pour supporter ce que je vais te faire.

Il me retourne brusquement et empoigne mon entrejambe pour me soulever comme une plume et m'installer sur ses hanches sveltes. Il me plaque alors contre la porte du bureau, l'une de ses mains me tenant par la fesse, alors qu'il frappe la paume de l'autre contre le bois près de ma tête. Je ne cille même pas. Rien ne dévie le flot de désir lubrique qui assaille chaque fibre de mon être.

Ses yeux bleus fouillent mon regard pendant quelques instants, saisissent chaque détail de mon visage, puis sa bouche s'écrase sur la mienne dans un cri. J'accepte ce baiser violent. Je plonge mes mains dans le fouillis de ses cheveux, et mon corps se cambre contre lui. Il me pousse contre la porte sans cesser de gémir et de marmonner des mots incompréhensibles. Même si ce contact m'apaise d'une certaine manière, il me terrifie aussi en réveillant bien trop de mauvais souvenirs de notre rendez-vous à l'hôtel. Je commence à remuer contre lui pour me dégager et à tirer sur sa veste de costume, mais il interprète à tort cela comme de l'impatience et se débarrasse rapidement de sa veste sans rompre la fusion de nos lèvres.

— Miller.

Je tourne la tête, mais il parvient à retrouver mes lèvres en une fraction de seconde. La situation est en train de m'échapper, et la panique m'envahit.

— Miller !

— Tu as bon goût.

— Miller, s'il te plaît !

— Bordel de merde ! crie-t-il en trouvant néanmoins la force de me relâcher.

Il me laisse retomber le long de la porte avant de reculer et d'essuyer son front avec sa manchette de chemise. Il paraît sonné. Nous sommes tous les deux en sueur et essoufflés.

— Hors de question que cela arrive.

D'un geste vif, j'attrape mon sac sur le sol et cours jusqu'à la porte. Il va falloir que je me remette de mes émotions avant d'aller retrouver Gregory.

— Olivia !

Je me retourne et le vois qui remet sa veste.

— Non ! Ça suffit, Miller !

Il ne se serait pas contenté de me donner du plaisir. Si j'avais laissé les choses se poursuivre, il n'aurait plus été question de vénération. Seulement de baise. Depuis tout ce temps, il luttait contre ses instincts, et maintenant il est épuisé, désespéré, à bout. Je sors ma carte de membre de l'Ice de mon sac et la lui lance

au visage, puis le regarde suivre des yeux la chute du rectangle de plastique jusqu'à ses pieds.

— Je t'ai dit que tu n'aurais plus jamais l'occasion de me goûter et j'étais sérieuse !

— Ce n'était qu'une mise en bouche. J'en veux davantage. Je veux plus d'heures. Beaucoup plus.

— Tu es en train de gâcher ma vie !

— C'est à peine si tu existais avant.

Ses mots sont arrogants, mais son ton est doux.

— Je t'ai ramenée à la vie, Livy.

— Oui, pour qu'un autre homme puisse me goûter.

L'expression d'horreur sur son visage ne m'apporte aucune satisfaction. Vraiment aucune. Il n'y aura jamais d'autre homme. Je vais replonger tête baissée dans l'isolement, car ce que je ressens actuellement n'est rien d'autre qu'une totale dévastation. Je suis vide. Sans vie. Aucun homme ne peut me réparer, pas même Miller.

— Retire immédiatement tes paroles, dit-il en pointant vers moi un doigt menaçant. Retire-les !

Je reste silencieuse, le regard fixé sur sa respiration lourde devant moi.

— Je sais que je suis une merde, Olivia !

Sa respiration ralentit, son bras retombe le long de son corps, tandis qu'il se calme et tire doucement sur sa chemise, comme s'il pouvait adoucir son tempérament aussi facilement qu'il défroisse ses habits.

— Je suis en train de prendre un très mauvais chemin, confesse-t-il.

Ma lèvre inférieure se met à trembler. Ses yeux clairs comme le cristal se figent, et une froideur glaciale envahit la pièce, ralentissant mes battements de cœur.

Il s'avance vers moi.

— Il n'y a qu'une seule personne qui puisse me ramener dans le droit chemin.

Je sens un sanglot m'étrangler en voyant le visage de Miller reprendre son air impassible. Je ne perçois plus que ses yeux d'une froideur polaire. Je n'aime pas ça. Est-il en train de me demander de l'aide ? Les TOC, les manies bizarres et le comportement coincé... Les femmes, l'avilissement, la baise perverse, les ceintures et les règles...

Non. Je ne peux pas fermer les yeux sur tout ça.

— Je ne suis pas assez forte pour t'aider, dis-je tout bas.

Les paroles de William tournent en boucle dans ma tête et me donnent le

ournis. Miller est bel et bien anéanti.

— Tu es trop abîmé, dis-je avant de partir en courant.

Mes jambes s'activent et m'emportent loin de ma peine, loin d'un homme dont je ne crois pas qu'il puisse être aidé. Par quiconque. Cette fois, je m'oriente mieux : ma terreur alimente ma détermination à m'échapper. Bientôt, je finis par émerger du labyrinthe de couloirs souterrains du club de Miller. Alors que la sortie apparaît au loin, un dilemme me déchire, et mes yeux naviguent entre les portes et l'intérieur de la boîte de nuit, où Gregory m'attend.

Il faut que je le trouve. Je fends la foule, bousculant et poussant les fêtards qui me regardent sans comprendre, vocifèrent ou m'insultent quand je renverse leurs verres ou que je les percute.

Je repère enfin Gregory.

— Où t'étais ? demande-t-il quand je m'arrête net en arrivant devant lui.

Il considère avec perplexité mon visage blême et en sueur, puis me tend un verre d'un geste circonspect. Très vite, son inquiétude se transforme en colère, et il me reprend le verre au moment où je vois son regard dévier par-dessus mon épaule.

— Il faut que j'y aille, lui dis-je.

J'attrape sa main.

— S'il te plaît, je veux partir.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Il repose mon verre sur le comptoir et me pousse vers la sortie en prenant bien soin de bousculer Miller au passage, mais, une seconde plus tard, une main se referme sur mon poignet et m'arrache à Gregory.

— Enlève tes sales pattes de là, gronde Gregory en commençant à trembler. Tout de suite !

— Je te prierais de faire de même, murmure Miller d'une voix menaçante en me tirant par le bras. Olivia et moi n'en avons pas fini.

— Si, dis-je en me dégageant avant d'entraîner Gregory vers la sortie, sachant que Miller ne lâchera pas l'affaire.

Ben s'approche, intrigué, mais recule vite, la prudence prenant le pas sur la curiosité quand il repère Miller lancé à nos trousses. Puis c'est au tour de Tony d'arriver ; il tente d'intercepter Miller et se fait pratiquement dégager du passage.

— Miller, fils, ce n'est ni le moment ni l'endroit, fulmine-t-il en jetant des regards inquiets vers les clients du club qui l'entourent.

— Je t'emmerde ! crache Miller.

Bientôt, je n'entends plus que des cris et des jurons. Miller hurle. Tony hurle.

Gregory hurle. La colère explose dans l'atmosphère joviale du club, augmentant de plus belle mon envie de m'échapper d'ici.

Le portier s'écarte du passage, et nous sortons du club avec fracas. Ses yeux s'arrondissent lorsqu'il voit qui nous poursuit.

— Empêche-la de s'en aller ! crie Miller en exhortant le portier à nous courir après.

Le colosse m'attrape et me balance par-dessus sa gigantesque épaule. Je suis trop abasourdie pour émettre un son de surprise, mais les hommes continuent de s'invectiver.

Les noms d'oiseaux fusent de tous côtés. Ne distinguant rien des événements qui se produisent autour de moi, je me contente de gigoter pour me libérer de l'étau du bras du portier.

— Donne-la-moi ! fait la voix de Miller, suintante de menace.

Je sens des mains encercler ma taille et me tirer vers le bas.

— Dave, pose-la ! hurle Tony.

— Je veux bien, mais poussez-vous un peu, bordel de merde ! aboie le videur en m'emportant à l'écart sur l'autre trottoir.

Il me repose sur le sol et me regarde des pieds à la tête.

— Ça va, trésor ?

Je tire mollement sur le bas de ma robe, me sentant désorientée et mise à nu.

— Oui, oui, dis-je tout bas avant de sentir ma taille prise dans un nouvel étau.

Un éclair de surprise me parcourt le corps quand je lève les yeux et vois Gregory à quelques mètres de moi. Miller me tient dans ses bras, et la peur de son contact me fait battre des quatre membres comme une forcenée.

— Laisse-moi partir !

— Jamais !

En un instant, Gregory est sur lui, et je suis tirillée d'un côté, puis de l'autre entre ces deux hommes déterminés qui hurlent. Au milieu de cette échauffourée qui se transforme à présent en bataille d'ego, je crie :

— Arrêtez *tous les deux* !

Mais mon cri n'a aucun effet. Je suis toujours écartelée entre les deux, jusqu'à ce que Miller enroule son bras autour de ma taille et me hisse contre son torse. Soudain, j'ai son visage devant les yeux. La première chose que je remarque, c'est la lueur assassine du regard qu'il porte par-dessus mon épaule. Il n'y a plus aucune trace de l'étincelle magnétique qui m'hypnotisait. Ce n'est plus le même homme. Pas plus le pseudo-gentleman que le Miller aimant qui me vénérât. J'ai devant moi quelqu'un d'autre.

— Je vais te tuer ! hurle-t-il à Gregory, ce qui lui vaut de recevoir un crochet du droit, le poing de mon meilleur ami frôlant ma joue pour atteindre sa cible.

Miller recule en titubant, et Gregory profite qu'il est momentanément sonné pour tenter de me récupérer en m'arrachant à ses bras. Mais il ne me tient pas assez fermement et je tombe de tout mon poids en me cognant la tête contre le bord du trottoir.

Un éclair de douleur me transperce le crâne, et ma tête se met à tourner, ce qui augmente ma confusion. Au-dessus de moi, je vois Miller tacler Gregory. Les deux hommes roulent au sol comme deux animaux, les coups de poing volant et les insultes fusant dans l'air nocturne, jusqu'à ce que Tony et Dave interviennent pour les séparer.

Quant à moi, je suis affalée sur le trottoir, complètement découragée et en piteux état. Le sang coule de ma tête, j'ai les joues baignées de larmes. Les deux hommes sont tellement dévorés par leur envie de vaincre qu'ils ont perdu de vue la raison de leur bagarre. Me voilà sévèrement amochée, la figure en sang, et ni l'un ni l'autre ne fait attention à moi pendant qu'ils se débattent entre les bras de Dave et Tony.

— Reste loin d'elle ! lance Gregory à Miller d'une voix menaçante en commençant à se calmer.

— Pour ça, faudra me tuer, connard !

— Alors, je vais te tuer, sale bâtard ! dit Gregory en se libérant et en se jetant sur Miller, le faisant tomber lui *et* le physionomiste sur le trottoir.

Je grimace en entendant les bruits de poing rencontrant la chair, le sang qui gicle et les habits qui se déchirent. Mais Gregory a beau être bien bâti, Miller lui est nettement supérieur et démontre les aptitudes au combat d'un homme entraîné.

Je l'ai déjà vu asséner ce genre de correction ; seulement, il s'en prenait alors à un sac de frappe rempli de sable accroché à une poutre dans une salle de sport. Pas à mon meilleur ami. Tous deux m'ont oubliée ; ni l'un ni l'autre n'a remarqué que j'étais blessée et sonnée au bord du trottoir. Toute capacité de raisonnement s'est vue supplantée par un comportement d'hommes des cavernes qui les fait s'affronter comme deux bédouins.

Hébétée, je me relève tant bien que mal, et le spectacle continue. J'entreprends quelques pas hésitants. Il faut que je les arrête. Mais, soudain, je sens qu'on m'attrape par le bras et qu'on me tire à l'écart. Je lève les yeux et vois Tony plissant les yeux en direction de la chaussée. Il hèle un taxi et m'ouvre la portière.

— Tony, il faut que je les empêche de...

— Je m'en charge. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici, dit-il sèchement en

m'incitant à monter dans le véhicule.

— Dis-leur d'arrêter, s'il te plaît, fais-je d'une voix suppliante lorsqu'il claque la portière.

Il hoche la tête, ce qui me rassure quelque peu, puis je le vois se pencher à la vitre et tendre un billet de vingt livres au chauffeur.

— Emmenez-la aux urgences.

L'instant d'après, Tony a disparu, parti donner libre cours à sa colère. Alors qu'il quitte la scène d'horreur que j'ai causée, le chauffeur du taxi me jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Je porte ma main sur le haut de ma tête. Cela me tire une grimace, et je pleure de plus belle, plus sous le coup du désespoir que de la douleur.

— Vous allez bien, mademoiselle ? demande l'homme visiblement inquiet.

— Ça va, je vous assure.

Alors que je fouille dans mon sac à la recherche d'un mouchoir, il m'en tend un à travers l'ouverture dans la cloison vitrée.

— Merci.

— De rien. On va vous conduire à l'hôpital.

— Merci, dis-je dans un murmure piteux en m'adossant au siège pour regarder défiler par la vitre les lumières floues des rues nocturnes de Londres.

Le chauffeur me dépose devant les urgences et me donne son numéro de portable afin que je l'appelle à ma sortie. Je me présente à l'accueil, puis prends place parmi la foule de noctambules ivres du samedi soir, tous blessés, certains pestant, d'autres vomissant.

Quatre heures plus tard, je suis toujours assise dans la salle d'attente, j'ai les fesses en compote et une fanfare dans la tête. Alors que je me lève pour me rendre aux toilettes, je baisse les yeux sur ma robe bleu électrique et constate qu'elle est trempée de sang. Une fois que je suis dans les toilettes pour dames, mon reflet dans la glace dévoile une image encore plus effrayante. J'ai les cheveux tout emmêlés et la joue droite couverte d'une pellicule de sang séché.

Mon aspect physique s'accorde en tous points à mon état moral. Après m'être attardée devant le miroir un peu trop longtemps, je renonce à arranger mon aspect misérable et ressors dans la salle d'attente, juste à temps pour entendre une infirmière appeler mon nom. Je tourne la tête et aperçois la femme parcourir la salle du regard.

— Je suis là ! dis-je en me précipitant devant son pupitre, soulagée de quitter cet espace infesté d'ivrognes. Je suis Olivia Taylor.

— On va s'occuper de vous.

Souriant d'un air amical, elle m'aiguille vers un box, puis tire le rideau dans la foulée et m'installe sur le lit.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demande-t-elle en fronçant les sourcils devant mon visage encroûté de sang.

— Je suis tombée.

Ce n'est pas très éloigné de la vérité.

— O. K., jeune fille, dit-elle en sortant une compresse stérile de son emballage. Ça risque de piquer un peu.

Je laisse échapper un petit cri de surprise quand la compresse touche mon crâne, et l'infirmière me rassure comme une enfant.

— Là, là. C'est moins méchant que ça n'en donne l'air. Un peu de colle cutanée et ça sera réglé.

Je suis soulagée.

— Merci.

— Peut-être qu'il vous faudrait de meilleures chaussures, par contre.

Elle sourit en regardant mes hauts talons, puis termine d'appliquer la colle.

Assise sur le bord du lit, j'écoute l'infirmière discourir, acquiesçant ou répondant à l'occasion à ses questions. Puis elle me nettoie le visage. Mais, comme mes cheveux restent irrémédiablement emmêlés, je les rassemble grossièrement sur le haut de ma tête et les attache avec un élastique caché au fond de mon sac. Ma robe semble bonne pour la poubelle. Moi-même, je suis dans un piètre état.

Une fois qu'elle m'a dûment examinée et qu'elle a écarté toute suspicion de commotion, l'infirmière me laisse sortir et rentrer chez moi par mes propres moyens. En fin de compte, je n'appelle pas le gentil chauffeur de taxi, parce qu'un autre s'arrête à ma hauteur lorsque je franchis les portes automatiques et que la fraîcheur du petit matin me saisit. J'enroule mes bras autour de moi pour chasser mes frissons, cours vers le taxi, grimpe à l'intérieur, mais, avant que je puisse fermer la portière, quelqu'un la bloque et m'empêche de la refermer.

Une main se pose sur ma nuque et je sens en moi comme un picotement prémonitoire.

— Viens avec moi.

Mon découragement, combiné à l'expression déterminée de son regard, m'empêche de lui résister. N'ayant pas l'énergie de me battre, je le laisse me sortir du taxi et m'emmener.

— Monte, ordonne-t-il quand nous arrivons devant sa voiture, garée un peu plus loin n'importe comment.

J'obéis et le laisse refermer la portière, puis il fait le tour et s'installe au volant. Je le regarde, atterrée, tirer sur son costume abîmé.

— Mon costume est niqué, putain, marmonne-t-il en me regardant du coin de l'œil d'un air stupide, notant probablement au passage ma tenue négligée et mes cheveux emmêlés.

Il secoue la tête, puis passe la première, et sa Mercedes quitte le parking de l'hôpital à une vitesse excessive, mais je tiens ma langue. Ce serait idiot de ma part de parler. Il arbore une mine de tueur fou. Je me méfie.

— Ça va ? demande-t-il en braquant brusquement à gauche pour s'engager sur l'avenue.

Je ne réponds pas et me contente de regarder droit devant moi. Il connaît la réponse.

— Je t'ai posé une question.

Je reste muette, absorbant la rage qui émane en continu de sa silhouette débraillée.

— Bon Dieu, Olivia ! crie-t-il en donnant un coup de poing dans la vitre, me faisant sursauter. Aie la politesse de répondre, putain !

Je risque un regard circonspect dans sa direction. Son front est en sueur et sa mèche de cheveux tressaute en travers au rythme de ses tremblements.

— Je vais bien, dis-je tout bas.

Il respire à fond pour se calmer et lève les yeux vers le rétroviseur.

— Pourquoi ton téléphone est-il éteint ?

— Il est cassé.

Il me darde un coup d'œil avant d'en jeter un nouveau dans le rétroviseur et de tourner une nouvelle fois à gauche sur les chapeaux de roue.

— Comment tu l'as cassé ?

Je lui avoue sans hésiter la vérité.

— Je l’ai lancé contre le mur quand tu m’as envoyé un texto. Parce que j’étais furieuse contre toi.

Il tourne la tête vers moi et s’imprègne de mon visage dénué d’expression durant ce qui me semble une éternité. Sa main quitte alors le levier de vitesse et s’approche lentement de mon genou jusqu’à se poser prudemment sur la peau nue de ma cuisse. Je le regarde me caresser doucement le genou, décrivant de grands cercles, avant de déplacer ma jambe et de ramener les yeux sur la route, laissant sa main retomber à côté de ma jambe sur le siège en cuir. Il marmonne un juron. Du coin de l’œil, je le vois jeter un nouveau regard dans le rétroviseur. Je me cramponne vivement à la poignée de la porte lorsqu’il prend un nouveau virage serré pour s’engouffrer dans une petite rue sombre en lâchant un nouveau juron entre ses dents. Instinctivement, je regarde derrière nous. Croit-il que quelqu’un nous suit ?

Alors que j’ouvre la bouche pour parler, la voiture freine dans un crissement de pneus. Miller descend, fait rapidement le tour de la voiture et ouvre ma portière avant de me tendre la main.

— Prends-la, dit-il.

Je tends timidement le bras en décelant une note d’urgence dans son ton.

Il me tire hors de la voiture, puis déplace sa poigne vers mon cou.

— Qu’est-ce que tu fais ? dis-je, mes pieds s’activant à toute allure pour suivre ses grandes enjambées décidées. Miller ?

— J’ai trop bu. Je ne peux pas conduire dans cet état, explique-t-il en se dirigeant vers l’entrée du métro sur le trottoir opposé sans cesser de lancer des regards nerveux autour de lui. Ce n’est pas le moment de faire la difficile, Olivia !

— Pourquoi ?

C’est maintenant moi qui darde des regards inquiets alentour.

— Fais-moi confiance, dit-il, visiblement sur les nerfs.

Il me fait flipper.

— Qu’est-ce que tu as fait pour m’obliger à ça ?

— J’ai tout fait, répond-il de but en blanc.

Je fronce les sourcils d’incompréhension. Mes jambes s’efforcent de suivre la cadence.

Nous entrons dans la station et il me lâche momentanément pour passer le tourniquet, sautant lestement par-dessus sans perdre de temps à acheter un ticket à l’automate. Puis il se retourne et me soulève par-dessus le tourniquet sans prêter attention aux autres usagers ou aux agents de sécurité. Je sens alors à nouveau sa main sur mon cou, et nous commençons à descendre dans les boyaux de Londres,

dévalant les escalators à toute allure et avec frénésie.

— Miller, s'il te plaît, dis-je d'une voix suppliante.

Mes pieds en compote me blessent, ma tête me cogne.

Il s'arrête, se retourne et me soulève dans ses bras comme une poupée. Un petit hoquet de surprise m'échappe.

— Excuse-moi de te faire marcher, dit-il.

Dans cette proximité soudaine et sous la lumière artificielle, je vois mieux son visage. Il a un bleu à la joue et la lèvre fendue, mais il reste beau à couper le souffle, et je ne peux camoufler mes réactions devant son physique remarquable et son corps pressé contre moi. Je suis comme hypnotisée. Mon cœur s'embarque dans une chamade furieuse et persistante qui n'a plus rien à voir avec l'effort physique. Je n'aime pas le fait qu'il provoque ces réactions en moi. C'est dangereux.

Le quai est vide, et nous nous arrêtons, mais il ne me pose pas pour autant, préférant me garder en sécurité dans ses bras.

Un sifflement déchire l'air, indiquant l'arrivée d'une rame. Quand les portes coulissantes s'ouvrent, nous montons, et il s'adosse à l'un des sièges assis-debout rembourrés au fond de la voiture. Il finit alors par me reposer, écarte les jambes et m'attire face à lui, ma poitrine contre son torse : je sens les étincelles naître en moi. Sa respiration se raccourcit lorsqu'il effleure ma nuque et m'attire plus près, comme s'il essayait de nous fusionner. Il me tient si fermement que je ne peux rien faire pour m'échapper. En ai-je seulement envie ? Je sens un bien-être descendre en moi ; un bien-être indécent compte tenu de son comportement étrange, mais mon subconscient s'acharne à me remettre en mémoire... tout. Dans le même temps, Miller redouble d'efforts pour essayer de me faire oublier les mauvais moments en noyant ma raison sous l'intensité de son corps et de son attention. En me vénérant.

— Laisse-moi te goûter encore, je t'en supplie, murmure-t-il dans mon cou en déposant un filet de baisers jusqu'à mon menton.

Les souvenirs réveillés par la lente progression de ses lèvres me font fermer les yeux, et je prie pour avoir la force de lui résister.

— Oublie le monde au-dehors et reste avec moi pour toujours.

— Je ne peux pas oublier, dis-je tout bas en collant instinctivement mon visage contre le sien.

— Je t'aiderai à oublier.

Il atteint mes lèvres et les effleure délicatement, plongeant ses yeux dans les miens.

— Nous avions un accord : tu ne devais t’offrir à personne d’autre, me rappelle-t-il sans aucune arrogance.

Il se recule légèrement, offrant à ma vue sa boucle de cheveux rebelle et tant d’autres détails charmants que mes yeux ne savent plus où se poser.

— Je ne savais pas avec qui je passais un accord.

— Tu le passais avec l’homme sans qui ton être ne peut fonctionner, dit-il d’une voix grave et rauque, ses yeux ne cessant de convoiter mes lèvres.

Inutile de nier ses paroles alors qu’elles reflètent à la perfection les sentiments que j’éprouve et que j’ai exprimés à son égard. Et notre séparation n’a fait que le prouver.

— Nous sommes faits pour être ensemble, affirme-t-il. Nous nous emboîtons à la perfection. Tu le sens forcément, Olivia.

Sans me laisser le temps de confirmer son affirmation, ou peut-être de la nier, il s’avance lentement, prudemment, captant mon regard jusqu’à ce que nos bouches se rencontrent en lui tirant un ronronnement de satisfaction.

Mes bras s’enroulent d’eux-mêmes autour de son cou, mon corps se presse intuitivement contre le sien, et mes yeux se ferment sous le ravissement. Notre baiser dure une éternité, plein de tendresse et d’amour. Je sens les fragments de nos cœurs se rassembler, la justesse de notre fusion annulant toute l’inexactitude de notre relation maudite. À nouveau, j’ai le droit de l’embrasser. Je suis autorisée à le toucher.

Le train commence à ralentir pour finalement s’arrêter, et les portes s’ouvrent. Sans rompre notre baiser brûlant, je constate que personne ne descend ni n’attend pour monter. J’ai le droit de l’embrasser. Cette pensée et la sonnerie annonçant la fermeture des portes me tirent brusquement du monde curieux de Miller Hart pour m’emmener dans un endroit où tout est... impossible. Il était à Madrid. Il fréquentait des clientes pendant que nous étions ensemble.

Tout à coup, je quitte ses bras et plonge dans l’étroit intervalle entre les portes, me retrouvant sur le quai avant même d’avoir réalisé ce que je viens de faire. Je me retourne vers la voiture et regarde la rame repartir. Miller martèle frénétiquement les portes ; il est fou, il panique, il crie. Je reste immobile comme un cadavre et le regarde disparaître dans le tunnel. Ma dernière vision embuée de larmes est celle de Miller, basculant la tête en arrière en poussant un cri féroce et projetant son poing contre la vitre. Le temps semble ralentir et je ne me sens bonne à rien, cependant que je passe en revue, ahurie, chaque raison que j’ai de me tenir loin de Miller Hart. Mes doigts caressent mes lèvres, où je sens encore sa bouche, et je continue de sentir son corps contre moi, et la brûlure persistante

que son regard a imprimée sur ma peau. Il est entré au plus profond de moi et je crains aujourd'hui qu'il n'y ait aucun moyen de l'en chasser.

La porte d'entrée s'ouvre avant même que j'aie remonté la moitié de l'allée du jardin. Nan se tient sur le perron, médusée, en chemise de nuit.

— Olivia ! Oh ! bonté divine.

Elle se précipite à ma rencontre pour me prendre par le coude et m'emmène à l'intérieur de la maison.

— Ma parole, mais qu'est-ce qui s'est passé ? Bonté divine !

Je marmonne :

— Je vais bien.

La fatigue s'empare de moi et me rend incapable d'articuler. Je devrais pourtant faire un effort, car Nan a vraiment l'air dans tous ses états. Ses cheveux habituellement impeccables sont en bataille, et elle paraît tout à coup plus vieille. Elle a besoin d'être rassurée.

— Je vais faire une tasse de thé, propose-t-elle en me poussant vers la cuisine.

Je me fige sur le seuil en sentant le duvet de ma nuque se hérissier.

— Où est-il ? dis-je en faisant un petit pas vers l'avant quand Nan me rentre dedans.

Elle ne répond pas, mais me contourne et se poste devant moi pour me tirer par la main.

— Viens, je vais faire du thé, répète-t-elle dans une tentative d'éluder ma question.

— Où est-ce qu'il est, Nan ? dis-je en décrochant sa main.

— Olivia, il était fou d'inquiétude.

Elle me tire plus fort et je finis par entrer en titubant dans la cuisine et par le voir. Miller est assis à la table, l'air totalement en vrac et vraiment en rogne. Mais son mécontentement évident et l'agacement qu'il déclenche en moi ne freinent en rien la remontée de mon désir à mesure que le souvenir de notre baiser dans le train se ravive.

Défaite.

Il se lève lentement. Ses yeux me mettent en garde, mais je n'en ai rien à fiche. Il n'a aucun scrupule à instrumentaliser une vieille dame pour parvenir à ses fins. Elle ignore tout de l'horreur à laquelle est réduite notre relation détruite, et mon cœur en miettes du même coup. À court d'options, je m'apprête à lui crier au visage pour lui montrer la colère que m'inspirent ses tactiques surnoises, mais, avant que je puisse rassembler l'énergie nécessaire, une douleur aiguë me cisaille la tempe, et j'agrippe ma tête en criant de douleur et en vacillant sur mes hauts

talons.

— Bon sang, Olivia !

En une seconde, il est devant moi, sa main me caressant le visage. Il balade ses lèvres sur mon visage en marmonnant des paroles incohérentes, pour la plupart des jurons étouffés.

Trop lasse pour le repousser, j'attends qu'il ait fini de me couvrir de mamours pour reculer, puis le scrute d'un regard glacial.

— Nan, tu veux bien raccompagner Miller à la porte ?

— Olivia, me réprimande-t-elle d'une voix douce. Miller était terriblement inquiet à ton sujet. Je te l'ai dit, il faut que tu te rachètes un téléphone.

— Je ne compte pas le faire, parce que je ne veux pas parler à cet homme, dis-je sur un ton qui doit probablement être aussi glacial que mon regard. Tu as oublié à quoi ont ressemblé ces dernières semaines, Nan ?

Je n'arrive pas à croire que je me retrouve à nouveau acculée ainsi. Il n'a absolument aucune morale.

— Bien sûr que si, mais Miller m'a tout expliqué. Il a dit qu'il était affreusement désolé, que tout ça n'était qu'un malentendu.

Elle s'empresse de sortir trois mugs du placard. Elle est déterminée à préparer du thé à la hâte, comme si cela pouvait m'apaiser. Ou peut-être se dit-elle qu'avec un bon vieux thé anglais, tout s'arrange, comme l'affirme le dicton.

— Un malentendu ?

Je tourne la tête vers lui et me retrouve face à ce regard bleu impassible.

Ironiquement, je le trouve rassurant après la folie que j'y avais lue plus tôt dans la soirée. Je le reconnais, et il n'annonce rien de bon.

— Et dis-moi sur quoi pourrait bien porter ce malentendu.

Miller s'avance, mais mon instinct me pousse à reculer une fois de plus.

Il passe une main agacée dans les crans de ses cheveux sombres et essaie machinalement de réparer les dégâts de son costume froissé.

— Est-ce qu'on peut parler ? demande-t-il, la mâchoire crispée.

— Allons, Livy, sois raisonnable, m'encourage Nan d'une voix fluette. Donne-lui une chance de s'expliquer.

Je laisse échapper un petit rire, ce qui tire à Nan un froncement de sourcils et pousse les mâchoires de Miller à se contracter davantage.

— Ça, jamais.

Je pivote sur mes talons, quittant la cuisine et les deux âmes désespérées qui s'y trouvent. Pourtant, personne n'est plus affligé que moi. Je suis en train de m'effriter intérieurement.

Mon pouls martèle ma tête lorsque je monte l'escalier. J'ai l'esprit paralysé par le trop grand nombre d'informations à assimiler. Jamais je ne me suis sentie aussi perdue et désespérée, et jamais je n'ai éprouvé une colère et une frustration si fortes.

— Livy.

Sa voix m'arrête à mi-chemin dans l'escalier, et j'arrive à trouver la force de faire face à l'ennemi juré de mon cœur. Son regard est vide, ses épaules, affaissées dans un air de défaite, mais il continue à irradier une aura de confiance.

— Tu as sous-estimé ma détermination à recoller les morceaux de notre relation.

— Elle est irréparable.

— Faux.

Je m'adosse à la rampe. Sa riposte en un mot déborde de confiance et de détermination.

— Je te l'ai déjà dit : je ne peux pas te réparer. Et je ne veux pas prendre le risque de te voir m'infliger des dommages irréparables...

Mes paroles s'achèvent dans un murmure et je suis furieuse de ne pas pouvoir finir ma phrase avec autant de courage que je l'ai commencée. Je suis déjà anéantie. Pas seulement brisée, mais bel et bien anéantie. On peut réparer une personne brisée, mais pas quelqu'un d'anéanti. Il n'y a plus d'espoir pour un être anéanti.

— Bonne nuit, dis-je.

— Tu te trompes si tu me prends pour un homme qui renonce facilement.

— Non, je t'avais pris pour un homme en qui je pouvais avoir confiance.

Je gagne ma chambre et me déshabille avant de m'écrouler sur le lit et de me réfugier sous les couvertures. Même si je me sais sensée, la force requise pour maintenir ma détermination m'écrase. *Miller* m'écrase.

Le sommeil s'empare rapidement de moi, principalement parce que l'acte de pensée est devenu un tel supplice que mon cerveau a basculé en mode protection et s'est déconnecté, m'offrant quelques heures de paix avant d'affronter la noirceur d'un autre jour.

Une chaleur m'entoure ; je meurs de chaud. Mais je n'arrive pas à me dépêtrer des couvertures. Puis je prends conscience d'une respiration, qui n'est pas la mienne. Je sens aussi quelque chose de dur enfoncé dans mon dos, mais il y a du tissu entre mon corps nu et ce muscle solide qui se presse contre moi. Un tissu qui semble coûteux. Celui d'un costume taillé sur mesure.

Je bougerais si je le pouvais, mais il me tient en étau, comme s'il craignait que

je m'échappe durant son sommeil. Je lui donne un petit coup de coude.

Il gémit et me serre plus fort.

— Miller !

— On en reparle, marmonne-t-il d'une voix endormie en enfouissant son nez dans mon cou.

C'est une sensation fantastique de le sentir contre moi, mais, à mesure que mon cerveau sort de sa torpeur, je prends vite conscience que c'est une mauvaise chose.

— Miller, s'il te plaît !

Il me lâche immédiatement et recule pour me permettre de m'asseoir et de dégager mes cheveux de mon visage. Un rictus de douleur crispe mes lèvres quand je passe ma main un peu trop brutalement sur ma plaie et que ma blessure se rappelle à moi.

— Olivia.

Il est déjà devant moi, me tenant les bras pour m'empêcher de bouger, mais je le repousse.

— Est-ce que ça fait mal ? demande-t-il doucement en s'écartant comme je le lui demande.

Je m'autorise à lever les yeux vers son visage, sachant pertinemment que c'est une mauvaise idée, mais son regard hypnotique est trop fort pour y résister.

Il resplendit toujours de beauté, malgré ses traits tirés et ses cheveux en désordre. Ses yeux sont ternes, le complet qu'il porte est froissé au-delà du remédiable, et sa peau légèrement bronzée a un teint cireux.

— Pas autant que *toi* tu m'en as fait, dis-je dans un demi-sanglot en tentant de retenir mes larmes. Va-t'en !

Il baisse les yeux et je sors du lit pour me sauver sous la douche. Je m'interdis de le regarder ; sans ça, je risque de flancher.

Les gouttes d'eau sont comme des poignards sur ma tête douloureuse quand je me shampooine avant d'appliquer de l'après-shampooing jusqu'aux pointes tout en me remémorant tout ce que William m'a dit. Peu pressée de commencer ma journée, je prends mon temps. Je m'attends à trouver Miller parti en sortant de la salle de bains, mais, alors que j'entre dans la chambre enveloppée d'une serviette, je le trouve assis au bord de mon lit, toujours aussi débraillé et échevelé. Il tient une tasse de thé à la main.

— Nan sait que tu es là ?

— Oui.

Bien sûr qu'elle le sait, me dis-je. Qui d'autre prépare du thé en veux-tu en

voilà ?

— Tu n'avais aucun droit de t'introduire dans mon lit, dis-je en claquant la porte derrière moi pour faire de l'effet.

Mais ça n'en produit pas vraiment. Il ne bronche pas et reste imperturbable.

— J'avais besoin de te tenir dans mes bras. Tu ne m'aurais jamais laissé faire si tu avais été éveillée. Alors, j'ai pris l'initiative.

Sans regretter le moins du monde sa manigance, il prend lentement une gorgée de thé pendant que je le regarde, abasourdie, et lutte contre mon corps qui me hurle de bondir sur ses lèvres prêtes à l'action.

— Tu comptes t'introduire ici toutes les nuits pour violer mon intimité ?

— Si j'y suis forcé.

J'avance sur un terrain dangereux. Je me suis plus d'une fois trouvée être l'objet de sa détermination. Il faut que je reste forte. Les souvenirs d'un Miller m'aimant et me vénérant, tapis derrière le déséquilibré affectif, s'estompent un peu plus.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ?

Je me dirige vers ma chaise et manipule la serviette de façon à pouvoir passer une petite culotte et un tee-shirt.

— Pourquoi est-ce *toi* qui es gênée ?

Je fais volte-face et trouve ses yeux concupiscents en train de se balader sur mes jambes. Il affiche une mine satisfaite et triomphante, et je me sens... vaincue.

— J'aimerais que tu partes.

— Et moi, j'aimerais que tu me laisses m'expliquer. Mais on n'obtient pas toujours ce qu'on veut, pas vrai ? dit-il en se levant pour s'approcher.

— Approche encore et je te gifle ! dis-je sèchement, reculant et sentant la panique me gagner.

Mince, il va me coincer contre le mur et je serai à sa merci. Mais, à ma stupeur, il s'agenouille à mes pieds et lève les yeux vers moi, toute arrogance disparue et remplacée par un regret sincère.

— Je suis à genoux, Olivia, dit-il en levant lentement les mains pour les glisser délicatement sous mon tee-shirt et se poser sur mon ventre, comme s'il s'attendait à ce que je lui hurle d'arrêter.

C'est ce que je ferais si j'arrivais à articuler un son. Ses yeux bleus m'observent, tandis qu'il avance ses lèvres et les pose sur le tissu couvrant mon ventre.

— Laisse-moi réparer ce que j'ai brisé.

— *Moi*, dis-je d'une voix étranglée. C'est *moi* que tu as brisée.

— Je peux te réparer, Olivia. Et j'ai besoin que tu me ré pares aussi.

Mes mâchoires commencent à trembler en entendant ses mots sincères.

— Tout est ta faute, dis-je dans un sanglot, résistant à l'envie de toucher ses cheveux ébouriffés, sachant que ce geste m'offrirait un réconfort que je ne suis pas censée chercher chez lui.

— J'accepte l'entière responsabilité de mes actes, déclare-t-il en m'embrassant à nouveau sur l'estomac et en promenant ses paumes sur mes fesses. Nous serons encore plus brisés si nous sommes séparés. Laisse-moi nous réunir. J'ai besoin de toi, Olivia. Désespérément. Tu éclaires mon monde.

Le mot que je meurs d'envie de prononcer est à deux doigts de franchir mes lèvres, mais il y a tant de choses qui ont besoin d'être dites. Et tant de craintes qui m'empêchent d'espérer que tout s'arrange un jour. Il m'agenouille et me dévore de ses lèvres douces et délicieuses. Mes sens sont saturés par une sensation réconfortante familière.

— Miller.

Je me recule et le tiens à distance.

— Tu penses que c'est si simple ?

Son front de rêve se creuse de profonds sillons, alors qu'il scrute mon visage.

— Tu réfléchis trop.

Sa piètre repartie me fait lever les yeux au ciel malgré moi.

— Il faut qu'on parle, dis-je.

— D'accord. Parlons tout de suite, insiste-t-il.

Je sens l'agacement me gagner à nouveau.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Les gens réfléchissent trop, Livy. Je te l'ai déjà dit.

Sans doute prend-il conscience de ce qu'il dit. C'est un homme intelligent.

— Et ils accordent trop d'importance à des choses insignifiantes ? dis-je en injectant un léger sarcasme à mon ton.

— Inutile de te montrer insolente.

Je soupire :

— Je te l'ai déjà dit, Miller Hart. Avec toi, si.

— Pendant combien de temps ? rétorque-t-il, faute d'arguments.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais entretenu de relation. Je voulais commencer avec toi, et puis j'ai découvert que tu gagnais ta vie en baisant d'autres femmes !

— Livy ! hurle-t-il. S'il te plaît, ne sois pas si grossière !

— Je suis désolée. Je t'ai choqué ?

Je m'attends à un regard noir de sa part, mais ne récolte qu'un ton neutre et un

masque impassible.

— Qu'est-il donc arrivé à la gentille fille, bon sang ?

Ses sourcils se soulèvent, et cette fois c'est moi qui ai la chair de poule.

— Tu te soûles, tu t'offres à d'autres hommes...

— C'est *toi* qui es arrivé dans ma vie, voilà !

Oui, je me suis soûlée, mais seulement pour anesthésier la douleur que *lui* avait causée.

— Je ne veux pas qu'un autre te goûte.

— C'est aussi ce que je ressens !

Il sursaute en m'entendant hurler, puis esquisse un rictus. Son absence de repartie devrait me surprendre, mais non. Elle m'inquiète. Une parole me vient à l'esprit.

— J'ai vu le gros titre.

Son hostilité s'évapore en un instant. Il semble éprouver un franc malaise et ne se presse pas pour monter sur ses grands chevaux, ce qui confirme mes soupçons. Diana Low n'a pas changé ce gros titre de son propre chef. C'est Miller qui le lui a demandé.

Un bruit de poêles et de casseroles au rez-de-chaussée me tire de mes élucubrations, et ma tête retombe avec une plainte de frustration.

— Qu'est-ce que tu as dit à Nan ?

Il faut que je tire cela au clair, parce qu'elle ne va pas me lâcher à la seconde où Miller sera sorti d'ici.

— Juste que nous avons eu des mots, que tu avais pris une femme avec qui j'avais un rendez-vous pour plus que l'associée en affaires qu'elle était réellement.

Ma nuque craque quand je relève brusquement la tête. Il hausse les épaules et se rassoit sur ses talons.

— Que pouvais-je dire d'autre ?

Aucune réponse ne me vient. Je devrais lui être reconnaissante d'avoir eu cette présence d'esprit, mais le fait qu'il ait eu l'audace de mentir à ma grand-mère chérie met une barrière à toute gratitude.

— Je t'appellerai, dis-je dans un soupir.

— Comment ça, tu m'appelleras ? demande-t-il avec un mécontentement manifeste. En plus, tu n'as même plus de téléphone !

— Tu étais parti à l'étranger avec une autre femme !

Je me relève laborieusement, me sentant encore plus lasse qu'avant.

— Livy, je n'ai pas couché avec elle. Je n'ai couché avec personne depuis que

je t'ai rencontrée, je te le jure.

Je devrais être soulagée, mais je ne le suis pas. Je suis complètement abasourdie.

— Avec personne ?

— Non, personne.

— Pas même une ?

Il est *escort boy*. Je l'ai vu en compagnie de femmes. Il est parti en voyage...

Ses yeux me sourient.

— Peu importe comment tu formules ta question, ma réponse sera toujours non. Pas une seule.

— Alors, que faisais-tu à Madrid ? Et avec cette femme au Quaglino's ?

— Asseyons-nous.

Il se lève et m'amène jusqu'au lit, mais je persiste à le repousser.

— Non.

Je marche jusqu'à la porte de ma chambre et l'ouvre. Rien de ce qu'il dira ne réparera les dégâts qu'il a causés et, même s'il trouve des mots apaisants, il restera un *escort boy* aux tactiques abominables. Il faut que j'écoute William.

Il n'esquisse aucun pas vers la porte ; son esprit tourne de toute évidence à toute allure.

— Je t'emmènerai dîner, et tu ne pourras pas refuser, car il est très impoli de refuser l'invitation à dîner d'un gentleman.

Il hoche la tête pour appuyer ses paroles.

— Demande à ta grand-mère.

— La semaine prochaine alors, dis-je pour me débarrasser de lui, de crainte de finir par céder.

Serai-je un jour prête à l'accepter ? J'ignore où il est allé pêcher l'idée que je possédais la force nécessaire pour l'aider.

Ses yeux s'arrondissent légèrement, mais il garde son calme.

— La semaine prochaine ? Je ne crois pas, non. Ce soir. Je t'emmène dîner ce soir.

— Demain, dis-je machinalement.

Je suis épatée par ma réplique.

— Demain ?

Il semble calculer mentalement le nombre d'heures qu'il reste jusque-là, puis émet un lourd soupir.

— Promets.

Ses lèvres remuent.

— Promets-le-moi.

— Je te le promets, dis-je dans un murmure, attirée vers sa bouche, convaincue qu'elle peut tout arranger.

— Merci.

Sa grande silhouette froissée s'avance vers moi et s'arrête devant la porte.

— Puis-je t'embrasser ?

Sa prévenance me surprend. D'habitude, il ne s'embarrasse pas de telles précautions.

Je secoue la tête, sachant déjà que, s'il le fait, je succomberai et finirai à coup sûr au-dessous de lui sur le lit.

— Comme tu veux, dit-il, débordant littéralement de frustration. Je respecte pour l'instant ta requête, mais je ne la respecterai plus très longtemps, me prévient-il, foulant d'un pas lourd le plancher du couloir dans ses mocassins hors de prix.

— Demain, insiste-t-il en disparaissant dans l'escalier.

Quand je referme la porte, je me sens tout à la fois soulagée, déconcertée et fière.

Mais je désire toujours autant Miller Hart.

En l'absence d'un certain gentleman à notre table, nous sommes revenus à des dîners composés des plats habituels et pris dans la cuisine, et non plus autour de la coquette table de la salle à manger de Nan. George a débouonné le col de sa chemise, et nous sommes dispensés des réflexions de Nan sur les bonnes manières à table. Il n'y a plus ni vin, ni tenue du dimanche, ni gâteau renversé à l'ananas.

En revanche, j'ai de nouveau trois paires d'yeux inquisiteurs braqués sur moi, qui m'observent attentivement pendant que je me force à manger. Mon silence en dit long, et Gregory est hors de lui. Nan lui a fait un compte rendu des événements de la veille avant que je descende pour dîner.

J'avais perçu des murmures étouffés, tout à l'heure, et entendu Nan s'étrangler de surprise en apprenant le reste de l'histoire, puis tenter d'apaiser un Gregory fou de rage quand elle avait évoqué les « malentendus » et les « associées en affaires qui n'étaient pas ce qu'on pensait ».

Mais Gregory n'est pas dupe. Il est donc primordial que je reste à table assez longtemps pour éviter de devoir répondre aux questions qui lui brûlent les lèvres. Il a un œil au beurre noir et sa main est enflée. Ça saute aux yeux et je me demande ce qu'il a dit à Nan.

Quand Nan commence à débarrasser, Gregory se penche vers moi et me fait signe de le suivre dans une autre pièce. Je me rends compte que je ne peux plus y couper. Je remercie Nan, donne une caresse amicale à George sur l'épaule et suis mon meilleur ami dans le couloir.

Mais c'est moi qui prends la parole.

— Quelle mouche t'a piqué ? dis-je à voix basse en jetant un regard derrière moi avant de le pousser vers l'escalier. Je n'avais pas besoin que tu exhibes tes muscles en te battant comme un coq !

Arrivée en haut de l'escalier, je me retourne et le découvre, bouche bée, sidéré par ma tirade.

— J'ai fait ça pour te défendre !

— Au début, oui, mais ça s'est vite transformé en bataille d'ego ! D'ailleurs, c'est toi qui as donné le premier coup de poing !

— Il était en train de te malmenier !

Nous tournons la tête d'un même geste en entendant Nan.

— Que se passe-t-il encore là-haut ?

— Rien ! dis-je en criant.

Je pousse Gregory dans ma chambre et claque la porte.

— C'est *toi* qui es allé me chercher dans ses bras et qui m'as fait tomber sur le trottoir avant de le plaquer au sol ! dis-je en me penchant pour lui montrer mon front. J'ai passé des heures aux urgences à me faire soigner pendant que tu te bastonnais au milieu de la rue !

— Mais tu t'es volatilisée ! crie-t-il en pointant le doigt vers moi. Et t'as même plus de téléphone ! dit-il en levant les mains d'un air agacé.

Je réfléchis un moment à une chose à laquelle je ne voulais plus penser et dis tout bas :

— Tout ça, c'est à cause de nous deux.

Il se redresse.

— Bien sûr que c'est à cause de vous.

— Je ne parle pas de Miller et moi.

— Alors de quoi... ?

Sa bouche se referme d'un coup et ses yeux s'écrouillent.

— Ah non ! Ne mets pas ça sur le compte de ce qui s'est passé entre nous, ricane-t-il en indiquant le lit derrière lui. Toute cette engueulade, c'est à cause de ce putain de connard dont tu es tombée amoureuse !

— Ce n'est pas un connard !

Je cherche à trouver en moi la force de me calmer.

— Je te jure devant Dieu, Livy, que, si tu le revois, nous deux, c'est fini !

— Ne dis pas de bêtises !

Je suis horrifiée de l'entendre tenir de tels propos. Je l'ai soutenu après une multitude de ruptures foireuses, et *jamais* je n'ai proféré de telles menaces.

— Je suis sérieux, reprend-il plus calmement. Je rigole pas, Olivia. Tu sais tout autant que moi que cet enculé-là ne t'apportera que des ennuis. D'ailleurs, je sais que tu ne me dis pas tout.

— Bien sûr que si ! dis-je en me défendant un peu trop vite.

— Me prends pas pour un con !

— Au moins, lui se souciait suffisamment de moi pour partir à ma recherche !

Gregory affiche une mine écoeurée.

— Il est en train de t'anéantir.

Il se mord la lèvre et me scrute attentivement durant quelques longues secondes. Je n'aime pas l'expression sur son visage et je sais que je ne vais pas aimer les mots qui vont sortir de sa bouche. Il les médite trop longtemps.

— Je ne peux pas continuer à te voir s’il est dans ta vie.

J’ai le souffle coupé. Il se tourne et s’en va en prenant soin de bien claquer la porte derrière lui, me laissant abasourdie au milieu de ma chambre. Je suis sans voix, blessée, furieuse. Il n’a pas le droit de poser des conditions à notre amitié quand ça l’arrange. Je ne l’ai jamais fait, moi.

Je me jette sur mon lit avec un juron de contrariété et me réfugie sous les draps. Une fois de plus, mon esprit accueille avec soulagement ce battement dans mes douloureuses cogitations, et je ne tarde pas à rêver. Je sens une dure chaleur dans mon dos et entends un doux fredonnement à mon oreille. Ce n’est qu’un rêve, mais, même imaginaires, les formes pointues saillant sous le costume sur mesure et le souvenir de ses mains douces sur mon ventre nu m’apportent un réconfort. Je les préfère de loin au cauchemar habituel.

J’accueille le lundi matin sans plus d’enthousiasme que je n’ai accueilli chaque autre matin depuis cette nuit où je me suis enfuie de l’hôtel. Désormais, en plus de ma rupture compliquée avec un certain homme, je dois également gérer une crise avec mon meilleur ami. Le désastre qu’est devenue ma vie compense assurément la longue période d’ennui qu’elle a été avant cela.

Une partie de moi se demande pourquoi j’ai accepté de dîner avec Miller aujourd’hui, quand il me l’a demandé hier et que je mourais d’envie qu’il me dévore, et l’autre se demande pourquoi j’ai accepté *tout court*. Ainsi, il n’aurait couché avec personne ? Il faut que je prépare une liste de questions. Enfin, si je suis assez bête pour me rendre à ce dîner.

Je repousse mes couvertures et contemple mon corps à demi nu sans comprendre. Je porte toujours ma culotte, mais c’est tout. En levant les yeux, j’aperçois mes vêtements soigneusement pliés et empilés sur ma chaise. Je ne suis pas complètement folle. Je me rappelle m’être jetée sur mon lit tout habillée après le départ en trombe de Gregory ; j’en suis certaine. Se pourrait-il que Nan m’ait déshabillée pendant que je dormais ? Cette pile de vêtements pliés et maintenant disposés me laisse supposer autre chose.

Toujours aussi intriguée, je me dépêtré des couvertures et marche jusqu’à la porte, l’ouvre en silence et tends l’oreille. J’entends quelqu’un chantonner gaiement et de la vaisselle qu’on entrechoque, mais aucune parole. Me retournant vers la pile de vêtements incriminée, je me creuse la tête afin d’essayer de me rappeler si c’est moi qui l’ai faite, mais je n’en ai aucun souvenir. Peut-être que je suis somnambule ou que je mets de l’ordre pendant mon sommeil. Un rapide coup d’œil à mon réveil m’indique que je n’ai guère le temps de m’appesantir sur cette énigme ; alors, je me dépêche de me doucher et de m’habiller pour partir au

travail, enfilant un jean et mes Converse blanches, comme si l'aspect de mes pieds pouvait décider de mon humeur : plate et... pâlichonne.

Des corn-flakes m'attendent dans mon bol avant même que je m'attable, et Nan me lance un regard réjoui, où pointe un peu de curiosité. C'est la première fois depuis hier matin que nous nous retrouvons seules, et elle a enfin l'occasion de venir à la pêche aux réponses. Je me dépêche de réfléchir à une question à poser avant qu'elle m'assène les siennes et lui sors en moins de deux :

— Comment c'était, la soirée dansante ?

— On a mis le feu, élude-t-elle du revers de la main, même si je suis certaine qu'elle a un tas d'histoires à raconter au sujet de sa soirée dans la peau de Ginger Rogers. Et c'était *avant-hier*.

Je fais une petite grimace.

— Zut. Désolée.

— Ce n'est rien, répond-elle d'un air compréhensif, et je sais pourquoi. Miller avait l'air vraiment triste en repartant hier.

Elle s'affaire avec son torchon tout en guettant ma réaction.

— Je n'ai pas aimé vous entendre vous disputer, toi et Gregory.

Je soupire, laissant mon dos retomber contre le dossier, et verse du lait sur mes corn-flakes. Nan met un peu trop de sucre dans mon thé.

— C'est compliqué, Nan.

— Oh !...

Son postérieur rebondi se pose sur la chaise à côté de la mienne, et elle dirige vers moi deux vieux yeux bleu marine bien trop curieux.

— Les histoires compliquées ne me font pas peur. En fait, je te parie que j'ai la solution.

Je lui souris avec tendresse et pose ma main sur la sienne.

— C'est à moi de régler ça.

— J'ai comme l'impression que Gregory n'aime pas trop Miller, hasarde-t-elle en pesant soigneusement ses mots.

— Ton impression est bonne, mais est-ce qu'on peut en rester là ?

Ses lèvres fines se plissent légèrement. Nan est contrariée que je ne me confie pas à elle. Comme je refuse de l'exposer à l'abomination de mes casse-tête, il faudra qu'elle compose avec sa contrariété et qu'elle accepte le mensonge que Miller lui a servi. Je ne veux pas prendre le risque de la replonger dans cet univers sombre et horrible.

— Je pourrais peut-être te conseiller, insiste-t-elle en serrant ma main dans la sienne.

— Je suis une grande fille, Nan, dis-je en haussant les sourcils.

En réponse, les siens se froncent.

— Probablement, oui, cède-t-elle, la mine toujours sombre, mais souviens-toi d'une chose, Olivia.

— Quoi ?

— La vie est trop courte pour perdre son temps à attendre des réponses. Le seul moyen de les obtenir, c'est de bouger tes fesses maigrichonnes et d'aller les chercher.

Sur ces mots, elle se lève, plonge ses mains ridées dans le bac de l'évier rempli d'eau. Avec des gestes brusques, elle commence à entasser l'une après l'autre les assiettes dans l'égouttoir.

L'après-midi est calme au bistro – jusqu'à ce que Miller Hart passe les portes. Il capte aussitôt l'attention de tous les clients. Le pire, c'est que ce salaud en est parfaitement conscient.

— Tu as le droit de t'absenter ? demande-t-il poliment, mais j'ai comme le sentiment qu'il n'y a qu'une seule bonne réponse à sa question, et, derrière sa figure de marbre, il me défie d'en donner une autre.

— Euh...

Je ne parviens pas à articuler.

Del me tend mon sac et ma veste en jean avec un hochement de tête méfiant. Mais il faut que Miller vienne me chercher derrière le comptoir pour que mes pieds se mettent en action. Il pose doucement sa main sur mon cou et m'emmène vers la sortie du bistro tout en me massant la nuque sans me laisser d'autre choix que de m'accorder à son rythme effréné. La Mercedes noire est garée sur un emplacement interdit au stationnement, et ce n'est que lorsqu'il ouvre la portière pour m'installer sur le siège passager que j'ouvre la bouche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Ma question n'entame en rien sa détermination à me faire monter à bord.

— Tu m'as promis un dîner. Monte.

— C'était avant que tu m'humilies comme tu viens de le faire, dis-je en pivotant pour me défaire de son bras et en regagnant le bistro.

Je vois très nettement sa mine s'assombrir devant mon refus, mais ce soupçon d'émotion n'est pas la seule chose que je remarque.

Il se penche, plus qu'un peu, si bien que ses yeux sont au niveau des miens. Son regard est doux et rassurant ; il m'hypnotise.

— Pourquoi refuses-tu constamment ?

J'arrache mon regard au sien avant de m'y perdre et m'en vais. Je marche vite,

mais sans but. En fait, je ne sais pas où je vais.

Miller m'emboîte le pas, marchant tranquillement dans ses chaussures hors de prix.

— Je n'aime pas me répéter, dit-il avant de m'attraper et de me retourner entre ses bras.

Il me rappelle à l'ordre et replace soigneusement mes cheveux sur mes épaules avant de reculer.

— Je ferai une exception pour cette fois. Pourquoi refuses-tu constamment mes invitations ?

Son toupet réveille mes émotions. Mes lèvres se mettent à trembler, mes yeux s'emplissent de larmes, ma colère se ravive également. Mon chagrin s'amplifie et mon incompréhension redouble.

— Parce que...

Je ferme un instant les yeux, tandis que je sens ma force m'échapper, malgré l'arrogance dont il fait preuve.

— Tout.

Je sais que William a raison. Je ne devrais pas me laisser piéger dans la toile de plaisir de Miller. Le fait que William mette son grain de sel dans ma vie a beau me déplaire, même s'il n'a aucun droit d'exiger quoi que ce soit, il faut reconnaître qu'il sait de quoi il parle. Tout ce que je viens d'apprendre, William me l'avait dit. Je devrais l'écouter. Il est de bon conseil, et *ce monde* lui est familier.

Les lèvres pulpeuses de Miller forment une moue, et il baisse les yeux, sa petite mèche bouclée tombant sur son front, mais je ne le rappelle pas à sa règle de regarder dans les yeux la personne qui lui parle.

— Tu ne me désires pas ? demande-t-il tout bas.

Mon visage se décompose sous l'effet du trouble. Sa question est totalement hors de propos...

— Bien sûr que si.

Je réalise aussitôt mon erreur quand il lève vers moi des yeux débordant de... désir. Mon propre désir se reflète dans les profondeurs insondables de ses yeux bleus.

— Et je te désire aussi, murmure-t-il. Plus que mon corps a besoin de l'eau qui le fait vivre ou mes poumons de l'oxygène qu'ils respirent.

Je lutte pour reprendre mon souffle.

— Mais j'ai aussi peur de toi, dis-je dans un aveu.

— Et moi de toi.

— Je ne te fais pas confiance.

Il perd un peu de son assurance à ces mots, mais se reprend aussitôt.

— Moi, je te confierais ma vie.

Ses mains se lèvent et son pouce vient caresser le dessus de mon sourcil. Le contact de sa peau contre la mienne me ramène dans ma zone de confort, et les étincelles jaillissent en moi.

— J'ai confiance en l'aide que tu peux m'apporter.

Son doigt glisse sur ma joue, descend le long de ma mâchoire et vient caresser ma lèvre inférieure. Je ferme les yeux en retenant silencieusement mon souffle.

— Laisse-moi te goûter.

Je hoche la tête de façon automatique. Je sens la vie exploser en moi.

— Merci, murmure-t-il tout bas, son souffle effleurant ma joue avant que ses lèvres viennent doucement se poser sur les miennes.

Il est délicat, prudent presque. Il caresse ma langue avec la sienne, brisant ma résistance.

— Prends-moi dans tes bras.

— Si je fais ça, je serai à nouveau à toi.

Je m'oblige à reculer, et il reste là, la tête penchée, ses yeux cherchant les miens.

— J'ai réservé pour le dîner, dit-il en se redressant. Me feras-tu l'honneur de te joindre à moi ?

Les pensées se bousculent dans ma tête. Je me demande si Miller est celui qui m'est destiné. Mais, alors que sa paume contourne ma hanche pour glisser le long de mon dos et que je sens ses doigts brûlants enflammer ma peau sous le tissu de mon tee-shirt, une question me vient :

— Où étais-tu la nuit dernière ?

La légère crispation de sa paume dans mon dos n'est pas le fruit de mon imagination, pas plus que la lueur coupable dans son regard.

— Viens dîner avec moi.

Il l'a fait ! Il s'est introduit chez moi. C'est... flippant ! Je ressens cela comme un viol.

— Tu m'as déshabillée ?

Je n'arrive pas à croire que je ne me sois pas réveillée.

— Je ne rêvais pas, n'est-ce pas ?

— Je l'espère bien. Et quand tu ne rêves pas de moi, j'espère que tu penses constamment à moi.

— Je pense surtout que tu as un problème !

— J'en avais un, répond-il immédiatement avec le plus grand sérieux. Mon monde semblait de nouveau dans le noir, et la seule chose qui peut l'éclairer n'arrête pas de me filer entre les doigts !

La note d'irritation sincère dans sa voix me fait tressaillir.

— J'ai des questions.

Il acquiesce discrètement et prend une grande inspiration pour se calmer.

— Je suis prêt à répondre à toutes les questions que tu voudras me poser.

Mon soulagement est immense, mais ma crainte l'est tout autant. Je ne suis pas sûre de vouloir entendre ses réponses.

— Au cours du dîner, dis-je d'une voix affirmée.

Il faut que nous soyons en terrain neutre. Sans aucun lit en vue.

— Juste un dîner.

Nous allons faire les choses à ma façon. J'ai peut-être déjà dévoilé une fois mes cartes, mais je peux toujours les retourner à nouveau. En fait, c'est une impossibilité totale, mais Miller n'a pas besoin de le savoir.

— Juste un dîner, acquiesce-t-il, mais je sens qu'il le fait à contrecœur.

— Tu n'auras pas le droit de m'embrasser ni de me toucher.

J'ignore pourquoi je dis une phrase aussi ridicule, alors que je ressens un besoin désespéré du réconfort qu'il m'offre.

Le voile d'agacement qui traverse son visage parfait accroît ma détermination. Il a de nouveau recours à ses airs hautains de gentleman pour me séduire ; il y réussirait tout aussi vite en se comportant en amant doux et attentionné.

— Là, tu tombes dans le ridicule.

Je secoue la tête.

— Je ne viendrai pas si tu comptes m'avoir en me vénérant.

Ce sera la fin de la partie, car je suis toujours éprise de lui, en dépit de ma méfiance grandissante et de tout ce que je sais.

— Très bien. Comme tu voudras, marmonne-t-il.

Je hoche la tête et me ressaisit.

— Où dois-je te retrouver ?

— « Me retrouver » ?

Un pli se forme sur son front.

— Oui. Nous nous retrouverons au restaurant.

Laisser Miller venir me chercher suggérerait une trop grande intimité, et je refuse de laisser Nan croire que tout va bien quand ce n'est pas le cas.

Ma réponse me vaut un regard contrarié, mais il conserve son calme. Chercher le réconfort auprès de Miller est un projet dangereux, mais je crains de ne pas

avoir d'alternative, et pas seulement parce qu'il ne semble pas m'en laisser. Il est de retour dans ma vie, et je veux vraiment qu'il y reste. J'ai besoin de son réconfort, de son « truc », de ses mots. J'ai besoin de tout cela. Rien ne m'a jamais donné un tel sentiment de protection, et en même temps de complète vulnérabilité. Et rien ne m'a fait me sentir si forte et en même temps si faible. On doit pouvoir parvenir à un juste milieu.

— Très bien, dit-il en laissant échapper un soupir mi-frustré, mi-agacé. Depuis quand es-tu si intraitable ?

— Depuis la seconde où tu m'as touchée, dis-je dans un murmure, retrouvant le culot qui est devenu une arme essentielle depuis que je suis tombée dans le monde singulier de Miller Hart.

Je ne survivrais pas sans elle. Je ne *lui* survivrais pas.

Il lève lentement sa main et vient empaumer ma joue, qu'il caresse lentement dans un geste circulaire.

— À la seconde où je t'ai aperçue, j'ai vu la lumière percer ma noirceur permanente.

Il s'avance, sa bouche se rapproche, mes yeux sont rivés sur ses lèvres.

— J'ai vu ces splendides yeux saphir refléter une lumière claire et porteuse d'espoir.

Il ne m'embrasse pas ; il se contente de laisser nos bouches s'effleurer, son souffle balayant mon visage, augmentant la chaleur qui circule en moi. Mes paupières se ferment.

— Je respecterai ta requête pour ce soir. Mais souviens-toi que tu m'appartiens, Olivia. Tu es mon « habitude », et je n'abandonnerai pas sans me battre.

Il me lâche et je reste avec le souffle coupé, la tête prise de tournis et un sentiment d'abandon. Je soulève mes paupières pour affronter sa beauté torturante.

— Je ne perdrai contre personne, quel que soit mon adversaire. Pas même contre toi.

— Où dois-je te retrouver ? dis-je dans un souffle sans prendre la peine de répondre à son affirmation pleine de confiance.

Je l'ai vu se battre et je l'ai aussi senti en action... quand il me vénérât. Le sort de son adversaire est réglé d'avance. Le mien y compris.

— À dix-neuf heures ici.

Il sort un stylo de sa poche intérieure et griffonne une adresse sur un vieux reçu tiré de son portefeuille avant de me le tendre.

— Je t'attendrai.

Je hoche la tête. Il commence à reculer, défroissant son costume avant de glisser ses mains dans ses poches. Nos regards se rivent l'un à l'autre. J'y vois un espoir. Et de la confiance. J'y vois aussi de la peur. Et de la prudence. Mais je ne sais pas au juste si cette prudence le protège, lui, ou moi. Sans doute nous deux.

Miller rompt le contact visuel, puis se retourne et regagne sa voiture.

Je porte mes paumes à mes joues et les frotte pour les ramener à la réalité. J'ai chaud, et mon esprit est un tumulte de pensées contradictoires et d'inquiétudes... La peur. Il me fait peur, mais me procure aussi un incroyable sentiment de sécurité. Je m'inquiète de ses pensées, mais je m'inquiète aussi des miennes. Je suis totalement incapable de sonder mon propre raisonnement, qui oscille entre rendre les armes et lui résister de plus belle. Rien n'a de sens.

Je cogite, prisonnière de mon propre monde, et me creuse la tête pour essayer de comprendre l'incompréhensible, quand, soudain, je sens la caresse de ma main sur ma nuque. Mes cheveux dansent en tous sens sous mes doigts, me chatouillant. Un frisson parcourt ma peau.

— C'est exactement ce que je craignais, dit quelqu'un.

Je me retourne lentement et avec méfiance en entendant la voix de velours, et mon sang ne fait qu'un tour.

Je ne sais pas trop si je dois être soulagée ou inquiète de la scène que je découvre. William est adossé à sa Lexus, bras et chevilles croisés. Ses yeux gris et brillants semblent toujours autant chercher le conflit, et la contrariété creuse les traits de son beau visage.

— Tu me suis ?

La question m'échappe avec un petit hoquet de surprise et de culpabilité. Oui, je suis étonnée de trouver William ici et je me sens coupable, parce que je m'en veux d'être apparue faible face à Miller.

— J'ai essayé de t'appeler, poursuit-il en décollant son corps de la voiture pour s'approcher tranquillement et venir planter devant moi sa stature impressionnante. Où est le téléphone que je t'ai acheté ?

— Je ne l'ai pas chargé, dis-je en baissant les yeux, sans savoir pourquoi.

Il dit peut-être vrai à propos de Miller, mais je n'ai aucun compte à lui rendre. L'*escort boy* le plus réputé de la capitale a peut-être résidé quelque temps dans un monde obscur, mais j'y apporte aujourd'hui la lumière. Il veut changer, pour moi, et je dois prendre mes propres décisions. Je suis la maîtresse de mon destin.

— Eh bien, fais-le, ordonne-t-il. Dis-moi ce que tu faisais dans sa boîte de nuit.

Je lève les yeux, choquée.

— Donc, tu me suis bel et bien !

— Je te l'ai dit. Je me fais un devoir d'être au courant de tout ce qui se passe dans ce milieu. Quand j'ai eu vent qu'un incident était survenu à l'Ice impliquant Miller Hart et une jolie petite blonde, il ne m'a pas fallu longtemps pour deviner qui était la fille en question.

Il prend mon menton et me lève le visage.

— Fuis-le.

Je secoue la tête. Mes yeux s'emplissent de larmes.

— J'ai essayé. J'ai essayé des dizaines de fois, mais je ne peux pas.

— Essaie encore, Olivia. Tu es en train de sombrer dans sa noirceur et, une fois que tu y seras plongée, tu ne pourras pas en ressortir. Tu n'as aucune idée de ce dans quoi tu mets réellement les pieds.

— Je l'aime, dis-je en sanglotant, admettant pour la première fois que je suis

toujours amoureuse de cet homme déconcertant.

Il est encore plus une énigme aujourd'hui qu'il ne l'était avant que certains de ses secrets me soient révélés. Mais je ne peux pas sombrer dans sa noirceur si j'y apporte la lumière.

— Seulement, c'est un amour douloureux.

Mon aveu lui tire une grimace de sympathie, et je sais que c'est parce qu'il s'identifie à ce sentiment.

— La douleur se calmera, Olivia.

— La tienne s'est calmée ?

— Je ne...

Il fronce les sourcils et lâche mon menton, déconcerté par ma question.

Je ne lui laisse pas le temps de se ressaisir.

— Tu souffres le martyre chaque jour que Dieu fait. Parce que tu as laissé s'en aller ta Gracie.

— Je n'avais pas...

— Non.

Je lui coupe la parole, mais il ne m'en tient pas rigueur. L'impressionnant William Anderson referme sa mâchoire hirsute sans dire un mot.

— Ne me dis pas que le temps rend les choses plus faciles.

Sous son costume élégant, ses épaules s'affaissent, et je le contourne pour me diriger vers le métro ; les paroles que je viens de dire à William me confortent dans ma décision de donner sa chance à Miller. Des années après avoir quitté Gracie, William Anderson continue de souffrir le martyre. Il n'a pas réussi à l'oublier et il n'y arrivera apparemment jamais. Si, depuis toutes ces années, William Anderson ressent ce que j'éprouve à l'heure qu'il est, je crois que je préfère encore la mort.

— Monte ! lance William depuis la banquette lorsque la voiture ralentit à ma hauteur.

— Non, merci.

— Bon sang, Olivia ! hurle-t-il, m'obligeant à m'arrêter.

J'interromps ma marche déterminée.

— Ne m'oblige pas à te malmener.

Je reste figée et muette devant la menace proférée par cet homme respecté et parfaitement maître de lui-même qui voit son sang bouillir.

— Tu vas encore me sermonner, dis-je en bredouillant, faute de réponse plus efficace.

Je le vois lever les yeux au ciel, ce qui me sidère de plus belle.

— Je ne suis pas ton père.

— Alors, arrête d'agir comme si tu l'étais, dis-je sèchement, ce mot me rappelant l'absence d'un confident masculin dans ma vie.

Pendant vingt-quatre ans, je n'en ai pas eu besoin. Mais il faut dire que je n'avais jamais encore rencontré de Miller Hart...

— Veux-tu avoir la gentillesse de monter dans cette voiture et de me laisser te raccompagner chez toi ?

— Tu vas encore me tenir la jambe une heure ?

Il se retient de rire et se penche pour m'ouvrir la porte.

— J'ai déjà tenu des jambes dans ma vie, Olivia, mais jamais aussi longtemps.

Je plisse les yeux d'un air méfiant jusqu'à ce qu'il finisse par m'adresser un regard plein d'attente. Je sais que William n'hésiterait pas une seconde à me malmenier ; alors, pour ne pas me donner en spectacle, je me glisse prudemment à l'intérieur de la Lexus et referme doucement la porte.

— Merci, dit-il en se radossant à son siège avec soulagement.

Le chauffeur accélère et je pose mon sac sur mes genoux, tripotant nerveusement la boucle pour ne pas rester sans rien faire en attendant qu'il commence à parler.

— Y a-t-il une parole qui pourrait te convaincre qu'il n'est pas pour toi ?

Je soupire, exaspérée, et me laisse aller contre le dossier de la banquette.

— Tu as dit que tu ne me tiendrais pas la jambe.

— Non, j'ai dit que je n'avais jamais tenu de jambes pendant une heure. Mais il y a un début à tout.

— Super, dis-je entre mes dents. Je dîne avec lui ce soir.

— Pour quoi faire ?

— Parler.

— De quoi ?

— Je crois que tu le sais.

— Que s'est-il passé dans cet hôtel ?

— Rien.

Je réponds sans desserrer les mâchoires. Je me faisais des illusions en pensant qu'il lâcherait l'affaire. Je refuse de le lui dire, même si je le soupçonne de parfaitement le savoir. De toute manière, je ne serais même pas capable de raconter les choses. J'ai déjà bien assez de mal à les penser.

— Rien ? répète-t-il d'une voix songeuse. Alors, c'est parce qu'il ne s'est *rien* passé que tu ressembles à une petite chatte effrayée ?

— Exactement, dis-je d'un ton sec.

Il a des soupçons, et j'ai horreur de ça. Je ne les confirme pas.

— Bien sûr, soupire-t-il. Ce qui m'inquiète, c'est que tu en redemandes. On dirait que tu n'en as pas eu assez.

— Assez de quoi ?

— Assez de Miller Hart.

Je dois résister à mon envie de hurler : « Ce n'était pas Miller Hart ! »

— Où avez-vous rendez-vous ? continue-t-il après m'avoir observé attentivement quelques moments.

— Je ne sais pas. Il m'a donné l'adresse d'un restaurant.

— Fais voir.

Je commence à m'impatisser. Je fouille dans mon sac, sors le reçu et le lui tends sèchement sans le regarder.

— Tiens.

Il me prend le papier des mains et je l'entends siffler pensivement.

— Bel endroit. Je t'y conduirai.

— Tu plaisantes ? dis-je en tournant vers lui des yeux incrédules. Je m'y rendrai par moi-même.

Je ne veux pas que William s'en mêle. Trop de gens le font déjà sans connaître toute l'histoire. Et leur acharnement à m'empêcher de voir Miller me laisse imaginer le degré de pression auquel je devrais faire face s'ils la connaissaient.

— Je me contenterai de te déposer.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Soit tu acceptes que je t'y conduise, soit tu n'y vas pas, déclare-t-il avec le plus grand sérieux.

— Pourquoi fais-tu ça ?

Je pose la question, mais ses raisons sont parfaitement claires.

— Es-tu en train d'essayer de soulager ta culpabilité ?

— Quoi ? réplique-t-il, sur la défensive.

Je suis à la fois curieuse et agacée.

— Gracie. Tu n'as pas été là pour elle, et maintenant tu cherches à te racheter en m'aidant ?

— Ça n'a aucun sens ! ricane-t-il en détournant le regard.

Au contraire. C'est parfaitement sensé.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, William. Je ne suis pas ma mère !

Quand son visage séduisant se tourne lentement vers moi, toute trace de l'amusement qui s'y trouvait a disparu, comme si elle n'y avait jamais été. Il affiche un air grave.

— Alors, que faisais-tu dans son club ?

Je reste un instant bouche bée.

— Je...

Ses sourcils gris se soulèvent légèrement, et son expression interrogatrice me fait m'enfoncer dans mon siège. J'ouvre la bouche pour parler, mais rien ne se produit, ce qui incite William à se rapprocher.

— Tu le punissais, n'est-ce pas ?

Je suis pétrifiée par cette soudaine prise de conscience ; la dure et froide vérité me paralyse.

— Je ne...

Mais je suis incapable de terminer ma phrase.

William se radosse lentement à son siège et pose son regard sur mes doigts, qui jouent avec ma bague.

— Tu ressembles plus à ta mère que tu ne le réalises, Olivia.

Il referme doucement sa main sur la mienne et commence à faire tourner ma bague à ma place.

— Mais il ne faut pas croire que ce soit une mauvaise chose. C'était une femme magnifique et passionnée, dotée d'un esprit addictif.

Une boule d'angoisse aussi grosse que Londres s'est formée dans ma gorge, et je détourne la tête pour regarder par la vitre afin qu'il ne voie pas mes larmes. Je ne veux pas lui ressembler. Elle est égoïste, naïve, irréfléchie. Je ne veux être rien de tout cela.

Soudain, tandis que je laisse libre cours à mes larmes, je sens qu'il fait tourner en silence la bague autour de mon doigt. Il ne dit plus rien, et moi non plus.

À mon grand soulagement, je constate que Nan n'est pas à la maison. Elle m'a laissé une casserole de ragoût, ainsi qu'un mot m'informant qu'elle est sortie avec George. Je mets la main sur mon nouveau téléphone et lui laisse un message pour lui dire que je suis sortie avec Sylvie et lui donner mon nouveau numéro. Puis je passe une heure à me rendre présentable, et encore plus à me préparer mentalement.

À six heures et demie, je descends l'allée du jardin jusqu'à la Lexus qui m'attend. Le chauffeur m'ouvre la porte et je me glisse à l'intérieur sans rien dire, sentant immédiatement ses yeux gris sur moi.

— Tu es charmante, me dit William d'une voix sincère, et je tourne la tête pour voir qu'il contemple ma robe noire courte, une des trois robes de soirée dont je dispose.

— Merc...

Une sonnerie de téléphone que je ne connais pas m'interrompt, mais William ne fait aucun geste pour sortir son portable. Après quelques sonneries, je me rends compte qu'elle provient de mon sac. Je fouille à l'intérieur, repère mon iPhone et regarde l'écran. Je relève alors la tête vers William en fronçant les sourcils.

— C'était juste pour vérifier, dit-il, tout sourire, en sortant sa main pour mettre fin à l'appel sur son propre portable.

— Tu n'as rien de mieux à faire qu'à me servir de taxi ? dis-je en rangeant mon téléphone dans mon sac.

— J'ai plein de choses à faire, et l'une des plus importantes est de m'assurer que tu ne retombes pas en chute libre dans son monde.

— Tu es un hypocrite, dis-je d'un ton accusateur (à juste titre ou pas, je m'en fiche, à présent). Ton monde, le sien, c'est plus ou moins le même bazar. Comment peux-tu prétendre le connaître aussi bien ?

— Il arrive que nos deux mondes entrent en collision, répond-il vivement et sans trahir la moindre émotion.

— En collision ? dis-je, intriguée, un peu déconcertée aussi, et je m'arrête un instant sur le mot « collision ».

Ce terme suggère un choc violent. Il aurait pu dire « se rencontrent » ou « se croisent », mais il ne l'a pas fait.

Il se penche vers moi et dit dans un léger murmure :

— J'ai une morale, Olivia. Miller Hart n'en a pas. Et cela a causé des frictions entre *nos deux mondes*. Je désapprouve la manière dont il conduit ses affaires et je n'ai pas peur de le lui faire savoir, en dépit de son tempérament meurtrier.

Je me pelotonne sur mon siège, incapable de répondre à cela. J'ai vu comment Miller menait ses affaires et j'ai vu son tempérament meurtrier.

— Il peut changer, dis-je tout bas, consciente de n'avoir insufflé aucune confiance dans mon intonation.

William part d'un rire sardonique qui montre qu'il est tout aussi sceptique que moi.

— Je préférerais que tu me déposes au coin de la rue, dis-je avec assurance, sachant que Miller n'appréciera certainement pas de voir un autre homme me déposer, et surtout pas William, puisque leurs mondes entrent en collision, à l'occasion. Je ne veux pas que ce soir soit l'une de ces « occasions ».

— Bien sûr.

— Merci.

— Dis-moi, commence-t-il, comment une gentille jeune fille équilibrée comme toi a pu tomber amoureuse d'un homme comme Miller Hart.

Comme Miller Hart ? Gentille et équilibrée ? Je me triture le cerveau en quête d'une réponse. N'en trouvant aucune, j'utilise les mots de Nan.

— On ne choisit pas de qui on tombe amoureux.

— Tu as peut-être raison.

— Je sais que j'ai raison, dis-je pour moi-même.

J'en suis la preuve vivante.

— Et, sachant ce que tu sais, tu continues à éprouver les mêmes sentiments ?

— Je sais qu'il n'a pas été avec une autre femme depuis qu'il m'a connue.

— Il a eu des rendez-vous, Olivia, et, s'il te plaît, n'essaie pas de me dire le contraire. N'oublie pas qu'il n'y a rien que j'ignore.

— Dans ce cas, tu sais qu'il n'a couché avec aucune d'elles, dis-je d'une voix grinçante, sentant ma patience s'épuiser.

— Et j'aimerais beaucoup savoir comment il a réussi ce prodige, fait William d'un ton songeur.

Je ne relève pas. Je me contente de me réjouir qu'il n'ait pas remis en doute mon affirmation.

— J'ai une question. Sans doute la plus importante de toutes.

— Laquelle ?

— Est-ce qu'il t'aime ?

Ma résolution flanche devant la parfaite pertinence de sa question. La moindre des choses serait que je réponde oui à cette question. William le sait. Je le sais. Je ne devrais même pas envisager la possibilité d'exposer mon cœur brisé à plus de chagrin sans une réponse affirmative.

— Il est « fasciné » par moi, dis-je en me tournant vers la vitre, avec l'impression d'être une jeune idiote.

— La fascination est-elle la même chose que l'amour ?

— Je ne sais pas, dis-je dans un murmure à peine perceptible, mais je sais qu'il m'a entendue, car il pose sa paume sur mon genou et le frotte gentiment.

— Il y a le temps de la parole, dit-il tout bas. Puis il y a celui de la réflexion.

J'acquiesce d'un hochement de tête, me sentant étrangement rassurée par sa caresse affectueuse. Alors, je parlerai, puis je réfléchirai, mais, peu importe ce que Miller me dira, je ne pense pas vraiment que cela diminuera ou amoindrira ma fascination pour l'*escort boy* le plus réputé de la capitale. Je le voudrais, mais je suis lucide. Je suis piégée dans son monde sombre et déconcertant, et je ne crois absolument pas que quoi que ce soit puisse m'en libérer, pas même William, quels que soient ses efforts.

Le chauffeur ne me dépose pas au coin de la rue comme prévu, mais s'arrête

juste devant le restaurant, et William ne fait aucune remarque. Alors que je m'apprête à lui signaler son erreur, j'aperçois Miller debout sur le trottoir. Il m'attend, et je devine au regard méfiant qu'il pose sur la Lexus qu'il l'a reconnue. Ce qu'il ignore, c'est que je suis à l'intérieur.

— S'il te plaît, dis-je en me tournant vers William, paniquée, demande à ton chauffeur de s'arrêter dans la prochaine rue.

— Inutile.

Sans considérer ma requête, il descend prestement avec une assurance et une superbe inégalées, et j'ai envie de ramper sous le siège pour me cacher. Je ne vérifie pas la réaction de Miller. Pas besoin. Je sens déjà l'air se figer autour de moi, et il ne m'a pas encore aperçue.

J'entends William appeler d'une voix tendue :

— Hart !

Puis ma porte s'ouvre et William me regarde en me tendant la main. J'ai envie de lui crier après pour sa fourberie ; il affiche un air menaçant et j'ai déjà vu Miller soumis à la menace. C'est effrayant.

Je ferme les yeux tout en inspirant à fond pour prendre confiance et sors lentement en déclinant l'offre de William. Une atmosphère glaciale m'enveloppe, qui n'a rien à voir avec les conditions météorologiques. Je me tourne alors vers Miller. Ses yeux bleus s'arrondissent légèrement et sa mâchoire ombragée de barbe se contracte, mais il reste silencieux, tandis que William m'accompagne jusqu'à lui. Miller, comme à son habitude, produit une impression indescriptible dans son complet gris sombre, sa chemise bleu pâle – cravate parfaitement nouée – et ses richelieus fauves. Son regard, bien que choqué, scintille à mon approche ; sa chevelure sombre est un dédale de crans, et son grand corps est incroyablement saisissant.

Pendant que je m'approche, il lance à William un regard froid avant de ramener les yeux vers moi et de poser sa main sur ma nuque pour m'entraîner en avant.

L'atmosphère glaciale est toujours aussi lourde, mais il s'y mêle à présent une délicieuse chaleur née de nos retrouvailles. Il se penche lentement vers moi et esquisse un sourire, ce qui me rappelle combien le sien est merveilleux et qu'il y a bien longtemps que je ne l'ai pas admiré.

Il cligne lentement des yeux (un autre de ses adorables traits) et pose doucement ses lèvres sur les miennes. Je sais que ce geste fait tiquer William derrière moi, mais rien ne m'empêchera de m'imprégner de Miller. Pas même moi.

— Tu fais pâlir de jalousie la perfection même, splendide créature.

Il dépose un bisou sur mes lèvres et se recule pour capter mon regard.

— Merci d’être venue.

Je me sens complètement stupide, avec William qui joue la nounou derrière moi. Je me retourne et le vois qui nous observe attentivement.

— Tu peux partir, maintenant.

Je sens le bras de Miller s’enrouler autour de ma taille et m’attirer contre son torse. Il n’a pas tenu le moindre compte de ma condition interdisant tout contact, et je n’ai rien fait pour l’en empêcher. Il est en train de marquer son territoire.

L’homme aux cheveux grisonnants s’éloigne lentement, sans décoller les yeux de Miller jusqu’à ce qu’il soit à sa voiture.

— Je sais que tu as des efforts à faire niveau morale, Hart, mais je te demande – aimablement – de bien vouloir te comporter comme il faut, cette fois.

William émet sa demande avec calme, mais son ton est baigné de menace.

— Ne doutez pas de ma morale quand il est question d’Olivia Taylor, monsieur Anderson.

Je sens sa main s’affermir sur mon cou.

— N’en doutez jamais.

L’animosité réciproque entre ces deux hommes puissants donne le tournis. Ma tête abonde de questions, d’associations et de « mondes qui entrent en collision ». Et ils trônent au sommet de la liste de sujets à aborder avec Miller.

— Comporte-toi comme il faut, répète William avant de tourner ses yeux gris vers moi. Tu m’appelles.

Il monte lestement dans la voiture sans attendre que j’acquiesce et démarre rapidement, me laissant nerveuse au bord du trottoir. Je m’arme de courage pour affronter la salve de questions de Miller.

Il reste un moment silencieux. Quand il se décide à parler, il n’a pas du tout la réaction que j’attendais.

— Eh bien, quelle surprise ! murmure-t-il d’un air pensif, intrigant. Comment se fait-il que William Anderson t’accompagne ?

Je suis estomaquée.

— N’oublie pas que c’était le maquereau de ma mère, dis-je en gardant pour moi les informations que j’ai récemment apprises.

Je sais que Miller n’apprécierait pas non plus que je lui rappelle ma rencontre avec William durant ma fugue. Alors, je fais aussi l’impasse sur cet épisode.

— Pendant que nous abordons le sujet, dis-je du tac au tac en me retournant dans ses bras pour me reculer, comment se fait-il que je sois dans tes bras ?

Il me regarde, un peu médusé.

— Tu as déjà failli à ton engagement de ne pas me toucher ni m’embrasser.

Il se penche vers moi pour déposer un baiser espiègle sur mes lèvres, et, pauvre de moi, je ne fais rien pour l’en empêcher.

— Il serait ridicule de réinstaurer cette règle maintenant.

Ses yeux scintillent et son visage irradie d’un triomphe invisible. « Ridicule » parce qu’il était couru que je céderais ? Ou parce que je savais pertinemment où je risquais de finir si je cédaï, à savoir dans le lit de Miller, pour qu’il m’honore ?

— Ça ne serait en rien ridicule !

Laisser Miller m’honorer à sa guise a beau être l’issue ultime à mes problèmes, il faut que je reste forte, quelle que soit mon envie de le laisser m’adorer et m’enlever dans son monde étourdissant de plaisirs.

— Peut-on aller dîner ?

— Oui, dit-il en esquissant un geste en direction de la chaussée.

Je suis son regard et aperçois sa voiture.

— Après toi, dit-il.

Mon front se plisse et je pars vers le restaurant. Mais j’ai à peine le temps de faire trois pas.

— Mauvaise direction, annonce-t-il simplement en me prenant la nuque pour me guider vers sa voiture.

— Nous avions convenu de *discuter* autour d’un dîner. Tu avais accepté.

— Oui. J’ai accepté de te *retrouver* au restaurant. Mais tu n’as jamais précisé que le dîner et la discussion devaient avoir lieu ici.

Je lâche un rire nerveux en me demandant où il compte les organiser.

— Tu joues avec les mots.

— Je peux t’assurer que je ne joue pas.

Il me fait traverser la chaussée d’un pas tranquille et m’installe dans sa voiture.

— Nous dînons à mon appartement, annonce-t-il.

La portière se referme et le loquet s’enclenche.

Je pète un câble. Aller chez Miller est une très, très mauvaise idée. J’essaie d’ouvrir la portière, en pure perte. J’ai entendu le verrouillage s’activer. J’entends à nouveau le même son et retente ma chance sur la poignée, mais sans résultat. Miller se glisse à côté de moi.

— C’est un kidnapping ! dis-je en protestant. Je ne veux pas aller à ton appartement.

— Pourquoi ? demande-t-il, démarrant et tirant sa ceinture de sécurité.

— Parce que... je..., parce que... ça va...

— ... naturellement nous amener à faire l'amour ?

Il tourne lentement son regard vers moi. Un regard sérieux.

Ces mots seuls accéléraient déjà mon pouls. Maintenant, j'ai chaud et je me sens lascive et vulnérable, autant d'émotions dangereuses quand on se trouve aux côtés de Miller Hart.

— Parle, dis-je.

Il remue sur son siège et pose son avant-bras sur le volant. Il perçoit très bien mon excitation. Je suis essoufflée.

— Je t'ai toujours promis que je ne t'obligerai jamais à faire quoi que ce soit contre ton gré, pas vrai ?

J'acquiesce.

Il sourit légèrement et se penche pour réarranger mes cheveux blonds.

— Sais-tu combien j'ai du mal à me retenir de te toucher, spécialement quand je sais que tu en as toi aussi envie ?

— Je veux qu'on parle.

Ayant puisé dans mes toutes dernières forces pour formuler ma demande, je suis maintenant totalement à sa merci s'il décide d'y opposer une fin de non-recevoir.

— Et moi, je veux t'expliquer. Mais je préférerais le faire chez moi, où nous serons plus tranquilles.

Il ne dit plus rien et ramène son attention sur la route pour s'engager sur la chaussée. Il ne m'adresse aucune parole ni aucun regard. La seule chose sur laquelle je peux concentrer mon esprit agité de questions sont les paroles de *Glory Box*, la chanson de Portishead, qui résonnent dans l'habitacle.

Elles s'enfoncent dans mon crâne et me donnent le tournis. J'entends alors Miller se prononcer trois mots à lui-même, si bas que je les saisis à peine.

— Je le ferai.

Je regrette d'avoir insisté pour qu'il s'abstienne de tout contact. Je suis près de m'écrouler en arrivant au neuvième étage, l'avant-dernier avant son penthouse, et le regard malicieux de Miller indique clairement qu'il devine mon regret. Mais mon visage échauffé et mes chevilles douloureuses me rappellent aussi la première question que je désire lui poser.

Quand il ouvre la porte noire laquée et s'écarte sur le côté pour dévoiler l'intérieur de son appartement palatial, je sens l'envie de courir me submerger.

— Comme je n'ai pas le droit de te retenir physiquement, je te demanderai de ne pas t'enfuir.

Je tourne la tête vers lui et vois deux yeux bleus me supplier. Ce soir, il se comporte en homme respectueux et aimant, ma personnalité favorite entre toutes.

— Je ne m'enfuirai pas, dis-je en franchissant le seuil avant de contourner d'un pas hésitant la table dans l'entrée.

La porte se referme derrière moi, et Miller s'approche dans mon dos, ses jolis souliers résonnant sur le carrelage.

— Veux-tu du vin ? demande-t-il en ôtant sa veste pour la poser soigneusement sur le dos d'une chaise.

— De l'eau, s'il te plaît.

Je suis assoiffée après mon marathon dans l'escalier. De plus, j'ai besoin d'avoir l'esprit clair.

— À ta guise, dit-il en disparaissant dans la cuisine pour revenir rapidement avec une bouteille d'eau de source et un verre.

Il marche alors jusqu'à son meuble à alcool, se verse deux doigts de scotch, puis se tourne vers moi et porte lentement le verre à ses lèvres. Je dois détourner les yeux pour échapper à la vision de rêve. Il sait très bien l'effet que ses lèvres me font et il les exhibe sans aucune pudeur.

— Ne me prive pas de ton visage, Olivia.

Je rétorque calmement :

— Et toi, ne me prive pas de ton respect.

Il ne trouve rien à répondre.

— Assieds-toi.

— Je croyais que nous devions dîner ?

— C'est ce que nous faisons.

— Dans le salon ? dis-je avec sarcasme.

Je connais Miller Hart et son obsession de la perfection. Il n'y a pas la moindre chance qu'il consente à dîner en posant son assiette sur ses genoux.

— Nous n'avons pas besoin de...

— Si. Je suppose que nous allons dîner dans la cuisine.

Je prends le verre d'eau qu'il me tend et le laisse se diriger vers la cuisine. Je m'arrête une seconde sur le seuil et pousse un petit hoquet de surprise.

— Tu ne m'as pas donné le temps d'apporter les dernières touches, murmure-t-il derrière moi. Les chandelles et la musique.

Une odeur délicieuse emplit la pièce, et la table est dressée avec une perfection typique de Miller. Je pourrais tout aussi bien être entrée au Ritz par erreur.

— Tout est... parfait, dis-je tout bas.

— C'est loin d'être parfait, répond-il en s'avançant près de moi.

Il pose son verre, le déplace de quelques millimètres, puis allume les chandelles au centre de la table. Il repart vers la cuisine, posant au passage son iPhone dans la station d'accueil avant d'appuyer sur une série de boutons. Je suis en train de le fixer quand le morceau *Explosions* d'Ellie Goulding sort des haut-parleurs. Miller se tourne lentement face à moi.

— Ce n'est toujours pas parfait, dit-il en s'approchant tranquillement de moi.

Il lève la main d'un geste hésitant, sollicitant mon accord d'un regard. Je hoche la tête et il saisit délicatement ma main, alors que je le suis dans la cuisine. Une chaise est tirée à l'une des extrémités de la table et il me libère en m'invitant à m'asseoir. J'obéis et le laisse pousser ma chaise en place.

— Maintenant, c'est parfait, murmure-t-il à mon oreille en me mordillant le lobe, ce qui me plonge dans un abîme de désir.

Chaque fibre de mon être est tendue et il le sait. Après avoir pris soin de me gratifier pendant quelques secondes insupportables de son souffle chaud contre mon oreille, il se redresse lentement et arrache son corps à ma présence.

— Du vin ? propose-t-il.

Je ferme un instant les yeux pour rassembler les forces qui m'abandonnent.

— Non, merci.

— L'absence d'alcool n'émoussera pas ton désir pour moi, Olivia.

Il dépose une serviette en tissu sur mes genoux avant de s'asseoir sur la chaise à l'autre extrémité de la table. Il a évidemment raison, mais m'abstenir de l'alcool m'aidera peut-être à garder les idées claires.

— La distance te convient-elle ? demande-t-il en indiquant d'un geste de la main l'écart qui nous sépare.

Non, pas du tout. Il semble bien trop loin, mais il serait stupide de le lui dire. Même si je n'ai pas besoin de le faire. Il le sait parfaitement. Je hoche la tête en contemplant la table et me sens nerveuse comme chaque fois que je contemple une table dressée par Miller.

— Que vas-tu me donner à manger ?

Il contient un sourire et se verse du vin rouge dans un des grands verres à vin.

— Je ne peux rien te donner d'où je me trouve.

Je me mords la lèvre et me retiens de jouer avec la fourchette près de mon assiette, sachant que je ne pourrai jamais la remettre parfaitement en place.

— Tu aimes que je te donne à manger ? demande-t-il.

Mes yeux se déplacent de la table parfaite à son visage parfait.

— Tu connais la réponse à cette question.

Des images de fraises et de flaques de chocolat noir surgissent dans mon esprit.

— C'est vrai. Et je n'ai pas besoin de te dire à quel point j'aime te nourrir.

Je hoche la tête en silence, repensant à la satisfaction sur son visage.

— Et te vénérer.

Je me tortille sur ma chaise pour tenter de repousser l'arrivée des palpitations entre mes cuisses. Quelle que soit la personnalité qu'il endosse, il me piège chaque fois.

— Nous sommes censés discuter, dis-je afin d'éloigner l'idée de Miller me donnant du plaisir, les images de fraises recouvertes de chocolat chaud, et son magnétisme en général.

— C'est ce que nous faisons.

— Pourquoi as-tu si peur des ascenseurs ?

J'attaque là où ça fait mal, mais me sens aussitôt coupable en le voyant baisser légèrement la tête.

Il se ressaisit vite.

— J'ai la phobie des espaces clos, dit-il en faisant pensivement tourner le vin dans son verre, le regard rivé sur moi. C'est pourquoi tu ne me convaincras jamais de me cacher dans un placard.

Son aveu et le souvenir de ma suggestion maladroite l'autre nuit dans la chambre accroissent ma culpabilité.

— Je ne savais pas.

Je me rappelle aussi son visage terrifié quand j'avais refusé de sortir de

l'ascenseur. Je l'avais compris en m'enfuyant de l'hôtel et m'en étais servi contre lui.

— Normal. Je ne te l'avais pas dit.

— D'où vient cette peur ?

Il hausse légèrement les épaules et détourne le regard.

— Je ne sais pas. Beaucoup de gens ont peur de certaines choses sans avoir d'explication.

— Mais toi, tu en as une.

Il refuse de me regarder.

— Ce n'est pas poli de détourner les yeux quand je te parle, ou de ne pas répondre quand je te pose une question.

Ses yeux bleus remplis de contrariété croisent lentement les miens.

— Tu réfléchis trop, Olivia. J'ai la phobie des espaces fermés, c'est tout. Le sujet est clos.

— Et qu'en est-il de ton obsession bizarre de l'ordre ?

— J'apprécie la valeur des choses qui m'appartiennent. Ça ne fait pas de moi quelqu'un de bizarre.

— Ça dépasse la simple appréciation. Ce sont des TOC. Tu es malade.

Miller reste un instant sans voix.

— Je suis malade parce que j'aime que les choses soient en ordre ?

Je lâche un soupir prudent tout en me retenant de poser mes coudes sur la table.

Il n'admettra pas son obsession malade de l'ordre, et je n'obtiendrai rien non plus en ce qui concerne sa claustrophobie. Mais ce sont des sujets sans importance en comparaison du reste. Il y a des questions plus graves à aborder.

— Pourquoi le titre dans le journal a-t-il été changé ?

— Je réalise que ça peut paraître ambigu, mais c'était dans ton intérêt.

— Comment ça ?

Ses lèvres se figent en un rictus.

— Pour te protéger. Crois-moi.

— Te croire ?

Je me retiens de lui rire au nez.

— Je t'ai cru à propos de tout ! Depuis quand es-tu l'*escort boy* le plus connu de Londres ?

Je crache la question avec une acidité qui me brûle presque la bouche.

— Tu es certaine de ne pas vouloir de vin ?

Il lève la bouteille et m'adresse un regard plein d'espoir. C'est là une tentative pitoyable d'éluder ma question.

— Non, merci. Je veux bien que tu me répondes, en revanche.

— Que dirais-tu de quelques hors-d'œuvre alors ?

Sans attendre ma réponse, il se lève et marche jusqu'au réfrigérateur. J'ai l'estomac si noué et tant de questions bouillonnent dans ma tête que je ne peux rien avaler, et je ne pense pas que les réponses qu'il me donnera réveilleront mon appétit. Il ouvre l'énorme réfrigérateur miroir et en sort un plateau. Puis il referme la porte. Mais, au lieu de revenir à la table, il s'affaire sur le contenu du plateau, déplaçant une chose, en faisant pivoter une autre. Il essaie de gagner du temps, et, lorsqu'il jette un regard discret dans le miroir devant lui, il me surprend en train de l'observer. Il sait que je vois clair dans son jeu.

— Tu as dit que tu étais prêt à répondre à mes questions, dis-je sans le quitter des yeux.

Il contemple brièvement le plateau, puis se tourne lentement vers moi en soupirant et regagne la table en dégageant au passage sa mèche rebelle de son front. Je manque de m'étrangler quand il dépose avec précision le plateau sur la table et que je découvre une pile d'huîtres.

— Sers-toi, dit-il avec un geste vers le plateau en argent avant de s'asseoir.

Je décline son offre, agacée par son choix en matière de hors-d'œuvre, et réitère ma question.

— Depuis combien de temps ?

Il saisit trois huîtres et les dépose soigneusement dans son assiette.

— Il y a dix ans que je suis *escort boy*, répond-il en choisissant de ne pas me regarder.

Je me retiens de hoqueter de surprise et bois un peu d'eau à la place pour rafraîchir ma bouche devenue soudain sèche.

— Qu'est-ce qui te vaut cette réputation ?

— Mon absence de pitié.

Cette fois, un hoquet de stupeur m'échappe, et je m'en veux horriblement. Ça n'a pourtant rien d'une révélation pour moi. J'ai fait l'expérience de cette absence de pitié.

Il constate mon émoi, mais poursuit tout de même :

— Le fait qu'à l'intérieur d'une chambre, je sois méchant. Je n'aime pas, je ne ressens rien, et ça ne me pose aucun problème. Les femmes raffolent de moi, et les hommes n'arrivent pas à comprendre pourquoi.

— Elles paient pour que...

— ... je sois le meilleur coup de leur vie, dit-il en terminant ma phrase. Et, pour avoir ce privilège, elles paient des sommes indécentes.

— Je ne saisis pas.

Je secoue la tête, mes yeux courant d'un bout à l'autre de la table impeccablement dressée.

— Tu ne les laisses ni t'embrasser ni te toucher ?

— Pas quand je suis nu, non. Pas dans l'intimité. Je me comporte en parfait gentleman lors des rendez-vous, Olivia. Elles peuvent me toucher à travers mes vêtements, se caresser pendant que je les regarde, mais leur emprise sur moi s'arrête là. Je suis le mélange parfait de ce qu'elles attendent d'un homme : arrogant, attentionné, habile...

Je grimace intérieurement.

— Et toi ? Tu en tires du plaisir ?

— Oui, reconnaît-il. C'est moi qui suis au contrôle une fois dans la chambre et je jouis chaque fois.

La sincérité de sa réponse me fait tressaillir et je détourne la tête, prise de dégoût et blessée.

— D'accord.

— Montre-moi ton visage, réclame-t-il d'un ton brusque.

Je lève automatiquement la tête pour m'apercevoir que la douceur a remplacé la froideur dans ses yeux.

— Mais rien de tout cela ne peut se comparer au plaisir que me procure le fait de te vénérer.

— J'ai désormais beaucoup de mal à voir cet homme en toi.

La douceur de son expression se transforme en affliction.

— Je regrette tellement que tu m'aies ajoutée à leur nombre.

— Pas plus que moi, murmure-t-il en se laissant aller sur sa chaise. Dis-moi qu'il y a un espoir.

Je n'ai qu'une seule image en tête, et c'est celle de Miller dans cette chambre d'hôtel. Je ressens toujours du désir pour lui, mais notre brève conversation a précipité sur moi la réalité crue de sa vie. Je n'ai pas la force suffisante pour gérer cela. Si je le laisse entrer de nouveau dans ma vie, j'expose le reste de mon existence à la torture et peut-être même au regret. Rien ne me fera oublier l'amant sans pitié. Tout ce que je verrai quand il me prendra, ce sera une brume rouge de chagrin. Ma vie a déjà été assez difficile. Je ne peux décemment pas la compliquer davantage.

— Je t'ai posé une question, dit-il calmement.

Au ton de sa voix, je devine qu'il est en train de basculer vers sa personnalité brusque et arrogante, sans doute parce qu'il a vu ma consternation. Je jette un

coup d'œil vers lui et l'arrogance est bien là. Je la vois. Il ne flanchera pas si facilement.

— Et la femme de Madrid ?

— Je n'ai pas couché avec elle.

— Alors, pourquoi y es-tu allé ?

— Je m'y étais déjà engagé.

Sa réponse est froide et cinglante, mais, étrangement, je le crois. Ça ne rend pas pour autant la chose plus facile à accepter.

— Je peux utiliser tes toilettes ?

Je me lève de table, et son regard me suit.

— Une fois que tu auras répondu à ma question. Y a-t-il un espoir ?

Je mens en posant ma serviette sur ma chaise.

— Je n'ai pas encore la réponse.

— Peut-être l'auras-tu une fois que tu seras allée aux toilettes.

— Je ne sais pas.

— Ne réfléchis pas trop, Olivia.

— Je dirais que c'est impossible après les informations que tu viens de me livrer, tu ne crois pas ?

Je suis tiraillée entre deux directions : d'un côté, j'ai envie d'écouter William, car je suis certaine qu'il a raison ; de l'autre, j'ai envie de faire confiance à mon cœur, car je me dis qu'il existe une petite chance que je puisse aider Miller. Mais la certitude l'emporte toujours sur une petite chance. Le dilemme est trop fort. Je suis déchirée.

Miller m'observe attentivement. Nerveusement.

— Tu vas t'en aller, n'est-ce pas ?

— J'ai posé les questions que j'avais à poser. Je n'ai jamais dit que je resterais après que tu y auras répondu. Ni que j'aimerais ou que j'accepterais tes réponses.

La certitude l'emporte. J'écoute William. Je m'empresse de quitter la cuisine pour échapper à l'intensité qu'il dégage.

— Olivia !

Ouvrant la porte à la volée, je sors en courant de son appartement, sachant qu'il ne me laissera jamais partir de mon plein gré. Mon esprit bouleversé parvient à grand-peine à repérer l'itinéraire le plus sûr pour sortir de son immeuble. Je me dirige droit vers l'ascenseur. Le cœur battant de façon chaotique, la respiration paniquée et frénétique, j'enfonce le bouton de l'ascenseur.

— Olivia, ne monte pas dans cet ascenseur, s'il te plaît !

En entendant ses pas lourds dans le couloir, j'appuie à répétition sur le bouton en métal en jurant, car j'attends une éternité que les portes s'ouvrent.

— Olivia !

Je m'engouffre à l'intérieur, presse le bouton du rez-de-chaussée et me colle contre le mur du fond. C'est cruel de ma part, mais mon désespoir annule toute culpabilité que je pourrais éprouver en utilisant son point faible contre lui. Je savais qu'il serait là à temps, mais je sursaute tout de même quand son bras surgit et bloque la fermeture des portes pour les forcer à se rouvrir. La sueur luit sur son front, la peur se lit dans ses yeux écarquillés.

— Sors de là ! hurle-t-il, ses larges épaules se contractant.

— Non.

Sa mâchoire est si crispée qu'elle semble sur le point de se rompre.

— Sors de ce putain d'ascenseur !

Je reste silencieuse et me colle encore plus au mur. Il fulmine de rage, et c'est effrayant.

— Comment peux-tu faire ça ? dit-il d'une voix pantelante en empêchant une nouvelle fermeture des portes. Mais comment ?

— Je ne peux pas être avec toi, Miller.

Ma voix est à peine perceptible sous le bruit conjugué de sa respiration forcée et des martèlements de mon cœur.

— Livy, je t'en supplie, ne me fais pas ça une seconde fois.

Il commence à trembler, ses yeux passant constamment de moi à la cabine de l'ascenseur.

— Je n'arrive pas à oublier cet homme, dis-je avant de tendre le bras et d'enfoncer à nouveau le bouton.

— Putain ! crie-t-il en lâchant les portes qui se mettent à se fermer. Je refuse d'abandonner, Olivia.

Ses yeux prennent un air absent, son expression se durcit.

— Je refuse de perdre.

— Tu as déjà perdu, dis-je tout bas avant que son visage disparaisse.

Je ne sais pas comment je me suis retrouvée ici. Probablement afin de me confirmer dans ma décision. Revoir le lit à baldaquin, la chambre somptueuse et les images de moi attachée renforcent ma détermination. Mais ça décuple aussi ma douleur.

Debout au milieu de cette chambre d'hôtel, je contemple les lieux et me torture de plus belle en priant pour trouver la force d'y survivre. M'enfuir. Disparaître pour toujours. Je ne vois pas d'autres moyens. Ma peau frémit et j'ai froid. Mes yeux sont rougis par les larmes. Il faut que je poursuive et que je réalise les projets que j'ai tant de fois entamés. Il faut que je parte quelque temps, que je mette de la distance entre nous en espérant que le dicton « loin des yeux, loin du cœur » soit vrai. Pour lui comme pour moi.

— Pourquoi es-tu venue ici ?

La question s'élève au-dessus du bruit assourdissant du sang battant à mon oreille et me ramène dans l'atmosphère glaciale de la chambre.

— Pour me convaincre que je fais le bon choix.

— Te semble-t-il bon ?

— Non, c'est vrai.

Rien ne me semble juste. Tout paraît clocher. Le cliquetis de la porte me tire de ma rêverie et je me retourne pour me retrouver face à un homme anéanti, les cheveux en bataille, le costume froissé. Mais un soulagement se lit dans ses yeux bleus.

— Je refuse de perdre, dit-il en mettant sa main dans sa poche. Je ne *peux* pas perdre, Olivia.

Des larmes se mettent à couler sur mes joues. Je me tiens devant lui, vaincue.

Conquise. Ses yeux se vident de toute expression, et il s'affale contre la porte. Le spectacle de Miller Hart tentant de contenir ses larmes me fend le cœur et fait vaciller mes genoux.

Mon corps s'écroule au sol. Mon menton percute ma poitrine, et mes cheveux me tombent de part et d'autre du visage. Je fonds en larmes. L'homme brisé qui se tient devant moi a toujours laissé mes yeux brûlants, mais, cette fois, ce n'est pas le plaisir de contempler sa beauté qui me brûle. Cette fois, c'est de le voir si torturé. Désespéré. Anéanti.

En une fraction de seconde, il m'engloutit. Ses bras chauds m'enveloppent et me serrent, je blottis ma tête contre son torse.

— Ne pleure pas, murmure-t-il en m'attirant sur ses genoux. J'ai besoin que tu sois forte pour moi.

Il me prend dans ses bras et m'emporte jusqu'au lit.

— C'est fini, dit-il en me déposant délicatement avant de s'étendre sur moi, enfouissant son visage dans mon cou.

Je ne résiste pas. Je laisse son corps se fondre dans le mien, sa force s'infiltrer en moi, et je me cramponne à lui comme à une bouée de sauvetage. Et il fait de même. L'un étreint l'autre, et nos cœurs tambourinent fort et en rythme. Je les entends battre. Nous revenons tous deux à la vie.

Il lève lentement la tête et je fixe bientôt deux yeux bleus remplis d'angoisse.

— Je suis affreusement désolé.

Il essuie mes larmes.

— Je sais que j'ai fui, moi aussi, mais à présent je l'accepte.

Il se penche vers moi et m'embrasse tendrement. J'ai autant envie de ses lèvres douces que j'en ai besoin.

— J'ai besoin que tu l'acceptes aussi.

Il se redresse et m'attire tranquillement sur ses genoux, m'enveloppant dans ses bras et couvrant mon visage de baisers.

— La relation que nous avons est magnifique, Olivia. Je ne peux pas y renoncer.

Il attrape le bord de ma robe, mais ne fait rien pour me l'enlever.

— Je peux ? s'enquiert-il.

En guise de réponse, je commence à lui retirer sa veste, et il lâche ma robe pour me permettre de terminer mon geste. J'ai besoin de sentir sa peau nue contre moi.

— Merci, chuchote-t-il en m'ôtant ma robe et en la jetant sur le côté.

Ses lèvres trouvent les miennes et entament une délicate caresse, sa langue se faisant hésitante et souple quand elle glisse dans ma bouche. Le vide s'opère dans mon esprit, mais mon corps réagit instinctivement. J'accepte son baiser et m'accorde à son rythme doux et langoureux, absorbant le flot d'émotions qui se déverse de tout son être. Je sens ses mains partout sur moi, me touchant, me caressant, ma peau prenant feu sous ses doigts. J'entreprends de déboutonner son gilet, puis sa chemise, jusqu'à ce que mes mains plongent sous le tissu, se posant partout sur son corps durant trop peu de temps. Je le débarrasse alors de ces obstacles sans décoller une seconde mes lèvres des siennes, même pas pour

admirer son torse parfait. Une fois ses bras libérés de sa chemise, il dégrafe mon soutien-gorge et me le retire lentement, dévoilant mes tétons dressés et frémissants. Il rompt alors notre baiser, m'arrachant une plainte lascive, pour commencer à se défaire de son pantalon.

Sa bouche hypnotique s'entrouvre pour laisser échapper un halètement rauque, et son regard se fixe sur mes petits seins. Dès qu'il l'a déboutonné, je tire fiévreusement sur son pantalon, impatiente que je suis de le voir nu. Il décolle tant bien que mal ses yeux de ma poitrine pour me regarder.

— Je veux que tu me goûtes.

Je m'exécute sans perdre de temps, cherchant son cou plutôt que son visage, lui mordillant la gorge et inspirant à pleins poumons son odeur de mâle. Je ne lui laisse pas un instant de répit, récoltant en remerciement des murmures et des gémissements.

— Ma bouche, dit-il, et je bifurque immédiatement vers ses lèvres pour satisfaire sa demande. Oh Seigneur ! Olivia.

Ses grandes paumes trouvent mes joues, et il me tient fermement la tête pendant que nous partageons un baiser lent et velouté.

— Je ne peux rien imaginer de plus agréable que de t'embrasser, murmure-t-il contre mes lèvres. Dis-moi que tu es à moi.

Je hoche la tête en me frottant à lui et m'empare de sa langue agile. Il me rallonge sur le lit en me laissant tirer rapidement son pantalon sur ses longues jambes. Il m'abandonne un moment pour sortir un préservatif de je ne sais où et l'enfile, soufflant et plissant les yeux avant de se rallonger sur moi. Je gémis quand il s'installe entre mes cuisses et sens l'énorme extrémité de son érection se frotter contre ma fente.

— Dis-le, soupire-t-il en mordant ma lèvre inférieure et en se cambrant. Ne me renie pas.

— Je suis à toi.

C'est indéniable. Il pose son front contre le mien et s'enfonce en moi avec un souffle d'effort contrôlé.

— Merci.

Je sens les morceaux de mon cœur brisé se recoller. Mes yeux se ferment. J'exhale un soupir de contentement, et une paix s'empare de moi. Il commence à se déhancher avec langueur. Ayant les mains libres, je peux le toucher et je ne m'en prive pas, faisant glisser mes mains partout, caressant chaque millimètre de son corps. Nos langues dansent délicieusement ensemble, son bassin roule doucement contre moi. Une vague de respect émane de lui. Il est entièrement

pardonné. Sa gentillesse efface toute l'horreur de cette scène à l'hôtel. Ce moment incroyablement parfait me rappelle l'homme doux et tendre qu'il est quand il me vénère. C'est cet homme dont j'ai besoin. L'homme qu'il veut être. Pour moi.

— Je ne quitterai jamais tes lèvres, déclare-t-il.

Nos corps en sueur glissent langoureusement l'un contre l'autre.

— Jamais.

Il me fait rouler au-dessus de lui et m'installe à califourchon sur lui, le mouvement l'enfonçant encore plus profondément en moi.

— Oh mon Dieu !

Je plaque mes paumes contre ses abdos et m'accroche, mon menton collé à ma poitrine.

— Oh putain ! lâche-t-il en se poussant en moi.

Ses mains agrippent le haut de mes cuisses.

— Olivia Taylor, susurre-t-il. Ma possession la plus précieuse.

— Ne quitte jamais mes lèvres, dis-je, la voix étranglée par le désir.

J'ai le souffle coupé quand sa main saisit ma nuque et relève ma tête. Il se hisse à nouveau en moi. Je hurle.

Il me fait alors perdre l'esprit, par un baiser follement affamé. J'en oublie presque mon nom.

— Bouge.

Il me mordille la langue et m'encourage en déplaçant ses mains sur mes fesses pour les soulever. Je le sens sortir de mon intimité et entamer un délicieux frottement qui me propulse vers les sommets de la jouissance. Je crie, les mains plongées dans ma chevelure.

— C'est ça, Livy !

Le plaisir qui déforme son visage m'injecte une dose de courage. Je me soulève et retombe sur lui sans qu'il me guide.

— Comme ça ?

Sans attendre sa réponse, je répète le mouvement. Ses yeux sont plissés de contentement, et il empoigne fougueusement ma chevelure blonde en bataille.

— Parle-moi, Miller !

— Oui ! crie-t-il en ouvrant brusquement les yeux, les mâchoires serrées. Oh putain, tu peux me faire tout ce que tu veux, Olivia ! Tout. Ne retiens rien.

Je m'arrête un instant et, confortée, pousse un lourd soupir. Je le sens continuer de palpiter en moi, car mes muscles se moulent à chaque oscillation.

— Toi aussi, dis-je.

Sans perdre une seconde, il se relève et m'allonge avant de s'enfoncer de

nouveau en moi. Son doigt parcourt lascivement ma joue échauffée et, bientôt, il reprend possession de ma bouche.

— Si seulement nous étions dans mon lit, murmure-t-il contre mes lèvres en roulant les hanches.

Il entame une nouvelle série de va-et-vient circulaires atrocement bons.

— S'il te plaît, dis-moi que je peux te ramener dans mon lit et te câliner toute la nuit.

Sa requête suscite une question et je dois rompre notre baiser pour la poser.

— Depuis quand les câlins sont-ils ta spécialité ?

Sa bouche me manque déjà horriblement. Sans lui laisser le temps de répondre, je scelle à nouveau mes lèvres aux siennes et glisse amoureusement ma langue dans sa bouche, tandis qu'il continue de me pilonner lentement.

— Ils le sont seulement quand je suis avec toi, répond-il en me suçant la lèvre avant de déposer une série de baisers veloutés d'un bord à l'autre de ma bouche. J'ai envie de te serrer si fort que je pourrais t'étouffer.

Je souris en le regardant et manque d'exploser en larmes quand il me décoche à son tour un de ses sourires, merveilleux mais si rares, et qu'une lueur enfiévrée s'allume dans ses yeux bleus. Il s'est vraiment bien racheté, et le Miller brutal et irrespectueux est oublié depuis longtemps. Je veux ses lèvres contre les miennes, mais je veux aussi voir son sourire radieux.

— J'adore ton sourire, dis-je d'une voix lascive.

Il me gratifie d'un autre coup de boutoir en atteignant une fois de plus le point sensible.

— Je ne souris que pour toi, dit-il en me picorant les lèvres et en soulevant son torse pour se retrouver en appui sur ses longs bras musclés. Et j'adore tes seins.

Son regard tombe sur ma poitrine. Il se lèche les lèvres avec malice.

— Ils ne sont pas très gros.

J'ai presque envie de couvrir de mes paumes mes modestes attributs, mais mes mains sont occupées ailleurs ; elles caressent ses avant-bras.

— Je ne suis pas du même avis.

Il retient son souffle et ferme lentement les yeux avant de donner un dernier élan, aussi profond que précis. Tous mes muscles se contractent et je me cramponne à ses bras solides.

— Bonté divine, dis-je en sentant pointer un délicieux orgasme.

— Tu vas jouir, ma douce ?

— Oui.

Je gémis, me cambre, enroule mes jambes autour de sa taille. La brûlante

sensation de pression dans mon entrejambe retombe rapidement. La tête baissée, appuyé sur ses avant-bras, il ouvre lentement les yeux.

— Donne-moi tes lèvres, grogne-t-il en recommençant ses allers et retours lents et réguliers en moi.

Le plaisir paralysant qu'il m'inflige me donne le tournis.

— Livy, je t'ai posé une question.

Il rapproche son visage du mien, si bien que, lorsque je lève légèrement la tête, nos langues se retrouvent et entament un audacieux ballet ; mais, bientôt, je me mets à trembler sous une montée de plaisir. Il s'engouffre plus profondément en moi, m'embrassant fougueusement en gémissant de désir, puis mes mains agrippent sa tête et mes doigts se perdent dans ses cheveux trempés de sueur.

— Je jouis, dis-je avec un petit cri. Miller, je jouis.

Je le serre entre mes cuisses et veux presser ma bouche contre la sienne. Des vagues de volupté me submergent, mais il recule sa tête de quelques millimètres, un bref instant, avant de me caresser les lèvres avec les siennes et de me guider en silence. Des étincelles de plaisir explosent dans chaque fibre de mon être et j'ai le souffle coupé par ce déluge de sensations. Je crie. Je déborde. Ma peau palpite et mes yeux s'alourdissent. Il continue de faire l'amour à ma bouche et pénètre en moi avec langueur. Je sens les fragments de mon cœur se rapiécer sous l'effet de sa vénération. On peut y arriver. Aussi longtemps que nous sommes ensemble, nous pourrions triompher de tous les défis. Ma résolution n'a jamais été aussi grande.

— Merci, dis-je dans un soupir, souriante, laissant mes bras retomber au-dessus de ma tête.

— Ne me remercie pas. Jamais.

À travers la confusion de mon ravissement, je remarque que son ardeur ne s'est pas amollie au creux de mon ventre.

— Tu n'as pas joui ?

Il se retire lentement et commence à descendre le long de mon corps sur un chemin de baisers, jusqu'à ce que sa tête atteigne mon entrejambe et qu'il me transporte de plaisir en chatouillant ma peau frémissante du bout de sa langue avant de lécher goulûment ma fente. Je me tortille sous sa bouche en essayant de contrôler mes spasmes. Il remonte jusqu'à ma bouche et replonge sa langue entre mes lèvres.

— C'est *toi* que je vénère, dit-il en déposant un baiser sur mon front et en frottant son nez contre le mien. Donne-moi ce que je veux.

— Mes bras ne fonctionnent plus.

— Livy, donne-moi ce que je veux, répète-t-il en haussant les sourcils comme pour me mettre en garde, ce qui me fait sourire de plus belle. Maintenant !

Répondre à sa requête ne me demande aucun effort. Je le prends dans mes bras et le serre très fort contre moi.

— Je veux être dans ton lit.

Je marmonne ces mots entre ses cheveux et j'aimerais déjà y être.

— Alors, tu y seras, répond-il, roulant sur le côté et me tenant dans ses bras avant de m'asseoir sur son estomac pour m'observer en silence.

— À quoi penses-tu ?

— Je suis en train de me dire que je n'avais jamais été aussi bluffé de toute ma vie, répond-il en se redressant pour me titiller les tétons, qui deviennent aussitôt durs et brûlants comme de petites billes. Mais, quand tu as balancé cet argent sur la table chez Langan's, j'ai failli en recracher mon vin.

Je rougis légèrement au souvenir de mon geste audacieux, que je regrette maintenant de tout mon cœur.

— Je ne recommencerai pas.

— Moi non plus, murmure-t-il en attrapant mon poignet pour caresser la zone où les stigmates ont désormais disparu. Je suis affreusement désolé. J'étais tellement dévoré par le désespoir que je...

Je dégage mon bras et réduis Miller au silence en me penchant sur lui pour coller mes lèvres aux siennes.

— S'il te plaît, ne te sens pas coupable.

— J'apprécie ton attention, mais rien de ce que tu diras ne pourra apaiser mon remords.

— Je t'y avais poussé.

— Ça n'excuse rien.

Il se redresse et se tourne vers le bord du lit. Je repose les pieds au sol.

— Je vais me racheter auprès de toi, Olivia Taylor, promet-il en se levant et en prenant mes joues entre ses mains. Je te ferai oublier cet homme.

Ses lèvres se posent sur les miennes, comme pour sceller sa promesse, et je hoche la tête contre lui.

— Ce n'est pas cet homme que je veux être pour toi.

Je le laisse me noyer dans sa bouche et dans son remords, me pousser contre le mur dans un élan désespéré, toucher chaque centimètre de ma peau.

— S'il te plaît, emmène-moi dans ton lit.

J'ai besoin du réconfort et du sentiment de sécurité que je ressens quand je suis dans ses bras et dans son lit – deux choses que je ne trouve pas entièrement dans

cette chambre d'hôtel, où ce lit à baldaquin me rappelle constamment l'autre Miller.

— Je ferai tout ce que tu voudras, susurre-t-il en interrompant un instant son baiser d'excuse pour me bécoter les lèvres. Absolument tout. Mais, je t'en prie, essaie d'effacer ces souvenirs.

— Alors, emmène-moi loin d'ici. Sors-moi de cette chambre.

Il commence à paniquer et recule en constatant ma détresse. Je n'aspire qu'à une chose : m'enfuir de ce lieu chargé de réminiscences. Ce qui le plonge dans une détresse similaire. Il se décide alors, retire son préservatif et s'habille à la vitesse de l'éclair sans prendre le temps ni d'ajuster sa cravate ni de défroisser les plis de son costume. Il ne boutonne sa chemise qu'à moitié, ne la rentre même pas dans son pantalon, enfle son gilet à la va-vite et sa veste tout aussi négligemment avant d'attraper ma robe pour que je me rhabille.

Il me prend alors par la main et m'entraîne loin de la froideur de cette chambre d'hôtel hors de prix. Il dévale les escaliers en s'assurant régulièrement que je réussis à le suivre.

— Dis-moi si je vais trop vite, me précise-t-il sans ralentir son rythme effréné.

— Non, ça va.

Mes jambes peinent à tenir l'allure, et je veux pourtant aller plus vite. Je ne veux pas rester une seconde de plus dans cet endroit. Lorsque nous arrivons dans le pompeux hall, nos looks débraillés attirent les regards de la clientèle snob, mais ni lui ni moi n'y prêtons attention. Miller balance presque la clé magnétique de la chambre à la réceptionniste derrière son bureau, tant il lui tarde lui aussi de quitter cet endroit.

J'ai l'impression que le parking se trouve à des kilomètres, alors qu'il est juste au coin de la rue. Le trajet jusque chez Miller paraît prendre des heures quand il ne prend en fait que quelques minutes, et les marches pour monter à son appartement me semblent être un millier, alors qu'il n'y en a probablement qu'une centaine. Dès que la porte claque derrière nous, les mains impatientes de Miller m'ôtent ma robe et se débarrassent de mes sous-vêtements. Il me soulève à la va-vite contre son torse couvert et me porte à travers l'appartement tout en me laissant savourer sa bouche. Mais nous n'entrons pas dans sa chambre. Il me conduit dans son atelier et m'installe sur son sofa, d'où je le regarde, un peu interloquée par sa précipitation grandissante, se dévêtir à toute vitesse, abandonnant sur le sol une pile d'affaires coûteuses. Il se penche sur moi et me recouvre entièrement, me plaquant contre le vieux sofa usé. Je sens sa tête dans mon cou, tandis qu'il inspire longuement le parfum de mes cheveux, puis sa

bouche contre la mienne, et sa langue qui se fraie délicatement un passage. Il gémit à mesure que son baiser s'affermit, anéantissant totalement le but de nos retrouvailles. D'habitude, c'est moi qui précipite les choses, alors qu'il insiste pour calmer le jeu, et je sais maintenant pourquoi. Mais l'inquiétude le pousse à bout.

J'essaie de ralentir la fougue de son baiser, tout au moins d'un cran, mais il est obnubilé par l'idée de me faire oublier. Ce n'est pas si difficile, en fait, pas du tout, même, mais ce n'est pas ce que je recherche, ni ce dont j'ai besoin.

— Doucement, dis-je en reprenant mon souffle, mais il plonge alors dans mon cou pour laisser libre cours à sa fièvre. Miller, s'il te plaît !

À ces mots, il relève la tête, frappé de stupeur, et passe ses mains dans ses cheveux ondulés. La peur que je lis dans ses yeux m'est insupportable, et c'est à ce moment que je réalise qu'il y a deux personnes en lui – physiquement, mais aussi émotionnellement. Maintenant que je suis entrée dans sa vie, du moins. Je crois bien qu'avant de me rencontrer, il se contentait d'être l'homme déguisé en gentleman et l'amant sans pitié – l'*escort boy*.

— Tu te sens bien ? dis-je en me rasseyant.

— Je m'excuse, répond-il en se levant pour gagner la grande baie.

Son dos nu dans la pénombre de la nuit semble presque irréel. J'éprouve un besoin incommensurable d'être dans ses bras, mais il est perdu dans ses pensées, et je sais que je dois le laisser réfléchir. Pendant si longtemps, j'ai cru que la partie traumatisée de notre couple, c'était moi, mais je me trompais. Miller l'est encore plus que moi. J'ai vu le résultat de son mode de vie. J'ai vu l'effet qu'il a eu sur ma mère et ses conséquences permanentes sur ma grand-mère. Et sur moi aussi. J'ai fait des choses stupides. Seulement Miller, lui, n'a aucune famille susceptible d'être blessée. Quelle que soit la question posée, il a toujours répondu qu'il était seul. Et il n'est plus réellement sur le mauvais chemin. Je l'ai ramené sur le bon. Mais cette affirmation réfléchie me renforce dans mon espérance. Miller a passé trop d'années à faire quelque chose qu'il ne voulait pas faire.

— Miller ?

Il se retourne lentement et je n'aime pas ce que je vois.

Du découragement.

Du chagrin.

De la tristesse.

Sa tête retombe.

— Je ne suis qu'une merde, Olivia. Désolé.

— Tu t'es suffisamment excusé. Arrête, maintenant, dis-je, sentant la panique monter en moi. Viens ici, tu veux ?

— Je ne sais pas ce que je ferais si tu le fais, mais... il faut vraiment que tu partes loin de moi, ma douce.

— Non !

Son changement d'attitude me fait flipper.

— Viens là.

Je suis sur le point d'aller le chercher moi-même quand il revient vers moi et s'assied à l'autre bout du sofa, trop loin.

— Ne dis pas des choses comme ça, dis-je d'un ton péremptoire en tendant la main vers son cou.

Je l'oblige à se pencher pour que nous soyons front contre front.

— Je vais...

— Tu vas quoi ? demande-t-il.

— Je ne sais pas encore. Mais je vais faire quelque chose.

Je l'embrasse, puisque c'est la seule chose qu'il reste à faire. Et il me laisse faire. C'est moi qui fixe le rythme, un rythme délicat ; moi qui guide Miller. C'est moi qui suis forte, désormais. Moi. Ce qui s'est passé avant n'a plus d'importance. Tout ce qui compte, c'est que nous nous soyons trouvés et acceptés. J'ai l'impression d'être une aveugle guidant un autre aveugle, mais ma détermination est maintenant farouche. Je l'ai laissé abattre mes barrières et, ce faisant, sans le vouloir, j'ai abattu aussi les siennes. Mais la sensation de ses lèvres sur ma peau n'est pas le genre de chose auquel je suis prête à renoncer. Je n'abandonnerai pas ce sentiment de lui appartenir. Près de lui, je suis à ma place. J'ai décidé de ne plus résister à cette vérité. J'ai la force qu'il faut pour l'aider. C'est lui qui me donne cette force. Il interrompt subitement notre baiser et exhale un soupir contre mon visage en prenant son temps pour me caresser tendrement les joues, puis les cheveux.

— Je rêve ou tu viens de me calmer ? demande-t-il avec sérieux en déposant un baiser sur le bout de mon nez. Si c'est le cas, je suis désolé.

— Arrête.

— Je suis désolé.

— Tu es bête.

— Désolé.

— Attention, dis-je sur un ton faussement menaçant en lui tirant les cheveux.

Il soulève ma tête de ses genoux et s'allonge avant de m'attirer contre lui, mon visage face au sien.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? murmure-t-il en rapprochant ses lèvres et en battant des cils d'un air aguicheur.

— Je vais t'embrasser..., dis-je en réduisant davantage la distance entre nos bouches.

Je résiste difficilement à la tentation délicieuse à portée de ma langue.

— Je suis désolé.

— Ne le sois pas.

— Désolé, répète-t-il en frottant ses lèvres contre les miennes.

Je perds tous mes moyens, totalement incapable que je suis de résister à son attrait.

— Je suis affreusement désolé.

Ma langue s'engouffre dans sa bouche, agile et infatigable, s'affairant avec douceur et révérence. Nous avons regagné nos places dans l'ordre des choses. Mon monde est rétabli dans son intégrité. Tout est pardonnable, mais, en même temps, tant de choses sont désormais à pardonner. Ses règles, celles qui m'interdisaient de le toucher et de l'embrasser, volent maintenant en éclats. Je le sens partout sur moi et je l'embrasse comme si c'était la dernière fois. C'est un moment d'amour, un moment plein de sens et étourdissant. Un moment parfait.

— J'aime beaucoup tes punitions, marmonne-t-il en se tournant sur le côté et en me serrant contre lui sans cesser de m'embrasser et de promener ses mains sur mon corps. Reste avec moi ce soir.

C'est maintenant moi qui romps notre baiser, mes lèvres restant gonflées de désir. Ce menton hirsute que je connais par cœur me pique, mais en même temps il me reconforte. Ma paume caresse sa joue et je regarde ses lèvres s'entrouvrir, tandis que mon pouce les effleure.

— Je ne veux pas rester qu'une seule nuit.

Mes yeux remontent le long de son nez, contraints et forcés, pour aller plonger dans deux océans de compréhension couleur d'azur.

— Je veux que tu restes pour toujours, répond-il tendrement en faisant suivre ses paroles d'un profond baiser passionné. Je veux te mettre dans mon lit.

Il démêle nos corps enlacés et me relève, reprenant son baiser et me prenant dans ses bras pour m'emporter dans sa chambre.

— As-tu idée des émotions que tu fais naître en moi ? demande-t-il en me déposant doucement sur le lit avant de m'inciter à me mettre sur le ventre.

— Je crois, dis-je.

Je tourne mon visage contre l'oreiller quand sa langue taquine amorce un lent et délicieux parcours le long de ma colonne vertébrale, terminé par un doux baiser

sur mon omoplate.

Je sens son gland turgescent titiller mon ouverture, et mon cul se soulève légèrement afin de l'accueillir.

— Dieu merci, tu es à nouveau à moi, soupire-t-il avant de s'enfoncer lentement en moi, puis de rester immobile pour reprendre son souffle.

Je mords l'oreiller en gémissant tout bas. Mon corps s'écrase contre le matelas sous le poids de son torse ferme et je serre les draps entre mes poings.

— Tu t'es emparée de l'unique îlot de résistance en moi, Livy, et tu l'as annihilé, susurre-t-il d'une voix rauque en amorçant un lent roulement des hanches.

Sentant ses lèvres à mon oreille, je tourne mon visage en feu et découvre deux rangées de cils noirs renfermant deux yeux bleus scintillants.

— Je ne veux rien te prendre. Je veux que tu me donnes.

Il se retire lentement et me pénètre à nouveau, d'un coup sec, encore et encore, émettant chaque fois de nouveaux murmures de plaisir.

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Quel est cet unique îlot de résistance dont tu parles ? dis-je en serrant les dents comme il s'enfonce au plus profond.

— Mon cœur, Livy. C'est de mon cœur que je parle.

Une brève perte de contrôle le saisit, accompagnée d'un soubresaut sauvage. Son aveu emplit ma poitrine d'émoi.

— Laisse-moi te regarder, dis-je en me retournant sous lui. S'il te plaît, j'ai besoin de voir ton visage.

— Bordel de merde ! s'écrie-t-il en se retirant brusquement, juste le temps que je me retourne et passe les bras sous ses épaules, puis il rentre de nouveau en moi et me pilonne de manière effrénée. Livy ! aboie-t-il, appuyant tout son poids sur ses bras avant de rester sans bouger et de me fixer, à bout de souffle. Tu me pétrifies.

Je soulève mes fesses en entendant ses paroles ; sa tête retombe contre sa poitrine, et ses mèches de cheveux, sur son front.

— Moi aussi, j'ai peur de toi. Tu me terrifies.

Il lève les yeux vers moi en faisant rouler ses hanches.

— Je suis émotionnellement vierge, Livy. Tu es la première femme à éveiller de telles émotions en moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il ouvre la bouche pour parler, puis semble se raviser, et ses yeux courent nerveusement sur mon visage.

— J'ai succombé à toi, Olivia Taylor.

Je me mords la lèvre pour retenir un sanglot. C'est la seule chose qui compte.

— Tu me fascines, dis-je en réponse, pour réaffirmer mes sentiments, lui faire savoir que rien n'a changé.

J'ai gâché bien trop de temps à le repousser – un temps précieux, que j'aurais pu consacrer à l'aider, et à me rendre du même coup plus forte. Il se laisse tomber sur ses avant-bras et reprend lentement ses allers-retours en moi, m'emportant toujours plus haut dans la volupté.

— Ne me laisse pas, je t'en supplie, gémit-il.

Je secoue la tête et place mes mains sur sa nuque, puis j'accompagne chacun de ses coups de boutoir d'un mouvement du bassin. J'ignore ce qui est en train de se produire, mais je sais que mes sentiments sont profonds. Et il vient tout juste de les renforcer.

— J'ai été sauvé par une fille douce et splendide, susurre-t-il en me dévisageant. Elle fait battre mon cœur et anesthésie mes sens.

Je ferme les yeux et le laisse poursuivre ses élans. La perfection du moment me transperce jusqu'à l'âme.

— Je vais jouir, hoquette-t-il. Olivia !

Mes yeux s'ouvrent. Mon corps se tortille sous son physique inflexible. Son rythme s'est accéléré et, avec lui, mon plaisir. Nos corps fusionnent, tout comme nos regards, et le lien perdure jusqu'à ce que nous gémissions tous deux à l'unisson en atteignant l'orgasme, nos corps crispés, nos bouches échangeant des soupirs brûlants. Une étrange sensation m'envahit alors. Elle m'inonde littéralement. Une chaleur dans mon ventre, délicieuse..., trop délicieuse.

— Tu n'as pas mis de capote ?

Son visage parfait prend l'expression de l'aveu, et il interrompt brutalement ses mouvements. Il réfléchit un moment avant de répondre :

— J' imagine que je ne suis pas le gentleman que je prétends être.

Je ne devrais pas sourire, compte tenu de la situation, mais c'est plus fort que moi. Ce trait d'humour inhabituel de sa part, même s'il est inapproprié, est trop irrésistible.

Il s'enfonce longuement en moi, et je sens son érection finissante me caresser, me rappelant sa complète nudité.

— Il n'y a rien de froid dans notre situation actuelle.

J'explose de rire. Miller Hart ne cesse pas de me surprendre.

— C'est horrible !

— Je trouve ça plutôt agréable, rétorque-t-il en me décochant un sourire

narquois.

Il plonge pour me mordre la joue. Il a raison : c'est une sensation incroyable, mais elle n'enlève rien au risque.

— Il faudra que j'aille voir mon docteur, dis-je en collant mon visage contre sa bouche pour y puiser la force de le retenir.

— Je t'y conduirai. Je suis un amant responsable.

Il se recule pour me regarder attentivement.

— C'était meilleur que je ne l'aurais jamais imaginé. Ça va être dur de repasser au préservatif.

Je réalise immédiatement quelque chose.

— Tu savais, hein ? Tu savais depuis le début !

— C'était trop bon pour que j'arrête, répond-il en déposant un baiser prude sur mon visage étonné. D'ailleurs, on pourrait en profiter pour demander au médecin de te prescrire la pilule.

— Ah oui ?

— Oui. Maintenant que je t'ai prise sans aucun obstacle entre nous, je crève d'envie de recommencer.

Que voulez-vous répondre à ça ?

— Tu verrais un inconvénient à ce qu'on couche sur le sofa de mon atelier ?

— Pourquoi ?

— Je le trouve apaisant. Et, si en prime je t'ai près de moi, je vais dormir parfaitement bien.

— J'adorerais.

— Bien. Note que je ne te laissais pas le choix.

Sur cette réponse, il me soulève dans ses bras, m'emporte dans son atelier et m'installe à l'endroit qu'il souhaite sur le vieux sofa souple avant de s'asseoir à côté de moi et de m'attirer contre lui, inclinant sa tête contre la mienne de telle sorte que nous pouvons admirer la vue sensationnelle. Le silence environnant me donne l'occasion de réfléchir aux réponses qui me font encore défaut.

— Pourquoi tu ne voulais pas que je t'embrasse ?

Je le sens qui se crispe et je n'aime pas ça.

— J'hésite à répondre à tes questions dorénavant, Livy. Je ne veux pas que tu t'enfuis à nouveau.

Je prends sa main et l'embrasse tendrement.

— Je ne vais pas m'enfuir.

— Promis ?

— Promis.

— Merci.

Il me tourne vers lui pour pouvoir me regarder dans les yeux pendant que nous discutons.

— Échanger des baisers est un acte éminemment intime, explique-t-il en prenant mes joues dans ses mains pour m'en délivrer un long et langoureux qui nous ravit de délice.

— Le sexe aussi.

— Faux.

Il se recule et scrute mon visage perplexe.

— Il n'est intime que s'il existe des sentiments.

J'intègre immédiatement son enseignement.

— Il y en a entre nous.

Il sourit et me démontre la chose avec tendresse en couvrant mon visage de baisers humides. Je le laisse faire, m'étouffer de ses manifestations d'affection. Je m'y noie, jusqu'à ce qu'il décide que mon visage a reçu suffisamment de preuves de notre intimité.

Maintenant que je connais le fondement des règles de Miller, j'éprouve une sensation chaude et réconfortante au fond de moi, me libérant des affres qui m'avaient saisie depuis ma découverte. Il me laisse l'embrasser et accepte que je le touche et le caresse. Ces nanas ont raté quelque chose de délicieusement indécent.

— Tu n'as pas couché avec une femme depuis que tu m'as rencontrée ?

Il fait non de la tête.

— Pourtant, tu as eu des...

Je m'interroge sur le mot à employer.

— ... réservations ?

— « Rendez-vous », corrige-t-il. Oui, j'ai eu des rendez-vous.

La curiosité de William s'insinue dans mon esprit. Il se demandait comment Miller avait pu honorer ses rendez-vous avec ses clientes sans avoir de rapports sexuels. Si ma curiosité me fait horreur, celle de William ne m'inspire que du mépris.

— Si elles paient pour vivre la meilleure baise de leur vie, comment as-tu fait pour ne pas la leur offrir ?

— Ça n'a pas été sans difficultés.

Il dégage une mèche de cheveux de mon visage.

— Je ne suis pas friand du papotage.

— Tu t'es contenté de papoter avec elles ? dis-je, estomaquée.

— J'ai peut-être lâché un mot de temps en temps quand je prêtais l'oreille. Le plus clair du temps, c'est à toi que je pensais. C'est fini ? demande-t-il, manifestement embarrassé par ma question.

Mais non, ce n'est pas fini. Je devrais m'arrêter là. Je devrais me satisfaire des réponses qu'il m'a données, des enseignements qu'il m'a livrés, me satisfaire de l'idée qu'il n'existe aucun sentiment entre Miller et ces femmes. Mais je ne peux pas. Trop d'interrogations me taraudent.

— Je ne comprends pas pourquoi ces femmes te veulent à tout prix.

Doux Jésus. Si elles pouvaient faire l'expérience de ce que je viens de vivre avec lui, s'il les vénérât comme il me vénère, je suis certaine qu'elles défonceraient la porte pour l'avoir.

— Je leur procure un orgasme.

— Ces femmes paient des milliers de livres pour un simple orgasme ? Mais..., mais... c'est...

Je m'apprête à dire « indécent », mais je me souviens alors de chacun de mes orgasmes, et je comprends au sourire discret de Miller qu'il devine ma pensée. Je suis dépitée.

— Tu procures à ces femmes le genre de sensation que tu me procures quand nous couchons ensemble ?

Il hoche la tête.

— Alors, je n'ai rien de spécial ?

Je prends un air blessé. Non. Je *suis* blessée.

— Je ne dirais pas cela, réplique-t-il.

Je suis sur le point de lui répondre, mais il me fait taire de ses lèvres splendides avant de glisser langoureusement sa langue dans ma bouche.

Mes sens se brouillent et j'oublie complètement ce que je voulais dire.

— Il y a quelque chose de très spécial chez toi, Olivia.

— Quoi ? dis-je, ravie de sa réponse.

— Tu me procures autant de plaisir que moi je t'en procure – et jamais aucune femme n'en a été ou n'en sera capable. J'ai couché avec d'autres femmes. Mais, avec elles, jamais mon cœur ne s'était emballé.

— Tu as dit que c'était agréable, pourtant.

Je reste collée contre lui.

— Moi, je n'ai ressenti aucun plaisir quand tu m'as prise comme elles. Et toi ? Je me souviens clairement qu'il avait joui.

— Je n'ai ressenti que de la honte, avant, pendant et après.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'avais juré sur ma vie de ne jamais te mettre dans le même panier.

— Alors, pourquoi as-tu continué ?

— J'ai déconnecté, dit-il en lâchant mes lèvres avant de détourner le regard avec gêne. Quand je déconnecte, plus rien ne compte pour moi à l'exception de mon propre plaisir.

— En quoi toutes ces femmes peuvent-elles y trouver une satisfaction ?

— Elles me désirent. Mais je reste inaccessible. On veut toujours ce qu'on ne peut pas avoir.

Il m'étudie avec attention, presque avec appréhension.

Je romps le contact visuel pour essayer d'assimiler ces révélations, mais il interrompt mes réflexions.

— Sais-tu combien de femmes atteignent l'orgasme au cours d'un acte sexuel avec pénétration, d'après les statistiques ?

Je lève un regard perplexe.

— Non.

— Un nombre incroyablement faible. Chaque femme que je baise jouit quand j'entre en elle. Je n'ai même pas besoin de me forcer. C'est ce qui fait mon talent. Et ce qui explique que je sois très demandé.

Je reste sans voix, abasourdie par sa franchise. Il présente cela comme si c'était un poids. C'en est peut-être un. Il se peut que ce soit épuisant. Mon pauvre esprit naïf cogite à toute allure et s'arrête soudain sur un point de détail : mon orgasme dans la chambre d'hôtel. Je ne l'avais pas cherché. Je n'avais plus aucun contrôle sur mon corps. Il est venu tout seul..., mais ensuite mes pensées enchaînées me font prendre conscience d'une autre chose.

— Une fois, il a fallu que tu m'aides, dis-je tout bas, me rappelant ma frustration et mon sentiment d'inutilité. Avec tes doigts.

Il se rembrunit.

— Ça te rend d'autant plus spéciale.

— J'ai fichu en l'air ton parcours sans faute.

Il me sourit, et je souris moi aussi. C'est ridicule, car il n'y a rien d'amusant, mais c'est ça ou m'effondrer en miettes.

— L'arrogance est un sentiment vraiment ignoble, murmure-t-il.

— C'est toi qui dis ça ?! dis-je, estomaquée.

Il hausse les épaules.

— Peut-être que je vais vendre mon histoire, dis-je d'un ton sérieux en regardant son rictus imprécis devenir le sourire radieux et trop rare que je chéris

tant. « *L'escort boy* le plus réputé de Londres perd son doigté. »

Je garde mon sérieux et observe ses yeux qui continuent de briller, ses lèvres qui forment une moue.

— Que me coûtera ton silence ?

Je lève les yeux vers le plafond en plissant les lèvres, faisant mine de réfléchir à ma réponse, alors que je la connais déjà. Je l'ai su au moment même où il m'a posé la question.

— Je veux être vénérée durant toute ma vie, dis-je en ramenant mon regard vers lui.

— J'espère que tu veux dire : par moi, dit-il en liant nos lèvres à nouveau.

— Exclusivement. Tu me dois un millier de livres, dis-je en l'embrassant.

Il se recule et arque un sourcil. Je m'explique :

— Je ne suis pas satisfaite de mon achat. Je veux être remboursée.

— En liquide ? dit-il en souriant, mais une expression soucieuse remplace aussitôt son air amusé. J'ai laissé ton argent sur la table.

— Oh !

Je me redresse et m'assieds à califourchon sur lui sans faire écho à sa remarque. Je ne veux pas de cet argent, pas plus que des milliers de livres placées sur les mêmes comptes.

— Je paie le dîner.

Je hausse les épaules.

— Livy, dit-il, quelques huîtres et une bouteille de vin... Il n'y en a pas pour mille livres.

— Alors, disons que j'ai payé le dîner et laissé un très généreux pourboire.

Ses lèvres se crispent, et je devine qu'il se retient de sourire.

— Arrête de dire des bêtises.

— Et toi, arrête d'être aussi coincé.

— Je te demande pardon.

— Oh ! détends-toi.

Je me laisse tomber contre son torse et niche ma tête contre lui. Ma remarque lui tire un soupir, et il me caresse néanmoins avec force.

— Votre requête a bien été prise en compte, mademoiselle Taylor.

Je souris contre sa peau, sentant un déluge de bonheur m'envahir.

— Vous me comblez, monsieur Hart.

— Coquine.

— Tu aimes quand je suis coquine.

Il pousse un long soupir et pose sa tête contre la mienne.

— C'est vrai, répond-il. Quand tu joues l'espiègle avec moi, ça me plaît. La plupart du temps.

Son aveu indirect consolide mes espérances. Je suis éperdument et complètement amoureuse de Miller Hart. Il me fait me tourner et approche mon dos de son torse. La tête posée sur son avant-bras, je lui prends la main et entrelace mes doigts aux siens dans un message silencieux.

Ne pars jamais.

— Inaccessible.

— À toi, je suis parfaitement accessible, Olivia Taylor.

Il me serre et inspire profondément avant d'embrasser tendrement le haut de ma nuque.

— Je n'ai jamais fait l'amour à une femme dans ma vie, dit-il dans un murmure à peine audible. Sinon à toi.

Cette confession ahurissante se grave au fer rouge dans mon esprit.

— Pourquoi moi ?

Je veux me retourner pour lire dans son regard, mais je ne le fais pas. Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire, même si ce n'est pas un mince aveu.

Il enfouit son nez dans ma chevelure pour me respirer.

— Parce que, lorsque je plonge dans ces deux saphirs brillants et insondables, j'y vois la liberté.

Je soupire de contentement, et tout mon corps se relâche. Je n'aurais jamais cru que je puisse détourner le regard de la vue fantastique dont on bénéficie sur son sofa tout mou, mais, quand Miller fait suivre ses mots sincères de ce chantonnement caractéristique, je m'aperçois que j'avais tort. Londres disparaît lentement de mon champ de vision, et les images horribles que j'ai tant de fois tenté de chasser de mon esprit, sans y parvenir, disparaissent avec elle.

Je me réveille tout doucement, emplie d'un sentiment de sécurité et de sérénité, le torse ferme de Miller plaqué contre mon dos, ses bras encerclant solidement ma taille et sa tête blottie dans mon cou. Je souris et me recule pour mouler encore plus mon corps au sien, comblant tout espace, serrant sa main contre mon ventre. À cette heure matinale, le soleil diffuse une lumière douce par la fenêtre. Je suis bien au chaud. Mais j'ai aussi soif. Je meurs de soif.

Je n'ose même pas envisager l'idée de quitter l'étau de ses bras, mais je pourrai revenir m'y blottir aussitôt que je me serai désaltérée. Alors, je commence à lentement décrocher ses mains de ma taille, glissant d'entre ses bras pour me rapprocher du bord du sofa en prenant soin de ne pas le réveiller. Je me lève alors et le contemple un moment. Il a les cheveux tout ébouriffés, ses grands cils noirs déployés et les lèvres entrouvertes. Il a l'air d'un ange entortillé dans ses couvertures... Mon gentleman à mi-temps émotionnellement handicapé.

Je pourrais rester là sans bouger jusqu'à la fin des temps, à le regarder dormir en toute sérénité. Il semble apaisé. *Je suis* apaisée. L'air qui nous entoure est apaisant.

Avec un soupir de plénitude, je me dirige en tenue d'Ève dans le couloir et m'arrête un instant devant une des toiles de Miller. Elle représente le pont de Londres. J'incline la tête et médite un instant sur sa perception de l'édifice. Au bout d'un moment, la superposition des huiles fait converger mon regard, et je distingue le pont avec clarté. Je fronce alors les sourcils pour ajuster de nouveau ma vue, et la toile redevient un assemblage d'huiles parfait. Miller a pris un magnifique monument de Londres et l'a rendu presque laid – comme s'il voulait que les gens rejettent sa beauté réelle – et j'en viens alors à me demander s'il se peut que Miller Hart voie tout ce qui compose sa vie comme flou et déformé. Voit-il le monde entier par ce prisme pervers ? Je recule, saisie d'un nouveau moment de réflexion. Est-ce qu'il se voit, lui, à travers ce même prisme ? De loin, sa toile semble parfaite, mais, sitôt que l'on se rapproche, tout ce qu'on voit, c'est un carnage. Un gâchis. Un fouillis de couleurs, laid et incompréhensible. Je crois effectivement que c'est ainsi qu'il se perçoit et qu'il s'efforce en permanence de brouiller la perception de lui qu'ont les gens. Cette idée me déchire le cœur et me met également hors de moi. Il est beau au-dehors comme au-dedans. Mais je suis

peut-être la seule personne sur cette planète à le savoir.

Une sonnerie distante me fait sursauter, m'arrachant à mes réflexions, et je porte brusquement ma main sur ma poitrine pour y sentir les coups de tambour de mon cœur.

— Bon sang !

Je suis la sonnerie jusqu'à mon sac et fouille dedans pour trouver mon nouveau téléphone. Un coup d'œil à l'écran m'indique qu'il est cinq heures quinze et que l'appel vient de Nan.

Je m'empresse de décrocher.

— Allô, Nan !

— Olivia ! Oh ! bonté divine, où es-tu passée ?

Elle semble dans tous ses états, et mon visage se plisse d'un mélange de culpabilité et de frayeur.

— Je me suis levée pour aller au petit coin et, quand j'ai jeté un coup d'œil dans ta chambre, j'ai vu que tu n'y étais pas !

— Évidemment, puisque je suis là.

Je pose mes fesses nues sur une chaise et camoufle une grimace penaude derrière ma main. Un petit hoquet traverse la ligne. Un hoquet de compréhension. Un hoquet de joie.

— Olivia chérie, es-tu avec Miller ?

Je sais qu'elle prie en silence pour que la réponse soit oui. J'en suis sûre.

Je rentre la tête dans mes épaules, un rien gênée.

— Oui, dis-je d'une petite voix fluette.

Je sais que je devrais probablement m'excuser de l'avoir inquiétée, mais je suis trop occupée à me mordre la lèvre en me demandant comment elle va prendre la nouvelle.

Elle toussote, cherchant de toute évidence à dissimuler un cri de bonheur.

— Je vois.

Elle n'est pas douée pour feindre l'indifférence...

— Oui..., euh..., ah..., eh bien, dans ce cas, je suis, euh..., navrée de vous avoir dérangés.

Elle tousse à nouveau avant de conclure :

— Bon, eh bien, je vais raccrocher alors.

— Nan ! dis-je en levant les yeux au ciel, rouge de confusion. Je suis désolée, j'aurais dû t'appeler pour...

— Non, non ! me coupe-t-elle d'une voix stridente qui me perce le tympan. Tout va bien ! Tout va pour le mieux !

J'étais sûre qu'elle réagirait ainsi.

— Je repasse à la maison tout à l'heure pour me préparer avant d'aller au travail.

— Ça marche ! s'exclame-t-elle.

Toute la rue a dû se réveiller.

— George m'emmène faire des courses de bonne heure ; alors, il se peut que je ne sois pas là.

— Dans ce cas, je te verrai en rentrant du boulot.

— Ooooooooooh ! Avec Miller ? Je préparerai à dîner. Du bœuf Wellington ! Il a dit qu'il n'en avait jamais goûté un aussi bon !

Je m'effondre sur ma chaise en me frottant le front. J'aurais dû m'y attendre.

— Une autre fois peut-être.

— Ah ! Tu sais, je ne peux pas organiser toute ma vie en fonction de vos emplois du temps.

Bien sûr qu'elle le peut. Et c'est ce qu'elle fait.

— Demande-lui quel jour lui conviendrait.

— D'accord. À plus tard.

— J'y compte bien, répond-elle, manifestement froissée, sur un ton autoritaire.

Je suis bonne pour un interrogatoire en règle.

— Salut.

Je m'apprête à raccrocher quand elle me relance.

— Hé, Livy ?

— Oui ?

— Pince-lui son petit cul de ma part.

— Nan !

Je l'entends qui glousse, tandis qu'elle raccroche, sa requête graveleuse me laissant sans voix. L'ignoble chipie ! Je suis sur le point de balancer le téléphone sur la table avec dégoût quand l'icône des textos attire mon regard, m'indiquant que j'ai un message. Et je sais de qui il est. Je l'ouvre, malgré mon envie de jeter également ce téléphone-ci contre le mur.

J'apprécierais d'être tenu informé des événements de cette nuit.

William

Il veut un rapport ? Je lance un regard noir au téléphone avant de le balancer sur la table. Je ne lui dirai rien du tout, peu importe l'autorité de sa requête.

Et je ne le laisserai pas non plus me dissuader de mes plans. Que ce soit par la discussion ou par la force. Jamais. Je me lève, pleine de confiance et de résolution ; il me tarde soudain de retourner auprès de Miller sur le sofa. Je me

dépêche d'aller jusqu'au placard, attrape un verre et, peu disposée à perdre davantage de temps en m'embêtant à ouvrir une bouteille d'eau minérale, je prends de l'eau au robinet. Je l'avale d'un trait, dépose soigneusement le verre dans le lave-vaisselle, puis repars vers l'atelier de Miller. Je m'arrête en apercevant ma robe étalée par terre.

Ou devrais-je dire *toujours* par terre. Il ne l'a pas ramassée, pliée méticuleusement et rangée aussitôt dans le tiroir de sa commode ? Surprise, je ne peux m'empêcher de me baisser pour la récupérer et la plier grossièrement. Je reste quelques instants à réfléchir, et voilà que, quelques secondes plus tard, de retour dans son atelier, je me rends compte que tous ses vêtements sont éparpillés un peu partout. Je sais que l'endroit où il peint est habituellement en désordre, mais une chose est sûre : la place de son costume n'est pas sur le sol. Ça ne va pas.

Sans perdre de temps, je glane ses vêtements éparpillés, les coince sous mon bras, puis les défroisse du mieux que je peux avant de me rendre dans sa chambre. J'ouvre sa penderie et range tout à sa place : sa veste, son gilet, son pantalon sur des cintres ; sa chemise, ses chaussettes et son caleçon dans le panier de linge sale ; sa cravate sur l'arbre à cravates. Je mets ensuite ma robe et mes chaussures dans le tiroir du bas de sa commode. Alors que je m'apprête à ressortir de la chambre, je remarque que le lit est complètement défait. Je passe encore dix bonnes minutes à retendre les draps pour leur redonner un semblant d'allure.

Il a dormi toute la nuit comme un bébé, sans s'inquiéter de savoir si telle ou telle chose était à sa place. Je ne veux pas qu'il s'éveille en panique pour s'occuper de ça. Je reviens dans l'atelier sur la pointe des pieds et me glisse sous les couvertures en bougeant tout doucement pour qu'il ne se réveille pas... Je hurle quand il m'attrape tout à coup par la taille pour m'attirer contre lui. Sans me laisser le temps de dire ouf, il me soulève et me porte jusque dans la chambre, où il me balance sur le lit que j'ai déployé tant d'efforts à remettre en parfait état. Mais sans doute n'était-ce pas assez parfait de son point de vue...

— Miller ! dis-je, tandis qu'il me cloue au lit en tenant mes poignets.

Je suis toute déboussolée sous ses cheveux qui tombent sur mon nez en le chatouillant.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je suis tellement prise de court par son comportement inhabituel que je ne pense même pas à rire.

— Tu vas voir..., marmonne-t-il, la bouche dans mon cou, m'écartant les cuisses pour s'y inviter.

Je sens tout à coup une chaleur humide dans mon cou, et sa langue en est à l'origine.

— Comment te sens-tu ce matin ? demande-t-il pendant qu'il mordille et lèche ma gorge.

Je me raidis et mes jambes enserrant automatiquement ses hanches.

— Impeccable.

Et c'est vrai. Dès qu'il lâche mes poignets, mes bras reprennent leur place sur ses épaules, je le serre amoureusement, et il fait fondre mon cou sous ses baisers. Je n'ai aucune envie d'aller bosser. Je veux faire ce qu'il avait proposé un jour : fermer la porte à clé et passer l'éternité ici avec lui. Il est d'exceptionnellement bonne humeur ; il n'y a plus aucune trace du mec coincé. Je me trouve exactement à l'endroit où je suis censée être, et lui aussi – physiquement et émotionnellement.

Son visage apparaît près du mien, et ses yeux m'élèvent encore plus haut sur mon petit nuage de bonheur. Il m'étudie quelques instants.

— Je suis content que tu sois là.

Un petit bisou sur mes lèvres.

— Je suis content de t'avoir trouvée, content que tu sois devenue indispensable à ma vie, et content que nous soyons irrévocablement fascinés l'un par l'autre.

— Moi aussi.

Ses yeux brillent, ses lèvres frétilent, et son adorable fossette pointe, si l'on peut dire, le bout de son nez.

— C'est heureux, parce que tu n'as pas véritablement le choix.

— Je ne veux *pas* avoir le choix.

— Alors, ça ne sert à rien de prolonger cette discussion, tu ne crois pas ?

— Tout à fait.

Je hoche la tête d'un air résolu, et ses lèvres frétilent de plus belle. Comme j'ai envie de voir ce sourire radieux et cette fossette si mignonne, je laisse glisser mes paumes le long de son dos, dévorée que je suis par son regard plein de convoitise, et caresse chaque centimètre de sa peau jusqu'à atteindre son adorable cul. Son sourcil gauche s'inverse avec perplexité, et l'un des miens fait de même.

— Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? demande-t-il, contenant visiblement son sourire.

J'esquisse une petite moue, hausse les épaules.

— Moi ? Rien.

— Et moi, je crois que si.

Avec un petit sourire, j'enfonce mes ongles dans la chair ferme de ses fesses. Il reste interloqué.

— C'est de la part de Nan.

— Excuse-moi, tousse-t-il en se redressant sur ses avant-bras.

Je souris jusqu'aux oreilles.

— Elle m'a dit de te pincer le cul.

Je le pince à nouveau et il s'étrangle de rire. Un rire franc. Sa joue se creuse d'une fossette, et mon sourire s'évanouit en un instant en le voyant hausser les épaules et baisser la tête, ses cheveux tombant devant son visage.

Certes, j'avais envie d'un sourire, mais je n'étais pas préparée à ça. Je ne savais pas trop comment le prendre. Il est en miettes, et, en l'absence de réaction naturelle de sa part, je ne peux rien faire d'autre que rester là, coincée sous son corps pris de soubresauts, et attendre qu'il se ressaisisse. Mais il ne semble pas près de se calmer.

— Ça va ?

Je fronce les sourcils, toujours aussi étonnée.

— Olivia Taylor, ta grand-mère est une perle, ricane-t-il en pressant ses lèvres contre les miennes. Un bijou de dix-huit carats.

— C'est une emmerdeuse royale, voilà ce qu'elle est.

— Ne parle pas ainsi d'un être cher.

Il se recule et affiche l'expression sérieuse qui m'est familière, tout amusement envolé. Son brusque changement d'humeur me fait réaliser la maladresse de ma réponse. Miller n'a personne. Pas un seul parent.

— Excuse-moi.

Je me sens idiote et coupable sous son regard accusateur.

— J'ai dit ça sans réfléchir.

— Ta grand-mère est spéciale, Olivia.

— Je sais.

Je disais ça en plaisantant, même si je devrais me souvenir que Miller Hart n'est pas du genre blagueur.

— Je ne le pensais pas.

Il réfléchit, ses yeux azurés étudiant mon visage avant de se concentrer sur mon regard. Ses deux globes scintillants s'adoucissent.

— Oh ! C'est moi qui m'excuse. J'ai parlé trop vite.

— Ne t'excuse pas, dis-je en soupirant, toujours perdue dans l'immensité douce de ses yeux bleus. Sache que tu as désormais quelqu'un, Miller.

— Quelqu'un ?

Un pli barre son front magnifique.

— Oui, dis-je avec enthousiasme. Moi.

— Toi ?

— Oui. Je suis ton quelqu'un. Tout le monde a son quelqu'un, et je suis le tien comme tu es le mien.

— Tu es mon quelqu'un ?

— Oui.

Je hoche vivement la tête et l'observe, tandis qu'il réfléchit à ma remarque.

— Et moi, je suis le tien ?

— Exact.

Miller opine légèrement du chef pour signifier son accord.

— Olivia Taylor est le quelqu'un de Miller Hart ?

Je hausse les épaules.

— Son quelqu'un ou son habitude ?...

Il cesse aussitôt de hocher la tête et je regarde amoureusement ses lèvres recommencer à trembler.

— Ou les deux ?

— Bien sûr. Je serai tout ce qu'il veut que je sois.

— Tu n'as pas le choix.

Le tremblement se change en ce sourire adorable qui n'est pas loin de m'éblouir.

— Je ne veux pas l'avoir.

— Dans ce cas, cette...

— ... discussion est inutile. Oui, tout à fait, dis-je en l'attirant contre mon corps, crochétant mes jambes autour de sa taille et passant les bras au-dessus de ses épaules.

Soudain, quelque chose dans ce moment me pousse à dire les choses haut et fort – sans code ni mots voilés.

— Je suis totalement gaga de vous, monsieur Miller Hart.

Il cesse momentanément de me sucer le cou et se recule pour me contempler. Je me prépare. À quoi ? Je ne sais pas. Il sait ce que je ressens. Il réfléchit un moment avant d'inspirer longuement.

— Dois-je comprendre par là que tu m'aimes profondément ?

— Exact, dis-je en riant, poussant mon cou contre sa bouche quand sa tête replonge.

— Génial.

Il dépose une suite de baisers chastes le long de ma gorge, remontant sur ma mâchoire et s'aventurant sur ma joue avant de glisser vers ma bouche.

— Toi aussi, tu me fascines profondément.

Je me liquéfie sous ses attentions. C'est tout ce que j'ai besoin d'entendre. C'est ainsi qu'il fonctionne ; ainsi que Miller Hart, le gentleman frauduleux dépourvu d'émotions, formule ses sentiments. Avec des mots curieux. Mais moi, je les comprends. Je *le* comprends.

Je le laisse m'embrasser et frotter son menton hirsute contre mon visage, me délectant de chaque délicieuse seconde et exprimant mon mécontentement par un petit grognement quand il se recule.

— Je passe à la salle de sport ce matin avant d'aller travailler, dit-il en se relevant sur ses genoux avant de m'attirer contre lui. Ça te tente de m'accompagner ?

— Ah ?

Je ne crois plus en avoir besoin, désormais. Toute ma colère et ma tension se sont totalement désintégrées grâce à Miller et à son talent pour me vénérer. Martyriser un sac de sable est devenu inutile.

— Je ne suis inscrite dans aucune salle.

Je mens, mais il ne me paraît pas plus utile de regarder Miller frapper dans un sac. Les épisodes de la salle de sport ou de la bagarre à la sortie de l'Ice ne font pas partie de ceux que je prends plaisir à revivre...

— Je t'y ferai entrer, répond-il en me plantant un bisou sur le nez avant de me reposer sur mes pieds. Habille-toi.

— J'ai besoin de prendre une douche, dis-je en regardant son dos disparaître dans sa penderie.

Je pue le sexe.

— J'en ai pour deux minutes.

Je commence à me diriger vers sa salle de bains, mais il m'intercepte et me soulève du sol, me tirant un petit cri de surprise.

— Faux, décrète-t-il sérieusement en me retransportant jusqu'au lit dans ses bras. Il n'y a pas le temps.

— Mais je me sens toute... collante, dis-je en grimaçant quand il me repose sur mes pieds.

Je découvre Miller à demi nu, vêtu seulement de son caleçon, m'aguichant avec son torse comme on excite un taureau avec une étoffe rouge. Je n'arrive pas à en détacher mes yeux à mesure qu'il s'approche, jusqu'à ce que j'aie presque le nez dessus.

— La Terre à Olivia.

Sa voix soyeuse me tire de ma transe, et je fais un pas en arrière, levant le regard pour découvrir sa mine radieuse mâtinée d'une lueur de sagesse. Je lui

rends son sourire.

— Dieu s'est vraiment bien appliqué quand il t'a façonné.
Ses sourcils s'arquent et son expression s'égaye davantage.

— Et toi, il t'a créée rien que pour moi.

— Exact.

— Je suis content que nous soyons d'accord sur ce point.

Il donne un coup de menton en direction du lit.

— Tu m'aides à le faire ?

— Ah non !

Je lâche ma réponse sans même réfléchir, me disant que j'ai déjà perdu bien trop d'énergie à retaper son lit adoré. Je me souviens également de la dernière fois que je m'y suis appliquée. En maniaque qu'il est, l'envie le démangeait de tout fiche en l'air pour le refaire à sa manière. Ce qu'il a fini par faire...

— Fais-le toi-même !

S'il veut le faire à sa manière, qu'il se débrouille.

— Comme tu voudras, dit-il en hochant la tête. Alors, habille-toi.

Je ne discute pas et le laisse s'occuper de son lit pendant que je récupère mes habits dans le tiroir de la commode.

— Je n'ai pas de tenue de fitness.

— Je vais te déposer chez toi.

Dans les règles de l'art, il fait voler au-dessus des couvertures l'édredon, qui retombe pile au bon endroit, mais Miller fait tout de même le tour du lit pour tirer un peu par-ci, déplier par-là.

— Ensuite, je t'emmènerai au travail. À quelle heure dois-tu y être ?

— Neuf heures.

— Parfait. Nous disposons de trois heures et cinq minutes.

Il positionne les oreillers et se recule pour jauger son œuvre avant de se retourner et de constater que je l'observe.

— Allez, allez on s'active.

Je souris et me glisse dans ma robe, puis chausse mes talons.

— Les dents ?

Je peux attendre pour la douche s'il insiste, mais il faut au moins que je me rafraîchisse la bouche.

— On va le faire ensemble.

En disant cela, il tend le bras vers la salle de bains pour m'inviter à entrer la première, et j'obéis en souriant. Il est toujours un peu coincé sur les bords, mais il semble maintenant un peu plus apaisé, et je sais que je suis la source de cette

sérénité.

Le club de fitness est plein à craquer. Après m'être trouvé une petite place sur un des bancs dans le vestiaire, je me dépêche d'enfiler ma tenue de sport et de fourrer mon sac dans un casier avant de sortir dans le couloir et d'échapper au joyeux bavardage matinal entre les femmes qui fréquentent le centre. Je me sens déjà éreintée. Je balaie rapidement le couloir des yeux pour repérer Miller, mais ne le vois nulle part ; alors, je me dirige vers le fond du bâtiment, là où la salle de sport se trouve dans mon souvenir, en passant devant la série de portes vitrées derrière lesquelles se déroulent les divers cours.

Je m'arrête devant la dernière pour regarder des dizaines de femmes sautiller en rond en face d'une immense glace ; elles ont toutes l'air sportif et super en forme, et, bien qu'affichant des signes d'effort, elles sont toutes parfaitement maquillées. Ma main se lève vers le chignon noué au-dessus de ma tête, tandis que mon visage dans le miroir capte mon attention. Je ne porte pas un gramme de maquillage et je ne ressemble en rien à une habituée. Visiblement, la salle de sport ne dispense pas de soigner son apparence.

Je pousse un hoquet de surprise en sentant de l'air chaud dans mon cou.

— Tu t'es trompée de chemin, murmure-t-il en passant son avant-bras autour de ma taille pour me soulever. Notre salle, c'est celle-ci.

Je me laisse transporter là d'où je viens sans protester, et Miller pénètre dans la salle où je l'avais espionné. La porte se referme derrière nous, et j'ai toujours le dos collé contre son torse, mais il ne tarde pas à me retourner. Il m'adosse contre la porte. Dans un premier temps, je suis déçue de voir qu'il porte un tee-shirt, mais il se rattrape vite en me portant jusqu'à ses lèvres, où sa bouche délicieuse accomplit des merveilles. Je suis ravie de cet échauffement d'un genre différent.

— Tu aurais pu me garder au lit pour me goûter, dis-je sous ses baisers en le sentant sourire contre mes lèvres.

Tous ces sourires, ainsi que sa nouvelle attitude détendue, tout particulièrement en dehors de la chambre, me rendent folle. J'adore ça, mais en même temps je n'y suis pas habituée.

— Je peux te goûter où je veux.

Il me laisse retomber sur mes pieds avant de reculer d'un pas, et je maudis

soudain l'espace qui nous sépare. Je le réduis alors en encerclant sa taille de mes bras avant d'enfouir mon nez dans le tissu de son tee-shirt.

— Faisons notre « truc ».

— Nous sommes ici pour suer un peu, répond-il sur un ton taquin en attrapant mes poignets dans son dos pour nous décrocher.

— Je pourrais répliquer tout un tas de choses à cela.

— Ma belle et douce serait-elle en train de dévoiler son visage coquin ? dit-il en haussant un sourcil, tandis qu'il attrape le bord de son tee-shirt et le relève lentement, révélant progressivement son torse ferme et musclé, jusqu'à me laisser saliver d'admiration.

— Ne fais pas ton enfant.

Je plisse les yeux d'un air moralisateur.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Quoi donc ?

— Ça, dis-je en montrant son torse dénudé.

Il baisse la tête, et sa mèche rebelle se décroche.

— Remets ton tee-shirt.

— Mais je vais avoir chaud.

— Je ne vais pas pouvoir me concentrer, Miller.

Je ressens un besoin impérieux de frapper dans un sac de sable, mais en raison d'un tout autre type de frustration. Miller Hart, mon toqué de l'ordre, s'amuse avec moi, et, même si le voir détendu est une véritable joie, son petit jeu m'agace comme ce n'est pas permis.

— Dommage pour toi, répond-il en pliant son tee-shirt avant de le poser soigneusement sur un banc.

Il me prend par la main et m'amène sur un grand tapis rembourré devant le sac de sable suspendu à sa poutre.

— Tu n'auras aucun souci pour te concentrer, crois-moi.

Il jette un coup d'œil à mes pieds et demande en fronçant les sourcils :

— Tu portes quoi ?

Je suis son regard et remue mes orteils dans mes Converse avant de remarquer qu'il est pieds nus. Même ses pieds et ses orteils sont parfaits.

— Des chaussures.

— Enlève-les, ordonne-t-il d'une voix exaspérée.

— Pourquoi ?

— Mets-toi pieds nus. Ces chaussures n'offrent aucun soutien.

Il leur jette un regard dégoûté et insiste en les montrant du doigt.

— Enlève-moi ça !

Je me déchausse en pestant et me retrouve moi aussi pieds nus.

— Tu es sûr que tu ne veux pas remettre ton tee-shirt ?

Torse nu et pieds nus. C'est une véritable torture.

— Non.

Il va jusqu'au banc, sort son iPhone de sa poche, puis s'accroupit et le pose dans une station d'accueil. Il prend alors tout son temps pour faire défiler les titres avant de déclarer : « Parfait », tandis que les premières notes de *Rabbit Heart*, de Florence and the Machine, retentissent dans l'immense salle.

J'incline la tête, un peu surprise. Il revient en affichant un air déterminé, et je le laisse me placer où il veut. Je le maudis mentalement, lui et son petit cul parfait, tout en m'efforçant de contrôler mes yeux baladeurs. Impossible.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je le regarde prendre une longue bande de tissu et la tendre entre ses doigts avant de la plier plusieurs fois sur elle-même.

— On va s'entraîner ensemble, explique-t-il en prenant ma main pour l'envelopper de bandelettes.

Je fixe d'un air perplexe son visage concentré.

— Tu vas me frapper.

— Quoi ?

Je récupère ma main, horrifiée.

— Je ne veux pas te frapper !

— Mais si, dit-il en retenant un rire, reprenant ma main pour continuer de l'emballer.

— Je te dis que non. Je ne veux pas te faire de mal, dis-je sérieusement.

— Il n'y a aucun risque, Olivia, rétorque-t-il en lâchant ma main pour s'occuper de l'autre. Enfin, tu peux me blesser, mais pas avec tes poings...

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, soupire-t-il, comme s'il était surpris que je pose la question, que le seul organe en moi que tu pourrais blesser, c'est mon cœur.

Ma perplexité se transforme instantanément en satisfaction.

— Mais tu disais qu'il était résistant.

— Pas quand il s'agit de toi.

Ses yeux bleus se posent brièvement sur moi.

— Mais je ne t'apprends rien, pas vrai ?

Je camoufle mon sourire de contentement derrière mes poings serrés.

— Je te rappelle que j'ai un méchant crochet, dis-je, à tort ou à raison.

Je n'aime pas particulièrement repenser à cette fameuse nuit, mais son arrogance m'agace. Je me suis bien débrouillée la dernière fois contre le sac de frappe. Je me suis donnée à fond, et mes bras endoloris étaient là pour le prouver.

— J'en conviens, admet-il avec une pointe de sarcasme en décrochant une paire de gants avant d'y faire entrer mes mains.

— À quoi servent les bandelettes ?

— Surtout au maintien, mais ça t'évitera aussi les ampoules sur les poings.

Je sens mes joues s'empourprer. Quelle amatrice !...

— D'accord.

— Te voilà prête, dit-il avant de frapper dans la partie haute de mes gants.

Mes bras encaissent le coup en tremblant.

— Un peu de résistance, Olivia !

— Tu m'as eue par surprise !

— Toujours être sur ses gardes. C'est la règle numéro un.

— Je suis *toujours* sur mes gardes en ce qui te concerne.

Il frappe à nouveau au même endroit, et, à nouveau, mes bras flanchent. Il exhibe un rictus.

— Vraiment ?

— Compris, dis-je entre mes dents, tentant désespérément de chasser une mèche de cheveux de mon visage, en pure perte.

— Attends, dit-il.

Je le laisse coincer ma mèche rebelle derrière mon oreille en me retenant à grand-peine de frotter ma joue contre sa main... ou de poser les yeux sur son torse... ou de humer son odeur... ou...

— On peut poursuivre, s'il te plaît ?

Je le repousse et lève mes gants devant mon menton pour me préparer à frapper.

— Quand tu veux, ricane-t-il.

— Donc, tu veux que je te mette un pain, c'est ça ?

— Tu veux dire « me frapper » ?

— Te mettre K. O.

Un sourire amusé tord sa bouche.

— Tu ne me mettras jamais K. O., Olivia.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

C'est moi qui me la joue, maintenant, et, intérieurement, je sais que je vais le regretter.

— J'aime beaucoup ton audace, dit-il en secouant la tête. Vas-y, donne tout ce

que tu as.

— Si t'insistes.

Je plie rapidement mon bras et le lance en avant en visant sa mâchoire, mais il fait un pas en retrait pour esquiver et je pars en avant en tournant sur moi-même. Avant que je puisse reprendre mes repères, je me retrouve le dos contre son torse.

— Bien essayé, ma douce, dit-il en me mordillant l'oreille et en pressant son bassin contre mes fesses.

Je lâche un petit cri de stupeur et de désir mêlés, puis reste contre lui, le souffle court, complètement désorientée. Tout à coup, il me retourne et me lâche.

— Tu auras peut-être plus de chance la prochaine fois.

Son air prétentieux m'irrite subitement et je lui décoche sans attendre un nouveau coup en espérant le surprendre..., mais c'est raté.

— Oh !

J'atterris à nouveau contre son torse solide et sens son entrejambe contre mon ventre et son menton hirsute contre ma joue.

— Oh ! chérie, murmure-t-il, son souffle me chatouillant l'oreille, tandis que je ferme les yeux en guettant le bon moment pour le défier. Tu te laisses entraîner par ta frustration. Ce n'est pas un bon moteur.

« Un bon moteur » ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il me lâche et me replace en position avant de relever mes poings devant mon visage.

— La frustration te fera perdre le contrôle. Il faut toujours garder le contrôle.

Je le regarde avec des yeux ronds. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir jamais vu se contrôler chaque fois qu'il a joué des poings. Et, à en juger par l'expression fugace qui traverse ses traits, c'est également ce qu'il se dit.

— Il faut dire que tu ne me facilites pas les choses, dit-il en écartant les poings. On recommence.

Tout en méditant ses paroles, j'essaie de trouver des pensées apaisantes afin de me contrôler, mais elles sont enfouies très profondément. Avant que je puisse les déterrer, mon bras bondit instinctivement en avant, et je pars une fois de plus en vrille, aussi bien physiquement que mentalement.

Je me recule brusquement en sentant à nouveau son bassin se frotter contre mes fesses. Là non plus je ne contrôle rien ; mon corps répond naturellement à son contact.

— Je vais y arriver !

Je crie, agacée, en me libérant de ses bras de peur de céder à la tentation et de

me retourner pour lui arracher son short.

— Donne-moi juste un instant, dis-je, et j’inspire à fond pour me calmer, lève mes poings devant son visage et mon regard au niveau du sien.

Il me dévisage pensivement.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Je te trouve juste adorable avec ces gants de boxe, en nage et énervée.

— Je ne suis pas énervée.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis, réplique-t-il sérieusement. Quand tu veux.

Son calme décuple mon irritation. Je bous.

— À quoi rime tout ça, au juste ?

Il faut absolument que j’évacue un peu de cette frustration avant d’exploser. Ma séance de la semaine dernière en solo m’avait fait beaucoup plus de bien, même si je n’avais pas le physique de rêve de Miller à admirer.

— Je te l’ai dit : j’adore te regarder quand je t’énervé.

— Tu n’arrêtes *pas* de m’énervé...

Je détends rapidement mes bras et me retrouve une fois encore contre son torse ferme et chaud.

— Merde et remerde !

— Tu es frustrée, Olivia ? murmure-t-il en laissant courir sa langue le long de mon oreille.

Mes yeux se ferment, ma respiration se réduit à des petits souffles courts qui n’ont plus rien à voir avec l’effort. Il me mordille l’oreille, et des pics de désir me transpercent le bas du ventre, faisant vaciller mes genoux.

— Et ça ? À quoi ça rime ?

— Tu m’appartiens, et j’apprécie la valeur des choses qui m’appartiennent ; c’est pourquoi je ne recule devant rien pour les protéger.

La formulation est impersonnelle, mais, dans la bouche de mon homme émotionnellement dévasté, cette phrase bizarre prend un tout autre sens, et j’accepte ce qu’elle me dit.

— Est-ce que ça t’aide ?

Je réussis à poser la question malgré la fièvre qui s’empare de moi, une fièvre qui cède maintenant place à l’inquiétude. Il a du mal à gérer sa colère.

— Énormément, admet-il sans s’étendre.

Au lieu de cela, il accroît ma fièvre et me soulève pour me porter contre un mur. Je fronce les sourcils, pas parce que j’attendais une explication – qu’il m’a d’une certaine manière donnée en répondant par l’affirmative –, mais parce que je

me retrouve devant des dizaines de petites bosses colorées en plastique dépassant de la surface du mur, du sol au plafond.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je, alors qu'il me déplace contre une partie du mur où il n'y en a pas.

— Ça ? répond-il en passant les bras derrière moi pour m'enlever mes gants et lentement défaire les bandelettes. C'est un mur d'escalade. Attends.

Il me pose les mains sur deux des protubérances de plastique. Je les agrippe fermement, puis déglutis nerveusement quand il déplace ses mains sur mes hanches.

— Tu es à l'aise ?

Je suis incapable de parler. Toute la tension refoulée accumulée par l'exercice a laissé place à de l'attente. Alors, je hoche la tête.

— Ce n'est pas très poli de ne pas répondre quand on vous pose une question, Livy. Tu le sais.

Il écarte mon short, ainsi que ma culotte.

— Miller, dis-je dans un soupir, sentant ses doigts effleurer mon sexe. On ne peut pas. Pas ici.

— Cette salle m'est réservée de six heures à huit heures. Personne ne viendra nous déranger.

— Mais la vitre...

— On ne peut pas nous voir ici, répond-il en enfonceant son doigt.

Je presse mon front contre le mur en prenant une petite inspiration tremblante.

— Je t'ai posé une question.

— Oui, je suis à l'aise.

Je réponds à contrecœur. Je suis à l'aise dans cette *position*, mais pas dans ce *lieu*.

— Je ne suis pas du même avis, dit-il en tournant son doigt, nous tirant à tous les deux un long gémissement.

— Tu es tendue.

Vas-y, enfonce !

— Oh mon Dieu !

— Détends-toi.

Il glisse maintenant deux doigts en moi, toujours aussi lentement, et ses mouvements délicats réduisent ma nervosité. Tout mon corps s'amollit.

— C'est mieux, estime-t-il.

Effectivement. Le va-et-vient continu de ses doigts en moi m'emmène dans un état proche de la jouissance, et je ne me soucie plus du tout du lieu. Je suis bien

trop gorgée de désir. Je tremble comme une feuille. Je..., je..., je...

— Miller !

— Chut.

Il me fait gentiment taire et retire ses doigts, puis saisit fermement mais tendrement mes hanches. L'arrêt des frottements me rend folle de frustration et je lâche une des prises pour taper dans le mur.

— Non, s'il te plaît !

— Je ne t'avais pas dit que je te rendrais folle de désir tous les jours ?

— Si.

— Et je le fais ?

— Oui !

— Et tu sais que j'adore ça, hein ?

— Oh putain, oui !

Il pousse un grognement de plaisir tout en promenant le bout de sa verge sur ma peau avant de me pénétrer en retenant un soupir. Mes jambes flageolent.

— Ooooh !

Mon corps se liquéfie ; je le laisse supporter tout mon poids.

— Doucement, souffle-t-il en enroulant son bras autour de ma taille pour soutenir mon corps amorphe.

Mon menton retombe mollement contre mon torse.

— On dirait bien qu'on a dérapé.

Ses hanches se soulèvent, et je perds totalement la tête à mesure qu'il s'enfonce en moi, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il me remplisse complètement et reste immobile. Plongée dans le noir, je ne vois plus rien, mais la perte des sens n'a pas d'importance. Je sens son odeur, sa respiration saccadée, je le sens, lui, et, lorsque ses doigts remontent le long de mon corps pour se poser sur mes lèvres, je peux les lécher et le goûter.

— Tu veux que je bouge ? demande-t-il, la voix rauque chargée d'un désir brûlant.

Comme ma bouche est occupée à lécher ses doigts, je trouve la force de stabiliser mes jambes et pousse mes fesses contre lui. Il inspire brusquement, et je lui mords le doigt.

— Olivia ?

Il réclame une réponse. Je lâche son doigt et me racle la gorge.

— Bouge. Oui, bouge, vas-y.

— Oh Seigneur !

Je sens sa main dans mes cheveux, qui m'arrache mon élastique, puis ses

doigts s'enfoncent dans ma chevelure et l'ébouriffent. Sa paume enserre mon cou et me relève la tête jusqu'à ce que ma nuque vienne se poser sur son épaule. Mes lèvres s'entrouvrent et je garde les yeux fermés, la tête levée vers le plafond. Il n'a pas encore commencé à bouger ; pourtant, ma chair est déjà submergée par un raz-de-marée de frémissements paralysants, et je sais que, dès qu'il se mettra à aller et venir en moi, je déborderais de plaisir. Je suis déjà à deux doigts du ravissement, sa verge immobile et palpitante déclenchant une série de spasmes dans mon ventre. Une respiration haletante emplît mes oreilles.

— Je suis si heureux de t'avoir trouvée, Olivia Taylor.

— Et moi, si heureuse d'être devenue ton « habitude ».

Je murmure ces paroles sans effort, en proie à une extase étourdissante.

— Je suis content que nous soyons d'accord.

Sur ces mots, il enfouit son visage dans mon cou et entame un mouvement de piston régulier, tout l'air se vidant de mes poumons comme j'exhale un soupir de bonheur silencieux.

Je souris dans mon ravissement et le sens sourire dans mon cou, tandis qu'il m'embrasse délicatement, sans ralentir son rythme exact ni déplacer sa main de mon cou.

— Tu as un goût divin, murmure-t-il d'une voix rauque.

— Et toi, tu es *carrément* divin.

— Tu te resserres autour de moi, chérie.

— Je vais venir, dis-je.

Je repère tous les signes qui s'intensifient : la tension, la palpitation, la sensation de lourdeur.

— Oh mon Dieu !

— Chuuut, Livy, susurre-t-il, ses hanches agissant d'elles-mêmes pour donner un coup, avant que ses dents s'ancrent dans mon cou et qu'il laisse échapper une suite de petits souffles.

Puis, il s'arrête.

La sueur perle sur mon front. La chaleur de sa bouche sur mon cou se propage à tout mon corps moite, incendiant mon ventre.

— Tu vas venir ? demande-t-il dans un hoquet étranglé. Dis-moi, Livy ?

— Bientôt !

Ses hanches se mettent à vibrer, indiquant clairement qu'il retient la fougue de ses élans.

— Oh merde !

Je crie quand il accélère doucement, mes poings blanchissent tant je me

cramponne. Il se retire à nouveau avant de s'enfoncer d'un coup sec et décidé. Mes poumons se vident et mon cœur tambourinant s'emballe dangereusement. Je vais m'évanouir.

— Miller, dis-je en m'étranglant, les bras tendus contre le mur.

Je tremble, je perds le contrôle, la montée du plaisir propulsant mon esprit dans une fusion. Je ne sais pas comment supporter le bien qu'il me fait. Rien ne change, et j'espère que rien ne changera.

— Miller, pitié, pitié, pitié.

Je suis au bord de l'évanouissement, mais il me fait attendre, retarde le moment. Il sait exactement ce qu'il fait.

— Supplie-moi, demande-t-il, m'assénant calmement un nouveau coup de boutoir. Supplie-moi de te faire jouir.

— Tu le fais exprès !

Je crie en donnant un coup de hanches en arrière, pour tenter d'aller à l'encontre de son élan et permettre à mon plaisir d'exploser, mais mon initiative se solde par un grognement de Miller et un cri choqué de ma part. Il tourne ma tête contre son visage et me dévore la bouche, notre baiser augmentant l'imminence de mon orgasme.

— Supplie-moi, répète-t-il contre mes lèvres. Supplie-moi d'être à toi pour le restant de mes jours, Olivia. Montre-moi que tu as envie qu'il y ait un *nous* autant que j'en ai envie.

— Oh oui !

— Supplie.

Il me mord la lèvre et la laisse doucement glisser entre ses dents, puis ses yeux bleus pénètrent en moi, me transperçant l'âme.

— Ne me refuse pas.

— Je t'en supplie.

Mon regard soutient le sien et absorbe le désir qui en émane. Un désir dont je suis l'objet. C'est rassurant. Nous nous désirons désespérément.

— Et moi, je te supplie...

Il entame un délicieux roulement de hanches, me ramenant aux frontières de l'orgasme. Il dépose un baiser sur mes lèvres, puis reprend son mouvement régulier, s'enfonçant profondément avant de ressortir lentement. Il paralyse mes sens en m'honorant de façon experte.

— Je te supplie de m'aimer pour toujours.

Je plonge mon visage dans son cou.

— Tu n'as pas besoin de me supplier... T'aimer est la chose la plus naturelle

qui soit, Miller Hart.

— Merci.

— Maintenant, est-ce que tu peux arrêter de me rendre folle ?

Mon orgasme est toujours suspendu à son bon vouloir. Il se fait plus pressant que jamais.

— Bon Dieu, oui.

Il plonge fermement en moi et reste enfoncé tout au fond avant de remuer son bassin. Je jouis bruyamment, et la pression accumulée explose en moi, me laissant étourdie de plaisir et sans vie entre ses bras.

— Ne me lâche pas !

Mon corps tremble et ma tête s'agite de droite à gauche.

— Jamais.

— Oh ! dis-je, à bout de souffle.

Les tremblements ne donnent aucun signe de diminution, alors que je me relâche contre lui. Je traverse l'intensité de mon orgasme, mon monde se résumant à un brouillard de sons déformés et d'images floues. Je ne sens plus mes membres ; seulement Miller qui me mordille la joue et son érection vibrant en moi. Une succession d'images défilent dans mon esprit, nous représentant toutes Miller et moi, certaines anciennes, d'autres très récentes, et d'autres encore anticipant notre avenir ensemble. J'ai trouvé mon quelqu'un : il est abîmé, il exprime ses émotions de la plus étrange des façons et semble repousser toute affection par son comportement. Mais il est *mon* homme abîmé. Je le comprends. Je sais comment l'apaiser, le gérer et, surtout, je sais comment l'aimer.

Bien qu'il ait voué sa vie entière à rejeter toute idée de sentiment et de tendresse, il m'a laissé pénétrer son apparence froide et brutale – il m'y a même aidée, d'une certaine manière – et je l'ai laissé en faire autant de mon côté. Ce que j'éprouve en ce moment – ce sentiment de sécurité, d'être chérie, aimée – vaut chacune des larmes que nous avons versées pour en arriver là. Il m'accepte, moi et mon passé.

Nous sommes totalement opposés, mais absolument parfaits l'un pour l'autre. Il est magnifique vu de loin, et tout aussi beau de près. Sous cette beauté extérieure, il est encore plus beau. C'est une beauté profonde. Plus je creuse, plus il embellit. Je suis la seule à le voir, et c'est parce que je suis la seule personne à qui Miller l'a laissé voir. Moi seule. Il est à moi. En intégralité. Chaque splendide partie de son être.

Ses dents dans mon épaule et son sexe frémissant toujours planté en moi me ramènent sur terre. Mon regard est rivé au plafond et mes doigts engourdis sont

accrochés aux prises sur le mur d'escalade. Je suis exténuée, mais bouillonnante d'énergie. J'ai les genoux qui vacillent, mais je sens une force inouïe en moi.

— Je t'ai regardé une fois, dis-je tout bas.

Je ne sais pas pourquoi je me sens forcée de le lui dire. Il aspire ma peau dans sa bouche et me fait un suçon avant d'attraper une poignée de mes cheveux et de me tourner le visage vers lui.

— Je le savais.

Il ne demande même pas de précision, il ne cherche pas à savoir où. Il *sait*.

— Comment as-tu su ?

— J'ai ressenti un picotement.

Je fouille son regard, un sourire perplexe sur les lèvres, cherchant une explication à ces quatre mots incompréhensibles. J'y lis de la sincérité ; il croit fermement ce qu'il vient de dire.

— Tu as ressenti un picotement ?

— Oui. Comme un petit feu d'artifice explosant sous ma peau, déclare-t-il avec le plus grand sérieux.

— Un « feu d'artifice » ?

Ses lèvres rencontrent mon front, et son bassin se recule, laissant ressortir sa demi-érection. Mon short et ma culotte se remettent également en place, et je ressens le manque avec amertume.

Il me retourne délicatement entre ses bras, balaie mes cheveux sur un côté et enroule mes bras autour de ses épaules nues. Son corps est chaud et moite, et sa peau brille sous la lumière artificielle crue de la salle. J'oublie l'invasion et la désertion que mon corps a subies quand les plaques fermes de son torse se dévoilent à mon regard et mon esprit : ses tétons durs, sa peau lisse, ses pectoraux parfaitement dessinés. C'est un spectacle à couper le souffle.

Je le regarde scruter le mur derrière moi, puis me déplacer légèrement vers la gauche. Ce chef-d'œuvre de la nature s'avance alors pour m'emprisonner contre la paroi froide dans mon dos, chaque centimètre de sa demi-nudité épousant mon corps habillé. L'index sous mon menton, il me lève la tête vers lui.

— Par ici, dit-il en souriant avant d'embrasser tendrement ma joue. Dévoile-moi ton signe.

— Mon signe ? dis-je sans pouvoir cacher la perplexité dans ma voix.

J'ignore complètement de quoi il parle.

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

Ses joues se creusent d'une fossette comme il esquisse un sourire mignon, presque timide.

— Quand tu es dans les parages, même hors d’atteinte, ma peau me picote. C’est comme des feux d’artifice. Chaque centimètre carré de ma peau me titille agréablement. C’est ça, mon signe à moi.

Sa paume se pose sur ma joue et son pouce s’attarde sur mes lèvres.

— C’est comme ça que je sais que tu n’es pas loin. Je n’ai pas besoin de te voir. Je te sens et, quand on se touche physiquement, ajoute-t-il en battant langoureusement des cils, avant d’inspirer longuement pour se calmer, ces feux d’artifice explosent. Ils me donnent le tournis. Ils sont beaux, lumineux et dévorants.

Il se penche et m’embrasse sur le bout du nez.

— C’est toi qu’ils représentent.

Mes lèvres s’entrouvrent et je bascule ma tête en arrière. Je reste quelques instants à boire son regard sans rien dire, son corps pressé contre le mien. Je bois également ses paroles. Sa déclaration n’a rien de déconcertant. Je vois tout à fait de quoi il veut parler, maintenant, sauf que *mon* signe est légèrement différent.

— Moi aussi, j’ai des feux d’artifice.

J’embrasse son index, et son pouce sur ma lèvre inférieure fait une pause, tandis qu’il m’observe calmement.

— Sauf que, chez moi, c’est une implosion.

— Ça m’a l’air dangereux, murmure-t-il en baissant les yeux sur ma bouche.

Je dédaigne la mise en garde de William concernant les poils qui se hérissent sur ma nuque, certaine que mon cerveau souffre d’épuisement, probablement à cause de mes pensées confuses et du manque que je ressens. Ou peut-être est-ce un des signes ?

— Ça l’est, effectivement.

— Comment ça ?

— Eh bien, chaque fois que je te regarde, que je te sens ou même que je te perçois, ces feux d’artifice explosent en plein dans mon cœur.

Je sens une émotion m’enserrer de tous côtés lorsque son regard balaie mon visage pour se river sur mes yeux.

— Et je tombe un peu plus amoureuse de toi chaque fois que cela se produit.

Il acquiesce d’un lent hochement de tête, presque imperceptible.

— Nous allons nous voir et nous toucher bien plus souvent, murmure-t-il. Tu vas devenir incroyablement amoureuse, alors.

— Je le suis déjà.

Je ferme les yeux quand ses lèvres viennent remplacer son pouce. Et succombe un petit peu plus. Nos bouches bougent doucement, avec une lenteur délibérée,

notre abandon déchaîné d'il y a quelques moments remplacé par des gestes lents et une tendresse atrocement intense. Il s'exprime par ce baiser. Il atteste qu'il comprend. Lui aussi ressent la même chose, sauf qu'il appelle cela de la fascination.

— Totalelement gaga ? demande-t-il contre ma bouche.

Je souris.

— Plus encore.

— Et je prierai chaque jour pour que cet amour perdure.

— C'est une certitude.

— Rien dans ce monde n'est certain, Olivia.

— Ce n'est pas vrai, dis-je en séparant nos bouches, alors que mon bonheur d'il y a quelques secondes s'envole.

Il m'étudie attentivement, cependant que je formule mentalement la phrase que je vais dire. Je ne vois pas trop comment le dire autrement.

— Pourquoi refuses-tu de l'accepter ?

— C'est difficile d'accepter quelque chose qui n'a pas lieu d'être.

Sa paume se déplace à l'arrière de ma tête, et ses doigts s'enfoncent dans ma chevelure.

— Je ne suis pas digne de ton amour, dit-il.

— Bien sûr que si.

Je sens la colère m'échauffer les joues, remplaçant les rougeurs qui ont suivi l'orgasme.

— Disons qu'on n'est pas d'accord sur ce point...

— Non ! dis-je, mes mains réagissant instinctivement à son aveuglement pour se poser sur son torse et le repousser gentiment. Je veux que tu l'acceptes vraiment. Et pas seulement pour me faire plaisir.

— D'accord.

Il acquiesce sans se faire prier, mais d'une voix dénuée de conviction.

Mes épaules s'affaissent avec découragement, l'espoir éblouissant né de nos retrouvailles s'éteignant bien trop vite.

— Qu'est-ce qui te rend si pessimiste ?

— La réalité, réplique-t-il d'une voix plate et atone.

Ma bouche se ferme brusquement. Je ne trouve rien à répondre à cela, aucune parole d'encouragement. Du moins pas à brûle-pourpoint. D'ici quelques secondes, je trouverai les mots et je m'assurerai qu'ils soient justes et logiques. Mais mon travail de formulation est interrompu en cours de route quand les portes de la salle s'ouvrent grand.

Nos deux têtes pivotent d'un coup et mes cheveux se hérissent aussitôt.

— Il est l'heure.

La voix suave de Cassie m'énerve de plus belle, sa silhouette parfaite vêtue de lycra n'arrangeant rien. Ses yeux débordent de ressentiment, auquel se mêle une pointe d'inquiétude. Elle est stupéfaite de me voir, et ça me réjouit au plus haut point.

— Nous allons sortir, rétorque Miller en me prenant par la nuque pour me diriger vers les portes après être passé récupérer son téléphone sur le banc.

Je la regarde d'un œil suspicieux traverser la salle à grands pas et se pencher en avant, sans aucune pudeur, pour se toucher la pointe des pieds et s'étirer avant de descendre en grand écart avec un rictus patelin. La croix sertie de diamants qui ne quitte jamais son cou gracieux racle le sol.

— La méthode Pilates, ronronne-t-elle. Rien de tel pour développer la souplesse. Pas vrai, Miller ?

Je le regarde avec étonnement, espérant me méprendre sur le sens de ses paroles. Il ne me gratifie ni d'une confirmation ni même d'un regard rassurant.

— Arrête un peu, Cassie, rétorque-t-il sèchement en ouvrant la porte et en me poussant doucement devant lui.

— Bonne journée ! chantonne-t-elle en riant.

Dès que la porte claque derrière nous, je me débarrasse de sa main sur ma nuque et me retourne face à lui, mes cheveux me fouettant le visage.

— Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?

— Elle réserve la salle de huit heures à dix heures.

Je me crispe.

— Tu as couché avec elle ?

— Non, répond-il d'un ton vif et catégorique. Jamais.

— Alors, qu'est-ce qu'elle radote avec son cul en caoutchouc ?

— Son « cul en caoutchouc » ?

Un coin de sa bouche se relève discrètement avec amusement. Ça n'améliore pas mon humeur.

— Je sais que c'est une pute, Miller. Je l'ai vue en action avec un vieux mec fortuné.

Toute trace d'amusement disparaît aussitôt de son visage.

— Je vois, dit-il simplement, comme si la chose n'avait aucune importance.

— Tu vois ?

— Que veux-tu que je te réponde ? C'est une *escort girl*.

Mon audace se flétrit. Je ne sais pas ce que j'ai envie qu'il me dise.

— Il faut que j’aille travailler, dis-je en pivotant sur mes talons pour gagner le vestiaire.

Je sens une chaude humidité ruisseler le long de mes cuisses. Punaise !

— Olivia.

Je l’ignore et pousse la porte. La possessivité qui court dans mes veines comme de la lave en fusion me choque un peu, alors que mon impertinence revient à la charge, transformée en... quelque chose d’autre. Je n’ai pas encore réussi à l’identifier, mais c’est dangereux. Ça, je le sais. Mon postérieur s’écroule sur un banc à lattes et je me prends la tête entre les mains. Cassie ne va nulle part. Elle n’a pas froid aux yeux et me voue de toute évidence une haine tenace. Puis-je le supporter ?

— Hé !

Je sens deux paumes chaudes remonter le long de mes cuisses et, en glissant un regard entre mes doigts, je découvre Miller agenouillé devant moi. Un regard rapide dans le vestiaire m’indique que nous ne sommes pas seuls. Deux femmes enveloppées dans des serviettes nous observent depuis le fond sans sembler gênées par leur quasi-nudité.

— Miller, que fais-tu ? dis-je en ramenant mon regard sur lui.

Il n’affiche aucune expression, mais je lis de la sympathie dans ses yeux.

— Je fais ce qu’un homme fait quand il voit la femme qu’il adore effondrée.

« Qu’il adore » ? Pas « qui le fascine » ? Même dans mon état actuel, alors que je m’efforce de rassembler mes pensées troubles, ce simple mot me donne des frissons.

— Je ne l’aime pas.

— Moi non plus, parfois.

— Seulement parfois ?

— C’est une incomprise.

— Je pense que je la comprends très bien, au contraire. Elle ne m’aime pas.

— C’est parce que j’ai de l’affection pour toi. Énormément.

Je le « fascine ». Il « m’adore ». Il a « de l’affection pour moi ».

— A-t-elle envie de toi ?

— Elle cherche à compliquer les choses.

— Pourquoi ?

Il pousse un soupir, long et sourd, et serre mon visage entre ses paumes ; nous sommes nez à nez.

— Elle n’arrive pas à voir au-delà de ce qu’elle connaît.

Elle n’arrive pas à voir au-delà du sexe et des paillettes ? Je secoue la tête,

perplexe, mais surtout agacée. Alors, elle attend de Miller qu'il se comporte à l'identique ?

— J'ai envie de m'enfuir, dis-je tout bas.

Mes jambes tremblent déjà, impatientes de m'emporter loin des cruelles vérités de Miller et son histoire. Toutes ces choses et tous ces endroits sont des rappels constants. Je ne suis pas sûre de pouvoir passer outre.

— Avec toi, dis-je pour préciser, voyant une onde d'inquiétude traverser ses traits. Mais tous ces gens nous le permettront-ils ?

— Ma douce, je suis prêt à réduire en miettes tout obstacle qui se dressera sur le chemin de ma liberté.

Il se penche et dépose un baiser sur mon front, un geste tendre qui me réconforte comme aucun autre. C'est du moins son but. Il abaisse ses paupières pour masquer l'incertitude qui inonde son regard.

— Je t'en supplie..., ne laisse pas la médisance de quiconque nous séparer.

— C'est dur.

Je le laisse presser ses lèvres contre chaque centimètre de mon visage jusqu'à ce qu'il se recule. Il a triomphé de ses incertitudes. Ses deux sphères azurées m'implorent. Il craint que je laisse ces gens – Cassie et je ne sais qui d'autre, car je sais qu'il y en a d'autres – me détourner de lui. Jamais. Rien ne me détournera de lui.

— Je t'aime.

Il sourit et me relève.

— J'accepte ton amour.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Sortirai-je jamais vainqueur de cette discussion ? demande-t-il, la crête de ses cheveux reculant quand ses sourcils se haussent.

Je réfléchis un instant à sa question.

— Non, dis-je, sèche et concise.

Jamais il ne pourra. Jamais je ne saurai s'il l'accepte vraiment. Ses réponses ne me convaincront jamais.

— Prends ta douche et change-toi, dit-il en posant les mains sur mes épaules pour me retourner. Nous allons être en retard.

Il me chasse d'une tape taquine sur les fesses, mais l'incertitude que j'ai lue dans son regard semble s'être transférée en moi. Si lui ne peut calmer mon appréhension, personne ne le peut.

Nous sommes à quelques rues du bistro, pris dans les embouteillages, et je le sens qui m'étudie. Je lance un regard de côté avec un petit sourire. Il se penche et m'embrasse tendrement.

— Tes cheveux sont un peu défaits.

Je le regarde en fronçant les sourcils tenter de coincer une mèche derrière mon oreille et explique en souriant :

— Je n'avais pas d'après-shampooing.

Je tends le bras et passe la main à travers sa chevelure sombre et crantée impeccable.

— J'aurais dû te demander de me prêter le tien.

Il s'arrête dans son geste et me darde un regard amusé. Mon sourire s'élargit.

— Tu es parfaite, dit-il en redéfaisant ma mèche. C'est parfait. Ne les coupe jamais.

— D'accord.

— Bien.

— Jette-moi ici. Après, tu n'auras qu'à tourner dans cette petite rue et tu éviteras la circulation.

— Ça va, je ne suis pas pressé.

Il me donne une caresse, puis s'apprête à rejoindre le flot des excités du klaxon en enfonçant sa paume au centre du volant.

— Ça ne t'avancera à rien, dis-je en riant. Et puis, si toi tu n'es pas pressé, moi je le suis. Je ne peux pas me permettre d'être en retard.

Je lui dépose un bisou sur les lèvres avant de descendre de sa Mercedes.

— Olivia ! s'écrie-t-il.

Je me retourne et me penche pour l'apercevoir.

— C'est seulement à quelques rues. J'y serai en deux minutes.

Je souris devant sa mine mécontente et claque la portière avant de rejoindre le trottoir.

Je me perds dans la marée de gens marchant tous sans traîner jusqu'à leur travail. Cette agitation m'est familière, rassurante, mais la sensation étrange que j'éprouve, tandis que je cavale comme une fourmi avec mes concitoyens londoniens ne l'est pas. Je chasse un picotement sur mon épaule et frissonne

quand il revient aussitôt. Mon instinct me dit de regarder dans mon dos. Je regarde, mais, tout ce que je vois, c'est une masse de têtes qui dodelinent, un flot des piétons.

Mes Converse accélèrent le pas sans injonction de mon cerveau, et je me mets à doubler les gens, maladroitement, mais sans me justifier. Alors que je franchis un coin de rue, je me retourne à nouveau, et un frisson familial résonne en moi ; mes cheveux se dressent sur ma nuque.

— Oh !

— Regarde où tu vas !

Je trébuche et me prends les pieds dans l'attaché-case en cuir coûteux d'un homme.

— Excusez-moi ! dis-je en me rattrapant au mur de briques.

— Vous avez éraflé ma serviette, espèce d'idiote ! s'exclame-t-il en tirant sur son attaché-case avant de frotter la trace sans cesser de rouspéter et de pester.

— Je suis vraiment désolée.

Je me redresse, me préparant pour une violente prise de bec.

— Pauvre conne, grogne-t-il en disparaissant parmi la foule.

Je reste plantée au milieu du trottoir, entravant la marche des autres piétons impatientes.

Mes yeux vont et viennent entre les visages arrivant vers moi et les dos s'éloignant. Mon alarme interne hurle à tue-tête. Je porte ma paume à ma nuque pour lisser mes cheveux hérissés et ressens un soulagement idiot quand je retire ma main et qu'ils restent à plat contre ma peau. Mais mon estomac me tire, l'angoisse m'étreint. Je tourne en rond sur place, tandis qu'un profond malaise me poursuit et qu'une anxiété m'envahit.

Je me retourne et, sans cesser de regarder par-dessus mon épaule, traverse la rue en courant jusqu'au bistro de Del.

Le bistro est bien le dernier endroit sur terre où j'ai envie d'être en ce moment. J'ai la nausée, et mon appréhension à l'idée d'affronter mes collègues augmente quand je sens trois paires d'yeux circonspects suivre mon trajet de la porte jusqu'aux cuisines. J'ai l'impression qu'ils me jugent. C'est le cas. Ils me trouvent stupide, mais aucun d'eux n'a jamais vu Miller sans sa carapace – son élégant trois-pièces. Ils fondent leurs jugements sur le peu de choses qu'ils savent de lui, et il y a bien longtemps que je n'éprouve plus le besoin de justifier ma relation avec l'ex-escort le plus réputé de la capitale, vis-à-vis de Sylvie, Del, Gregory, ou n'importe qui d'autre, d'ailleurs. C'est déjà assez fatigant de devoir me justifier auprès de Miller, et il est la seule personne importante à mes yeux.

Malheur à moi et à mes oreilles si jamais quelqu'un venait à découvrir l'histoire de Miller dans son intégralité. Pour eux, ce n'est qu'un connard pète-sec qui s'est joué de moi. Et ça restera ainsi.

— Salut.

Le ton de Sylvie manque de son entrain habituel. Ses mains tripotent inutilement la poignée du filtre de la machine à café.

— Salut, dis-je en esquissant un sourire. Oh ! j'ai un nouveau téléphone. Je t'envverrai le numéro par texto.

— O. K., répond-elle avec un hochement de tête quand je passe devant elle pour entrer dans les cuisines et enfiler aussitôt mon tablier.

Paul m'emboîte le pas et prend son poste derrière la gazinière pour soulever et secouer une poêle remplie d'oignons.

— Passé une bonne soirée ? demande-t-il.

Je décèle un véritable intérêt dans sa question, mais découvre en levant la tête une expression indifférente.

— Ouais, merci, Paul. Et toi ?

— Oui, oui, grommelle-t-il en déposant deux assiettes sur le comptoir. Deux Crousti Thon pour la sept. Allez, allez, on y va, le service.

Je m'active et attrape les assiettes, puis sors dans la salle en dépassant Del et Sylvie ; mon chef reste sans piper mot, et Sylvie fait la moue.

— Les deux Crousti Thon ? dis-je en les posant sur la table.

— Merci, ma jolie ! lance un type bedonnant, tout sourire.

Il bave presque en tirant vers lui les deux assiettes et se lèche les babines. L'homme pousse un coin du sandwich dans sa grande bouche en me regardant, le sourire aux lèvres, un morceau de pain tendre pendillant de ses babines.

Je fais la grimace.

— Tu veux bien m'en servir un autre ? demande-t-il en poussant son mug à café vers moi.

Mon estomac se révolte quand un bout de thon glisse de sa bouche et tombe par terre à ses pieds. Horrifiée, je le regarde ramasser le morceau de poisson à moitié mâché, puis lécher le thon qu'il tient entre ses doigts boudinés d'un coup de langue. Un spasme me soulève le cœur, et je colle ma main contre ma bouche avant de traverser le bistro en courant et en pensant que Miller péterait un boulon s'il voyait ce comportement d'homme de Cro-Magnon.

— Ça va ? demande Sylvie, inquiète, en me voyant passer devant elle en trombe.

— La même chose pour la sept, dis-je en lui poussant la tasse entre les mains

et en filant.

Je m'efforce tant bien que mal de contenir la bile qui tourne dans mon estomac. Je me fraie un chemin entre les tables, bousculant les chaises, et me cogne contre un angle de mur.

— Fais chier ! dis-je, lançant mon juron à tue-tête devant une table où, dans un coin calme du restaurant, deux mamies sont assises pour déguster un thé accompagné de petits gâteaux.

Je me frotte le bras, rouge de confusion, avant de me tourner vers elles pour m'excuser.

Et là, je leur vomis dessus.

— Doux Jésus ! s'exclame l'une en se levant brusquement – plutôt vite pour une petite vieille. Oh ! Doris ! Votre chapeau !

Elle tapote la tête de son amie avec une serviette en essayant d'enlever les morceaux de vomi que j'ai répandus sur la pauvre dame. Je m'empare d'une serviette et la tiens contre ma bouche.

— Oh ! Edna, est-il fichu ?

La dame porte immédiatement sa main sur sa tête et la plonge dans la fourrure recouverte de vomi. Je suis prise d'un nouveau haut-le-cœur.

— Je le crains fort. Oh ! quel dommage ! N'y touchez pas !

— Je suis vraiment navrée, dis-je aux deux mémés effarées derrière ma serviette.

Je sens les regards se braquer sur moi des quatre coins du bistro et me retourne pour faire face à une assemblée de clients muets de stupeur. Même le gros dégoûtant grassouillet qui est à l'origine de mon dégobillage affiche une mine dégoûtée.

— Je...

Je ne termine pas ma phrase. La sueur a surgi sur mon front et j'ai les joues en feu. Je suis mortifiée. Et je me sens vraiment mal. Je suis malade, j'ai honte et je me sens bête. Je disparais dans le couloir qui mène aux toilettes pour dames et m'effondre au-dessus du lavabo. J'ouvre l'eau et m'asperge le visage avant de me rincer la bouche. Quand je relève la tête, je trouve le reflet d'un visage blafard et défait. Moi. Je me sens à chier.

Ce qui me rappelle un truc... Une fois que je me suis lavé et séché les mains, je sors mon téléphone de ma poche et passe cinq minutes à expliquer à la secrétaire de mon médecin, en bredouillant d'embarras, pourquoi elle doit me donner un rendez-vous d'urgence.

— Onze heures ?

Je décolle le téléphone de mon oreille pour vérifier l'heure. Je termine le travail à dix-sept heures.

— Vous n'avez rien plus tard ? dis-je à tout hasard, cherchant déjà une excuse plausible pour m'absenter de mon poste une heure ou deux.

Je baisse la tête de dépit quand elle répond que non et qu'elle s'empresse d'ajouter que je ne dispose que de soixante-douze heures pour la pilule du lendemain. Flûte !

— Je prends le rendez-vous de onze heures.

Je lui donne mon nom, puis raccroche.

— Livy ?

Sylvie passe la tête par la porte.

— Salut, dis-je en me dépêchant de ranger mon téléphone dans ma poche et d'attraper une serviette en papier pour essuyer mon visage humide. Je suis virée ?

Ses lèvres roses s'élargissent en un sourire et elle me rejoint près du lavabo.

— Dis pas de conneries. Del se fait du souci pour toi.

— Y a pas de raison.

— N'empêche qu'il s'en fait. Et moi aussi.

— Ni lui ni toi n'avez à vous inquiéter. Je vais bien, dis-je en me retournant vers le miroir, peu encline à endurer un autre sermon à propos de mon histoire avec Miller.

— Évidemment, rit-elle, récoltant un regard noir de ma part dans la glace.

Elle me rabaisse.

— Je suppose que ça ne s'est pas passé comme tu le pensais après qu'il t'a enlevée au restau, hier.

— Tu te trompes !

Je me retourne face à elle. Son sourire s'est évanoui pour céder la place au choc. Comme je suis mal fichue, elle en déduit que les choses se sont mal passées la nuit dernière. Que c'est à cause de Miller.

— Je me sens un peu patraque, Sylvie. Mais c'est pas pour autant qu'il faut tout mettre sur le dos de Miller, dis-je en jetant rapidement la serviette usagée dans la poubelle. Ça va très bien entre Miller et moi.

— Mais...

— Non !

Je refuse d'en entendre davantage. Que ce soit de la part de Sylvie, de Gregory ou même de William. Je ne veux plus rien entendre de personne !

— Un mec ignoble a recraché son Crousti Thon par terre et il l'a ramassé avec ses doigts crados... avant de le remanger !

— Beurk ! fait-elle en grimaçant et en décrivant des cercles sur son ventre, comme si elle était prise d'une violente nausée.

Et encore, elle ne l'a pas vu de ses propres yeux !

— Ouais, c'est tout à fait ça.

Je replace une mèche de cheveux derrière mon oreille et redresse les épaules.

— C'est pour *ça* que j'ai vomi, et je suis mal foutue parce que j'en ai ras le cul d'entendre les gens jaser à propos de moi et Miller, et encore plus de recevoir des putains de regards apitoyés !

Ses yeux s'écarquillent en me voyant bouillonner de rage, ma poitrine soulevée de respirations saccadées.

— D'accord, dit-elle d'une petite voix.

Je hoche vivement la tête d'un air déterminé.

— Parfait. Il faut que je retourne bosser.

Je passe devant Sylvie, sidérée, et heurte Del dans le couloir.

— Je vais bien ! dis-je avec aigreur avant qu'il me le demande.

On dirait qu'il veut ramper sous terre.

— Je vois ça. Mais c'est pas le cas des deux petites vieilles.

— Désolée, dis-je avec un rictus embarrassé.

— Rentre chez toi, Livy.

Je m'avoue rapidement vaincue, mes épaules s'affaissant, soulagée de ne pas avoir à inventer une excuse pour mon rendez-vous, et obéis à la consigne de mon chef. Je traîne mon corps épuisé dans le couloir jusqu'aux cuisines, passant discrètement devant les deux dames sur qui j'ai dégobillé. Leur attention est détournée par de nouveaux gâteaux et une théière fumante.

Me frayant un chemin à travers les tables, j'éprouve un besoin grandissant d'échapper au bistro et aux visages écoeurés des clients. Je pousse la porte et déboule sur le trottoir, où je bascule la tête en arrière et regarde vers les cieux. L'air frais emplît mes poumons, et je ferme les yeux avant d'exhaler un long soupir de frustration, soulagée d'être sortie.

— C'est mauvais signe.

Le ton chaud de William fait complètement disparaître ce soulagement, et ma tête retombe tandis que ma figure se décompose.

— Je présume que tu sais te servir de l'iPhone que je t'ai acheté...

— Oui, dis-je d'une voix grinçante.

Il n'est pas encore dix heures et j'ai eu ma dose pour aujourd'hui. Maintenant, c'est William qui s'y met. Il est adossé à sa Lexus, les bras croisés d'un air autoritaire. Il dégage une aura formidable. Et un sentiment de colère.

— Dans ce cas, je présume que tu as une excellente raison d’avoir ignoré mon message.

— J’étais occupée, dis-je en passant mon sac en bandoulière avant de redresser les épaules.

— À quoi ?

— Ce ne sont pas tes affaires.

— À être aveuglée par un bellâtre qui est passé maître dans l’art de la séduction ? C’est ce que tu veux dire ?

Je me crispe et mes mâchoires se serrent.

— Je n’ai aucun compte à te rendre.

Il émet un léger rire, tandis qu’un éclair de compréhension traverse son visage. Je suis en train de me comporter comme ma mère et je m’en veux horriblement. Mais, pour la première fois depuis des lustres, j’imagine sa propre bataille contre les gens qui étaient déterminés à l’éloigner de William. Et parmi eux se trouvait l’homme qui est en face de moi. Si elle éprouvait la même chose que moi, alors, je commence à la comprendre, une chose que je n’aurais jamais crue possible.

Mais je sens beaucoup de courage en moi. Et une grande détermination. Je suis déjà passée par là, et ça se reproduirait très certainement si je n’avais pas désormais quelqu’un pour me soutenir. Ce soutien a toujours manqué à Gracie et je comprends tout à fait l’impact que cela a eu sur sa vie.

— Explique-moi ce qui a fait que ma mère t’aime à ce point.

La soudaineté de ma question balaie instantanément l’amusement de ses traits. Le voilà retombé dans cette attitude gênée, et il détourne son regard gris liquide du mien.

— Je l’ai déjà fait.

— Non. Tu ne m’as rien expliqué du tout, tu as juste dit qu’elle était amoureuse de toi. Pas *comment* elle était tombée amoureuse de toi. Ou toi d’elle.

Je meurs d’envie de lui faire remarquer son manque de politesse, mais je me retiens et attends plutôt qu’il rassemble les pièces de son histoire. Il faut que je sache. Il faut que j’entende comment William et ma mère se sont rencontrés.

Je me rappelle très bien une chose sur laquelle William a été clair : c’est pour lui qu’elle est entrée dans son monde. Mais comment se sont-ils connus ?

Il tousse sans me regarder et ouvre la portière arrière de sa Lexus.

— Je te raccompagne.

Je soupire en voyant qu’il noie le poisson une fois de plus et le laisse attendre en poursuivant mon chemin vers l’arrêt de bus.

— Olivia ! appelle-t-il, et j’entends la portière claquer.

Je sursaute, mais continue ma route en accélérant le pas sans m'émouvoir de son mécontentement évident.

— C'a été le coup de foudre ! hurle-t-il.

Je m'arrête net. Son ton peu assuré et la façon dont il a lâché ces mots montrent bien la souffrance qu'ils lui causent. Je me retourne lentement pour jauger l'ampleur de sa peine, et, dès que je distingue son visage, je vois la tristesse qui s'en dégage ; elle me transperce le cœur.

— Elle avait dix-sept ans, reprend-il avec un rire nerveux, presque embarrassé. Je n'aurais pas dû la regarder de cette façon, mais, quand elle a tourné vers moi ses yeux de saphir et qu'elle m'a souri, mon monde a volé en éclats. Ta mère m'a laissé sur le cul, Olivia. J'ai vu en elle une liberté inaccessible.

Mon cœur ralentit, une vaste crevasse s'ouvrant en lui et dévoilant une affreuse vérité. Je n'aime pas ce que j'entends. Mon cerveau cherche en vain les mots qui réconforteront William, mais il est dépassé par son aveu.

— Pourquoi essaies-tu de saboter notre amour ?

C'est une question parfaitement sensée, et qui l'est encore plus à la lumière de cette révélation. Il ne s'agit ni de jalousie ni de rancune. William aurait pu avoir cette liberté, tout comme Miller peut l'avoir. Seulement, Miller est plus déterminé. Il n'est pas disposé à me laisser lui filer entre les doigts. Miller est prêt à se battre pour nous, même si, à ma grande exaspération, il doute d'être digne de moi.

William ferme lentement les yeux, un geste qui me rappelle les cillements langoureux de mon gentleman à mi-temps. Ça me donne envie de partir rejoindre Miller sur-le-champ, de me laisser absorber dans son sanctuaire et son « truc ».

— S'il te plaît, accepte que je te raccompagne.

Il fait un pas en retrait et rouvre la portière en me suppliant du regard de monter à l'intérieur de la voiture.

— Je préfère marcher.

Je me sens toujours patraque, et l'air frais me fera du bien. En plus, il faut que je passe chez mon médecin et je ne peux pas demander à William de m'y déposer. Je frémis rien qu'en y pensant.

Il est agacé par mon refus, mais je tiens bon : pas question qu'il m'oblige une fois de plus à monter dans sa Lexus.

— Donne-moi au moins cinq minutes alors, insiste-t-il en montrant le square de l'autre côté de la rue, où Miller m'avait fait m'asseoir un jour – le soir où j'avais finalement cédé et lui avais accordé sa nuit.

J'accepte en silence, soulagée qu'il ne me force pas à grimper dans sa voiture. Il faut qu'il comprenne que je peux m'occuper de moi. William adresse un signe de tête au chauffeur, et nous commençons à marcher ensemble. J'ai l'estomac barbouillé par un mélange de tristesse et d'empathie, et l'impression de sombrer dans un abîme d'informations. Je n'attends pas la fin de ma chute, car je sais que l'atterrissage sera brutal et qu'il balayera la rancune implacable que j'éprouve pour ma mère pour la remplacer par un sentiment de culpabilité insurmontable. Chaque minute que je passe avec William Anderson diminue la réserve de mépris pour Gracie Taylor que j'ai logée dans la partie la plus dure de mon cœur. Elle va se vider et laisser ses fragments cyniques se fondre dans la partie la plus tendre. Je ne suis pas sûre de pouvoir endurer une dose de chagrin supplémentaire, pas alors que je viens juste de guérir et que je sens la lumière éclairer les ténèbres. Mais la curiosité et le besoin écrasant de confirmer l'histoire naissante entre Miller et moi l'emportent sur ma réticence.

Nous nous asseyons sur un banc et je reste sans rien dire, regardant William près de moi tenter de détendre son corps crispé. Sans succès. Il pose ses mains sur ses genoux, puis les ôte, sors son téléphone et vérifie l'écran avant de le ranger dans sa poche intérieure. Il croise les jambes, les décroise et pose son avant-bras sur l'accoudoir du banc. Il n'est pas à l'aise ; du coup, moi non plus. Je continue toutefois d'observer sa gestuelle révélatrice.

— Tu n'as jamais raconté ton histoire à personne, je me trompe ? dis-je, étonnée de voir ma paume se poser sur son genou et se refermer dans un geste de réconfort.

C'est indécent de ma part de lui offrir ma sympathie. Il a chassé ma mère et l'a perdue pour toujours. *Nous* l'avons perdue tous les deux. Mais il m'a aussi renvoyée, moi. Et m'a sauvée.

Le gentleman distingué se calme, et son regard tombe sur ma main. Puis il la recouvre de sa grosse paume et la serre en soupirant.

— J'étais en formation, si tu veux. J'étais censé prendre le relais de mon oncle. J'avais vingt et un ans et j'étais un sale petit connard, qui en plus n'avait peur de rien. Rien ni personne ne m'impressionnait. J'étais l'héritier parfait.

Mes yeux tombent sur nos mains jointes, et je l'observe, tandis qu'il tripote pensivement ma bague avant de prendre une inspiration.

— Gracie avait atterri dans la boîte de nuit de mon oncle par accident. Elle était avec des amies, éméchée et pleine de courage. Elle ne savait pas le moins du monde où elle mettait les pieds, et j'aurais dû la renvoyer à la seconde où je l'ai repérée, mais son tempérament m'a paralysé. Tout son être, toute son âme

dégageaient quelque chose qui m'enserrait dans ses griffes. Plus j'essayais de m'éloigner, plus ça s'enfonçait. J'étais comme prisonnier.

Il lève son autre main et se frotte l'œil en soupirant longuement.

— Elle riait, dit-il en regardant droit devant lui, l'air songeur. Elle descendait les martinis en exposant son cou magnifique et déhanchait son corps splendide sur la piste de danse. J'étais fasciné. Hypnotisé. Ma Gracie au milieu de l'élite débauchée et perversie de Londres. Elle était à moi ou le serait bientôt. Alors que j'aurais dû l'éloigner de ce milieu sordide sur lequel j'étais appelé à régner, j'étais en train de l'y attirer.

Les particules renfermant le mépris destiné à ma mère et la partie de mon cœur disposée à l'empathie – celle qui abrite un amour pur et inconditionnel pour Miller – commencent à fusionner. J'ai de plus en plus de mal à les différencier..., tout comme je le craignais. William lève les yeux vers moi et m'adresse un sourire mélancolique, son magnifique visage teinté de peine et de remords.

— Je lui ai payé du champagne. Elle n'en avait jamais goûté. Voir pétiller dans ses yeux l'étincelle de la découverte a percé la carapace de mon cœur. À aucun moment elle ne s'est départie de son sourire, et à aucun instant je n'ai douté de devoir tout faire pour que cette femme m'appartienne. Je savais que je nageais en eaux troubles, mais j'étais aveuglé.

— Tu aurais bien voulu..., dis-je, certaine d'avoir raison, la renvoyer et la chasser de ta mémoire.

Il émet un petit rire condescendant.

— Il n'y avait aucune chance que j'oublie Gracie Taylor. C'est bête à dire, évidemment. Je lui ai volé une petite heure de son temps, elle a résisté, mais je lui ai arraché un baiser et lui ai promis de la sortir le lendemain soir. Hors des sentiers battus. Dans un endroit discret, où personne ne me connaîtrait. Elle a refusé, mais n'a pas protesté quand j'ai fouillé dans son sac à main pour sortir sa pièce d'identité et obtenir son adresse.

Son sourire s'élargit à ce souvenir.

— Gracie Taylor.

Il aime prononcer le nom de ma mère, et un sourire affectueux s'installe sur mes lèvres malgré moi. Je me figure tout à fait les sentiments naissants entre Gracie et William. C'est une image romanesque. Dévorante et irrationnelle. Puis les choses ont tourné au vinaigre.

Je m'identifie complètement à ma mère. Même si William et Miller se détestent, ils ont beaucoup de traits en commun. Gracie avait dû être aussi éblouie par William Anderson qu'il dit l'avoir été par elle. Et comme moi je le suis par

Miller Hart.

— Ton obligation envers ton oncle a tout fichu par terre ?

— Tout « anéanti », corrige-t-il avec un rictus sardonique. Mon oncle comptait prendre sa retraite, mais un accident louche a précipité son corps au fond de la Tamise avant qu'on ait pu lui offrir sa montre.

— Sa « montre » ?

Il sourit et porte ma main à ses lèvres pour l'embrasser tendrement.

— On considère généralement cela comme le cadeau idéal pour un départ en retraite.

— Ah oui ?

— Oui. Bizarre, non ? On offre une montre à quelqu'un qui n'a plus besoin de regarder l'heure.

Je me joins à son rire, sentant un lien se tisser entre nous.

— C'est ironique, en effet.

— Tout à fait.

Le plus ironique dans tout cela, c'est que nous rions alors qu'il vient de me révéler que son oncle est mort dans un accident tragique.

— C'est triste pour ton oncle.

William souffle avec sarcasme.

— Pas du tout. Il a eu ce qu'il méritait. Qui vit par l'épée mourra par l'épée... C'est ce qu'on dit, non ?

Je ne sais pas. On dit ça ? Mon pauvre cerveau reçoit un flot d'informations trop nettes et trop compliquées.

Les mots se bousculent dans ma bouche, mais je prends violemment conscience d'une chose.

— Ton oncle était un salaud dénué de morale ?

— Oui, dit-il avec un petit rire amer en s'essuyant les paupières. C'était le plus gros salopard sans morale qui soit. Les choses ont changé une fois que j'ai repris les affaires. J'étais peut-être un vrai salopard quand il le fallait, mais je restais juste. J'ai mis en place de nouvelles règles, fait le tri parmi les filles et dégagé du mieux que j'ai pu les fumiers parmi la clientèle. J'étais jeune, nouveau, et ça a marché. Ça m'a valu plus de respect que mon oncle n'en a jamais obtenu. J'ai gardé ceux qui acceptaient de faire les choses à ma façon. Ceux qui n'ont pas apprécié les changements ont continué d'agir en salopards sans morale, mais ailleurs. Je me suis fait un paquet d'ennemis, mais, malgré mon jeune âge, il ne fallait pas rigoler avec moi.

— Tu as tué des gens ?

Je pose la question sans réfléchir, et deux yeux gris étonnés pivotent aussitôt vers moi. Je m'excuse presque d'avoir posé une telle question, mais le voile de lassitude qui obscurcit son regard clair m'indique qu'elle n'est pas si stupide que ça. La réponse est oui.

— Ça n'a rien à voir, tu ne crois pas ?

Non, je ne crois pas, mais son regard de mise en garde me dissuade de répondre. S'il n'avait jamais tué personne, je suis sûre qu'il l'aurait dit.

— Désolée.

— Tu n'as pas à l'être.

Il tend la main et promène ses phalanges contre ma joue.

— Je ne veux pas souiller ta jolie tête d'images laides.

— Trop tard, dis-je tout bas.

Il baisse le bras.

— Mais nous ne sommes pas là pour parler de moi et de mes décisions. Que s'est-il passé ensuite ?

William se tourne vers moi et prend mes deux mains dans les siennes.

— Nous avons commencé à nous fréquenter.

— À sortir ensemble ?

— Si tu veux.

Je souris en me souvenant d'avoir entendu Nan employer exactement le même mot.

— Et ?

— Et c'était intense. Elle avait beau être jeune et manquer d'expérience, Gracie avait en elle une passion qui ne demandait qu'à éclater. Et c'est avec moi que ça s'est produit. Sa passion a éveillé en moi une faim insoupçonnée. Une faim dont elle faisait l'objet.

— Tu es tombé amoureux.

— Je crois que ç'a été instantané.

Une tristesse balaie à nouveau ses traits, et ses yeux tombent sur ses genoux.

— Je n'ai passé qu'un mois absorbé par le désir enflammé de ta mère. Puis la réalité s'est brutalement réimposée à moi, et ma relation avec Gracie s'est révélée comme une combinaison impossible.

Je comprends exactement ce qu'il a dû ressentir, et le lien que nous partageons, quel qu'il soit, devient immédiatement plus fort.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je me suis laissé distraire une minute, et l'une de mes filles en a payé le prix.

Sa réponse me coupe le souffle et je lui prends la main.

Il se frotte le front sous la résurgence des souvenirs.

— Limiter les dégâts était une autre histoire. Tu parles, mes ennemis s'en seraient donné à cœur joie.

— Alors, tu as rompu avec elle.

— J'ai essayé. Pendant très longtemps. J'étais devenu accro à Gracie, et l'idée de passer une journée sans m'imprégner d'elle était inimaginable. De toute manière, elle savait comment faire de moi un nigaud, comment se servir de son insolence et de son corps. J'étais baisé.

Il se laisse aller contre le dos du banc et balaie le square du regard, les yeux perdus dans le vague, soucieux.

— J'ai gardé notre relation secrète. Elle serait devenue une cible.

— Ce ne sont pas que tes obligations envers les filles qui vous ont empêchés d'être ensemble, n'est-ce pas ?

Je pose la question pour la forme.

— Non. Si mes sentiments pour cette femme s'étaient sus, elle se serait retrouvée sous le viseur. Autant la leur servir sur un putain de plateau...

— Mais c'est pourtant ce qui s'est passé, non ?

Il l'a renvoyée et l'a laissée tomber entre les griffes d'un salopard sans morale.

— Après quelques années traumatisantes, oui. J'avais toujours espéré que tu suffirais à la sortir de là.

Je renifle avec amertume. C'est vrai. Ma naissance n'a jamais incité un instant ma mère à changer de vie.

— Nous savons tous les deux comment les choses ont continué pour toi, dis-je avec sarcasme. « Désolé de t'avoir lâchée. »

— Assez !

— Comment est-elle tombée enceinte d'un autre ?

Ma naïveté l'irrite, mais je m'en fiche.

— Elle avait dix-neuf ans à ma naissance. C'est peu de temps après votre rencontre.

— Elle m'a puni, Olivia. Je te l'ai dit. Inutile de te reparler du carnet. Tu te souviens d'avoir lu quelque chose sur moi dedans ?

— Non, tu as raison.

Je suis presque triste pour lui.

— Elle est tombée enceinte d'un autre homme. Ça a écarté tout soupçon qu'il pouvait y avoir quant à notre relation.

— Qui était-ce ?

Il souffle avec dédain.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Gracie elle-même n'aurait pas su le dire.

Il exhale son ressentiment dans un long et lent soupir. Aborder ce sujet l'exaspère. Et ça augmente ma haine pour ma mère.

— Tu étais sans doute la meilleure chose qui pouvait lui arriver.

— Heureuse de savoir qu'au moins quelqu'un le pense, dis-je sur un ton cinglant.

— Olivia !

— Je suis ravie d'avoir servi à quelque chose.

Je lâche un rire sardonique.

— Et moi qui pensais que je n'avais pas été désirée, alors qu'en fait, j'ai rendu service au mac de ma mère. Je suis vraiment fière d'avoir été utile à ça.

— Tu as sauvé la vie de ta mère, Livy.

— Quoi ?

Il ne va tout de même pas prétendre que j'ai servi à leurrer l'ennemi, à le détourner de la relation entre Gracie et lui ?

— Pour qu'elle puisse m'abandonner plus tard ? Pour autant qu'on sache, elle est peut-être morte, William ! J'ai servi à que dalle, en vérité, parce qu'en dépit de tout, elle s'est quand même retrouvée sous deux mètres de terre ! Je reste toujours une putain d'orpheline, et toi, un putain de veuf !

Je suis emportée par un violent sanglot et retiens des larmes de rage. Toute empathie s'est envolée, et les parties réconciliées de mon cœur se retrouvent séparées en un clin d'œil... Tout ça à cause d'une phrase irréfléchie. Il était si bien parti. L'histoire de leur relation m'avait momentanément fait oublier le sujet de notre discussion : Miller. Miller et moi. Nous. Nous n'emprunterons pas le même chemin destructeur d'amour torturé et de chagrin irréparable. Nous étions partis pour, mais nous sommes venus au secours l'un de l'autre.

Je me lève et me tourne vers lui. Il m'observe attentivement.

— Miller ne m'abandonnera pas comme tu as abandonné Gracie.

Je me retourne et file, le laissant souffler d'agacement. Je m'attends presque à ce qu'il me rattrape avant que je sorte du square, mais, finalement, il me laisse lui échapper, à lui et à ses révélations, sans intervenir.

Ce n'était pas mon intention, mais, à mon retour à la maison, je claque la porte. Je suis toujours énervée après mon entrevue avec William et éreintée après mon passage chez le médecin. Je ne me rappelle pas grand-chose de mon rendez-vous. Je lui ai débité mon problème et j'ai subi un bref interrogatoire avant de me voir

prescrire la pilule du lendemain et la pilule contraceptive. Puis je suis sortie et mes pas m'ont conduite à la pharmacie. En un éclair désespéré, le problème était réglé.

Attirée par le claquement de la porte, Nan surgit de la cuisine, alarmée.

— Livy ? Mais que se passe-t-il ? demande-t-elle en regardant sa vieille montre. Il n'est même pas midi.

Je n'essaie pas de camoufler ma mauvaise humeur – je suis trop énervée – et recours donc à la seule autre explication dont je dispose, qui d'ailleurs est à moitié vraie :

— Del m'a dit de rentrer.

— Es-tu malade ?

Elle s'avance à petits pas en s'essuyant les mains sur son torchon et vient poser sa main sur mon front.

— Tu as de la température, déclare-t-elle.

Effectivement. Je bouillonne d'une rage aveugle. Affalée contre la porte d'entrée, je laisse ma grand-mère s'occuper de moi ; même s'il est désormais rongé par l'inquiétude, son visage affectueux me rassure.

— Je vais bien.

— Peuh ! souffle-t-elle. Tu me pisses dessus et tu me fais croire qu'il pleut !

Elle balaie quelques mèches humides de mon visage.

— Il serait temps que tu te rendes compte que je ne suis pas encore gâteuse, dit-elle, ses deux yeux saphir perçant ma figure pitoyable. Viens. Je vais préparer du thé.

Sur ce, elle part dans le couloir.

— Parce que tout s'arrange avec un bon thé..., dis-je entre mes dents, décollant mon dos de la porte pour lui emboîter le pas.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien.

Je m'effondre dans un fauteuil et sors mon téléphone de mon sac en l'entendant sonner.

— Un appel ? demande Nan en allumant la bouilloire.

— Non. Un message écrit.

Elle se tourne vers moi avec un intérêt non simulé.

— Comment fais-tu la différence ?

— Eh bien, les appels..., dis-je avant de m'arrêter au milieu de ma phrase, tandis que je déverrouille mon nouvel appareil qui brille. Tu comptes avoir un téléphone portable un jour ?

Elle éclate de rire et s'en retourne à la préparation de son thé.

— Je préfère encore me faire masser par Edward aux mains d'argent ! À mon âge, qu'est-ce que je ferais d'une de ces bêtises ?

— Alors, quelle importance le son que fait un appel, un texto ou un e-mail ?

— Un e-mail ? crisse-t-elle. Tu peux envoyer des e-mails ?

— Oui. Et aller sur Internet, faire mes courses, parcourir les réseaux sociaux.

— Qu'est-ce que c'est que les « réseaux sociaux » ?

Je m'esclaffe en m'enfonçant dans mon fauteuil.

— Tu n'aurais pas assez du temps qu'il te reste à vivre pour que je t'explique, Nan.

— Ah ! fait-elle avec une expression de complète indifférence en remplissant la théière d'eau chaude avant de verser un peu de lait dans un petit pichet. Si la technologie continue comme ça, bientôt, les gens n'auront plus besoin de sortir de chez eux. Les textos, les e-mails... Où est le temps où les gens avaient des conversations en tête-à-tête ? Hein ? Ou même discutaient le bout de gras au téléphone... Ne m'envoie jamais de texto, tu veux ?

— J'aurais du mal : t'as pas de portable.

— Un e-mail alors. Ne m'envoie jamais d'e-mail !

Je souris.

— Mais t'as pas de compte mail. Je ne peux pas t'envoyer d'e-mail non plus.

— Eh bien, je suis soulagée.

Je ris en moi-même et ramène mon regard sur l'écran de mon téléphone. Nan apporte la théière à table et me verse du thé avant de remplir ma tasse de sucre.

— Tu as besoin de prendre du poids, grommelle-t-elle, mais je ne relève pas.

Le nom de William apparaît devant mes yeux pour m'indiquer qu'il m'a envoyé un message.

Je sais déjà que je n'ai pas envie de le lire. Mais je presse néanmoins le bouton OUVRIIR.

Aucune chance que ça finisse bien.

Je grince des dents en lisant le message et me maudis de l'avoir ouvert.

— Ça fait un moment que je n'ai pas vu Gregory, déclare Nan avec une nonchalance feinte.

Elle sait que nous ne nous parlons plus. Je n'arrive pas à me résoudre à l'appeler après la scène qu'il m'a faite. Il était furieux, et ses menaces étaient tout sauf des paroles en l'air.

— Il a beaucoup de boulot, dis-je en balançant mon téléphone dans mon sac et en saisissant ma tasse de thé.

Je souffle dessus en regardant Nan remuer calmement le sien.

— Il avait toujours un peu de temps pour toi avant.

Aucune excuse plausible ne me vient à l'esprit pour expliquer l'absence de Gregory. Elle sait que Miller et Gregory ne peuvent pas se voir. Il serait plus facile de lui avouer que Gregory a posé des conditions sur notre amitié, mais je n'ai pas envie d'entrer dans les détails.

— Je vais aller m'étendre, dis-je en ramassant mon sac et en me levant.

Je fais une bise à ma grand-mère qui fait une moue. Elle a horreur que je lui cache des choses, mais, sachant que ma pétillante Nan est la seule personne sur cette terre à l'exception de Miller à encourager notre relation, j'en ai conclu que le mieux était de lui en dire un minimum. Et ça, elle n'avait pas besoin de le savoir.

Je me traîne à l'étage et laisse tomber mon cul sur les vieux draps fripés de mon lit en fouillant dans mon sac pour en sortir le sachet en papier. Je cherche parmi les boîtes et trouve celle de la pilule, l'ouvre, puis pose le comprimé sur le bout de ma langue et referme la bouche.

Il paraît aussi lourd que du plomb sur ma langue. Je ferme alors les yeux et l'avale d'un coup avant de remiser les boîtes dans le tiroir du haut de ma table de chevet. Puis je m'étends sur le lit. Impossible de faire l'obscurité dans la chambre, même en tirant les rideaux ; alors, j'attrape un oreiller à proximité et le plie en deux avant d'y enfouir mon visage et de fermer les yeux. Le jour est bien loin d'être fini et, déjà, le bonheur que je ressentais en me réveillant ce matin s'est vu stoppé net.

Un léger crépitement me tire de mon sommeil paisible. Des feux d'artifice implosent en moi. C'est la tombée de la nuit ; je suis en sécurité. Il est là. Je souris en me retournant entre ses bras jusqu'à me perdre dans ses doux yeux bleus magnifiques. Mes mains disparaissent sous sa veste de costume, glissent dans son dos et je me rapproche de lui jusqu'à sentir son souffle chaud sur mes joues. Nous nous caressons du bout du nez, puis sa paume se déplace à l'arrière de ma cuisse pour la presser contre sa hanche.

— Je me faisais du souci pour toi, murmure-t-il. Que s'est-il passé ?

— J'ai vomi sur deux mémés.

Une lueur malicieuse scintille dans son regard.

— C'est ce que j'ai ouï dire.

— Ensuite, William est arrivé.

Sans surprise, la lueur s'éteint, et je sens Miller se crispier entre mes bras.

— Que voulait-il ?

— M'énervier, dis-je entre mes dents en me collant contre son torse, la joue posée sur son cœur.

Il bat d'un rythme fort et régulier, et ce battement finit de m'apaiser.

— Dis-moi que jamais tu ne m'abandonneras.

— C'est promis, répond-il.

Sa voix ne vacille pas, comme s'il savait que j'allais émettre cette requête ; comme s'il savait pourquoi William est après moi.

Mais ça me suffit, car je sais que Miller Hart ne fait pas de promesses en l'air.

— Merci.

— Ne me remercie pas, Olivia. Ne me remercie jamais. Viens là, laisse-moi te regarder.

Il m'arrache au sanctuaire de ses bras et s'adosse à ma tête de lit en m'installant délicatement sur ses genoux. Je sens son érection, longue et dure, logée entre nos deux corps, mais, à en juger par l'expression sur son visage, il ne partage pas mon humeur lubrique. Je fronce les sourcils et lui vole une caresse quand il attrape mes mains et entrelace nos doigts. Il me dit alors en arquant un sourcil éloquent :

— Pourquoi travailles-tu au bistro ?

L'étrangeté de sa question stoppe mes tactiques taquines en plein dans leur élan.

— Pour gagner de l'argent, tiens !

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je dispose en réalité d'un compte en banque plein à craquer.

— Je ne manque pas d'argent. Tu n'as pas besoin de travailler comme une esclave dans un café de la capitale.

Je me mords la lèvre inférieure, mon inquiétude augmentant à mesure que je prends conscience où il veut en venir. Sa pomme d'Adam monte et descend dans sa gorge : il déglutit nerveusement à répétition. Il craint ma réaction et il fait bien.

— Je n'ai pas besoin de l'argent d'un homme, dis-je calmement, même si son allusion a largement entamé ma sérénité d'il y a quelques minutes.

— Je ne suis pas n'importe quel homme, Olivia.

Ses mains remontent le long de mes bras, et il vient coller mon visage à sa joue ombragée d'une barbe d'un jour. Ses deux yeux bleus, brûlants de contrariété, me transpercent, mais il reste doux et dit gentiment :

— Ne te rends pas malade.

— Je ne me rends pas malade. C'est juste que je tiens à gagner mon propre argent.

— Je sais bien que tu as d'autres ambitions que de préparer des cafés, déclare-t-il sur un ton infantilisant.

Je pourrais très bien lui faire remarquer que ses ambitions à lui étaient beaucoup moins louables, mais je ne suis pas d'attaque aujourd'hui pour une autre dispute.

— Je suis fatiguée.

Je coupe court à la discussion par cette phrase minable et me blottis contre sa poitrine en costume, nichant mon visage dans son cou et emplissant mes narines de son odeur virile.

— Fatiguée, répète-t-il en soupirant et en m'enveloppant dans ses bras. Il est six heures et demie et j' imagine que tu es couchée depuis midi.

Je ne relève pas sa remarque. Au lieu de cela, je vais chercher son lobe pour le titiller entre mon index et mon pouce.

— Comment a été ta journée ?

— Longue. Que voulait Anderson ?

— Je te l'ai dit : m'énervé.

— Développe.

— Non.

— Je t’ai demandé quelque chose.

— Tu peux me le demander autant de fois que tu le veux..., je n’ai pas envie d’en parler.

Il me repousse avant que j’aie pu contracter mes muscles pour l’en empêcher, puis me redresse et m’installe à cheval sur lui, serrant mes cuisses entre ses mains, le regard enfiévré.

— Dommage pour toi.

— Dommage pour *toi*, dis-je entre mes dents.

Je sais que je l’énerve, mais je n’ai aucune envie de partager mes récentes découvertes avec Miller pour le moment – et même probablement jamais. J’étais un bébé de l’espoir, et pas le genre habituel. Je suis venue au monde pour servir un seul et unique objectif, et, de toute manière, j’ai lamentablement échoué à l’atteindre.

Il me scrute attentivement, attendant que je développe ; je ne compte pas le faire, mais sa posture expectative n’empêche pas de nouvelles pensées sombres de franchir les barrières de mon esprit. Qu’a dû ressentir William en sachant que Gracie avait été mise enceinte par un autre homme, alors que lui l’aimait si profondément ? Elle le punissait en couchant avec d’autres hommes, ça, ça ne fait aucun doute, mais avait-elle cherché à tomber enceinte ? Avais-je également servi à faire du mal à William ? Et William aurait-il obligé ma mère à avorter si ma naissance n’avait pas permis de détourner le viseur de sur Gracie ? En vérité, je n’étais qu’un pion. Un objet que William avait utilisé dans son intérêt...

— Olivia ?

En entendant Miller susurrer mon nom d’une voix tendre et réconfortante, mon esprit défait se retrouve projeté dans cette chambre, face à quelqu’un qui, lui, me *veut* sans arrière-pensée. Pas pour servir un objectif, mais parce que je *suis* son objectif.

— William s’est servi de moi.

Je murmure ces mots qui me font souffrir physiquement. J’avais tourné la page sur le traumatisme de mon abandon, mais, à présent, je suis confrontée à une tout autre blessure.

— Ma mère est tombée enceinte d’un autre homme pour punir William.

Je grimace en entendant mes paroles glaciales et ferme les yeux.

— Ils s’aimaient. William et ma mère s’aimaient désespérément, mais ils ne pouvaient pas être ensemble à cause des activités de William. Si l’information de sa relation avec Gracie était arrivée aux oreilles des mauvaises personnes, on l’aurait utilisée pour l’atteindre, lui.

Soudain, j'envisage une autre hypothèse : et si William avait gardé Gracie près de lui, pas seulement parce qu'il avait cruellement besoin de sa présence, mais aussi pour tromper ses ennemis ? Il ne couchait jamais avec ses filles. Tout le monde le savait.

Je garde les paupières serrées jusqu'à ce que je sente un mouvement au-dessous de moi et que les lèvres chaudes de Miller se posent sur les miennes.

— Chhhut, me dit-il, même si je ne parle plus.

Je n'ai rien à ajouter et j'espère que Miller n'insistera pas, cette fois. Chaque bribe d'information que William m'a confiée ce matin, l'intensité de la passion qu'il y avait entre lui et ma mère, tout cela s'est volatilisé avec sa dernière déclaration.

« Tu as sauvé la vie de ta mère. »

Eh bien, c'est faux. Et mon état d'esprit actuel ne laisse pas place au remords.

— Depuis combien de temps connais-tu William ? dis-je calmement, tandis qu'il déverse une pluie de doux baisers sur mes lèvres et mes joues.

— Dix ans.

Sa réponse renferme une part de finalité, et sa bouche continue à me séduire, sa langue se faufilant entre mes lèvres et s'enroulant en cercles révérencieux. Déconcentrée, je recule mes lèvres de sa bouche empressée pour l'étudier un moment, chassant sa mèche turbulente de son front. Il est fâché de ma réaction, ce qui ne fait qu'augmenter ma méfiance.

— Quand tu as découvert que je connaissais William, tu savais qu'il se mêlerait de notre histoire, pas vrai ? Il désapprouve la manière dont tu mènes tes affaires.

— Exact.

— C'est tout ce que tu as à répondre ?

Il esquisse un mouvement d'indifférence.

— Anderson se mêle de beaucoup de choses. Y compris de ma vie.

— Il a dit que tu n'avais pas de morale, dis-je en baissant les yeux vers nos cuisses.

J'ai presque honte de lui faire part des pensées de William, mais c'est ridicule, car j'ai entendu William le lui dire en face.

— Regarde-moi, demande-t-il.

Il me relève le menton avec son pouce, et je suis aussitôt dévorée par ses yeux incendiaires et ses lèvres entrouvertes.

— Avec toi, jamais, dit-il lentement, calmement, en soutenant mon regard comme deux aimants.

Je le savais déjà. Il faut oublier notre rendez-vous horrible dans cet hôtel. Ce n'était pas mon Miller.

— Je t'aime, dis-je dans un soupir en glissant mes bras sous les siens pour fusionner avec son torse, la joue appuyée contre son épaule.

En guise de réponse, il émet un grognement presque imperceptible et m'étend sur le dos avant de s'étendre sur moi de tout son long.

— Ton costume va être tout froissé.

J'ébouriffe ses cheveux et tente de laisser derrière moi mon entrevue avec William. Toutes ces années durant, j'ai cherché une explication, fait des pieds et des mains pour la trouver, et, maintenant qu'elle m'est tombée dessus, je regrette presque de l'avoir découverte.

— Ça pourrait être pire.

Il me mordille le cou, et la pression de sa bouche chaude me fait me tortiller.

— Comment ça ?

Miller semble clairement moins obsédé qu'avant par son apparence. Je devrais me réjouir que sa maniaquerie et son attitude coincée diminuent, mais, pour une raison que je ne parviens pas à identifier, on dirait que je m'inquiète plus que lui de sa négligence grandissante.

— On pourrait avoir programmé de dîner dehors.

Mon front se plisse, mais il poursuit avant que je puisse lui demander de quoi il parle.

— Heureusement, ton adorable grand-mère a proposé de nous sustenter.

Il se relève sur ses avant-bras et baisse vers moi un regard où pointe la ruse. Je sais ce qu'il cherche et je ne le décevrai pas. Je lève les yeux au ciel.

— Elle t'a pressé dans un coin jusqu'à ce que tu acceptes ?

— Pas besoin.

Miller me dépose un baiser langoureux sur les lèvres avant de se lever, et ce mouvement pousse ses hanches dans mon bas-ventre. Mes yeux s'ouvrent grand et je sens une moiteur sourdre en moi. Maintenant que je me suis vidé la tête de ces fardeaux indésirables, il s'est libéré de l'espace pour autre chose. Quelque chose de sensuel.

Un désir.

Je me mords la lèvre du bas et, me hissant jusqu'à ses épaules, je défroisse les manches de sa veste. La solidité de ses muscles sous le tissu ne fait qu'accroître ma luxure grandissante. Il secoue lentement la tête, catégorique et inflexible, et je laisse échapper un long soupir de frustration.

— Alors, contrôle-toi, dans ce cas.

Je frotte mon ventre contre Miller, lui tirant une expiration saccadée suivie d'un regard moralisateur peu convaincant. J'esquisse un large sourire et réitère mon geste. Évidemment, ça ne fait qu'augmenter mon propre désir, mais l'acharnement de Miller à se contrôler déclenche en moi un esprit de rébellion puéril. Je me frotte à nouveau et ris en le voyant se lever brusquement du lit et commencer à arranger sa veste.

— Franchement, Olivia...

Je m'assieds, un sourire lubrique sur le visage.

— C'est toujours *toi* qui décides, dis-je en posant mon menton dans ma paume et mon coude sur mon genou.

Il est toujours occupé à se rhabiller et choisit de répondre sans me regarder.

— C'est un bon boulot, tu n'es pas d'accord ?

— C'est malpoli de ne pas regarder une personne quand elle vous parle.

Ses mains cessent de s'agiter sur sa tenue, et il lève lentement vers moi un visage impassible.

— C'est un bon boulot, tu n'es pas d'accord ?

— Non, je ne suis pas d'accord.

Des images d'une salle de sport, d'un atelier de peintre et de voitures surgissent dans mon esprit. Au moins, ici, il y a un lit. Et c'est *ma* chambre. Je descends du matelas et m'approche de lui d'un pas lent et déterminé. Il me regarde, silencieux, circonspect presque, jusqu'à ce que ma poitrine soit pressée contre lui. Je lève les yeux vers sa bouche. Un souffle chaud et lubrique s'échappe de ses lèvres entrouvertes, alimentant mon désir, gonflant mon assurance.

— Je te préviens : je ne tiendrai pas tout le dîner, dis-je en rivant mon regard au sien.

— Je ne veux pas manquer de respect à ta grand-mère, Olivia.

Mes yeux se plissent, et une main coquine descend pour aller lui frotter l'entrejambe. Il a un mouvement de recul ; je m'avance vers lui.

— Sois pas si coincé.

Ses mains fortes décrivent des cercles sur mes bras, et un visage chargé de frustration apparaît devant mes yeux.

— Non, dit-il laconiquement.

— Si.

Je me libère de son étreinte et plaque ma paume par-dessus son pantalon.

— C'est toi qui as réveillé ce désir, alors, tu as l'obligation de le satisfaire.

Je jubile intérieurement en devinant que c'est bon. Il ne peut pas me faire subir un autre dîner à la table de Nan quand je suis dans cet état. C'est la combustion

spontanée assurée.

— Détends-toi.

— Aide-moi, Olivia, implore-t-il en retirant ma main d'entre ses cuisses pour me clouer au lit ; le cadre craque, la tête de lit heurte le mur.

Mon triomphe m'emplit d'un orgueil déraisonnable. Je pince les lèvres en fermant les yeux, tandis qu'il se déhanche délicieusement au-dessus de moi et tente de bouger mes cuisses pour soulager la pression qui monte dans mon bas-ventre. En réaction, il resserre son étreinte sur mes poignets et les plaque sur le matelas.

— Tu as envie de moi ? me souffle-t-il au visage en poussant légèrement son bassin vers l'avant, m'arrachant un soupir.

Je hurle et ouvre les yeux d'un coup. J'ai devant moi, bordés de longs cils noirs superbes, deux océans bleus qui m'enivrent.

— Ne m'oblige pas à répéter ma question.

— Oui ! dis-je en criant quand il donne un nouveau coup de hanches, petit mais précis, et je sens sa dureté sous le tissu de son pantalon.

Un vertige s'empare de moi, et la chambre se met à tourner, mais le visage parfait de Miller est toujours net devant mes yeux.

— Miller.

Je suis essoufflée, à la fois ravie et excédée du contrôle qu'il exerce sur mon corps.

Une expression suffisante s'imprime sur ses traits. Puis il s'écarte à nouveau de moi et se remet à arranger son costume.

— Viens. Ta grand-mère s'est donné beaucoup de mal.

Je reste bouche bée dans une parfaite incrédulité.

— Tu ne vas pas... ?

— Bien sûr que si.

Il me relève du lit et s'attelle à me rendre présentable tandis que je reste frappée du plus total ahurissement devant son petit jeu pervers. Il est dur comme le roc. Ça doit lui faire mal aussi, car je sais que, pour ma part, je souffre. Il repousse mes cheveux ébouriffés derrière mes épaules et paraît satisfait du résultat.

— Tu as les joues en feu, dit-il, la voix chargée de suffisance.

— Comment... ?

Son doigt se pose sur mes lèvres pour me faire taire, puis ses lèvres viennent le remplacer, propulsant mon désir de plus belle.

— Imagine à quel point ce sera meilleur quand je pourrai prendre mon temps

pour m'occuper de toi.

— Tu es incroyablement cruel, dis-je en accrochant mes bras autour de son cou pour m'emparer de sa bouche merveilleuse et tenter de prendre tout ce que je peux prendre avant qu'il me repousse.

Mais il ne le fait pas. Au lieu de cela, il me soulève dans ses bras et me porte jusqu'à l'entrée de la chambre en me rendant mon baiser, acceptant les mouvements frénétiques de ma langue dans sa bouche avec un petit gémissement d'appréciation. Dans une nouvelle tentative de prolonger notre étreinte, j'enroule mes cuisses autour de sa taille et me cambre, rapprochant nos bustes et enfouissant mes doigts serrés dans ses cheveux. Je susurre. Murmure. Soupire. Je bascule la tête en arrière, mes lèvres suivent les contours de sa bouche, mes dents mordillent entre deux plongées de ma langue. Ça n'apaise pas mon appétit, mais, si je dois me contenter de cela pour l'instant, alors, autant en profiter. Les yeux fermés, je sens les mains de Miller sur mes fesses, puissantes, massantes, caressantes, tandis qu'il s'engage dans l'escalier. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Olivia, soupire-t-il en rompant notre baiser.

— Mmh..., non.

J'attire sa bouche contre la mienne pour recimenter nos lèvres.

— Seigneur..., tu m'anéantis.

À travers mon tournis, je réalise l'ineptie de sa déclaration. Je le supplie :

— Emmène-moi chez toi.

Je sais que ma requête est vaine. Miller est bien trop poli pour poser un lapin à ma grand-mère. Je détecte une odeur de repas copieux, sens une préparation indigeste mijoter sur la cuisinière, puis entends Nan chanter gaiement dans la cuisine.

— Elle s'est donné bien trop de mal, répète-t-il en me reposant sur mes pieds avant de remettre mon haut en place.

— Tu n'as pas faim ? demande-t-il en baissant les yeux vers mon estomac excessivement plat.

— Pas vraiment, en fait.

Il n'y a guère de place pour la faim dans mon esprit.

— Il va falloir qu'on trouve une solution à ce problème d'appétit, lâche-t-il tout à coup, avant que tu disparaisses totalement.

— Je n'ai aucun problème.

J'attrape sa cravate et bataille un long moment avec le nœud avant d'être satisfaite de son aspect.

— Je mange quand j'ai faim.

— Et c'est quand ? s'enquiert-il en m'adressant un regard anxieux, alors qu'il retire sa veste et la pend au portemanteau avant de se tourner face au miroir et de défaire le nœud que je viens de passer trente secondes à arranger.

Son dos s'élargit quand il porte ses mains sous son cou, et le tissu de sa veste se tend. Je laisse échapper un soupir d'appréciation.

— Il faut qu'on t'amène chez le médecin...

À ces mots, je reprends immédiatement contact avec la réalité et trouve en levant les yeux un visage grave.

— J'y suis allée, dis-je tout bas.

Il ne peut cacher sa surprise. En règle générale, j'aime savoir que je peux lui tirer toutes sortes d'émotions, mais pas là.

— Tu y es allée sans moi ?

Je hausse légèrement les épaules, d'un air un rien détaché.

— La secrétaire m'a dit qu'il ne fallait pas trop attendre pour prendre la pilule du lendemain, et le seul créneau libre qu'elle avait, c'était ce matin.

Il lâche sa cravate, l'air un peu gêné.

— Je ne voulais pas que tu sois obligée d'y aller seule, Olivia.

— J'en ai déjà pris une.

Je souris pour qu'il se décroise, mais il se sent coupable.

— Et pour la contraception ?

— C'est bon.

— Tu as commencé ?

— Je dois commencer le premier jour de mes prochaines règles.

J'ai bien retenu ce point-là, mais le reste, pas vraiment.

— C'est-à-dire quand ?

Je calcule rapidement mon cycle de tête en fronçant les sourcils.

— Dans trois semaines.

Ça ne va pas lui plaire. Mes dernières règles datent de la période où Miller était... absent.

— Excellent, dit-il, d'un ton formel, comme s'il venait de conclure un contrat à son avantage.

Je lève les yeux au ciel, ignorant son regard inquisiteur.

— Et, avant que tu le demandes : oui, l'insolence est justifiée.

Ses lèvres dessinent une moue, et ses yeux incendiaires se plissent un peu.

— Coquine, susurre-t-il, me tirant un sourire. Je voulais t'accompagner.

— Je suis une grande fille.

Je ne fais aucun cas de sa sollicitude ; d'ailleurs, n'est-ce pas entièrement sa faute si je me retrouve dans cette situation ? Ça ne se reproduira pas.

— Et puis, de toute manière, tu es venu, en réalité.

J'étire un large sourire et ajoute pour apaiser son sentiment de culpabilité :

— Tu es venu *en moi*.

Il accorde son sourire au mien.

— Double coquine.

Des bruits de pas nous interrompent, et Nan apparaît, son visage encore plus jovial que d'habitude. Je sais que c'est parce que Miller est là et qu'il a accepté de rester dîner.

— Potée ! lance-t-elle, toute guillerette. Je n'ai pas eu le temps de préparer quelque chose de plus extravagant.

Quand Miller arrache son regard au mien et pivote sur ses souliers coûteux, le visage de Nan s'éclaire de plus belle, bien qu'elle n'ait plus vue sur ses jolies petites fesses.

— Quoi que vous ayez préparé, madame Taylor, je suis certain que ce sera parfait.

Elle glousse d'embarras et lui donne un petit coup de torchon.

— J'ai dressé la table dans la cuisine.

— Si j'avais su que nous allions dîner ensemble, j'aurais apporté quelque chose, déclare-t-il en me prenant par la nuque pour m'entraîner dans la cuisine.

— Ne dites pas de bêtises ! rétorque Nan en riant. De toute façon, j'ai encore le caviar et le champagne.

— Avec une potée ? dis-je d'un air dubitatif.

— Non. Mais je ne pense pas que Miller aurait apporté un bidon de bière bon marché.

Nan ajoute en tendant le bras :

— Asseyez-vous.

Il me tire ma chaise et la repousse en place une fois que je suis assise, puis sa bouche s'approche de mon oreille.

— Combien de temps te faut-il pour manger une assiette de potée ?

J'ignore sa question et me concentre sur la chaleur de son souffle contre mon oreille. Ce n'est sans doute pas la réaction la plus raisonnable, mais peu importe. Même si j'engloutis ma potée en deux coups de fourchette, les bonnes manières de Miller l'empêcheront de faire de même.

Il s'assied près de moi et me gratifie d'un petit sourire salace alors qu'un énorme fait-tout atterrit au centre de la table. Ça sent la viande, les légumes et les

pommes de terre. Je fais la grimace. Je n'ai absolument pas faim, si ce n'est du mâle exaspérant assis à côté de moi.

— Où est passé George ? ronchonne Nan en regardant sa montre avec impatience. Il a cinq minutes de retard.

— George va se joindre à nous ? demande Miller en indiquant le fait-tout du menton pour m'inviter à me servir. Je me réjouis de le revoir.

— Mmh. Ce n'est pas son genre d'être en retard.

Elle a raison. D'habitude, il est le premier à table, le couteau et la fourchette en mains, prêt à entamer les hostilités. Manque de chance aujourd'hui, c'est à moi que revient cet honneur. J'attrape la louche sans conviction et la plonge dans le fait-tout, soulevant une odeur agréable dans la pièce.

— Ça sent délicieusement bon, déclare Miller à Nan sans me quitter des yeux.

Je ne sais pas exactement quelle quantité je vais pouvoir avaler, mais, avec Miller *et* Nan prenant un intérêt direct à mon alimentation, je sens que je vais devoir me taper une pleine assiettée.

Je suis sauvée par le gong de la porte d'entrée.

— J'y vais, dis-je en lâchant ma cuillère.

Je lève mes fesses de la chaise, mais une main m'y rassied aussitôt.

— Laisse-moi faire, intervient Miller en transférant une louche de potée pleine à ras bord dans mon assiette avant de s'en aller dans le couloir.

— Merci, Miller, gazouille Nan avec un sourire lumineux. Quel gentleman !

— Ça lui arrive, dis-je entre mes dents en saisissant la louche pour remplir l'assiette de Miller, au point qu'elle en déborde presque.

— Il a faim ? se renseigne Nan, ses petits yeux suivant les allers et retours de la cuillère entre le fait-tout et l'assiette de Miller.

— Il meurt de faim, dis-je avec un rictus satisfait.

— Gardes-en un peu pour George. Il va nous péter une durite s'il ne peut pas se resservir au moins une fois.

Elle jette un coup d'œil dans le fait-tout pour voir combien il en reste.

— Il y en a largement assez.

— Bien. Alors, attaque, dit-elle en pointant son doigt vers mon assiette.

Je me demande tout à coup où sont passées ses bonnes manières : n'est-on pas censé attendre que tout le monde soit à table pour commencer à manger ? Nan lance un regard intrigué en direction du couloir.

— Tu crois qu'il s'est perdu ?

— Je vais voir.

Je me lève, sautant sur l'occasion d'interrompre mon repas et espérant peut-

être trouver par miracle l'appétit en allant rejoindre Miller et George. Je m'engage sans hâte dans le couloir et aperçois Miller de dos, alors que la porte se referme derrière lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il à quelqu'un en face de lui en tentant de rester discret.

C'est carrément raté.

Je comprends en une fraction de seconde que la personne qui a sonné à la porte n'est manifestement pas George. Si c'était lui, il serait déjà arrivé dans la cuisine avec Miller, et Miller ne s'adresserait pas à lui sur ce ton agressif. Mon cœur s'accélère, tout comme mes pas. J'appuie sur la poignée de la porte et tire, mais la porte ne s'ouvre que de quelques millimètres, et je la sens qui résiste plus j'insiste. Ne voulant pas crier de peur d'attirer l'attention de Nan, j'attends quelques secondes, jusqu'à ce que la résistance diminue, puis tire la porte de toutes mes forces... et ça marche. Déséquilibré, Miller chancelle légèrement, sa mèche retombant sur son front et ses yeux bleus choqués se braquant sur moi.

— Olivia.

Il peine à contenir un soupir d'exaspération. Il avance vers moi et glisse sa main sur ma nuque. Puis il s'écarte pour me laisser découvrir l'invité mystère.

— Gregory, dis-je dans un souffle, à la fois heureuse et prudente.

Il tombe mal. Si j'avais eu le choix, j'aurais préféré attendre que Miller ne soit pas là pour tenter de raccommoder notre amitié. Mais Gregory est bel et bien là, et il n'y a rien que je puisse y faire. Ses mâchoires crispées semblent indiquer que sa tolérance à l'égard de Miller ne s'est en rien améliorée, et la silhouette vibrante de Miller contre moi adresse à mon ami la même indication.

— Si c'est pas mignon, ironise Gregory, son regard cinglant passant alternativement de Miller à moi.

— Ne dis pas ça.

J'essaie de m'approcher de lui, mais il n'y a pas moyen. Miller me retient contre lui avec obstination.

— Miller, s'il te plaît.

Je me libère de son étreinte et récolte au passage un grognement.

— Laisse tomber, Olivia, dit-il en me rattrapant.

En levant les yeux, je découvre un visage défiguré par une lueur assassine. Je n'avais pas besoin de ça.

— Qu'est-ce que tu veux ? lance Miller sur un ton suintant d'agressivité.

— Parler à Olivia, répond Gregory avec une mine revêche qui s'accorde parfaitement à celle de Miller.

Ils sont comme deux loups s'affrontant dans un combat de regards, haletants et les mâchoires grinçantes, tous deux prêts à l'attaque. Seulement, je ne sais pas lequel des deux perdra le premier le contrôle. La bravade de Gregory est remarquable.

— Alors, parle.

— Seule.

Miller secoue la tête, lentement, avec assurance, chaque fibre de son physique exquis diffusant une onde de supériorité.

— Non, murmure-t-il, mais ce mot, bien qu'à peine audible, est lourd de détermination.

Il n'a pas besoin d'élever la voix.

Gregory détache ses yeux marron de Miller pour les tourner vers moi, chargés d'un mépris fracassant.

— D'accord. Tu peux rester, cède-t-il, une veine battant furieusement à son cou.

— Ça n'est pas négociable, précise Miller.

Au lieu d'adresser à Miller un coup d'œil dédaigneux, mon meilleur ami continue de me regarder avec froideur.

— Je suis désolé, dit-il, sans la moindre sincérité, son visage affichant la même indifférence qu'à mon arrivée.

Rien dans son attitude ou dans sa voix ne témoigne du moindre remords, et pourtant j'aimerais croire qu'il est vraiment désolé. Moi aussi je voudrais m'excuser, mais je ne sais pas de quoi. Il ne me semble pas que j'aie quoi que ce soit à me reprocher.

Mais je consentirai volontiers à m'excuser si ça peut me permettre de récupérer Gregory. J'ai peut-être eu la tête ailleurs depuis notre altercation, mais il n'était pas là, et son absence me tracassait bel et bien. Il me manque terriblement.

— Moi aussi, dis-je, ignorant Miller à côté de moi qui se crispe, sa respiration s'accélérait. Je déteste cette situation.

Sa tête lourde retombe au niveau de ses larges épaules. Il plonge alors la main dans la poche de son jean, ses bottes de travail raclant le ciment de l'allée.

— Je la déteste tout autant que toi, bébé, mais je suis ici pour toi, dit-il en levant vers moi un regard torturé. Il faut que tu saches quelque chose.

Un torrent de joie se déverse sur moi, et mes épaules recrues de fatigue sont libérées d'un fardeau immense.

— Merci.

— De rien, répond-il avant de sortir quelque chose de sa poche.

Il tend le bras vers moi, serrant quelque chose entre ses doigts. Mon soulagement cède la place à de la confusion, et ce n'est pas sous l'effet de mon imagination que je sens Miller se pétrifier à côté de moi.

— Tiens, insiste Gregory.

La lumière du perron fait briller un éclat argenté qui semble m'aveugler, tels les rayons froids d'un soleil hivernal couchant. Je remarque la police de caractères liée impeccable : il s'agit de la « carte professionnelle » de Miller. Mon sang ne fait qu'un tour et mon cœur s'arrête de battre.

D'un geste vif, Miller s'empare de la carte.

— Où tu as eu cette carte ?

— Ça n'a pas d'importance, répond Gregory, avec un sang-froid total.

Je perds le mien, et mon corps s'agite de tremblements.

— Bien sûr que si ! gronde Miller en faisant complètement disparaître la carte dans son poing serré. Réponds !

— Je t'emmerde.

Miller bondit en un clin d'œil. Je crie :

— Miller !

Mais il a cédé à la rage, et rien ne le calmera.

Gregory parvient à esquiver le premier coup, mais bientôt, les deux hommes s'empoignent et tombent avec fracas sur le ciment.

Mes hurlements de panique ne servent à rien, tout comme mes membres figés d'horreur. M'interposer entre eux deux serait une folie, mais je ne supporte pas de ne rien pouvoir faire.

— Arrêtez, s'il vous plaît, dis-je en pleurant.

Les larmes qui me montent aux yeux se déversent et ruissellent le long de mes joues, brouillant le douloureux spectacle à ma vue.

— T'aurais jamais dû fourrer ton putain de nez dans mes affaires ! aboie Miller en tirant Gregory par son tee-shirt pour le terrasser d'un coup de poing à la mâchoire, faisant violemment se tourner la tête de mon ami. Mais, putain, pourquoi tout le monde s'imaginerait-il qu'il a un droit divin d'intervenir ?

Smack !

Un autre coup punitif fend la lèvre de Gregory, et le sang gicle et recouvre le poing de Miller.

— Foutez-nous la paix, bordel de merde !

— Miller, arrête !

Je crie et tente de m'interposer, mais mes genoux flageolent, m'obligeant à me

rattraper au mur pour ne pas tomber.

Il est assis à califourchon sur Gregory, étendu sur le ciment. Haletant, le visage en sueur. Jamais je ne l'avais vu dans cet état. Il a totalement perdu le contrôle. Il soulève le torse de Gregory en serrant son col entre ses deux poings.

— J'arracherai un par un les membres de quiconque essaiera de me l'enlever. Toi y compris.

Il laisse retomber Gregory le dos contre le ciment, puis se relève sans détourner son regard de forcené de mon ami.

— Tu as intérêt à garder ça pour toi.

— Miller, dis-je, reniflant et m'efforçant de calmer ma respiration à travers mes sanglots étranglés.

Quand il se retourne lentement vers moi, je n'aime pas ce que je vois. L'incohérence. Le désordre. La folie. Cette part de lui – le Miller violent, fou et téméraire –, je ne l'aime pas du tout. Elle me terrifie, et pas seulement à cause des dommages qu'il peut facilement infliger, mais aussi parce qu'il ne semble plus conscient de rien quand il est dans cet état. Nous restons un long moment à nous regarder ; j'essaie de le ramener au calme avant qu'il cause plus de dégâts. Il respire bruyamment. Gregory est en piteux état. Il s'efforce de se relever derrière Miller en se tenant l'estomac et en gémissant de douleur. Il ne méritait pas ça.

— Il faut qu'elle sache, marmonne-t-il en se relevant, à moitié courbé et souffrant visiblement.

Je saisis très bien ses mots. Il pense que je ne suis pas au courant. Il pensait venir ici pour m'apprendre quelque chose sur son ennemi juré, quelque chose qui ferait que je l'éjecterais définitivement de ma vie.

Il croit que c'est pour ça que Miller a pété les plombs, et pas seulement parce qu'il se mêlait de ses affaires ou qu'il risquait de le compromettre aux yeux de Nan, une chose qu'il craint plus que tout, comme je le sais désormais. Mon pauvre cœur est toujours en surrégime, tambourinant dans ma poitrine, et cette nouvelle prise de conscience l'emballe de plus belle.

— Je le savais déjà, dis-je dans un soupir, sans quitter Miller des yeux. Je sais ce qu'il était et ce qu'il faisait.

Et je sais également que cet aveu va dévaster Gregory. Il pensait avoir la raison parfaite pour que je rompe avec Miller et s'imaginait déjà m'aider à encaisser cette horrible révélation en me réconfortant.

C'était surtout cela qu'il espérait. Mais il a tort, et je suis persuadée que ce geste pourrait porter le coup de grâce à notre amitié. Il ne comprendra jamais comment je peux rester avec Miller, et je doute d'avoir la capacité, ou la force, de

le lui faire comprendre.

— Tu savais ?

Son ton est chargé d'un étonnement démesuré.

— Tu sais que ce trou du cul est un putain de gigolo ?

— Un *escort boy*. Et *était*, dis-je en déplaçant mon regard par-dessus l'épaule de Miller, encore haletant, pour le poser sur Gregory qui commence lentement à redresser son corps endolori.

Son visage affiche une incrédulité mêlée de honte, alors qu'il me porte une autre attaque, pas plus voulue que justifiée.

— Putain, mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Son regard de haine me transperce, et je serre les dents pour retenir un sanglot, sachant que cela rendrait Miller encore plus furieux.

Je n'entends pas la porte s'ouvrir derrière moi, mais je reconnais en revanche la voix usée par l'âge de ma grand-mère.

— Le dîner refroidit !

Un silence se fait l'espace d'un instant, le temps que son regard saisisse la scène qui se joue devant ses yeux.

— Que diable se... ?

Je n'ai même pas le temps de songer à une explication à donner à ma grand-mère, car Gregory s'anime brusquement et fonce sur Miller, l'attrapant à la taille et roulant avec lui sur l'allée cimentée.

— Espèce de salaud ! hurle-t-il en armant son poing avant de le projeter violemment avec un cri de colère.

Mais Miller l'esquive, et le poing de Gregory finit contre le sol de ciment.

— Putain !

Miller se relève et traîne Gregory avec lui pour le plaquer contre le muret au fond du jardin.

— Bonté divine ! s'écrie Nan en me dépassant vivement pour aller s'interposer entre les deux hommes, son aplomb bien connu pointant le bout de son nez.

Son visage ridé n'affiche aucune trace de peur, seulement une franche détermination.

— Ça suffit ! braille-t-elle en se plaçant entre eux pour les séparer. Arrêtez !

Les deux hommes essoufflés se dévisagent haineusement de chaque côté d'elle. Nan est courageuse, mais j'ai de plus en plus peur pour elle : je sens la rage hargneuse qui couve entre les deux hommes, peu enclins à se calmer. Nan est loin d'être fragile, mais elle reste tout de même une vieille dame. Elle ne devrait pas

s'interposer entre ces deux hommes, et surtout pas avec Miller. Il est fou furieux, il ne réfléchit plus.

— Je vous donne une seule chance ! avertit-elle. Arrêtez ça ou vous aurez affaire à moi !

Ses paroles me paralysent comme la colère divine, mais je doute qu'elles aient le même effet sur ces deux-là. Alors, imaginez mon choc quand je les vois se détendre et mettre fin d'un commun accord à leur combat de regards. C'est à ce moment que je me souviens de la remarque de William : « Personne ne m'a jamais fait trembler dans mes bottes, Olivia. Excepté ta grand-mère. »

— C'est mieux, déclare-t-elle avant de retirer lentement sa main de la poitrine des deux hommes tout en s'assurant qu'ils restent où ils sont.

Elle grimace de dégoût en dardant des regards bouillants de colère entre Miller et Gregory.

— Ne m'obligez pas à vous séparer à nouveau, c'est bien compris ? Vous le regretteriez.

Je suis estomaquée quand je vois Miller hocher calmement la tête et Gregory acquiescer d'un reniflement tout en essuyant son nez en sang.

— Bien, dit-elle en montrant la porte d'entrée. Maintenant, entrez avant que les voisins ne se mettent à jaser.

Je me contente d'observer en silence avec ébahissement, tandis que Nan reprend le contrôle de la situation effroyable, poussant les deux hommes vers la maison comme s'ils n'avançaient pas assez vite pour elle. Miller baisse la tête, et je sais que c'est de honte, à l'idée que ma chère grand-mère – une femme qu'il respecte énormément – ait dû assister à l'altercation. Je suis quant à moi soulagée qu'elle ne soit pas arrivée quelques minutes plus tôt : elle aurait découvert Miller totalement psychotique.

Gregory est le premier à passer devant moi, puis Nan, puis Miller, lequel laisse lentement dériver son regard troublé vers mes yeux traumatisés et s'arrête devant ma forme immobile. Il ne ressemble plus à rien, avec sa chemise débraillée, son gilet déchiré à l'épaule et ses cheveux en bataille.

— Je m'excuse, déclare-t-il calmement avant de se retourner et de descendre l'allée, ses grandes jambes parcourant en moins de deux la distance jusqu'à sa voiture.

— Miller !

Je hurle de panique en courant après lui, mais mes genoux flageolent encore, et il démarre sur les chapeaux de roue avant que j'aie pu atteindre le bord du trottoir. Ma main se porte instinctivement à ma poitrine, comme si la pression

pouvait calmer son tambourinement erratique. Mais ça ne marche pas. Et je doute que rien ne le calme.

— Livy ?

En entendant la voix grave de George, mes yeux se détournent de la Mercedes de Miller qui disparaît au loin pour se poser sur la silhouette perplexe du vieil homme s'approchant de la maison.

— Que se passe-t-il ici, ma chérie ?

Je cède à nouveau à mes émotions et m'effondre en larmes. George me prend dans ses grands bras et me soutient du mieux qu'il peut.

— C'est une catastrophe, dis-je en pleurant contre son chandail à torsades, blottissant mon petit corps contre son torse flasque.

— Oh ! chère petite, me réconforte-t-il avant de continuer en me frottant le dos. Viens, entrons.

Il me prend par les épaules et m'entraîne le long de l'allée, puis referme doucement la porte derrière nous. Il me conduit dans la cuisine, où nous trouvons Nan occupée à tamponner le nez de Gregory avec une compresse humide. Je reconnais l'odeur du TCP, et les sifflements constants de Gregory confirment que Nan emploie bel et bien son antiseptique de prédilection.

— Ne bouge pas, le gronde-t-elle d'une voix où persiste une bonne dose de contrariété.

Gregory me jette un coup d'œil, alors que George m'installe sur une chaise et me tend un mouchoir propre. Nan pivote sur elle-même pour constater qu'une personne a pris la place d'une autre.

— Tu es en retard ! lance-t-elle au pauvre George innocent. Le dîner est fichu, et mon jardin a été le théâtre d'un combat de catch !

— Non, mais attends un peu, Josephine Taylor !

George se redresse brusquement et je me crispe. Nan n'est franchement pas d'humeur à ce qu'on lui réponde, et George devrait s'en rendre compte au vu de la tension qui se dégage de son petit corps rondouillet.

— Je viens tout juste d'arriver, mais il me semble que ton dîner gâché est bien le dernier de nos soucis. Alors, mets-la un peu en veilleuse et laisse-moi m'occuper de ces deux pauvres jeunes.

Nan continue de tamponner la compresse sur la lèvre de Gregory en bégayant de stupeur.

— Où est passé Miller ? lance-t-elle, sa colère maintenant dirigée contre moi.

— Il est parti.

J'essuie mes yeux avec le mouchoir de George avant de risquer un regard vers

Gregory. Il plisse les yeux, et ce n'est pas suite aux coups qu'il a reçus. Nul doute qu'il va avoir un beau coquard, et pas du même côté qu'après sa dernière bagarre avec Miller.

Mon ami amoché grommelle quelque chose avec un rire sardonique. Mais je ne lui demande pas de répéter : je sais d'avance que je n'ai aucune envie d'entendre ce qu'il a à dire, pas plus que George ou Nan.

— Que s'est-il passé ? demande George en prenant place sur la chaise à côté de moi.

— Qu'est-ce que j'en sais ? répond Nan en recouvrant d'un pansement la lèvre fendue de Gregory avant d'en presser les bords pour s'assurer de sa tenue sans prêter attention aux grincements de protestation de son patient. Tout ce que je sais, c'est que Miller et Gregory semblent se vouer une haine farouche, mais personne ne veut me dire pourquoi.

Elle tourne vers moi un regard plein d'attente, et je détourne aussitôt les yeux vers la table.

La vérité, c'est que Miller et Gregory ne s'aimaient déjà pas avant que Gregory ne découvre le passé sordide de Miller. Désormais, je présume qu'ils se détestent cordialement. Rien ne pourra les réconcilier.

Je devrai faire un choix. Un sentiment de culpabilité me traverse en voyant mon plus vieil ami, le seul ami que j'ai, se faire rafistoler. Je m'en veux d'être la source de ses soucis et de ses blessures, et je m'en veux aussi, parce que je sais que ce n'est pas lui que je choisirai.

Je me lève, attirant sur moi tous les regards dans la pièce et figeant chaque personne dans l'attente de mon prochain mouvement.

Je fais le tour de la table et me penche pour embrasser Gregory sur la joue.

— Quand on aime quelqu'un, on l'aime pour ce qu'il est et pour le chemin qui l'a conduit à devenir la personne qu'il est, dis-je à son oreille.

Il me semble aussitôt que l'ouïe fine de Nan a entendu ma déclaration. Je prie pour que Gregory garde cela pour lui – pas dans mon intérêt ou dans l'intérêt de Miller, mais pour préserver Nan. Cela réveillerait bien trop de fantômes.

— Je n'ai jamais renoncé à lui et je ne vais pas commencer aujourd'hui.

Sur ces mots, je me redresse et sors calmement de la cuisine, laissant ma famille derrière moi pour aller retrouver l'être qui m'est destiné et le réconforter.

La multitude de miroirs étincelants alignés dans le hall de l'immeuble de l'appartement de Miller fait apparaître mon reflet partout, et je ne peux plus éviter de voir mon image couverte de larmes et désespérée. Quand le portier m'adresse un signe poli de la tête, je me force à lui sourire avant de choisir d'atteindre l'appartement de Miller par l'ascenseur plutôt qu'en grimpant les centaines de marches qui ne m'impressionnent presque plus. Je continue à regarder droit devant moi quand les portes se referment et je me retrouve face à d'autres miroirs. Pourtant, je ne me regarde pas vraiment et évite l'affreux spectacle de cette femme misérable.

Après avoir passé ce qui me semble être une éternité dans cette boîte, les portes s'ouvrent et j'oblige mes jambes à me porter jusqu'à la porte laquée noire. Il me faut fournir encore plus d'efforts pour frapper. Je me demanderais s'il est vraiment là... si je ne ressentais pas cette atmosphère lourde autour de moi. La colère de Miller persiste ici, m'opprime et m'étouffe. Je la sens se répandre sur ma peau et s'immiscer en moi.

Je fais un bond en arrière quand la porte s'ouvre brusquement et que je me retrouve face à Miller, qui ne semble pas en meilleur état que lorsqu'il m'a quittée il y a presque une heure. Il n'a rien fait pour essayer d'arranger son apparence : ses cheveux sont toujours en bataille, il porte encore sa chemise et son gilet déchirés, et ses yeux expriment toujours la rage. Il y a un verre de whisky dans sa main couverte du sang de Gregory. Je remarque la blancheur du bout de ses doigts qui indique la force avec laquelle il tient le verre, tandis qu'il le porte à sa bouche et vide le reste de son contenu, ses yeux d'acier rivés sur moi. Je remue nerveusement, et mon regard se dirige désormais vers le sol entre mes pieds, mais remonte immédiatement lorsque je remarque le mouvement presque indétectable de ses chaussures. Un chancellement. Il est ivre, et, quand je l'observe plus attentivement, je me concentre sur ces yeux qui attirent toujours mon attention, je lis autre chose, une chose inhabituelle, et cela projette mon malaise au-delà de tout ce que j'ai déjà éprouvé en présence de Miller. Je me suis déjà sentie vulnérable auparavant, désespérée et désarmée, mais il y avait toujours une incertitude. Je n'ai jamais eu peur comme ça, pas même lors de ses accès de folie psychotiques. Là, c'est une peur différente. Elle monte

insidieusement le long de mon dos et s'enroule autour de mon cou, m'empêchant de parler et rendant ma respiration extrêmement difficile. Je me trouve dans mon cauchemar. Celui où il me quitte.

— Rentre chez toi, Livy.

Il a la bouche pâteuse et ses mots sortent lentement, mais il ne s'agit pas de sa langueur volontaire habituelle. La porte se referme devant moi en résonnant, et je recule brusquement, ébranlée par sa malveillance. Assaillie par la peur, je martèle le bois avec mon poing avant même d'avoir décidé si c'est un geste sage.

— Ouvre cette porte, Miller !

Je ne cesse de frapper le bois noir laqué, hurlant et ignorant la sensation d'engourdissement qui se répand sur le côté de ma main fermée.

— Ouvre !

Je n'irai nulle part. Je tambourinerai toute la nuit s'il le faut. Il ne me virera pas de son appartement ou de sa vie comme ça.

— Miller !

Mon poing se retrouve alors à frapper l'air, et cela me fait perdre l'équilibre et tituber en avant. Je parviens tout juste à me stabiliser avant de heurter Miller.

— Je t'ai dit de rentrer chez toi.

Il s'est resservi du liquide ambré, si bien que le verre menace de déborder.

— Non.

Je lève le menton pour le défier courageusement.

— Je ne veux pas que tu me voies comme ça.

Il avance avec un air hostile pour tenter de me faire battre en retraite, mais je tiens bon et refuse de me laisser effrayer. À cause de ma ténacité, nous nous retrouvons tout près l'un de l'autre, presque torse contre torse, et il souffle de l'air alcoolisé sur mes joues chaudes.

— Je ne te le redemanderai pas.

Intérieurement, je me ratatine, et, pourtant, ma détermination refuse de lui permettre de le voir.

— Non, dis-je simplement et avec assurance.

Il essaie de me repousser, mais j'insiste et lui demande :

— Pourquoi fais-tu ça ?

Avec une hésitation évidente, il finit son verre d'alcool brun en faisant une légère grimace et souffle un fort effluve d'alcool. Mes narines se retroussent alors de dégoût.

— Je ne te le redemanderai pas.

Je prononce ces mots les dents serrées, le prenant à son propre jeu. Il me

dévisage de la tête aux pieds d'un air songeur en marmonnant dans sa barbe des paroles incohérentes. Puis son regard intense remonte lentement le long de mon corps, d'une manière qui pourrait sembler normale, mais c'est l'ivresse qui en est à l'origine, cette fois, et pas la sensualité habituelle de Miller. Il se met à tanguer.

— Je suis paumé.

— Je sais.

Je ne proteste pas. C'est la triste vérité.

— Je suis dangereux.

— Je sais.

— Mais pas pour toi.

Mon cœur montre de nouveau signe de vie. Je le savais. Tout au fond de moi, je le savais.

— Je sais.

Sa tête réalise un mouvement entre le hochement de satisfaction et le petit coup incontrôlé au-dessus de ses larges épaules.

— Bien.

Il se retourne et entre dans son appartement d'un pas chancelant, me laissant fermer la porte derrière moi. Je devine sa direction avant qu'il ne s'arrête momentanément et se tourne vers le meuble à alcool. Il est déjà bien assez soûl, en tout cas, selon moi. Mais Miller ne semble pas de cet avis. Il fait cogner la bouteille contre le verre et en verse plus sur le meuble que dans son verre.

Avec un soupir exaspéré, je me traîne jusque derrière lui et me mets à ranger les bouteilles et essuyer ses dégâts en espérant que remettre en ordre une part de son monde parfait injecte un peu de paix en lui.

— Merci, murmure-t-il, si doucement que je ne l'entends presque pas.

— De rien.

Je sens son regard rivé sur mon profil, tandis que je m'occupe des bouteilles en prenant mon temps... ou en attendant le bon moment. Bang ! Je me retourne brusquement en entendant le bruit ; Miller, lui, le fait plus lentement.

Mon rythme cardiaque, qui venait de se calmer, a quelques secousses, et je regarde vers Miller, qui fixe la porte. Mais il ne semble pas pressé de s'y rendre pour découvrir l'origine de ce vacarme. Je me dirige vers l'entrée et contourne la table, au moment où un nouveau coup violent résonne dans l'appartement de Miller.

— Attends ! aboie-t-il en attrapant le haut de mon bras pour m'arrêter. Reste ici.

Il me dépasse, ses pas habituellement décidés affectés par l'alcool. Je reste

immobile et mon esprit s'emballe, tandis que je l'observe regarder par le judas. Je peux presque voir les poils de sa nuque se hérissier, ce qui m'incite à m'approcher, prudente mais trop curieuse pour m'en empêcher. Il ouvre la porte une fraction de seconde et se glisse à l'extérieur, dans le couloir, mais son plan évident de cacher notre visiteur est totalement ruiné lorsqu'il débarque dans l'appartement sans peine, visiblement aidé par le manque de stabilité de Miller.

Mes poils se hérissent à leur tour et ma mâchoire se crispe instantanément quand William se présente à moi et me domine avec autorité. Il me considère attentivement pendant un long moment avant de déplacer son regard gris vers un Miller complètement bourré. La situation n'est pas idéale. Miller est dans un état lamentable, et William va vouloir savoir pourquoi.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demande William sur un ton plat et neutre, comme s'il n'était absolument pas surpris et était déjà au courant.

— Ça ne te regarde pas, crache Miller en claquant la porte. Tu n'es pas le bienvenu ici.

J'ai envie de le soutenir, mais ma curiosité est de plus en plus grande, tout comme ma prudence. Alors, je ne dis rien et m'imprègne de l'animosité qui fait rage entre les deux hommes.

— Et toi, tu n'es pas le bienvenu dans la vie d'Olivia, réplique William en se tournant vers moi.

Il doit lire l'incrédulité sur mon visage, mais ne semble pas le moins du monde perturbé.

— Tu viens avec moi, m'ordonne-t-il.

Je m'y oppose et remarque que Miller, derrière William, convulse légèrement, mais pas assez pour m'assurer qu'il va intervenir. *Ne me dites pas qu'il va approuver William !*

— Non, je ne viendrai pas.

Je redresse les épaules pour montrer mon assurance. Je suis décontenancée par le manque d'appui de la part de Miller, surtout après sa réaction violente face à l'intrusion de Gregory il y a seulement une heure.

— Olivia, dit William avec un soupir, tu mets vraiment ma patience à rude épreuve.

Je m'attends à une autre remarque sur ma mère, sentant la colère bouillir dangereusement en moi rien qu'à l'idée que William puisse y faire référence. S'il ose dire ce que je sais qu'il pense, je pourrais bien montrer à Miller qu'il n'est pas le seul à mériter qu'on l'enferme.

— Je pourrais dire la même chose !

William parvient à dissimuler son trouble ; je sais qu'il ne veut pas montrer de la compassion devant Miller. Non, il va désormais confirmer sa réputation d'homme puissant..., ce qui signifie que cela pourrait vite devenir très moche.

— Comme je te l'ai déjà dit, tu n'as rien à faire ici avec lui.

Je retiens mon souffle en me souvenant que William m'avait déjà servi ces paroles lorsque j'avais dix-sept ans. J'étais assise dans son bureau, ivre. Je n'avais alors rien à faire avec William. Je n'ai rien à faire aujourd'hui avec Miller.

— Alors, où ai-je ma place ?

Quand je pose cette question, William me fixe avec circonspection.

— On dirait que tu penses que je n'ai ma place nulle part. Alors, dis-moi : où est ma putain de place ?

— Oliv...

Miller essaie d'intervenir en faisant un pas en avant, mais je le coupe immédiatement, ne voulant lui laisser aucune occasion de dire qu'il est d'accord avec William.

Je me mets à hurler :

— Non ! Tout le monde pense savoir ce qui vaut mieux pour moi. Et moi alors ? Est-ce que je sais, moi ?

— Calme-toi.

Miller est près de moi, toujours titubant, et essaie de m'apaiser en m'attrapant par la nuque pour la masser doucement. Ça ne marchera pas. Pas cette fois.

— Je sais que je suis censée être ici !

Ma frustration grandissante me fait trembler.

— J'ai avancé dans ma vie en trébuchant depuis que tu m'as renvoyée.

Je pointe un doigt accusateur vers William. Il recule alors légèrement.

— Aujourd'hui, je l'ai, lui.

Je passe mon bras autour de la taille de Miller et me plante à ses côtés.

— Le seul moyen que tu auras de m'arrêter sera de m'envoyer six pieds sous terre.

William reste sans voix, Miller est figé près de moi, et je suis contractée à cause de la colère et lutte pour retrouver une respiration régulière et me calmer. J'inspire profondément. J'ai l'impression de faire une crise de panique.

— Chuuut...

Miller me rapproche de lui et dépose un baiser sur le haut de ma tête. Ce n'est pas son vrai « truc », mais ça marche, d'une certaine manière. Je me retourne vers lui et me cache. Ses lèvres touchent mon front en murmurant alors que je ferme les

yeux en les serrant très fort.

Un long moment passe avant que quelqu'un ne parle.

— Qu'est-ce que tu ressens pour elle ? demande William d'un ton empreint de répugnance et de prudence.

Je reste où je suis et appréhende la réponse de Miller. La fascination ne suffira pas. Je sens son cœur battre la chamade et peux presque l'entendre.

— Elle est le sang dans mes veines, dit-il clairement et avec douceur. Elle est l'air dans mes poumons.

Il marque une courte pause et je suis certaine d'entendre William, choqué, inspirer brusquement.

— Elle est la lumière brillante et pleine d'espoir dans mon obscurité torturée. Je te préviens, Anderson. N'essaie pas de me l'enlever.

Je repousse mes larmes en clignant des yeux et me blottis contre son torse, reconnaissante qu'il me soutienne. Le silence règne à nouveau. C'est étrangement calme, puis j'entends une respiration et je sais à qui elle appartient.

— Je me fiche totalement de ton sort, dit William. Mais, à la seconde où j'apprends qu'Olivia est en danger, je te sauterai dessus, Hart.

Sur ces mots, la porte claque et nous nous retrouvons seuls. Miller relâche son étreinte, les vibrations de son corps s'atténuent et il me libère, alors que j'ai vraiment envie qu'il me serre encore plus fort. Il se dirige vers le bar sur ses jambes flageolantes et se ressert maladroitement du whisky avant de le reposer rapidement en soufflant. Je reste muette et immobile, puis, après ce qui me semble être des siècles, il finit par soupirer.

— Pourquoi es-tu toujours dans ma vie, ma douce ?

— Parce que tu t'es battu pour que j'y sois.

Je le lui rappelle sans aucune hésitation et en m'efforçant de paraître confiante. Il demande :

— Tu as menacé d'écorcher quiconque essaierait de m'éloigner de toi. Tu le regrettes ?

Je me prépare à recevoir une réponse désagréable, mais il baisse les yeux.

— Je regrette de t'avoir attirée dans mon monde.

— Ne le regrette pas, dis-je, ne voulant pas qu'il perde son courage maintenant que William est parti. Je t'ai suivi de mon plein gré et je reste de mon plein gré.

Je préfère éviter de faire référence à « son monde ». J'en ai ras le bol d'entendre ces mots. Pourtant, je ne peux rien y faire.

Il avale encore du whisky.

— Je le pensais.

Il essaie tant bien que mal de river ses yeux sur les miens, mais abandonne et se retourne pour balayer le séjour du regard.

— Tu pensais quoi ?

— Quand j’ai proféré cette menace.

Il s’assoit sur la table basse et pose son verre sur le côté avec précision, malgré son ivresse. Il le fait même pivoter avant de le lâcher, une fois satisfait de sa position. Sa boucle est bien là et lui chatouille visiblement le front, puisqu’il l’écarte avant de cacher son visage dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux.

— Mon tempérament a toujours été un fardeau, Olivia, mais je m’effraie moi-même lorsqu’il s’agit de mon attitude surprotectrice avec toi.

— Possessive.

Quand il lève la tête, je découvre une ride qui barre son front.

— Pardon ?

Un minuscule sourire apparaît au coin de mes lèvres en l’entendant faire des manières, alors qu’il est si soûl et dans un état minable. Je le rejoins et m’agenouille entre ses pieds. Il baisse les yeux sur moi et m’observe pousser ses coudes de ses genoux et prendre ses mains dans les miennes.

— Ton attitude possessive.

— Je veux te protéger.

— De quoi ?

— Des intrus.

Il plonge dans ses pensées, et son regard dérive au loin avant de revenir vers moi.

— Je vais finir par tuer quelqu’un.

Cette confession devrait me choquer. Or, le fait qu’il m’avoue son défaut insensé a un effet étrangement apaisant. Je suis à deux doigts de lui conseiller de se faire aider, d’apprendre à gérer sa colère, n’importe quoi pour maîtriser ça, mais quelque chose m’arrête.

— William est un intrus.

— William et moi avons un arrangement, dit Miller en bégayant. Même si tu n’as jamais fait partie de l’équation avant.

Il marche sur un fil. L’aversion dans son ton est palpable malgré l’ivresse.

— Quel arrangement ?

Je n’aime pas ça. Ils ont tous les deux des caractères exécrables. Je devine que chacun sait les dommages qu’il peut faire à l’autre.

Il secoue la tête en jurant.

— Il veut te protéger tout comme je le fais. Tu es probablement la femme la plus en sécurité de Londres.

J'écarquille les yeux en entendant à quel point sa remarque est incorrecte et lâche ses mains. Je ne suis pas d'accord. J'ai le sentiment d'être la femme la plus *en danger* de Londres. Mais je ne le lui dis pas. Je lutte contre mon envie de poursuivre la discussion à propos de la relation entre William et Miller. William déteste Miller, et ce sentiment est tout à fait réciproque. Comme je sais pourquoi, je devrais m'en accommoder.

— Tu veux la bonne ou la mauvaise nouvelle ? lui dis-je en me levant et lui tendant la main.

Mon malaise s'estompe légèrement lorsque j'aperçois une brève lueur dans les yeux de Miller. Elle m'est familière et j'en ai bien besoin.

— La mauvaise.

Il pose sa main sur la mienne et les fixe, tandis que je resserre ma prise pour le tirer doucement et l'encourager à se lever, ce qu'il fait en fournissant bien trop d'efforts.

— La mauvaise nouvelle, c'est que tu vas avoir une sacrée gueule de bois.

Je lui retourne son petit sourire et le guide vers sa chambre.

— La bonne nouvelle, c'est que je serai là pour prendre soin de toi quand tu t'en voudras.

— Tu me laisseras t'honorer. Je me sentirai vite mieux grâce à ça.

Dubitative, je hausse les sourcils en regardant par-dessus mon épaule lorsque nous entrons dans la chambre.

— Tu seras en état ?

Je lui donne un petit coup dans l'épaule et il s'assoit sur le lit.

— Ne doute pas de ma capacité à te satisfaire, ma douce.

Ses paumes se glissent sur mes fesses et les pressent pour m'attirer entre ses jambes écartées. Il me fixe avec un regard sensuel qui ne peut mener qu'à une chose.

Je secoue la tête.

— Je ne couche pas avec toi quand tu es soûl.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis, proteste-t-il alors que ses mains se frayent un chemin sur mon ventre et se glissent sous mon haut.

Ses yeux me défient de l'arrêter, et, même si le désir me submerge, je tiens bon. Il me faut faire appel à toutes mes forces, mais je les trouve avant d'être obligée de me rendre. Je ne veux pas être honorée par un Miller ivre. Je repousse ses mains en secouant une nouvelle fois la tête.

— Ne me rejette pas, dit-il en soufflant et m’attirant sur ses genoux.

Je n’ai d’autres choix que de passer un bras autour de ses épaules, ce qui me rapproche un peu plus de son visage. L’odeur de l’alcool ne fait que renforcer ma volonté.

— Arrête.

Je refuse d’être victime de sa tactique.

— Tu n’es pas en état et, si je t’embrasse, je me retrouverai probablement aussi soûle que toi.

— Je vais bien et suis tout à fait apte.

Ses hanches appuient contre mes fesses.

— J’ai besoin de déstresser, ajoute-t-il.

Quel culot ! C’est moi qui ai besoin de déstresser, mais, pour être honnête avec moi-même, l’idée que Miller me prenne en étant sous l’influence de l’alcool me rend nerveuse. Je sais qu’il lutte pour garder le contrôle lors de nos échanges, et un ventre plein de whisky ne l’aidera pas.

— Quoi ? me demande-t-il en me regardant avec un air suspicieux, percevant à l’évidence mes pensées. Dis-moi.

— C’est rien.

J’écarte ses inquiétudes et essaie de me lever de ses genoux. En vain.

— Olivia ?

— Laisse-moi te faire ton « truc ».

— Non, dis-moi ce qui trouble ta jolie tête.

Il insiste et raffermi son étreinte.

— Je ne le redemanderai pas.

— Tu es bourré.

J’ai honte de douter de l’attention qu’il me porte.

— L’alcool fait perdre la raison et le contrôle.

Voilà que je me ridiculise. Miller n’a pas besoin de whisky pour perdre le contrôle, et les deux récents accrochages avec Gregory le prouvent. Tout comme notre épisode à l’hôtel...

Je reste sur ses genoux et le laisse analyser mes inquiétudes, alors que je tripote nerveusement ma bague en regrettant de ne pas pouvoir effacer mes paroles. Il est raide sous moi, chaque partie de son corps semblant heurter ma chair. Puis il attrape mon visage, pressant délicatement mes joues, et l’approche pour lui faire face. Il semble être plein de remords, ce qui accroît mon sentiment de culpabilité et ma honte.

— Ma propre haine à mon encontre s’accroche à mon âme noire chaque jour.

Il semble avoir rapidement dessaoulé, peut-être à cause de ma gaffe. Ses yeux bleus semblent plus intenses et sa bouche forme des mots clairs et précis.

— Ne me crains jamais, je t'en supplie. Je ne pourrais jamais te faire du mal, Olivia.

Son affirmation grave émousse mon découragement, mais très légèrement. Miller n'arrive pas à comprendre le chaos qu'il peut causer en me blessant émotionnellement. C'est ce que je crains le plus. Le perdre. Je peux me remettre de blessures physiques avec le temps, si je me retrouve sans le vouloir dans l'une de ses crises psychotiques, mais rien ne pourra soigner les blessures psychologiques qu'il peut m'infliger. Et ça me terrifie.

— C'est comme si tu perdais la raison.

Je choisis chacun de mes mots avec soin.

— C'est le cas, murmure-t-il avant de hocher la tête pour que je continue.

— Je n'ai pas peur pour moi ; je suis terrifiée pour ta victime et toi.

— Ma victime ? crache-t-il.

Visiblement, les mots que j'ai choisis ne lui plaisent pas.

— Livy, je n'attaque pas des innocents. Et, s'il te plaît, ne t'inquiète pas pour moi.

— Mais si, je m'inquiète pour toi, Miller. On t'enverra en prison, si quelqu'un porte plainte, et je n'aime pas te voir blessé.

Je lève la main et caresse une petite tache sur sa joue mal rasée.

— Cela n'arrivera pas, dit-il en soupirant et en m'attirant contre sa poitrine pour essayer de me réconforter.

Bizarrement, ça marche. Je fonce contre son corps détendu et l'imité en poussant un soupir las. Il semble confiant. Trop confiant.

— Ma belle, je te l'ai déjà dit auparavant, et, pour une fois, je veux bien me répéter.

Il s'étend sur le dos, m'emportant, et se débat jusqu'à ce que je sois blottie contre son flanc et qu'il ait accès à mon visage. Il dépose des baisers aussi légers qu'une plume d'une joue à l'autre.

— La seule chose au monde qui puisse me faire souffrir se trouve actuellement dans mes bras.

Il lève mon menton de manière à ce que mes lèvres soient au même niveau que les siennes, et la puanteur persistante de l'alcool envahit mes narines. Je parviens sans peine à ne pas y faire attention. Il me fixe comme si j'étais la seule chose qui existe au monde, ses yeux atténuant les dernières traces d'anxiété de cette longue journée. Ses lèvres s'avancent et je me prépare à les accueillir, alors que ma main

glisse sur son torse pour le toucher.

— Je peux ? murmure-t-il en s'arrêtant à quelques millimètres de ma bouche.

— Tu demandes la permission ?

— Je suis conscient que je sens aussi fort qu'une distillerie, explique-t-il, me faisant sourire. Et je suis sûr que je n'ai pas meilleur goût.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis.

Toute ma répugnance à le laisser me prendre dans ces circonstances s'efface devant sa tendresse, et je comble la distance qui nous sépare, nos bouches se heurtant avec plus de force qu'à mon intention. Mon manque d'enthousiasme a été détourné par un besoin urgent de retrouver ma sérénité et la récente disposition de Miller à me relaxer. Je sens le goût du whisky, mais l'odeur de Miller domine celle de l'alcool, noyant mes sens d'un désir ardent. Cela m'enivre. Les seules instructions que je peux trouver dans mon esprit soudainement empli de luxure sont celles qui me disent de le laisser m'honorer. Que c'est cela qui chassera mes malheurs. Qui arrangera le monde. Qui le calmera. Notre passion se mêle, et tout le reste n'a aucune importance. C'est parfait dans ces moments, mais difficile à gérer lorsqu'on affronte une résistance incessante.

Miller roule sur le dos en gardant nos bouches jointes et pose une main sur ma nuque et l'autre sous mes fesses pour s'assurer que je suis bien coincée dans son étreinte.

— Savourer, marmonne-t-il contre mes lèvres.

Ce mot familier me permet de voir au-delà de mon désir dévorant et de satisfaire sa demande de ralentir. Ma crainte était injustifiée. C'est à moi qu'on demande de maîtriser mes ardeurs, alors que Miller paraît être totalement sous contrôle et lucide, malgré la quantité indécente de whisky qui a dû passer ses lèvres.

— C'est mieux, insiste-t-il en me massant la nuque. Bien mieux.

— Hmmm.

Je ne suis pas prête à le libérer pour lui dire que je suis d'accord. Je choisis plutôt de le marmonner. Je sens ses lèvres afficher un sourire pendant notre baiser, et cela pousse à me détacher de lui, et vite. Apercevoir l'un des rares sourires de Miller me rendrait folle de joie. Je me redresse aussitôt, dégage mes yeux couverts par mes cheveux et, une fois que ma vue est claire, je le vois. Il est différent, un sourire éclatant et sans retenue qui me donne le vertige. Miller a toujours un charme dévastateur, même quand il est dans un état misérable, mais, à cet instant, il surpasse la perfection. Il est ébouriffé, a l'air fatigué et négligé, mais il est extrêmement beau, et, alors que je devrais lui retourner son sourire, montrer

le même bien-être et profiter de ce spectacle exceptionnel, je me mets à pleurer. Tous les ennuis que j'ai éprouvés aujourd'hui semblent refaire surface ensemble et sortir par mes yeux en sanglots silencieux et incontrôlables. Je me sens bête, à bout et faible. Pour essayer de le dissimuler, je cache mon visage dans mes mains et détache mon corps du sien.

Le seul son dans l'atmosphère paisible qui nous entoure est celui de mes petits sanglots, tandis que Miller bouge en silence et semble mettre une éternité à trouver mon corps frémissant, probablement parce que ses mouvements habituellement sûrs sont entravés par une trop grande quantité d'alcool. Mais il finit par m'atteindre et m'enlacer en poussant un profond soupir dans mon cou et en décrivant des cercles apaisants dans mon dos.

— Ne pleure pas, murmure-t-il d'une voix aussi râpeuse que du papier de verre. On va s'en sortir. S'il te plaît, ne pleure pas.

Sa tendresse et sa compassion exprimée du bout des lèvres ne font qu'accroître mes émotions, et m'accrocher à lui devient mon seul but.

— Pourquoi ne peut-on pas nous laisser tranquilles ? dis-je de manière décousue.

— Je n'en sais rien, admet-il. Viens par là.

Il attrape mes mains dans son cou et les tient entre nous deux en jouant inconsciemment avec ma bague pendant qu'il me regarde repousser mes larmes.

— J'aimerais pouvoir être parfait pour toi.

Son aveu me désespère.

— Tu es parfait.

Mais je sais au fond de moi que je me trompe. Il n'y a rien de parfait chez Miller Hart, à part son charme apparent et son obsession permanente pour que tout ce qui l'entoure soit disposé précisément.

— Tu es parfait à mes yeux.

— J'apprécie ta confiance inébranlable en moi, surtout en sachant que je suis actuellement ivre et que je me suis couvert de honte devant ta grand-mère.

Il secoue la tête en poussant un soupir contrarié, prend sa tête dans ses mains et reste ainsi quelques instants comme s'il venait juste de prendre conscience des conséquences de ses actes, à moins que ce ne soit l'effet de la gueule de bois.

— Elle était énervée.

Je ne vois aucune raison d'essayer de le réconforter. Il faudra bien qu'il affronte la colère de Nan.

— Je m'en suis rendu compte quand elle m'a repoussé sur l'allée du jardin.

— Tu le méritais.

— J'en conviens, admet-il de son plein gré. Je l'appellerai tout à l'heure. Non, j'irai la voir.

Il serre les lèvres et semble réfléchir intensément avant de rediriger son attention sur moi.

— Tu crois que je peux regagner ses faveurs en lui offrant une bouchée de mes miches ?

Mes lèvres se pincet, tandis qu'il hausse les sourcils, attendant une vraie réponse. Puis il ne parvient pas à conserver son expression sérieuse, et sa lèvre se soulève légèrement.

J'éclate de rire, abasourdie par sa blague, et toute ma tristesse est effacée par son humour. Je lâche prise, rejette la tête en arrière et me laisse aller, les épaules tressautant, le ventre douloureux et les larmes jaillissant à cause du rire, ce qui est bien plus agréable que les larmes de désespoir qui ont coulé quelques minutes plus tôt.

— Voilà qui est bien mieux.

Miller me porte dans ses bras et traverse sa chambre jusqu'à la salle de bains. Je ne sais pas trop si son pas chancelant et ses balancements sont liés à son ivresse ou au fait que je n'arrête pas de m'agiter. Il me dépose soigneusement sur le meuble du lavabo et me laisse récupérer de mon fou rire pendant qu'il déboutonne son gilet en me considérant avec un air amusé plaqué sur son visage époustouflant.

— Je suis désolée, dis-je en gloussant et en essayant de respirer profondément pour me calmer.

— Ne le sois pas. Rien ne me donne plus de plaisir que te voir heureuse.

Il enlève son gilet, et je suis bêtement ravie en le voyant le plier soigneusement avant de le glisser adroitement dans le panier à linge.

— En fait, il y a bien autre chose, mais ton bonheur vient juste après.

Il s'attaque à sa chemise et, en défaisant le premier bouton, il révèle une portion de sa chair ferme et appétissante.

Je m'arrête immédiatement de rire.

— Tu devrais faire de l'humour plus souvent. Ça...

— ... me rend moins intimidant, finit-il à ma place. Oui, tu me l'as déjà dit. Mais je crois que...

— ... ça te va très bien.

Je tends les bras et l'aide à défaire les minuscules boutons, puis je fais glisser le coton blanc sur ses épaules.

— Parfait, dis-je avec un soupir en me rasseyant pour apprécier la vue superbe

et le regarder avec des yeux avides, alors que chaque muscle de son torse parfait ondule pendant qu'il plie sa chemise.

Il la pose habilement dans le panier et revient devant moi, les bras ballants, la tête basse et les yeux cernés. J'observe son regard concentré et lève la main pour toucher la barbe rase qui assombrit son visage. Je peux prendre le temps de le sentir, mes doigts suivant la ligne de sa mâchoire, remontant vers le coin de ses yeux et passant délicatement sur ses paupières lorsqu'ils se ferment. J'apprécie chaque partie de son corps et le touche jusqu'à ce que le bout de mes doigts descende le long de ses bras et sur ses mains.

— Laisse-moi m'occuper de ça, dis-je en retournant sa main pour voir ses poings rougis par le sang et un peu abîmés.

Ses yeux s'ouvrent et tombent sur mes doigts qui se mêlent aux siens, et sa main se replie dans la mienne, mais il ne grimace pas ni n'exprime sa douleur.

— Dans la douche.

Il repousse mes mains et saisit le bord de mon haut avant de le faire remonter le long de mon corps et de me forcer à lever les bras pour qu'il puisse m'en débarrasser.

Puis il enlève lentement mon soutien-gorge, exposant mes petits seins gonflés sous son regard approuvateur, même s'il témoigne un peu de son ébriété. Mes mamelons durcissent et picotent légèrement lorsque son pouce les caresse délicatement chacun leur tour.

— Parfait, dit-il en se penchant et en déposant un baiser chaste sur mes lèvres entrouvertes. Allez.

J'obéis à son ordre gentil et descends de mon meuble avant d'enlever mes Converse et de prendre l'initiative de m'occuper de son pantalon pendant que lui aussi retire ses chaussures. Il n'y a aucune précipitation, et nous sommes tous les deux heureux de prendre notre temps pour déshabiller l'autre jusqu'à ce que nous soyons nus. Je le regarde récupérer un étui en aluminium dans le placard, ses doigts le tripotant gauchement pour faire sortir le préservatif. Je m'approche et le lui prends. Je suis à l'aise, alors que je le recouvre et sens son regard bleu chauffer mon visage. Une fois que j'ai terminé, il me soulève contre son corps sans peine. Mes membres réagissent instinctivement et s'enroulent autour de lui. Nous sommes désormais peau à peau, cœur à cœur, et éprouvons le même désir. Il nous maintient à côté du jet de la douche le temps qu'il chauffe. Une fois que la température lui convient, il nous met dessous et me tient silencieusement dans ses bras, alors que l'eau coule et emporte la saleté, la tension, le doute et la douleur.

— Tu es bien ? me demande-t-il.

— C'est parfait.

C'est le seul adjectif que je peux utiliser. Je souris contre son épaule, puis me recule pour voir son visage parfait, tout mouillé et éblouissant.

— Est-ce que je peux rester avec toi ce soir ?

— Bien sûr.

— Merci.

Je lui témoigne ma reconnaissance en déposant de petits baisers sur son menton mal rasé.

— Cela n'était pas vraiment soumis à débat, précise-t-il en m'approchant du mur pour m'inciter à m'y adosser. C'est froid ?

Le choc du froid de la mosaïque de carreaux contre mon dos me fait tressaillir.

— Un peu.

Il s'apprête à m'en détacher, mais je me raidis et l'arrête.

— C'est bon, je m'y suis habituée.

Il me fixe avec un air dubitatif, mais ne met pas en doute mon petit mensonge.

— Tu es toute glissante et mouillée ! lance-t-il un peu songeur en écartant les bras pour passer ses mains à l'arrière de mes cuisses.

Ses intentions sont claires et me plaisent beaucoup, et ma respiration saccadée le lui révèle.

— J'ai envie de me glisser en toi et me baigner dans l'épanouissement que je trouve grâce à toi.

J'ai du mal à respirer rien qu'en imaginant la suite.

— L'épanouissement grâce au plaisir.

— L'épanouissement grâce à l'acceptation, me corrige-t-il en se penchant en arrière pour saisir son érection. Tu me procures le plus grand des plaisirs en m'acceptant dans mon intégralité, et pas seulement dans ce corps agréable à regarder.

Je suis vraiment à deux doigts de m'effondrer sur lui, mais ses paroles pleines de respect me paralysent.

— Il n'y a rien de plus naturel pour moi.

— Ma belle, ma douce.

Il m'embrasse quand il se glisse en moi, passant mes lèvres enflées, et s'enfonce profondément avec un gémissement étranglé.

La sensation immédiate de son large membre qui comble tout l'espace en moi me pousse à me redresser et gémir avant d'essayer de trouver le rythme régulier de sa langue qui charme ma bouche, tandis qu'il reste sans bouger en moi qui suis gémissante et agitée de convulsions.

— Je te fais mal ?

— Non.

Je suis catégorique malgré le fait que c'est légèrement inconfortable.

— Tu veux que je te prépare un peu plus ?

Cela déterminera si je te prends brutalement tout de suite ou si on passe par des préliminaires.

— Toujours.

Je m'écarte en souriant et appuie l'arrière de ma tête contre le mur pour me perdre en Miller et ses yeux merveilleux, plutôt que savourer l'attention de sa bouche qui me rend dépendante.

En hochant légèrement la tête, il se retire lentement, faisant papillonner mes yeux et se contracter mon ventre, car trop d'éléments agréables me saisissent à la fois : son contact, le fait qu'il tienne à m'honorer, le voir, sentir son odeur, sa prévenance et ma petite mèche rebelle adorée. Tout cela me procure un plaisir merveilleux et inexorable. Je m'apprête à recevoir ses avances, et, lorsqu'elles arrivent, avec exactitude et expertise, un petit cri de reconnaissance m'échappe. Je halète, refusant de fermer les yeux et risquer de rater un instant le spectacle grisant de son visage qui exprime son désir. Il marque ses traits. Je pourrais m'évanouir rien qu'en le voyant.

— Qu'est-ce que ça fait ? me demande-t-il d'une voix étouffée.

Puis il se retire à nouveau et sort presque entièrement avant de donner un coup de hanches vers le haut qui lui fait pousser un souffle tremblant.

— C'est bon.

J'agrippe ses épaules et serre les dents, savourant chaque délicieux mouvement. Il a maintenant trouvé son rythme et fait des allers-retours continus, chaque coup aussi contrôlé et mesuré que le précédent.

— Juste bon ?

— Super ! dis-je en criant, alors que je sens un frottement contre mon clitoris qui me rend folle. Bon sang !

— Voilà qui me semble plus approprié, dit-il en répétant le geste qui m'a fait jurer une seconde avant.

— Oh mon Dieu ! Oh bon sang ! Miller !

— Encore ? me taquine-t-il.

Sans attendre ma réponse (qu'il connaît déjà), il me pilonne vivement.

Je deviens folle. Son flot rigoureux me paralyse, mais il se maîtrise aussi bien qu'à son habitude et me regarde perdre pied contre lui.

— Il faut que je jouisse, dis-je en soufflant.

Je sens le désespoir s'emparer de moi.

J'ai besoin de relâcher tout le stress et les traumatismes de la journée avec un gémissement de satisfaction, peut-être même un cri, pendant un orgasme.

Je pèse sur lui, mais sa vitesse reste lente et précise, et je passe les doigts dans ses cheveux trempés. La pression devient trop forte à supporter, et le manche long et palpitant de Miller qui s'enfonce profondément représente un soulagement énorme. Il approche lui aussi.

— C'est trop bon, Olivia.

Il ferme les yeux et les serre, et ses hanches vibrent en avant, me projetant encore plus près de l'orgasme. Je suis prête à succomber, tandis que la moitié de mon corps vacille en attendant la suite et m'envoie vers un abysse d'étoiles qui explosent.

— Je t'en prie, lui dis-je, prête à le supplier, comme toujours dans ces moments. Je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie !

— Putain !

Son juron m'indique qu'il se rend. Il recule, prend une respiration profonde et précise, puis me cloue sur place avec son regard sombre, alors qu'il donne un dernier coup accompagné d'un cri violent.

— Mon Dieu, Olivia !

Mes yeux se ferment quand l'orgasme m'envahit et ma tête devient molle, mais mon corps se raidit, cependant qu'il s'efforce de venir à bout des vagues de pression qui donnent de violents coups tout au fond de mon vagin. Je suis bloquée contre les carreaux, nos corps pressés l'un contre l'autre, vibrants et glissants, et ma respiration difficile résonne dans mon esprit embrouillé. Il me vole des petits baisers et mordille mon cou. Je fixe le plafond en haletant, et mes bras refusent de coopérer, préférant rester le long de mon corps, les paumes à plat contre le mur. La seule chose qui me maintient dans cette position est le corps de Miller. Mon monde a retrouvé sa place et tourne autour de son axe à un rythme régulier, et un cocktail enivrant de transpiration, de sexe et d'alcool sévit, me rappelant qu'il est toujours ivre.

— Tu vas bien ?

Je laisse descendre ma tête et enfouis mon nez dans ses cheveux mouillés. C'est tout ce que je peux faire en laissant mes bras pendre, inertes, sur les côtés.

Il remue et se redresse légèrement, ce qui fait délicieusement frotter son membre ramolli contre ma paroi interne.

— Comment pourrais-je ne pas aller bien ?

Éloignant son visage de mon cou, il attrape mes deux mains et les porte à ses

lèvres, qu'il appuie fermement contre mes poings tout en me maintenant contre le mur avec son corps.

— Comment pourrais-je ne pas me sentir divinement bien quand tu es dans mes bras ?

Mon sourire comblé n'encourage pas Miller à en afficher un. Il est content, lui aussi, mais je n'ai pas besoin de l'entendre. Je le vois bien.

— J'aime votre corps ivre, Miller Hart.

— Et mon corps ivre est profondément fasciné par vous, Olivia Taylor.

Il s'approche de ma bouche pour un nouvel instant de bonheur avant de me détacher délicatement du mur.

— Je ne t'ai pas fait mal, au moins ?

Son joli visage est marqué par une inquiétude sincère, tandis que son regard flou se promène sur mon visage mouillé.

Je m'empresse de le rassurer.

— Tu as été un parfait gentleman.

Un grand sourire apparaît instantanément.

— Quoi ?

— Je me disais juste que tu étais vraiment très jolie dans ma douche.

— Je trouve que je suis jolie partout.

— Surtout dans mon lit. Tu peux te lever ?

J'acquiesce et fais glisser mes jambes le long de son corps, mais mon esprit s'égare dans une autre direction. Mes mains touchent ses pectoraux et descendent pendant que mes yeux restent plongés dans les siens. J'ai envie de le goûter, mais mes intentions sont interrompues lorsqu'il saisit le haut de mes bras et m'attire vers ses lèvres.

— C'est moi qui vais te goûter, murmure-t-il doucement avant de s'emparer de moi avec ses lèvres.

Mes pensées rebelles se dispersent sous la douche.

— Et tu as un goût sensationnel.

Il attrape ma nuque, une fois que le mur ne nous soutient plus, et m'utilise très certainement comme appui. Puis il me guide gentiment vers la sortie de la douche en enlevant le préservatif.

— Il faut que je me lave les cheveux.

Il continue à me faire avancer, ignorant ma préoccupation.

— On fera ça demain matin.

— Mais je vais avoir la même tête que si j'avais mis mes doigts dans une prise électrique.

Ils sont déjà assez hirsutes quand j'utilise un bon démêlant..., ce qui me fait penser à quelque chose : tu as les cheveux rebelles, toi aussi.

— Alors, on les démêlera ensemble.

Il jette la capote et récupère une serviette dans laquelle il m'enveloppe avant de s'occuper de lui.

— Comment va ta tête ?

Il me pousse délicatement vers la chambre.

— Parfaitement bien, marmonne-t-il.

Je me mets à rire, ce qui me vaut un froncement de sourcils, alors que nous atteignons le lit.

— Veux-tu bien me dire ce qui te fait rire bêtement ?

— Toi ! Que veux-tu que ce soit d'autre ?

— Et pourquoi ça ?

— Tu dis que tu vas parfaitement bien, alors que ce n'est clairement pas le cas. Migraine ?

— Ça commence, oui, concède-t-il en me lâchant pour mettre les mains sur sa tête.

Avec le sourire, j'enlève tous les coussins décoratifs de son lit et les pose soigneusement dans le coffre prévu à cet effet. Puis je tire les couvertures.

— Monte.

Je détourne mon regard avide de ses yeux et descends le long de la perfection de son corps mince jusqu'à ses pieds parfaits. Ils commencent à marcher sur le tapis vers moi, ce qui m'incite à remonter sur toute sa longueur pour atteindre ce regard bleu alors qu'il me tend la main.

— S'il te plaît, dis-je à voix basse.

— S'il te plaît quoi ?

J'ai oublié ce que je voulais lui demander. Je fouille dans ma tête vide sous ses yeux malins et lubriques, mais ne trouve rien.

— Je ne m'en souviens plus.

Ses dents d'un blanc éclatant m'éblouissent.

— Je crois que ma douce me commandait d'aller au lit.

Je pince les lèvres.

— Je ne commandais pas.

— Permits-moi de ne pas être de cet avis, dit-il en riant. Mais j'aime bien. Après toi.

Il fait un geste en direction du lit, ses manières courtoises prenant le dessus.

— Je devrais appeler Nan.

Son sourire disparaît instantanément. Je déteste le fait d'être capable de faire naître ces rares sourires épanouis et les effacer aussi vite. J'ai alors l'impression qu'ils n'ont jamais été là et qu'ils n'apparaîtront plus jamais. Il reste songeur pendant un long moment, où il s'efforce de soutenir mon regard. Il a honte.

— Tu veux bien lui demander si elle sera chez elle demain matin ?

Je réponds en acquiesçant.

— Va te coucher. Je te rejoins dès que j'ai réussi à la calmer.

Il se glisse dans les draps et s'installe sur le côté, dos à moi. Je ne devrais pas ressentir de compassion, mais il a vraiment des remords, tout comme j'espère vraiment que Nan acceptera ce qui, je le sais, sera des excuses sincères.

Je trouve mon haut et l'enfile avant d'aller chercher mon sac pour sortir mon téléphone et découvrir un nombre incalculable d'appels manqués de sa part. Mon sentiment de culpabilité s'accroît et je n'attends pas pour la rappeler.

— Olivia ! Bon sang, ma fille !

— Nan, dis-je en un souffle en posant mes fesses nues sur la chaise.

Je ferme les yeux en me préparant à la diatribe qui va suivre.

— Tu vas bien ? me demande-t-elle à voix basse.

J'ouvre brusquement les yeux, choquée.

— Oui.

Ce mot sort lentement de ma bouche, mais le doute m'assaille. Je m'attendais à plus.

— Miller va bien ?

Cette question m'abasourdit encore plus, et je commence à remuer mon postérieur nu sur le siège.

— Il va bien.

— Je suis contente.

— Moi aussi.

C'est tout ce que je trouve à dire. Pas de réprimande ? Pas de questions indiscretes ? Pas d'ordre de rentrer ? Je l'entends soupirer d'un air songeur à l'autre bout du fil, et un grand vide de non-dits s'étend entre nous.

— Olivia ?

— Je suis là.

— Mon cœur, ces mots que tu as dits à voix basse à Gregory.

Ma gorge se serre. Je savais qu'elle avait entendu, mais j'espérais que ce ne soit pas le cas. Malgré son âge, ma grand-mère a l'ouïe fine. Je me rassois au fond de ma chaise et pose ma main sur mon front pour soulager la migraine qui pointe son nez. Elle commence à se manifester en un léger martèlement, rien qu'à

l'idée que je vais devoir lui expliquer mes paroles.

— Et alors ?

— Tu as raison.

Je baisse la main et fixe le vide devant moi, tandis que la confusion remplace le mal de tête qui menaçait de se déclencher.

— J'ai raison ?

— Oui, soupire-t-elle. Je te l'ai déjà dit : on ne choisit pas de qui on tombe amoureux. Tomber amoureux, c'est spécial. S'accrocher à cet amour, malgré les circonstances qui pourraient le détruire, c'est encore plus spécial. J'espère que Miller réalise la chance qu'il a de t'avoir, ma chérie.

Ma lèvre inférieure se met à trembler et ma gorge empêche n'importe quel mot que je voudrais prononcer de passer, dont le plus important : merci. « Merci de me soutenir, de nous soutenir, quand j'ai le sentiment que tout Londres a pour mission de saboter ce qu'il y a entre nous. Merci d'accepter Miller. Merci de comprendre, même si tu ne connais pas toute la vérité. » Gregory sait ce que cela pourrait faire à ma grand-mère.

— Je t'aime, Nan.

Je déglutis et les larmes commencent à couler le long de mes joues.

— Je t'aime aussi, ma chérie.

Sa voix est forte et régulière, mais pleine d'émotion.

— Tu restes avec Miller ce soir ?

Je hoche la tête en reniflant et parviens à lâcher un petit oui.

— D'accord. Dors bien.

Je souris malgré mes larmes et utilise ses paroles et le son de sa voix aimante pour me ressaisir et répondre.

— Je ferai bien attention aux lutins et aux revenants.

Elle rit, montrant qu'elle se rappelle elle aussi avec tendresse ces petits conseils que mon grand-père adorait répéter avant de dormir.

— Et méfie-toi des gobelins qui rôdent le soir dans les chemins.

— Miller vit au dixième étage. Ils auront bien du mal à grimper.

— Oh ! d'accord.

Elle se tait un moment.

— Tu as l'air fatiguée.

— Épuisée, dis-je en riant. Je vais aller me coucher.

— Très bien. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Nan.

Je raccroche avec le sourire et me dis immédiatement que je devrais la

rappeler pour lui demander comment va Gregory, mais je me retiens. La balle est dans son camp. Il connaît la situation : il sait que je ne renoncerais pas, et il sait que rien de ce qu'il pourra dire ne changera les choses, surtout pas maintenant. Je n'ai rien d'autre à ajouter, et rien ne dit qu'il m'écouterait. C'est très dur pour moi, mais je ne me replacerai pas volontairement dans la ligne de mire. S'il veut discuter, qu'il m'appelle. Satisfaite de ma décision, je m'apprête à quitter la cuisine, mais m'arrête sur le pas de la porte quand mon esprit prend des directions idiotes.

Vers le tiroir où Miller range son agenda, par exemple.

J'essaie d'ignorer mon accès de curiosité mal placée, vraiment, mais mes pieds n'en font qu'à leur tête, et je me retrouve devant le buffet avant d'arriver à me convaincre que fureter, c'est mal. Ce n'est pas que je ne le crois pas, puisque je lui fais entièrement confiance, mais j'ai juste le sentiment d'être dans le noir, l'ignorance et l'inconscience, et, alors qu'il s'agit indubitablement d'une bonne chose, je ne peux empêcher mon indiscretion de triompher.

La curiosité est un vilain défaut. La curiosité est un vilain défaut. La sale curiosité est un putain de vilain défaut.

J'ouvre le tiroir, et il apparaît sous mes yeux, me tourmente..., me tente. C'est comme un aimant, il m'attire, me demande d'approcher, et, avant que je ne m'en rende compte, le carnet en cuir est posé dans mes mains, comme un grimoire interdit. Maintenant, il suffit que les pages se tournent comme par magie, mais, après l'avoir fixé pendant bien trop longtemps, je me rends compte qu'il est toujours fermé. Et cela devrait probablement rester ainsi : scellé à jamais, pour qu'on ne le consulte plus. Fin de l'histoire.

Cela se passerait de la sorte dans un monde où la curiosité n'existe pas.

Je tiens le livre dans mes mains et tourne lentement la couverture, mais mes yeux n'atterrissent pas sur la première page. Ils dérivent vers le sol, où ils suivent un carré de papier qui s'est échappé et repose désormais près de mes pieds nus. Je ferme le carnet en fronçant les sourcils et me baisse pour ramasser la feuille. Je remarque aussitôt que c'est un papier épais et glacé. Du papier photo. Le frisson qui parcourt mon dos me déconcerte. Je ne vois pas la photo, elle est toujours à l'envers dans ma main, mais sa présence me dérange. Je jette un coup d'œil vers la porte, essaie de réfléchir, puis ramène mes yeux curieux vers la mystérieuse image.

Il a dit qu'il n'y avait que lui. Personne d'autre, quelle que soit la manière dont j'ai tourné la question. Rien que Miller..., pas de famille, rien... Même si j'étais choquée et curieuse, je n'ai jamais trop insisté sur le sujet. Il y a eu bien d'autres

révélations à propos de Miller par la suite.

Prenant une profonde inspiration, je la retourne lentement, consciente qu'une partie de l'histoire de Miller est sur le point d'être dévoilée. Je me mords nerveusement la lèvre, ferme les yeux pour anticiper la confrontation, et, lorsque je peux voir l'ensemble de la photo..., je me détends. Mes épaules se relâchent et ma tête penche sur le côté, tandis que j'étudie le cliché en reposant l'agenda de Miller dans le tiroir sans regarder.

Des garçons.

Plein de petits garçons..., qui rient, certains portant un chapeau de cow-boy, et d'autres, des plumes d'Indien sur leur tête réjouie. J'en compte quatorze au total et devine qu'ils ont entre cinq et quinze ans. Ils se trouvent dans le jardin mal entretenu d'une vieille maison victorienne mitoyenne, une maison défraîchie, avec ce qui semble être des lambeaux pendant aux fenêtres. En évaluant rapidement les vêtements des garçons, je peux dire que cette photo a été prise à la fin des années 1980, peut-être au début des années 90, et je souris avec tendresse alors que mes yeux parcourent l'image, ressentant l'exultation du bonheur de ces gamins, les entendant intérieurement crier leur plaisir, alors qu'ils se courent après avec des arcs, des flèches et des pistolets. Mais mon sourire est de courte durée, puisque mon regard se pose sur un petit garçon seul qui se tient à l'écart et observe le chahut que font les autres.

— Miller, dis-je en un murmure, alors que je touche la photo du bout des doigts et caresse l'image comme si je pouvais insuffler un peu de vie à ce petit corps.

C'est lui : cela ne fait aucun doute. Je retrouve trop des traits que j'ai appris à connaître et aimer : ses cheveux ondulés, plus ébouriffés que jamais, sa mèche rebelle toujours à sa place, son visage impassible et sans émotion, et ses yeux bleus perçants. Ils semblent hagards..., sans vie. Pourtant, cet enfant est d'une beauté incroyable. Je ne peux détourner mon regard, ni même cligner des yeux. Il doit avoir sept ou huit ans. Son jean est déchiré, son tee-shirt, bien trop petit, et ses baskets, usées. Il a l'air négligé, et cette pensée, plus cette image où il semble déprimé et perdu, me remplit d'une immense tristesse. Je ne réalise pas que je sanglote, jusqu'à ce qu'une larme tombe sur la surface glacée de la photo, brouillant l'image pénible de Miller enfant. J'ai envie de la laisser comme ça, floue et cachée. J'aimerais prétendre ne jamais l'avoir vue.

Impossible.

Mon cœur est brisé pour ce garçon perdu. Si je pouvais, je tendrais les bras à l'intérieur de ce cliché et câlinerais cet enfant..., le serrerais et le réconforterais.

Mais je ne peux pas. Je regarde vers la porte de la cuisine dans un nuage de chagrin et me demande soudain pourquoi je suis toujours là, alors que je pourrais câliner, serrer et réconforter l'homme que cet enfant est devenu. Je m'empresse d'essuyer mes larmes, sur le papier glacé et sur mon visage, puis repose la photo dans l'agenda de Miller avant de refermer le tiroir. Enfermée. Pour toujours. Puis je me mets presque à courir vers sa chambre, tout en retirant mon haut, et me glisse dans les draps derrière lui pour me blottir aussi près que possible et le sentir. Je retrouve rapidement un certain confort.

— Où étais-tu ?

Il prend ma main sur son ventre et la porte à sa bouche pour l'embrasser tendrement.

— Nan.

Je ne dis qu'un mot, sachant que cette simple réponse mettrait fin à son interrogatoire. Mais cela ne l'empêche pas de se retourner pour me regarder dans les yeux.

— Elle va bien ?

Il a l'air timide. Cela amplifie la douleur dans ma poitrine et fait grossir la boule dans ma gorge. Je ne veux pas qu'il perçoive ma tristesse ; alors, je murmure ma réponse en espérant que la faible lumière l'empêche de bien me voir.

— En ce cas, pourquoi es-tu triste ?

— Je vais bien.

J'essaie d'adopter un ton rassurant, mais ne parviens qu'à produire un murmure peu convaincant. Je ne lui poserai pas de questions à propos de la photo, parce que je sais déjà que tout ce qu'il me dirait serait déchirant.

Il a l'air dubitatif, mais n'insiste pas. Il dépense ses dernières forces alcoolisées pour me tirer contre son torse et me prendre dans ses bras puissants. Que c'est bon !

— J'ai une requête, murmure-t-il dans mes cheveux en me serrant un peu plus fort contre lui.

— Tout ce que tu veux.

Nous plongeons brièvement dans un silence paisible, pendant lequel il dépose des baisers sur mes cheveux avant de murmurer son souhait.

— N'arrêtez jamais de m'aimer, Olivia Taylor.

Je n'ai même pas besoin de réfléchir.

— Jamais.

La lueur du matin me réveille une fraction de seconde plus tard. C'est en tout cas l'impression que cela me donne. J'ai aussi l'impression d'être entravée, et une rapide évaluation de la position de mes jambes confirme que c'est bien le cas. Je remue légèrement en surveillant son visage paisible, guettant n'importe quel signe qui indiquerait que je le dérange. Je n'en vois aucun, et la forte odeur de vieux whisky m'en donne la raison. Je retrousse les narines, retiens ma respiration et m'efforce de me libérer de son étreinte jusqu'à ce qu'il roule sur le dos en grommelant. Je jette un coup d'œil au réveil et constate qu'il n'est que sept heures. J'enfile rapidement mes vêtements et me précipite vers la porte d'entrée. Je ne m'embêterai même pas à essayer de lui préparer un café à son goût. Il y a un Costa Coffee dans le quartier. Ils le feront à ma place.

Je prends les clés de Miller sur la table et le quitte en me dirigeant machinalement vers l'escalier. J'espère pouvoir revenir avant qu'il se réveille et lui servir le café au lit. Avec une aspirine. Mes bruits de pas résonnent sur les murs en béton de la cage d'escalier, tandis que je descends vivement les marches, les images d'un petit garçon perdu occupant mon esprit et endeuillant ma bonne humeur.

Même en essayant de toutes mes forces de le repousser à l'arrière de mon cerveau, le souvenir du visage de Miller sur cette photo est très net. Mais je suis motivée par l'idée que je puisse combler ce manque de tendresse, ce manque de tout.

Je passe la porte de sortie dans le hall à toute vitesse et fais un signe au portier quand il me salue, avant de me retrouver dans l'air frais du matin, à bout de souffle. Je ne prends cependant pas le temps de retrouver ma respiration et parcours la rue au petit trot pour atterrir dans le café bruyant en quelques foulées.

— Un Americano moyen, quatre shots, deux sucres, rempli à moitié, dis-je au jeune homme derrière le comptoir en posant brusquement mon porte-monnaie. S'il vous plaît.

— Pas de problème, répond-il, un peu inquiet devant mon agitation. Sur place ?

— À emporter.

— Et quatre shots ?

— Oui, rempli à moitié.

Si je savais la saveur qu'il devrait avoir pour plaire à Miller, j'en prendrais une gorgée pour goûter, mais j'imagine que c'est un café dont les grains ont été moulus et qu'il ressemble presque à du goudron. Il s'affaire à la machine, et je me surprends à compter les shots qu'il ajoute au gobelet. Il ne va pas assez vite, mais mes bonnes manières me retiennent de le harceler ; je me contente donc de trépigner en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule et froncer les sourcils lorsqu'une étrange sensation m'envahit. J'ai de nouveau l'impression qu'on m'observe, mais, en parcourant le café des yeux, je ne vois que des hommes et des femmes d'affaires, le nez sur leur ordinateur portable, buvant et tapant sur leur clavier. Je chasse cette sensation étrange et me concentre sur le serveur hésitant qui prend son temps pour essuyer le tuyau à vapeur en sifflotant.

— Pouvez-vous... ?

Je suis dérangée par le retour de cette sensation d'être observée, mais, cette fois, une sueur froide passe entre mes épaules, et mes cheveux se hérissent sur ma nuque. Un frisson me parcourt et descend lentement le long de mon dos.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Je braque un regard vide sur le type qui a interrompu sa tâche et me fixe en attendant ma réponse. Que lui ai-je dit ?

— Rien.

Je lève le bras pour me frotter la nuque. Un malaise m'enveloppe telle une couverture. Je secoue vivement la tête, et il hausse les épaules avant de retourner à la machine à café. Je regarde autour de moi, mais ne trouve que d'autres clients qui attendent impatiemment leur tour. Rien d'extraordinaire et, pourtant, mon corps me crie que quelque chose ne tourne pas rond.

— Trois trente, s'il vous plaît.

Je m'efforce de passer mon regard méfiant sur le comptoir, où je découvre le café de Miller et une main tendue.

— Désolée.

Je me secoue pour reprendre mes esprits et cherche dans mon porte-monnaie. Il me faut une éternité pour trouver un billet de cinq et le lui donner. Je ramasse alors la tasse en carton et me retourne lentement, mes yeux scrutant dans toutes les directions pour trouver « quelque chose » sans savoir ce que ça peut être. L'angoisse me donne l'impression d'étouffer. Je me sens claustrophobe. J'avance d'un pas prudent vers la sortie, évaluant chaque personne à côté de laquelle je passe.

Aucune d'entre elles ne croise mon regard. Personne ne semble s'intéresser à

moi. J'aurais pris mon malaise pour de la paranoïa si mon système d'alarme interne n'était pas toujours en train de sonner furieusement.

— Mademoiselle, votre monnaie !

Le cri étouffé du serveur ne me fait pas chanceler. Mes jambes sont passées en mode automatique et semblent vouloir à tout prix m'amener loin de la source de ma détresse, même si son identité ne va pas de soi. Je sors du café en espérant que la liberté me rendra un peu de raison et de calme. Ce n'est pas le cas. Mes jambes descendent la rue en courant, et je ne sais trop si je dois leur en être reconnaissante ou si cela doit m'effrayer. Ma chair de poule me dit d'opter pour la seconde hypothèse. J'accélère l'allure et me retrouve instantanément à bout de souffle, tandis que je me faufile entre les passants, prenant bêtement soin de ne pas renverser ou faire tomber le café de Miller. Je ressens un soulagement immense lorsque j'aperçois l'immeuble où habite Miller et, en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je remarque... quelque chose.

Un homme. Un homme encapuchonné qui me pourchasse.

Et cette confirmation est directement transmise dans la partie de mon cerveau qui fournit les instructions à mes jambes. J'accélère encore le pas et me concentre devant moi, mon esprit oubliant ce qui se passe autour. Tout ce que je vois, c'est une personne au visage couvert forçant le passage dans la foule derrière moi. Et, tout ce que je ressens, c'est mon cœur qui bat la chamade. J'arrive dans le hall en courant et me précipite vers l'ascenseur, l'autopilote ne me guidant pas vers l'escalier, cette fois. À présent, il tente désespérément de m'éloigner de cette ombre masquée.

— L'ascenseur est en panne ! lance le portier, m'interrompant dans ma course. Le réparateur arrive.

Il hausse les épaules avant de retourner à son poste.

Je pousse un grognement de contrariété et me rue vers la cage d'escalier en essayant de retrouver mon sang-froid. La porte claque contre le mur derrière moi et je monte les marches en béton deux par deux. Ma forte respiration et mes pas lourds résonnent bruyamment sur les murs autour de moi.

Puis un soudain fracas venant de plus bas me paralyse brusquement au sixième étage. Je me fige, mes jambes refusant tout bonnement de continuer, et entends l'écho de ce bruit monter dans la cage d'escalier pour finir par s'évanouir au-dessus de ma tête. Je retiens mon souffle et écoute attentivement.

Le silence. Mes poumons me crient qu'ils manquent d'air, mais je refuse de les écouter et me concentre sur le calme autour de moi et l'angoisse persistante qui m'étreint. De longues secondes passent avant que j'ose faire un pas en avant et

tende le cou pour regarder en bas, où je ne vois rien d'autre que des marches, des rampes et le béton gris et froid.

Je lève les yeux au ciel en pensant que je suis ridicule. Il pouvait s'agir d'un coureur. Il y en a des centaines dans les rues de Londres. *Ressaisis-toi !* Après m'être autorisée à reprendre mon souffle, je commence à avancer en riant presque de ma bêtise. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Me sentant idiote, je m'écarte légèrement de la rampe, mais, lorsque je vois une main attraper la rambarde quelques étages plus bas, je suis pétrifiée. Puis je l'observe dans un silence terrorisé monter discrètement, se rapprocher, mais il n'y a aucun bruit de pas battant les marches, comme si ce qui me suivait n'avait pas de pieds... ou cette personne ne voulait pas que je sache qu'elle est là. Ma tête me hurle de me mettre à courir, qu'il faut que je m'éloigne. Pourtant, aucun de mes muscles ne l'écoute. Je suis contrariée et réponds intérieurement au torrent d'instructions d'urgence que me donne mon esprit, mais la sonnerie retentissante d'un téléphone portable interrompt ma dispute mentale, et je m'effondre sur le palier. Désorientée, il me faut quelques secondes pour remarquer que ce n'est pas le mien. Puis j'entends des bruits de pas assourdissants se rapprocher. Je ne peux pas bouger. Je n'ai jamais été aussi terrifiée.

Rien ne marche : ni mes jambes, ni mon cerveau, ni ma voix, rien. Mais, quand j'entends un autre claquement de porte en bas, je ressens comme un regain d'énergie qui me fait démarrer et monter les derniers étages en courant à toute allure. Les bruits de pas accélèrent, eux aussi, ce qui ne fait qu'amplifier ma peur et, par conséquent, ma vitesse. Quand j'atteins le dixième étage et passe la porte qui donne sur le couloir qui me mettra en sécurité, je suis tellement soulagée que j'en tombe presque sur les fesses. La vue de la porte laquée noire de Miller est alors probablement la plus agréable que j'aie jamais eue, jusqu'à ce qu'on ouvre et que je coure vers Miller, torse nu et visiblement inquiet.

— Miller !

— Livy ?

Il s'avance vers moi, et ses yeux endormis s'écarquillent un peu plus à chaque seconde qui nous rapproche, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait réveillé et se demande ce qui peut bien se passer.

Quand je l'atteins, je lâche le café et mon porte-monnaie et me jette dans ses bras, la panique laissant lentement place à l'émotion.

— Oh mon Dieu ! dis-je en un souffle en le laissant me soulever et me serrer contre lui en me tenant fermement par la nuque et le bas du dos.

— Quelqu'un me suit.

— Quoi ?

Il ne relâche pas sa prise.

— Ils sont dans l'escalier.

Mes mots sont étranglés par ma respiration chaotique, mais je m'efforce de les prononcer malgré mes poumons en feu. Ce n'était pas mon imagination qui me jouait des tours. Il y a bien quelqu'un qui me suit. Il détache soudain mes membres engourdis de son corps pour essayer de se dégager.

— Livy.

Je secoue la tête dans le creux de son cou, ne voulant pas le laisser partir. Je sais où il va aller.

— Non, je t'en prie.

— Livy, s'il te plaît ! crie-t-il en tirant nerveusement sur mon corps. Laisse-moi y aller !

Sa colère ne me dissuade pas, et je me cramponne à lui alors que ma peur redouble, mais que ma ténacité est surpassée par un cri de rage et un geste rapide qui me détache de son corps. Il me tient à bout de bras. Mes yeux sont emplis de terreur, les siens, de colère.

— Reste là, m'ordonne-t-il avant de me lâcher lentement pour s'assurer que j'obtempère.

Une peur accablante m'empêche de faire quoi que ce soit d'autre. Sans son contact, j'ai l'impression de perdre l'équilibre, alors que je le regarde à travers mon brouillard de larmes s'éloigner à grandes enjambées vers la cage d'escalier. Sa dignité n'est dissimulée que par un boxer, mais le fait qu'il soit peu couvert ne fait que mettre en valeur la fureur qui émane de son corps nu et svelte. Il tremble de rage, les muscles de son dos ondulant par vagues et se préparant à ce qu'il pourrait trouver derrière cette porte. Il l'ouvre brutalement sans aucune précaution et passe le seuil, disparaissant soudain de ma vue. J'essaie de contrôler ma respiration pour pouvoir écouter, mais je n'entends rien. Puis la vie semble s'arrêter lorsqu'un « ding » aigu retentit dans l'atmosphère feutrée du couloir.

L'ascenseur.

L'ascenseur en panne. J'entends alors mon cœur battre dans mes oreilles et je reste figée, les yeux se levant lentement vers l'ascenseur. Les portes s'ouvrent. Je fais un pas en arrière, terrorisée. Puis je retiens mon souffle, le dos contre le mur, quand un homme surgit. Il me semble qu'une éternité passe avant que mon esprit affolé ne remarque son bleu de travail et sa ceinture à outils.

— Désolé, ma mignonne. Je ne voulais pas vous effrayer.

Je m'écroule, les mains sur la poitrine, tandis que je reprends mon souffle et le

regarde disparaître dans l'ascenseur.

— C'est rien.

Miller apparaît et avance vers moi en ayant l'air aussi furieux que quand il est parti. Il m'attrape par la nuque pour me guider à l'intérieur de son appartement et je me raidis lorsque j'entends la porte claquer. Il vibre de colère.

— Assieds-toi, m'ordonne-t-il en me lâchant et m'indiquant le canapé.

— J'ai vu quelqu'un cette fois-ci, dis-je en m'installant sur le sofa.

Il a un mouvement de recul.

— Cette fois-ci ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Tu aurais dû me mettre au courant !

Je joins mes mains sur mes genoux et baisse les yeux sur elles en tripotant ma bague.

— Je pensais que c'étaient des bêtises.

En faisant cet aveu, je réalise que mon système d'alarme interne fonctionne et même très bien.

Miller me surplombe, debout devant moi et nerveux. Je ne peux pas le regarder. Je sais qu'il a raison, et je me sens plus idiote que jamais. Ses mains se posent fermement sur mes cuisses, et je me force à lever les yeux une seconde pour essayer d'évaluer son expression. Il est accroupi devant moi, me caresse pour me réconforter et a de nouveau adopté son comportement impassible. Tout cela me permet de calmer mon esprit.

— C'était quand ? m'encourage-t-il sur un ton doux et paisible.

— Sur le trajet pour aller au travail l'autre jour, quand tu m'as laissée. Au club.

Je fixe Miller et je n'aime pas ce que je vois. Alors, je lui demande :

— Tu sais qui ça pourrait être ?

— Pas vraiment, répond-il.

Mon bien-être retrouvé se transforme en incrédulité.

— Tu dois bien avoir une idée. Qui pourrait vouloir me suivre, Miller ?

Il baisse les yeux pour les cacher de mon regard inquisiteur.

Je ne céderai pas.

— Miller, qui ? Suis-je en danger ?

Alors que la peur devrait me paralyser, je découvre que c'est la colère qui m'envahit. Si je suis en péril, je devrais être mise au courant. Me préparer.

— Tu n'es pas en danger tant que tu es avec moi, Olivia.

Il garde les yeux baissés, refusant de m'affronter.

— Mais je ne suis pas toujours avec toi.

— Je te l’ai dit (il prononce chaque mot lentement) : il n’y a probablement pas de femme plus en sécurité que toi à Londres.

Choquée, je lâche :

— Permets-moi de ne pas être de cet avis ! Je vous fréquente, toi et William Anderson. Je crois que je suis assez intelligente pour me rendre compte que cela me positionne dans la catégorie « haut risque ».

Bon sang, je n’ose même pas imaginer tous les ennemis que ces deux hommes ont à eux deux !

— Tu te trompes, dit Miller calmement, mais avec insistance. Anderson et moi, nous ne nous apprécions peut-être pas, mais nous avons un intérêt en commun.

— Moi.

Je réponds à sa place, mais je ne vois pas en quoi cela me met en sécurité.

— Oui, toi. Et avec Anderson et moi dans ce qu’on pourrait appeler des équipes adverses, tu es en de bonnes mains.

— Alors, qui m’a suivie ?

Comme je crie, Miller relève la tête.

— Je ne me sens pas en sécurité. Je me sens vraiment en danger !

— Tu n’as pas à t’inquiéter.

Je vois bien qu’il fait de gros efforts pour rester calme. Ça m’est égal. Je suis énervée et agacée qu’il essaie de chasser ma crainte justifiée en prétendant que je suis en de bonnes mains.

Je me lève brusquement, forçant Miller à en faire de même. Son regard bleu acier me considère attentivement, tandis que je tente de monter une argumentation, quelque chose qui pourrait ridiculiser la sienne. C’est plutôt facile.

— Je ne me sentais pas très en sécurité quand j’étais pourchassée par quelqu’un tout à l’heure, dis-je en tendant le bras pour désigner la porte.

— Tu n’aurais pas dû sortir sans moi.

Il m’attrape par les hanches pour me maintenir en place, puis se penche en avant, ce qui fait tomber sa mèche et plonge son regard inquiet dans mes yeux furieux.

— Promets-moi que tu n’iras plus jamais nulle part toute seule.

— Pourquoi ?

— Contente-toi de me le promettre, Olivia. Et, je t’en prie, arrête d’être insolente avec moi.

Mon insolence est la seule chose qui me fait tenir le coup. Je suis en colère, mais effrayée. Je me sens en sécurité, mais exposée.

— S’il te plaît, dis-moi pourquoi.

Il ferme les yeux, essayant manifestement de ne pas perdre patience.

— Un intrus, murmure-t-il en soupirant, avant que tout son corps ne s'affaisse, mais que sa prise sur mes hanches ne se renforce pour me stabiliser lorsque je vacille, la gorge serrée. Maintenant, promets-moi.

Les yeux écarquillés, je suis terrorisée et aucun mot ne me vient à l'esprit.

— Olivia, s'il te plaît. Je t'en supplie.

— Pourquoi ? Qui est cet indésirable et pourquoi me suit-il ?

Il soutient mon regard et s'adresse à moi avec une grande intensité que je perçois aussi bien dans ses yeux que dans ses paroles.

— Je ne sais pas, mais, quoi que ce soit, il peut visiblement prédire mon prochain rendez-vous.

Son prochain rendez-vous ? Cette prise de conscience me met comme un coup de poing dans le ventre.

— Tu ne t'es pas arrêté ?

Ce n'est pas aussi facile que simplement démissionner.

Ses clientes. Elles l'ont toujours eu grâce à un claquement de doigts et un millier de livres. Plus maintenant, et il est évident que certaines ne l'abandonneront pas si facilement. Tout le monde veut ce qu'il ne peut pas avoir, et, à présent, à cause de moi, et il est encore plus inaccessible.

— Je n'ai pas officiellement démissionné, Olivia. Je sais le désordre que cela causera. Il faut que je fasse ça comme il faut.

C'est clair, mais brutal.

— Elles vont me détester, dis-je.

Cassie me déteste, et ce n'est même pas une cliente.

Il pousse un agréable soupir sarcastique. Puis il plonge ses yeux rassurants dans les miens.

— Je ne couche plus avec personne.

Il articule lentement et précisément chaque mot pour essayer désespérément de se faire comprendre, et je n'ai aucun doute sur la véracité de ses propos.

— Olivia, je n'ai touché personne et laissé personne me toucher. Dis-moi que tu me crois.

— Je te crois.

Je ne montre aucune hésitation. J'ai profondément confiance, malgré ma confusion et le fait que je n'ai d'autres preuves que les dires de Miller. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais quelque chose de puissant au fond de moi me guide. C'est l'instinct, et il m'a bien rendu service jusqu'ici. Je lui reste fidèle.

— Je te crois.

— Merci.

Il me prend dans ses bras et m'étreint avec un soulagement évident. Je suis perplexe et sous le choc. Des femmes me méprisent au point de me suivre ? Elles peuvent prédire ses faits et gestes. Elles savent qu'il va arrêter et elles ne l'acceptent pas.

— J'ai une requête, souffle-t-il dans mon cou, alors que ses mains caressent chaque centimètre de mon dos.

— Quoi ?

— N'arrête jamais de m'aimer.

Je secoue la tête en me demandant s'il se souvient de m'avoir déjà fait cette demande la nuit dernière, lorsque l'alcool et la fatigue l'accablaient, ce qui me fait me demander s'il se souvient de ma réponse.

— Jamais.

Ma confirmation est aussi résolue qu'elle l'était avant qu'on ne s'endorme hier soir, même si j'ai attendu quelques secondes avant de la lui donner.

Quand nous approchons de la maison, Nan attend sur le pas de la porte, les bras croisés sur la poitrine et ses yeux saphir bien rivés sur Miller. Je baisse la tête, tandis qu'elle emprunte l'allée pour éviter de croiser son regard. Elle avait peut-être l'air compréhensive et compatissante au téléphone, hier soir, mais je ne pense pas me tromper en estimant que ce n'est plus le cas.

Nous sommes maintenant face à face. Impossible de s'enfuir. Elle va bondir sur Miller et, à en juger par son air songeur et inquiet depuis que nous avons quitté son appartement, il s'y attend.

Sa main chaude se glisse sur ma nuque pendant que nous avançons et commence à me masser délicatement pour essayer de faire passer ma nervosité. Il perd son temps.

— Madame Taylor, dit Miller sur un ton formel en nous arrêtant.

— Hmmm, fait-elle sans adoucir son regard menaçant. Il est plus de neuf heures.

Elle s'adresse maintenant à moi, mais soutient toujours le regard de Miller avec des yeux suspicieux.

— Tu vas être en retard.

— Je suis...

— Olivia ne travaille pas aujourd'hui, m'interrompt Miller. Son patron a accepté de lui donner une journée de congé.

— Oh ! vraiment ? demande Nan en haussant ses sourcils gris, surprise.

J'ai le sentiment que c'est moi qui devrais le lui expliquer, mais je ne me sens pas à ma place entre eux deux. Miller continue de parler :

— Oui, je l'emmène en ville pour la journée. Pour avoir un peu de répit et passer un moment agréable ensemble.

Je n'ai pas de mal à retenir un rire condescendant. Miller a insisté sur le fait que j'avais besoin de faire une pause, que les occasions de passer toute la journée avec lui sont rares et devraient être saisies à deux mains. Mais je ne suis pas assez naïve pour croire que c'est la seule raison.

Miller baisse les yeux sur moi avec un petit quelque chose de rassurant dans le regard.

— Rentre et va prendre une douche.

— D'accord, dis-je à contrecœur, réticente à laisser Miller seul faire face à Nan.

Le fait qu'il dise que je n'avais pas le temps de prendre une douche quand nous étions à son appartement ce matin prend désormais tout son sens. Cela lui donne l'opportunité parfaite de parler avec Nan pendant que je ne suis pas dans les parages.

— Va, m'encourage-t-il doucement. Je ne bouge pas.

Je hoche la tête en me mordillant la lèvre, pas très pressée de leur fausser compagnie. En fait, j'aimerais pouvoir me retourner, partir et emmener Miller. Nan penche subtilement la tête ; c'est sa manière de me dire : « File. » Je ne peux empêcher l'inévitable, mais, si ce n'était pas pour satisfaire le besoin de Miller de s'excuser, je ne serais pas en train de monter lentement l'escalier et de les laisser seuls pour « parler ».

J'ai mis Miller au courant de ma conversation de la veille avec ma grand-mère, et il a souri avec tendresse quand je lui ai répété ce que Nan m'avait dit à propos de l'amour spécial. Mais Nan ne connaît pas les détails les plus sordides, et cela doit rester ainsi.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule en atteignant le palier et découvre qu'ils me regardent, refusant d'entamer leur discussion tant que je suis à leur portée. Nan respire l'autorité, et mon Miller pointilleux déborde de respect. Le spectacle est amusant.

— Et plus vite que ça ! lance Miller avec un sourire doux.

Il trouve mon inquiétude amusante ? Je lève les yeux au plafond en poussant un soupir exaspéré et me résigne au fait que je ne peux rien y faire.

Je me rends dans la salle de bains et me douche en un temps record. L'eau est froide, mais je n'ai pas envie d'attendre jusqu'à ce qu'elle soit plus agréable, et le démêlant touche à peine mes cheveux avant que je ne le rince. Mon esprit devrait être occupé par de nombreuses choses, toutes désagréables et inquiétantes, mais il est assailli d'images de Nan, le doigt pointé vers le visage de Miller, tandis qu'elle lui pose des questions indiscrettes auxquelles j'espère sincèrement qu'il saura répondre.

Jetant une serviette autour de mon corps froid et mouillé, je traverse le palier à la hâte, entendant brièvement quelques vives paroles, principalement prononcées par Nan, avant de me ruer dans ma chambre et me débarrasser de ma serviette.

— Salut.

Je sursaute et m'adosse à la porte, la main sur le cœur.

— Mon Dieu !

Miller est assis sur mon lit, le téléphone à l'oreille, un sourire diabolique plaqué sur son visage parfait. Il n'a pas l'air de quelqu'un qui vient de se faire sermonner.

— Pardon, dit-il dans le téléphone, les yeux rivés sur moi. Il vient de se passer quelque chose.

Après avoir cliqué pour mettre fin à l'appel, il laisse le portable glisser dans le creux de sa main alors qu'il tapote ses genoux du bout des doigts avec un air songeur.

— Froid ?

Sa question concise et la zone sur laquelle se concentre son regard pétillant me font baisser les yeux. Oui, j'ai froid, c'est évident, mais mes tétons commencent à durcir à cause d'autre chose que le froid pendant qu'il m'examine.

— Un peu, dis-je timidement en attrapant mes seins pour les cacher de sa vue. Où est Nan ?

— En bas.

— Tu vas bien ?

— Pourquoi n'irais-je pas bien ?

Il est calme et ne montre aucun signe de malaise après avoir discuté avec ma grand-mère à la nature protectrice.

— Eh bien, parce que..., c'est juste que...

Je bégaye et, bêtement embarrassée, bute sur tous les mots. C'est ridicule. Je lève les yeux au ciel et baisse les mains.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Tu veux dire quand elle a frappé la table avec son plus gros couteau de cuisine ?

— Elle n'a pas fait ça, dis-je en riant, mais j'interromps mon gloussement nerveux quand je constate que Miller reste tout à fait sérieux. N'est-ce pas ?

Il glisse son téléphone dans la poche intérieure de sa veste et se lève, les mains dans les poches de son pantalon.

— Olivia, je ne peux pas poursuivre cette conversation tant que tu es mouillée et nue.

Il secoue la tête, comme pour chasser de vilaines pensées. Ce qui est probablement le cas.

— Soit tu t'habilles, soit tu allonges ce sublime petit corps là-dessus pour que je puisse y goûter.

Je me raidis et repousse les éclairs de désir qui passent de Miller à moi.

— Tu ne manquerais pas de respect à ma grand-mère, lui dis-je bêtement.

— Ça, c'était avant qu'elle ne me menace de m'ôter ma virilité.

J'éclate de rire. Il est sérieux et je ne doute pas que Nan l'était aussi.

— Donc, la règle ne s'applique plus ?

Il fait la moue, un éclat vicieux dans ses yeux extraordinaires.

— J'ai évalué et mis en rapport les risques associés au fait de t'honorer dans la maison de ta grand-mère.

— Ah bon ?

— Oui, et, le meilleur, c'est que tu peux mettre en place certaines mesures pour limiter ce risque.

Il parle comme s'il était en train de négocier une affaire.

— Du genre ?

Les jolies lèvres de Miller forment une ligne, tandis qu'il considère ma question. Puis il avance nonchalamment vers ma chaise et la soulève.

— Pardon, dit-il en attendant de moi que je m'écarte de la porte, ce que je fais sans protester et en l'observant avec amusement caler le haut du dossier sous la poignée. Je crois que nous approchons de ce que nous pourrions appeler une séance d'adoration sans prise de risque.

Un immense sourire s'étend sur mon visage, alors que je le regarde vérifier la stabilité de la chaise avant d'actionner la poignée.

— Oui, conclut-il avec un hochement de tête satisfait. Je crois que j'ai envisagé toutes les éventualités.

Il se retourne vers moi et passe quelques secondes à enflammer ma peau nue avec son regard de braise.

— Maintenant, je vais te goûter.

Ma libido réagit rapidement. Je suis en mode entièrement réactif et ravie de constater que Miller aussi. Je peux en deviner la preuve dans son pantalon.

— Olivia !

Le cri de Nan met soudain fin à la tension sexuelle et la désamorce complètement.

— Olivia, je fais une lessive de blanc. Tu as du linge à me donner ?

Les craquements du plancher indiquent qu'elle est tout près.

— Un timing parfait, marmonne Miller, totalement frustré. Absolument... parfait.

Je souris et me baisse pour récupérer ma serviette.

— Tu as omis un risque, dis-je en m'enveloppant.

Arrangeant son entrejambe, il me fusille du regard. Il est indéniablement amusé.

— Je n'avais pas envisagé la lessive de blanc.

Il enlève la chaise de devant la porte et l'ouvre, dévoilant Nan, les bras chargés de linge. Miller plaque un sourire forcé sur son visage, mais il s'agit tout de même d'un sourire, et ça reste relativement rare, même s'il est faux. Mais Nan n'a pas à le savoir.

— Quelqu'un devrait faire ça à votre place, madame Taylor.

— Pffff ! Vous, les riches !

Elle le chasse de son chemin et fait le tour de ma chambre pour récupérer tout ce qui est blanc.

— Je n'ai pas peur de travailler dur.

— Miller non plus, dis-je. Il fait le ménage et la cuisine.

Nan marque une pause, rassemblant la masse de linge blanc dans ses bras.

— Oh ! alors, c'est juste mon âge qui laisse entendre que je devrais me faire aider, hmm ?

J'affiche un petit sourire narquois quand je vois Nan jeter à Miller un regard méprisant qui le fait remuer dans ses chaussures hors de prix.

— Pas du tout, dit-il en me regardant avec des yeux suppliants.

Je suis béate. Il comprend, maintenant. Elle peut se montrer vraiment pénible et je lui rappellerai cette petite scène quand il me réprimandera parce que j'appelle un chat un chat.

— Ce n'est pas ce que...

— Ne vous embêtez pas, lâche-t-elle en passant devant lui d'un air déterminé et me faisant un clin d'œil détourné.

Puis elle s'arrête devant moi et me reluque de la tête aux pieds dans ma serviette *blanche*. Celle qui couvre ma dignité.

— Je m'occupe du blanc ! lance-t-elle d'un air songeur en retenant un sourire malicieux.

— Eh bien, elle ira dans la prochaine lessive.

Je resserre ma serviette autour de moi et plisse les sourcils en signe d'avertissement.

— Mais celle-ci n'est pas pleine.

Elle indique la pile de linge dans ses bras avec un très léger hochement de tête.

— Ce serait du gaspillage d'eau et d'électricité. Je devrais remplir la machine.

Mes lèvres se pincent et les siennes se retroussent.

— Tu devrais surtout remplir ta bouche pour t'empêcher de parler.

Ma réplique agrandit son sourire. Cette vieille bique espiègle est vraiment

incorrigible.

— Miller ! Vous avez entendu comment elle parle à une vieille dame ?

— Oui, madame Taylor, répond-il promptement en contournant son petit corps dodu pour se retrouver derrière moi et regarder le visage désormais sérieux de Nan par-dessus mon épaule.

C'est une casse-pieds qui se fait passer pour une vieille dame inoffensive. Mais je sais ce qu'il en est, et je m'assurerai que Miller aussi. Il se penche et pose son menton près de mon oreille, le bras autour de ma taille pour que sa main soit à plat sur mon ventre recouvert par la serviette.

— J'ai une pomme dans ma voiture qui irait parfaitement dans votre bouche. Elle devrait faire l'affaire.

— Ha !

J'éclate de rire.

Horrifiée, elle retient son souffle, et son visage est contrit par l'irritation.

— Bien !

— Bien quoi ? Arrête de jouer au pauvre oisillon sans défense, Nan. Ça ne marche plus.

Vexée, elle souffle et promène son regard entre moi et Miller, dont le menton est toujours appuyé sur mon épaule nue. Je prends sa main sur mon ventre et la serre, tournant la tête pour voir son délicieux visage. Il sourit jovialement et m'embrasse franchement sur les lèvres.

— Et le respect ! aboie Nan, nous tirant de notre moment intime. Donne-moi ça !

Elle m'arrache la serviette des mains.

— Nan !

Elle se met à rire avec un air menaçant pendant qu'elle la pose sur le haut de la pile.

— Ça t'apprendra !

— Mince !

J'attrape la première chose à ma portée pour couvrir ma pudeur..., ce qui s'avère être les mains de Miller.

Nan se penche et rit de manière incontrôlable lorsque je plaque les paumes de Miller sur mes seins.

— Hello ! dit-il dans mon oreille en riant et en exerçant une légère pression.

— Miller !

— C'est toi qui les as mises là ! lance-t-il, s'amusant de mon erreur due à la panique.

— Bon sang !

Je le pousse et me précipite vers mon lit, où je tire brusquement les couvertures pour être de nouveau couverte. Mon visage rougeoit, Nan est décomposée, et Miller ne m'aide pas, vu qu'il rit lui aussi. C'est un spectacle superbe, mais mon embarras et mon irritation ne me permettent pas de l'apprécier très longtemps.

— Ne l'encourage pas !

Rien ne va plus !

— Désolé.

Il essaie de se ressaisir en tirant sur son costume et en époussetant sa chemise, mais ses épaules tressautent toujours.

— Nan, tu sors !

— J'y vais, j'y vais, dit-elle d'une voix lasse quand elle passe la porte.

Je sais qu'elle vient de faire un clin d'œil effronté à Miller parce qu'il détourne aussitôt son regard d'elle et pince les lèvres. Il continue d'arranger son costume parfait, ce qui n'est pas inhabituel, mais ses gestes frénétiques et ses épaules contractées révèlent que ce qui devrait être une entreprise normale est en fait une diversion. Je ne suis plus du tout amusée, tandis qu'elle s'éloigne d'un air suffisant et descend au rez-de-chaussée.

Me débattant contre la masse de tissu qui m'enveloppe, je me déplace jusqu'à la porte et la claque derrière elle, ce qui fait sursauter Miller. Il ne parvient pas à contenir sa joie plus longtemps.

— Tu es censé être de mon côté.

Je tire sur le tissu emmêlé à mes pieds.

— C'est le cas, dit-il en riant. Honnêtement, je suis de ton côté.

Je le regarde d'un air morose, alors qu'il s'avance vers moi d'un pas nonchalant et me débarrasse des draps avant de me prendre dans ses bras.

— C'est une perle.

— C'est une emmerdeuse.

Je proteste sans craindre d'être réprimandée.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

— Je te l'ai dit : ma virilité est en danger.

— Ça ne veut pas dire que tu doives la soutenir pour autant.

— Je ne la soutenais pas.

— Si.

— Si ta grand-mère est contente d'exposer ton magnifique corps nu en ma présence, je ne vais pas m'en plaindre.

Il me porte jusqu'au lit et s'installe sur le bord, moi sur ses genoux.

— En fait, je lui en serais même reconnaissant.

— Évite de lui montrer ta gratitude avec tant de zèle. Et j'adore quand tu ris, mais pas à mes dépens.

— Préférerais-tu que je *te* témoigne ma gratitude ?

— Oui, dis-je sur un ton ferme et hautain. Rien qu'à moi.

— Je prends note de votre requête, mademoiselle Taylor.

— Très bien, monsieur Hart.

Il affiche un large sourire qui rétablit ma satisfaction et me gratifie de l'un de ses baisers à faire tourner la tête. Mais il ne dure pas assez longtemps.

— La journée passe vite et nous n'avons même pas encore pris le petit-déjeuner.

— On fera un brunch.

Je ne lui permets pas de rompre notre baiser et passe ma main sur sa nuque pour l'attirer vers moi.

— Il faut que tu manges.

— Je n'ai pas faim.

— Olivia, dit-il sur un ton d'avertissement. S'il te plaît. J'aimerais que tu acceptes que je t'invite à manger.

— Des fraises ? Des britanniques pour leur côté sucré, nappées de délicieux chocolat noir.

— Je ne crois pas qu'on puisse se permettre ça en public.

— Alors, retournons chez toi.

— Tu es insatiable.

— C'est ta faute.

— Je te l'accorde. J'ai éveillé en toi ce désir vorace et je suis le seul homme qui ne le satisfera jamais.

— Je te l'accorde.

— Je suis contente que nous ayons clarifié ce point, même si...

— Je n'ai pas vraiment le choix, je sais.

Je lui mords la lèvre et la serre entre mes dents avant d'ajouter :

— Je ne veux pas avoir le choix.

— Bravo.

Il me pose sur mes pieds et lève ses yeux doux vers moi, alors que l'esquisse d'un sourire embellit ses jolies lèvres.

— Quoi ?

Je souris à mon tour.

Ses mains douces se glissent jusqu'à mes fesses et me tirent entre ses cuisses écartées. Puis il dépose un léger baiser sur mon ventre.

— Je me disais simplement que tu étais vraiment très belle, debout devant moi.

Il appuie son menton sur mon nombril et me regarde, ses merveilleux yeux bleus pétillant de satisfaction.

— Qu'aimerais-tu faire aujourd'hui ?

Mon cerveau s'emballe en recensant toutes les choses amusantes que nous pourrions faire ensemble. Je parie que Miller n'a jamais participé à des trucs marrants.

— Se promener, flâner, errer.

J'adorerais me balader dans les rues de Londres avec Miller, lui montrer mes immeubles préférés et lui parler de leur histoire. Remarque, il n'a pas vraiment une tenue adaptée pour une promenade. Mes yeux balayent son trois-pièces taillé à la perfection avec un air désapprobateur.

— Tu veux dire marcher ? demande-t-il, un peu décontenancé.

Je remonte les yeux vers les siens. Il n'a pas l'air emballé.

— Une jolie promenade.

— Où ?

Légèrement attristée de voir que Miller ne semble pas trouver ma vision de l'amusement très attirante, je hausse les épaules.

— Que suggères-tu, alors ?

Il considère ma question quelques secondes avant de répondre.

— J'ai plein de choses à faire à l'Ice. Tu pourrais m'accompagner et ranger mon bureau.

Je recule de dégoût. Son bureau austère et vide. Il n'y a rien à ranger, et, même si j'entendais un enthousiasme débordant dans sa voix, cela ne parviendrait pas à me convaincre qu'aller au travail avec Miller sera amusant.

— Tu as parlé de « moment agréable ».

— Tu pourras t'asseoir sur mes genoux pendant que je travaillerai.

— Ne dis pas de bêtises.

— Ce n'est pas le cas.

Je craignais qu'il soit sérieux.

— Je ne prends pas un jour de congé pour t'accompagner au travail.

Je recule et croise mes bras sur ma poitrine, espérant qu'il comprenne à quel point je suis catégorique. Le sourire qui apparaît sur ses délicieuses lèvres fait vaciller ma résolution. Il distribue des sourires à droite et à gauche, et c'est à la fois charmant et exaspérant.

— Quoi ? dis-je en réalisant que je devrais arrêter de l'interroger sur les raisons de sa joie évidente et simplement l'accepter sans rien dire.

Mais cet homme agaçant pique constamment ma curiosité.

— Je me disais juste que tu es vraiment très jolie quand tes bras remontent ta poitrine.

Ses yeux pétillent de manière incorrigible, et je baisse la tête sur mes tout petits seins.

— Il n'y a rien.

Je presse un peu plus mes nichons sans comprendre ce qu'il peut voir que je ne vois pas.

— Ils sont parfaits.

Il me soulève d'un geste vif et je pousse un cri aigu lorsqu'il me jette sur le lit et me couvre de son corps revêtu de son costume.

— Je tiens à ce qu'ils restent exactement comme ils sont.

— D'accord, dis-je juste avant que sa bouche m'envahisse et recouvre mes lèvres délicatement mais fermement.

Je suis prise de court, totalement engloutie, et adore Miller quand il est détendu. Tout son comportement coincé a disparu.

Enfin, presque.

— Mon costume, murmure-t-il en remontant près de mon oreille. Mon apparence n'a jamais été aussi douteuse que depuis que tu es entrée dans ma vie, ma douce.

— Ta tenue est parfaite.

Il exprime son désaccord en soufflant et s'écarte de mon corps nu et plein de désir pour se lever et arranger son costume. Il termine en triturant le nœud de sa cravate, et je l'observe.

— Habille-toi.

Je soupire et me tire jusqu'au bord du lit, alors qu'il avance jusqu'à mon miroir pour pouvoir voir ce qu'il fait. Même si je suis maintenant habituée à Miller et son côté tatillon, je reste toujours aussi fascinée. Tout chez lui, tout ce qu'il fait est toujours entrepris avec un soin et une attention extrêmes, et c'est vite devenu attachant..., sauf quand son tempérament se déchaîne.

Chassant cette pensée de ma tête, je laisse Miller s'occuper de sa cravate et me prépare en enfilant une petite robe à fleurs et des tongs avant de me sécher les cheveux et me débattre avec eux pendant plusieurs longues minutes en me maudissant de ne pas avoir laissé le démêlant opérer sa magie avant de le rincer. Je les attache, les détache, les ébouriffe plusieurs fois et finis par pousser un

soupir exaspéré avant de faire une queue de cheval basse qui retombe sur mon épaule.

— C'est mignon, conclut Miller quand je me retourne pour me présenter à lui, ses yeux parcourant tranquillement mon corps, tandis qu'il touche toujours sa cravate. Pas de Converse aujourd'hui ?

Je baisse les yeux sur mon vernis à ongles rose et agite les orteils.

— Tu n'aimes pas ?

Je parie que les pieds de Miller n'ont jamais vu une paire de tongs de leur vie. En fait, je parie que les pieds de Miller ont toujours été choyés par des chaussures en cuir fabriquées à la main et d'excellente facture. Il ne porte même pas de basket à la salle de sport et préfère rester pieds nus.

— Olivia, tu pourrais porter un sac-poubelle, tu ressemblerais toujours à une princesse.

J'attrape mon sac à bandoulière en souriant et le mets sur mon épaule en m'autorisant à admirer quelques secondes la précision de Miller.

— Les gens doivent se dire qu'on fait un drôle de couple.

Il fronce les sourcils en s'approchant de moi et attrape ma nuque pour me faire sortir de la chambre.

— Pourquoi ?

— Eh bien, tu portes un costume et de belles chaussures, et moi, je suis...

Je baisse les yeux en cherchant le bon mot.

— Nunuche.

Je n'en vois pas de meilleur.

— Arrête avec ça, me gronde-t-il calmement pendant que nous descendons l'escalier. Dis au revoir à ta grand-mère.

— À plus, Nan !

Il ne me laisse pas la possibilité d'aller la voir et me guide directement vers la porte.

— Amusez-vous bien ! crie-t-elle de la cuisine.

— Je ramènerai Olivia plus tard, dit Miller, redevenu cérémonieux, juste avant que la porte se referme derrière nous.

Je lève des yeux résignés vers lui et ignore son regard inquisiteur lorsqu'il les croise.

— Monte.

Il ouvre pour moi la portière de sa Mercedes, et je me glisse sur le siège en cuir doux du côté passager.

La portière se referme délicatement et il se retrouve près de moi, allume le

moteur et démarre avant de me laisser le temps de mettre ma ceinture.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Je passe ma ceinture en travers de mon corps en lui reposant la question.

— Dis-moi.

Je regarde vers lui, surprise, mais ne tarde pas à répondre.

— Gare-toi près de Mayfair.

— Mayfair ?

— Oui, on va se promener.

Je regarde de nouveau devant moi et remarque que le double écran de température affiche le nombre seize, exactement comme la dernière fois, sauf qu'il fait maintenant bien plus chaud. J'ai soudain l'impression d'étouffer, mais, ne voulant pas déranger le monde parfait de Miller, j'ouvre légèrement la vitre.

— Promener, dit-il d'un air songeur comme si cela le préoccupait.

C'est probablement le cas, mais j'ignore l'inquiétude dans sa voix et reste calme sur mon siège.

— Promener, répète-t-il pour lui-même en se mettant à tapoter le volant.

Je sens bien que le doute l'assaille par vagues.

— Elle veut se promener.

Je souris en secouant la tête de manière presque indétectable, puis m'enfonce un peu plus dans mon siège quand Miller rompt le silence qui s'éternise en allumant l'autoradio. Le titre *Pursuit of Happiness*, de Kid Mac, emplit l'atmosphère de la voiture, et mon visage affiche un émerveillement total face aux choix musicaux toujours aussi surprenants de Miller. Je sais très bien qu'il jette occasionnellement des coups d'œil dans ma direction, mais je ne lui fais pas le plaisir de montrer que je suis curieuse. Je préfère rester silencieuse pendant le reste du trajet, et songer à tous ces éléments qui composent mon étrange Miller Hart et le monde tout aussi étrange dans lequel j'ai pénétré volontairement.

Quand Miller trouve une place de parking et coupe le moteur, je me garde de sortir toute seule de la voiture. Il la contourne par l'avant en boutonnant sa veste et ouvre la portière pour moi.

— Merci, monsieur.

— Je vous en prie, répond-il sans aucune trace de sarcasme. Et maintenant ?

Il regarde brièvement autour de nous, puis tire la manche de sa veste pour vérifier l'heure.

Je suis immédiatement irritée par son geste grossier.

— Tu es pressé ?

Ses yeux remontent vers les miens et il baisse le bras.

— Pas le moins du monde.

Il ajuste une nouvelle fois son costume, comme pour éviter mon ton amer.

— Et maintenant ? répète-t-il.

— On se promène.

— Où ?

Mes épaules s'affaissent. La tâche va s'avérer difficile.

— C'est censé être relaxant. Une activité tranquille et agréable.

— Je connais des manières bien plus gratifiantes de passer le temps, Olivia, et elles n'impliquent pas de te montrer en public.

Il est tout à fait sérieux, et je me contracte quand il balaye les environs des yeux une nouvelle fois.

— T'es-tu déjà promené ?

Un regard curieux se plonge brusquement dans le mien.

— Je vais d'un point A à un point B.

— Tu n'as jamais savouré la somptuosité que Londres a à offrir ?

Je suis stupéfiée que quelqu'un puisse vivre dans cette magnifique capitale sans s'immerger dans son histoire. C'est une blague.

— Tu es la plus belle somptuosité de Londres, et j'aimerais te savourer tout de suite.

Il m'étudie attentivement, et je sais ce qui va se passer. Le battement de plus en plus fort entre mes jambes est un signe, tout comme le désir qui déborde de ses yeux après qu'il les a plissés avec indolence, comme à son habitude.

— Mais je ne peux pas t'honorer de manière correcte ici, n'est-ce pas ?

— Non.

Je réponds rapidement et fermement avant d'être happée par ses yeux bleus et captivants. Il ne veut pas se promener, mais moi, si. Je bous, mon désir est palpable dans l'air autour de nous, mais je veux prendre du plaisir avec Miller d'une autre façon.

— Et tes peintures ?

— Quoi ?

— Tu dois bien apprécier la beauté des choses que tu peins, sinon tu ne les peindrais pas.

Je ne tiens pas compte du fait qu'elles pourraient être encore plus belles si elles étaient moins floues.

Il hausse les épaules nonchalamment en regardant de nouveau autour de nous. Ça devient vraiment agaçant.

— Je vois quelque chose que j'aime, je prends une photo et je le peins.

— C'est tout ?

— Oui.

Il ne m'adresse pas un regard.

— Tu ne crois pas que ce serait bien plus enrichissant si tu le peignais en vrai ?

— Je ne vois pas pourquoi.

Je passe mon sac sur mon épaule en poussant un soupir las. Je n'arrive toujours pas à le cerner, même en me répétant constamment que si. Je me fais des illusions.

— Prêt ?

Il répond en attrapant ma nuque et en me faisant avancer, mais je m'arrête et me dégage de sa prise. Puis je lui jette un regard méprisant, alors qu'il me fixe, son joli visage exprimant clairement sa perplexité.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne me guideras pas dans Londres en me tenant par le cou.

— Pourquoi pas ?

Je lui ai coupé le sifflet.

— J'aime te sentir aussi près. Je pensais que tu aimais ça aussi.

— Oui.

La chaleur de sa paume qui s'étend sur ma nuque m'apporte toujours un bien-être que j'apprécie. Mais pas en nous baladant dans Londres.

— Tiens-moi la main.

J'ai du mal à imaginer que Miller ait déjà tenu la main d'une femme de manière décontractée, et encore plus à le visualiser. Il m'a tenue par la main à quelques rares occasions, mais c'était toujours dans un but précis : pour m'amener à l'endroit qu'il voulait, jamais de façon détendue et aimante. Il passe un long moment à réfléchir à ma requête avant de finir par attraper ma main tendue en fronçant légèrement les sourcils.

— Bouh !

Quand je crie avec un petit sourire espiègle, il sursaute et grimace avant de se reprendre et lever lentement ses yeux sérieux vers les miens. Je souris.

— Je ne mords pas.

Je devine qu'il est très contrarié, mais il ne montre rien d'autre que son habituelle impassibilité. Cela n'affecte pas ma mine réjouie. Je rayonne.

— Insolente, dit-il simplement, raffermissant sa prise et se prêtant au jeu alors qu'il passe devant.

Je le suis, bouge la main dans la sienne en flânant dans la rue pour que nos doigts s'entremêlent. Je garde les yeux rivés devant moi et ne m'autorise qu'un bref coup d'œil vers Miller. Je n'ai pas besoin de le regarder, mais je le fais et le vois baisser les yeux sur nos mains avant de sentir qu'il la serre le temps qu'il s'y habitue. Il n'a vraiment jamais tenu la main d'une femme comme ça auparavant, et, alors que cette pensée me réjouit, elle ternit aussi l'immense sentiment de réconfort que j'apprécie quand il me tient par la nuque. Est-ce ainsi qu'il tient toutes les femmes ? Ressentent-elles cette vague de chaleur qui envahit leur corps lorsqu'il le fait ? Leurs yeux se ferment-ils lentement et leur nuque se raidit-elle légèrement de satisfaction ? Alors que ces questions me taraudent, ma main se resserre autour de la sienne, et je tourne la tête pour le regarder, juste pour bien voir l'expression sur son visage, à quel point notre lien le met mal à l'aise. Il est aussi raide qu'une planche, sa main se plie constamment dans la mienne, et il a l'air dérouté.

— Tu vas bien ?

Je lui pose calmement la question, alors que nous empruntons Bury Street.

Les bruits réguliers de ses chaussures hors de prix qui battent le trottoir marque une très légère hésitation, mais il ne baisse pas les yeux sur moi.

— Parfaitement.

Je me mets à rire et pose la tête sur le haut de son bras.

Il est loin d'aller parfaitement bien. Il a l'air gauche et embarrassé. Miller, malgré sa tenue d'un raffinement exquis qui se mêle très bien à la vie diurne de Londres, respire le malaise. Je regarde autour de nous, tandis que nous continuons

vers Piccadilly, entourés d'hommes d'affaires en costume, téléphone portable ou porte-documents à la main, tous ayant l'air parfaitement à l'aise. Ils semblent déterminés, probablement parce qu'ils le sont. Ils sont en route pour prendre un brunch, pour se présenter à un rendez-vous ou peut-être rejoindre leur bureau. Quand je tourne la tête vers Miller, je réalise qu'il lui manque ce but. Il va d'un point A à un point B. Il ne se promène pas, et, pourtant, il essaie sincèrement pour moi. Et il échoue lamentablement. Mon esprit s'égare momentanément vers l'éventualité que Miller puisse paraître si peu à sa place parce que je suis à son bras, mais je chasse aussitôt cette pensée. Je suis là et j'y reste, et pas seulement parce que Miller me l'a demandé. L'idée même d'essayer de continuer ma vie sans lui est impensable et m'envoie un frisson qui donne un coup de fouet à mon contentement actuel et me fait trembler contre son corps svelte. Mon bras libre se lève sans que je le lui demande, et ma main s'enroule autour du haut de son bras, juste sous mon menton.

— Olivia ?

Je laisse ma tête et ma main exactement où elles sont, et me contente de lever les yeux pour découvrir qu'il me regarde avec une légère inquiétude. Je m'efforce d'afficher un minuscule sourire malgré l'angoisse que mes pensées incontrôlables ont éveillée.

— Je connais et adore le regard béat de ma douce, mais là, elle essaie de me duper.

Il s'arrête et se tourne vers moi ; je me vois donc obligée de le lâcher et c'est extrêmement douloureux. Il attrape ma queue de cheval blonde sur mon épaule et la lâche dans mon dos avant de poser ses paumes sur mes joues. Il se penche un peu pour mettre son visage au niveau du mien ; puis il me remonte un peu le moral en plissant les yeux si langoureusement que je me dis qu'il ne les ouvrira plus jamais. Mais il le fait, et je suis désarçonnée par le réconfort immense qui émane inexorablement de chaque fibre de son être superbe. Il sait.

— Partage ton fardeau avec moi.

Je souris intérieurement et essaie de me ressaisir.

— Je vais bien, dis-je pour le rassurer, prenant l'une de ses mains posées sur ma joue pour l'embrasser gentiment.

— Tu réfléchis trop, Olivia. Combien de fois va-t-il falloir qu'on revienne sur ce sujet ?

Il semble fâché tout en continuant à être super gentil.

— Ça va, dis-je, détournant les yeux de l'intensité de son regard inquisiteur et les baissant le long de son corps jusqu'à ses chaussures de luxe.

Mon esprit relève chaque élément de sa tenue et la qualité exceptionnelle de ses chaussures. Puis je pense à quelque chose et lève les yeux vers la rue.

— Viens avec moi.

Je prends sa main et le tire sur la voie.

Il me suit docilement, sans un murmure de protestation, jusqu'au bout de Bury Street et sur Jermyn Street, jusqu'à ce que nous nous retrouvions devant un magasin de vêtements pour hommes, une boutique snob et proprette, mais j'y trouve une pièce que j'aime.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande-t-il en regardant la devanture d'un air nerveux.

— Du lèche-vitrines.

Je lâche sa main et me tourne pour faire face au magasin, étudiant les mannequins en bois vêtus de vêtements de qualité pour hommes. Je vois principalement des costumes, mais ce ne sont pas eux qui m'intéressent. Miller me rejoint, glisse ses mains dans les poches de son pantalon, et nous restons figés là pendant des plombes, moi feignant de regarder, quand, tout ce que j'ai en tête, c'est l'astuce que je vais trouver pour réussir à le faire entrer là-dedans, et Miller remuant nerveusement à côté de moi. Il s'éclaircit la voix.

— Je pense qu'on a fait assez de lèche-vitrines pour le moment ! lance-t-il en m'attrapant par la nuque pour m'éloigner.

Je ne bouge pas, pas même lorsque ses doigts puissants accentuent un peu la pression. C'est dur, mais je reste clouée là, l'empêchant de me déplacer.

— Et si on entrait pour jeter un coup d'œil ?

Il cesse d'essayer de me faire avancer.

— Je suis exigeant pour les boutiques où j'achète mes vêtements.

— Tu es exigeant pour tout, Miller.

— Oui, et j'aimerais bien que ça reste ainsi.

Il essaie de nouveau de me faire bouger, mais j'évite sa main et me précipite vers l'entrée.

J'insiste :

— Viens.

— Olivia, dit-il avec un ton presque menaçant.

Je m'arrête sur la marche du magasin et pivote, un large sourire plaqué sur le visage.

— Rien ne te fait plus plaisir que me voir aussi heureuse.

Je lui rappelle ce point en m'appuyant contre l'encadrement de la porte, les jambes croisées nonchalamment.

— Et je serais vraiment heureuse si tu acceptais de m’accompagner dans cette boutique.

Ses yeux bleus pétillent, mais se plissent, tandis qu’il essaie de cacher son amusement. Quand il retrousse légèrement les lèvres, mon bonheur se transforme en une immense exultation. Ce qui est parfait, parce que Miller adore quand je suis heureuse, et je ne pourrais pas être plus heureuse que maintenant. Je suis enjouée, et il me rend la pareille..., enfin presque.

— C’est très dur de vous résister, Olivia Taylor.

Il secoue la tête avec mélancolie, faisant encore gonfler mon bonheur quand il franchit la distance qui nous sépare. Je reste sur la marche du magasin, le regarde de haut, incapable d’effacer le sourire sur mon visage. Il garde les mains dans ses poches et approche ses lèvres des miennes.

— C’est presque impossible, murmure-t-il, son souffle effleurant mon visage et son odeur masculine envahissant mes narines.

Ma détermination diminue, mais je la retrouve rapidement et disparaiss dans la boutique avant qu’il ne triomphe et m’emmène loin d’ici.

En entrant, je suis immédiatement dévisagée par un homme corpulent, qui apparaît du fond de la boutique. Il donne l’impression de sortir tout droit d’un domaine dans la campagne anglaise. Son costume en tweed est impeccable et, en y regardant de plus près, je remarque que le nœud de sa cravate est aussi parfait que celui de Miller. Bêtement, je me dis que ça devrait lui plaire, ce qui ne pourra qu’améliorer sa bonne humeur ; alors, je me retourne vers lui, mais déchante aussitôt quand je découvre qu’il a disparu de la porte et regarde de nouveau la boutique de l’autre côté de la vitre, son masque de nouveau plaqué sur son visage. Il rôde, regarde autour de lui avec attention..., suspicion.

— Puis-je vous aider ?

Je laisse Miller se demander s’il va s’aventurer dans la boutique et me retourne vers le vendeur. Oui, il peut m’aider.

— Vous vendez des vêtements décontractés ?

Il émet un rire pompeux avant de faire un signe en direction de l’arrière de la boutique.

— Bien évidemment. Néanmoins, nous sommes surtout reconnus pour nos costumes et nos chemises.

Mes yeux suivent la direction qu’il a indiquée et aperçoivent une section à l’arrière du magasin avec seulement quelques rayons de vêtements décontractés. C’est plutôt léger, mais je ne prends pas le risque d’essayer d’amener Miller dans une boutique avec plus de choix. Cela lui laisserait trop de temps pour filer. À

cette idée, je pivote à nouveau pour voir s'il a trouvé le courage de pénétrer dans la boutique. Mais non.

Avec un soupir assez fort pour qu'il l'entende, même de dehors, je me tourne pour retrouver le vendeur.

— Je vais jeter un œil.

Je passe devant lui, mais il effectue un mouvement gêné pour me bloquer le passage. Je fronce les sourcils et lui jette un regard perplexe, tandis qu'il étudie avec un air désapprobateur ma robe à fleurs, ainsi que mes ongles de pied roses.

— Mademoiselle, commence-t-il en remontant ses yeux de fouine vers les miens, vous verrez que la plupart des boutiques ici, sur Jermyn Street, sont..., comment dirais-je ?

Il fredonne, mais je ne sais pas pourquoi. Il sait très bien ce qu'il veut dire, et moi aussi.

— Elles représentent la gamme la plus haute de la mode.

Mon culot disparaît soudain. Je ne suis pas une cliente type, et il n'ose pas me le dire clairement.

— Bien.

Je me contente de murmurer, car trop de pensées négatives me viennent à l'idée. Comme le fait que les gens chics mangent des plats chics et boivent du champagne chic... et que je les sers de temps en temps.

Il affiche un sourire des plus hypocrites et se met à tripoter la manche de la chemise d'un mannequin.

— Peut-être qu'Oxford Street vous conviendrait mieux.

Je me sens idiote, et la réaction minable de cet homme à ma demande de renseignements ne fait que confirmer ma préoccupation constante ; il n'a même pas vu Miller. Cela l'aurait choqué. Moi avec un spécimen aussi sophistiqué que Miller ?

— Je crois que cette jeune dame aimerait qu'on lui montre la section sport.

La voix de Miller s'insinue par-dessus mes épaules qui se contractent. J'ai déjà entendu ce ton. À de rares occasions, mais je ne pourrai jamais l'oublier ni me tromper. Il est furieux. Je remarque les yeux écarquillés et l'expression abasourdie du vendeur avant de me risquer à jeter un regard prudent à Miller qui me rejoint dans le magasin. Pour l'homme qui n'a pas accepté de m'aider, je sais qu'il a l'air parfaitement calme, mais moi, je perçois très bien la rage. Il n'est pas content et je m'attends à ce que M. Mes-vêtements-sont-trop-chics-pour-vous s'en rende très vite compte.

— Je suis désolé, monsieur. Cette jeune dame est avec vous ?

Je lis sa surprise, et cela anéantit toute l'assurance que Miller m'injecte constamment. Elle a disparu. Voilà ce que je devrai affronter chaque jour si je m'évertue à essayer de m'immerger dans le monde de Miller. Je sais que je ne le quitterai jamais, c'est impossible, alors, je devrais apprendre à l'accepter ou à mieux le gérer. Je déborde d'insolence quand je suis face à mon gentleman coincé à temps partiel, mais il semblerait que j'aie bien plus de mal dans d'autres circonstances. Comme maintenant. Miller glisse ses bras autour de ma taille et m'attire vers lui. Je sens la fermeté de ses muscles crispés, et, prise de panique, j'aimerais le faire sortir de cette boutique avant qu'ils ne se jettent sur ce vieux et ne le cognent.

— Cela ferait-il une différence si ce n'était pas le cas ? demande Miller, visiblement tendu.

Le type gigote dans son costume en tweed et émet un rire nerveux.

— Je pensais lui rendre service, insiste-t-il.

— Absolument pas, réplique Miller. Elle faisait des achats pour moi, même si cela n'a pas d'importance.

— Bien sûr !

Le Rondouillet évalue rapidement Miller et hoche la tête avant de sortir soigneusement une chemise blanche.

— Je crois que nous avons de nombreux articles qui vous plairont, monsieur.

— Probablement.

Miller porte sa main à ma nuque et commence à la masser pour me réconforter. Il y arrive toujours. Cela me réchauffe et je me sens moins exposée aux paroles humiliantes qui m'ont été adressées, encore qu'il soit resté parfaitement poli en m'insultant. Miller avance et effleure le tissu luxueux de la chemise du bout des doigts en exprimant son approbation. Je l'observe attentivement, sentant toujours que ses muscles sont contractés et sachant sans aucun doute que ce « hum » d'approbation est totalement faux.

— C'est une pièce superbe, affirme le vendeur avec fierté.

— Permettez-moi de ne pas être de cet avis.

Miller revient à côté de moi.

— Et elle pourrait bien être faite à partir du plus beau tissu qu'on puisse se payer, je ne vous achèterais rien.

Il me fait délicatement pivoter.

— Bonne journée, monsieur.

Nous sortons du magasin en laissant l'homme complètement abasourdi, une jolie chemise blanche dans sa main molle.

— Quel connard ! lâche Miller en m'incitant à avancer.

Je reste muette. Je ne parviens même pas à être ennuyée de ne pas avoir réussi à faire en sorte que Miller s'intéresse à des vêtements décontractés et, après cet épisode, ma détermination devrait être encore plus forte. Mais je ne veux plus jamais avoir à vivre ce genre de confrontation, et pas seulement parce que c'était humiliant, mais aussi parce que je m'inquiète toujours du tempérament de Miller. Il avait l'air sauvage, proche de devenir cette créature effrayante qui s'empare de sa raison et ne semble pas capable de se contrôler.

Alors que je marche, je me sens de plus en plus découragée à chaque pas, et il devient évident que nous nous dirigeons vers sa voiture. Alors, c'est comme ça ? Le bon temps que nous passons ensemble consiste à affronter la réalité dans un magasin de vêtements chics ? Le terme « déçue » n'est pas assez fort.

Nous arrivons à la Mercedes de Miller, où il m'invite gentiment à m'installer sur le siège passager. Je le fixe en silence, n'osant pas exprimer mon mécontentement lorsqu'il passe devant la voiture et s'engouffre du côté conducteur.

Je suis nerveuse.

Il est agacé.

Je suis silencieuse.

Il respire fort. La colère semble s'intensifier plutôt que s'atténuer. Je me sens bête de ne pas savoir quoi dire ou faire. Il insère la clé dans le démarreur, la tourne et fait ronfler le moteur si fort que j'ai l'impression que la voiture va exploser. Je m'enfonce dans mon siège et me mets à jouer avec ma bague.

— Putain ! rugit-il en frappant le centre du volant avec son poing.

Le coup me fait sursauter et reculer dans mon siège, mais le klaxon qui retentit déclenche mon système d'alarme. Cette crainte affreuse envoie une décharge dans mon cœur palpitant, mais je garde les yeux rivés sur mes genoux. Je ne peux pas le regarder. Je sais ce que je découvrirais, et la rage de Miller n'est pas jolie à voir.

L'écho du klaxon semble mettre une éternité à s'évanouir et résonne en un bourdonnement dans mes oreilles, et il me faut encore plus de temps pour trouver le courage de lui lancer un coup d'œil. Il a le front appuyé sur le volant, les mains agrippées au cercle de cuir, et son dos monte et descend de manière irrégulière.

— Miller ? dis-je doucement en me penchant une seconde, prudente, mais je recule aussitôt quand il lève les mains et reffrappe le volant en criant.

Il s'affale dans son siège, reste silencieux pendant un long moment, puis se jette sur la poignée de la portière avant de sortir en la claquant derrière lui.

— Miller !

Il s'éloigne alors que je l'appelle.

Il retourne au magasin ! Je cherche la poignée à l'aveugle, les yeux fixés sur ses longues jambes qui dévorent le trottoir, mais mon geste frénétique se fige lorsqu'il s'immobilise soudainement et passe ses mains dans ses cheveux.

Tétanisée, je pèse le pour et le contre pour essayer de le calmer. Je n'apprécie pas beaucoup l'idée. Pas du tout, même. Mon cœur continue à tambouriner dans ma poitrine, menaçant de se libérer, tandis que j'attends son prochain mouvement en priant pour qu'il n'aille pas plus loin parce qu'il n'y a aucune chance pour que j'arrive à le retenir.

Tout mon corps se détend légèrement quand je le vois baisser les bras, et un peu plus encore quand il rejette la tête en arrière et lève les yeux au ciel. Il est en train de se calmer, de laisser la raison dépasser l'éclat de rage. La gorge serrée, je le suis des yeux jusqu'à un mur, puis me détends, sanglotant encore intérieurement lorsqu'il appuie ses mains contre la brique, la tête basse et le dos montant et descendant à un rythme régulier et maîtrisé. Il respire profondément. Mes mains se décrispent sur mes genoux et mon dos s'appuie contre le siège en cuir pendant que je l'observe calmement, le laissant tranquille le temps qu'il se ressaisisse. Cela ne prend pas autant de temps que je m'y attendais, et le soulagement qui m'envahit lorsqu'il arrange son costume et ses cheveux dépasse l'entendement. Mes poumons expulsent assez d'air pour remplir un millier de ballons. Il a fait marche arrière, même si je ne comprends pas pourquoi il a perdu son sang-froid à ce point dans une situation aussi anodine.

Après avoir passé quelques minutes pour s'assurer d'être présentable, Miller revient vers la voiture, ouvre calmement la portière et se glisse sur le siège d'un mouvement fluide, calmement, et se détend.

J'attends avec circonspection.

Il réfléchit intensément.

Puis il se tourne vers moi, ses yeux bleus tourmentés, et prend mes deux mains avant de les porter à ses lèvres, les yeux fermés.

— Je suis tellement désolé. Pardonne-moi, je t'en prie.

Un sourire s'esquisse sur mes lèvres lorsque j'entends sa supplication et considère sa capacité à passer du gentleman à la furie, et inversement, en l'espace de quelques minutes. Ses accès de colère représentent une préoccupation dont notre relation n'a pas besoin.

— Pourquoi ?

Ma question lui fait ouvrir et lever les yeux. Je poursuis :

— Cet homme ne s'est pas mêlé de ce qui ne le regardait pas. Il ne dressait pas de barrière entre nous et ne menaçait pas notre relation.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis, riposte calmement Miller.

Je fronce alors les sourcils, et un peu plus encore lorsqu'il insiste pour que je le rejoigne de son côté de la voiture en me tirant vers lui. Ses vêtements sont déjà froissés, après sa petite crise, même s'il a passé un certain temps à les défroisser. Je me retrouve à califourchon sur ses genoux et les mains posées sur ses épaules avant qu'il n'enlace ma taille. En prenant une profonde inspiration, il raffermi son étreinte et plonge ses yeux dans les miens. Leur fureur a disparu et ils sont désormais sérieux.

— Il est bien évident qu'il dressait une barrière entre nous, Livy.

J'essaie de dissimuler ma confusion, mais les muscles de mon visage me trahissent, et je suis submergée par la perplexité avant de pouvoir la contenir.

— Comment ?

— Que t'es-tu dit ?

— Quand ?

Visiblement contrarié, il soupire.

— Quand ce co...

Il se tait et change de mot avant de poursuivre :

— Quand ce gentleman indésirable s'adressait à toi, que t'es-tu dit ?

Je vois immédiatement où il veut en venir. Il ne veut pas vraiment savoir ce que je pensais. Ça le rendrait fou à nouveau. Je hausse les épaules, baisse les yeux et n'ouvre surtout pas la bouche. Je ne prendrais pas ce risque.

Miller enfonce légèrement le bout de ses doigts dans ma chair.

— Ne me prive pas de ce visage, Olivia.

— Tu sais ce que j'ai pensé.

Je refuse de le regarder.

— S'il te plaît, regarde-moi quand nous discutons.

Je plonge mes yeux dans les siens.

— Qu'est-ce que je peux détester tes manières, parfois !

Je suis revêche parce qu'il m'a cernée et a cerné mon fil de pensées, mais transportée parce que ses jolies lèvres esquissent un tout petit sourire à cause de mon effronterie.

— À quoi pensais-tu ?

— Pourquoi veux-tu que je te le dise ? Qu'essaies-tu de prouver ?

— D'accord, je vais le dire. Je vais t'expliquer pourquoi j'ai failli retourner apprendre à ce type les bonnes manières.

— Je t'écoute.

— Chaque fois que quelqu'un te rend malheureuse ou te parle mal, cela te fait réfléchir. Tu sais ce que je pense du fait de trop réfléchir ?

Il m'encourage à nouveau en renforçant sa thèse.

— Oui, je sais.

— Et ma douce et magnifique chérie réfléchit déjà trop toute seule.

— Oui, je sais.

— Alors, quand ces gens font s'emballer cette jolie petite tête, ça me rend fou parce que tu te mets à douter de nous.

Je le fixe en plissant les yeux, mais je ne peux pas le nier. Il a raison à cent pour cent.

— Oui, je sais.

Je serre les dents.

— Et cela augmente les risques que tu me quittes, ajoute-t-il à voix basse. Tu pourrais conclure que ces gens ont raison et me quitter. Alors, oui, ils dressent des barrières entre nous. Ils interfèrent, et, quand des gens mettent leur nez dans notre relation, j'ai mon mot à dire.

— Tu as plus que ton mot à dire !

— J'en conviens.

— Je suis soulagée.

Il fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es d'accord.

J'enlève mes mains de ses épaules et m'adosse sur le volant pour mettre autant de distance que possible entre nous. En toute sincérité, ce n'est pas très efficace.

— Je pense que tu as besoin d'apprendre à gérer ta colère, de faire une thérapie ou un truc comme ça.

Je lâche tout ça avant de ne plus en avoir le courage. Puis je me prépare à ce qu'il s'énerve.

Mais non. En fait, il se met à rire doucement.

— Olivia, il y a déjà bien trop de personnes qui ont interféré dans ma vie. Je ne vais pas inviter un étranger à interférer encore plus.

— Ils n'interféreraient pas. Ils t'aideraient.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis.

Il me regarde tendrement, comme si j'étais naïve.

— J'y suis déjà allé. Je crois qu'ils ont conclu que j'étais irrécupérable.

J'ai un petit pincement au cœur. Il a déjà essayé de faire une thérapie ?

— Tu n'es pas irrécupérable.

— Tu as raison, répond-il, me surprenant et me redonnant espoir. Toute l'aide dont j'ai besoin est assise sur mes genoux.

Mon optimisme s'évanouit en une fraction de seconde.

— Alors, tu te comportais comme un imbécile avant de me rencontrer ? dis-je sur un ton sceptique.

Je sais déjà qu'il n'a jamais été aussi furieux que depuis que je suis entrée dans sa vie parfaite. Cette pensée est risible. Sa vie parfaite ? Non, Miller essaie de la rendre parfaite en faisant en sorte que tout ce qui l'entoure le soit, c'est-à-dire son apparence et ses possessions, et, étant donné qu'il a décidé que j'étais aussi l'une de ses possessions, cela signifie que je dois aussi être parfaite.

C'est là que réside le problème. Je ne suis pas parfaite. Ma tenue n'est pas impeccable, pas plus que mes manières, et cela fait plonger mon pointilleux Miller et sa perfection en plein chaos. Je suis toute l'aide dont il a besoin ? Il me met une pression indécente sur les épaules.

— Je suis un imbécile, maintenant ?

— Il ne faut vraiment pas jouer avec ton tempérament, dis-je calmement, me souvenant du jour où Miller a prononcé ces paroles et appréciant désormais pleinement son avertissement.

Il fait glisser sa main sur ma nuque et me tire délicatement jusqu'à ce que nous soyons front contre front. Il a déjà chassé mes pensées indésirables en touchant ma peau et en plongeant ses yeux dans les miens, mais je devine qu'il va me distraire bien plus.

— Je suis follement fasciné par vous, Olivia Taylor, affirme-t-il en soutenant mon regard. Tu emplis mon monde sombre de lumière et mon cœur vide d'émotions. Je te répète obstinément que je n'abandonne pas facilement.

Ses lèvres se mêlent aux miennes, et nous partageons le plus doux et lent des baisers.

— Je ne supporterais pas d'être de nouveau constamment immergé dans cette obscurité. Tu es mon habitude. Rien qu'à moi. Je n'ai besoin que de toi.

Avec un soupir tendre et un battement de cœur, je serre Miller dans mes bras et passe un moment merveilleux à lui témoigner ma compréhension. Et il l'accepte. La fluidité de nos bouches jointes me fait quitter la dure réalité que nous affrontons et me réinstalle dans le royaume de Miller, où le réconfort, l'angoisse, la sécurité et le danger sont tous en conflit.

Dans les yeux de Miller, tout le monde essaie d'interférer, et, même si c'est triste, il a probablement raison. J'ai pris ma journée sur les conseils de Miller

pour que nous puissions passer du bon temps ensemble après les événements atroces d'hier et la frayeur de ce matin. Il tente de réparer le désordre de ces deux derniers jours, et j'ai besoin que personne n'interfère..., pas seulement aujourd'hui, mais toujours.

— Je suis content que nous ayons clarifié ce point, marmonne Miller en mordillant mes lèvres.

Il recule sa tête et me laisse tel un gros sac d'hormones en ébullition sur ses genoux. Chaude. Libidineuse. Aveuglée par la perfection.

— Allons-y.

Il transfère mon corps souple sur le siège passager avant de faire démarrer le moteur et rejoindre la circulation.

— Où allons-nous ?

Je suis toujours aussi déçue que notre journée soit écourtée.

Il ne répond pas et se contente de tripoter des boutons sur son volant pour que les Stone Roses nous accompagnent dans la voiture. Je souris, m'enfonce dans mon siège en fredonnant *Waterfall* et le laisse m'emmener où il veut.

Je regarde les vitrines chics de Harrods en me remémorant la dernière fois que je suis venue ici. J'étais avec Nan. Je me souviens de Cassie. Et d'une cravate en soie rose qui descendait sur le torse de Miller. Je râle parce que j'aimerais bien oublier tout ça. Mais Miller m'ignore et sort de la voiture pour la contourner et me rejoindre. Il ouvre la portière et me tend sa main. Je laisse mes yeux remonter lentement le long de son corps jusqu'à que mon regard exaspéré se plonge dans le sien ; il a l'air content. Il me jette un regard impatient en avançant la main.

— On se dépêche.

— J'ai changé d'avis, dis-je froidement en ignorant sa main. Allons déjeuner.

Je pourrais bien gagner avec cette diversion, parce qu'avec toute cette histoire à la boutique précédente, Miller n'a pas encore insisté, comme à son habitude, pour que je mange quelque chose. En tout cas, je ne vois rien de pire que d'assister Miller pour qu'il se procure d'autres masques.

— Nous irons bientôt manger.

Il attrape ma main et me tire de la voiture avant de transférer sa prise sur ma nuque.

— Je n'ai pas prévu que ce soit long.

Une vague d'optimisme pénètre dans mon esprit réticent, tandis qu'il me fait entrer dans le magasin, où je me sens immédiatement oppressée par le tourbillon d'activité.

— Quel monde ! dis-je en suivant les grandes enjambées décidées de Miller.

J'arrête de rouspéter, et nous nous faufileons parmi la foule de clients, principalement des touristes.

— Tu voulais faire les boutiques, me rappelle Miller en faisant une halte devant les parfums pour hommes.

— Puis-je vous aider, monsieur ? demande une dame trop maquillée au sourire éclatant.

Il est évident qu'elle le reluque, et cela me rend encore plus bougonne.

— Tom Ford original, commande sèchement Miller.

— Certainement.

Elle indique une étagère derrière elle.

— Monsieur préfère le flacon de cinquante ou cent millilitres ?

— Cent.

— Voudriez-vous le tester ?

— Non.

— Moi, si, dis-je soudain en m'approchant du comptoir. S'il vous plaît.

Je souris en voyant ses sourcils se lever de surprise avant de vaporiser du parfum sur un carton et de me le tendre.

— Merci.

— Je vous en prie.

Je porte le carton à mon nez et renifle. Je m'écroule presque de plaisir. C'est comme si on avait mis Miller en bouteille.

— Hmmm.

Les yeux fermés, je garde le carton devant mon nez. C'est le paradis.

— Ça sent bon ? murmure-t-il à mon oreille, sa proximité s'ajoutant à mon odorat enchanté.

— Extraordinaire. Ça sent exactement comme toi.

— Ou alors, c'est moi qui sens comme ça, me corrige Miller en tendant une carte de crédit à la vendeuse, dont les yeux passent rapidement entre nous deux.

Elle effectue la transaction et sourit en me remettant le sac. C'est un sourire faux.

— Merci.

Je l'attrape et finis par éloigner le carton parfumé de mon nez pour le jeter dans le sac. Puis je saisis la main de Miller.

— Passez une bonne journée.

Miller me guide vers les escaliers roulants, mais choisit de monter les marches plutôt que de les laisser nous porter jusqu'à l'étage.

Une fois en haut, Miller nous fraye un chemin dans une foule encore plus dense pour atteindre un autre escalier et encore plus de clients et de rayons.

Je suis désorientée ; le brouhaha et les zigzags dans ce magasin géant me donnent le vertige. Je me contente de suivre Miller en regardant autour de moi d'un air ébahi pendant qu'il avance toujours d'un pas déterminé, sachant à l'évidence exactement où il veut aller. Ça se présente mal. Si je le vois prendre un costume, je risque de le déchirer.

— Nous y voici.

Il s'arrête devant une zone pour hommes et me lâche pour glisser ses mains dans ses poches. Mes yeux s'écarchissent en voyant l'étalage de vêtements devant moi. Partout. Certains articles me sautent déjà aux yeux, et mes jambes veulent m'attirer dans leur direction, mais mon regard repère alors quelque chose qui me

plaît et m'arrête. Il y en a trop.

Et tout est de style décontracté.

Son souffle caresse mon oreille.

— Je crois que c'est ce que tu cherches.

Comblée de bonheur et d'euphorie, je me retourne vers lui et découvre un éclat de satisfaction dans ses yeux bleus et brillants.

— Tu dois être ravi par ce qui arrive en deuxième place dans le classement de tes plaisirs préférés, lui dis-je, puisque je suis transportée de joie.

Il va me laisser l'habiller. Il est comme un étendoir humain, et chaque centimètre de son corps parfait est prêt à accueillir autre chose qu'un trois-pièces.

— En effet, confirme-t-il, me donnant envie de pousser un cri d'excitation lorsqu'il fait grimper mon allégresse avec un sourire.

Je retiens mon souffle pour garder prisonnier ce hurlement de joie et attrape sa main. Puis je le traîne presque à travers les rayons, mes yeux regardant partout, à la recherche de la tenue décontractée parfaite pour mon Miller parfait.

— Livy ! souffle-t-il, alors qu'il me suit en chancelant.

Mais je ne m'arrête pas.

— Olivia !

Quand il se met à rire, cela me distrait de ma marche obstinée chez Harrods et me pousse à me retourner pour voir ça.

Je suis à deux doigts de m'évanouir... Il vaut mieux être dans les vapes plutôt que me mettre à pleurer.

— Oh bon sang ! Miller.

Ma main se glisse sur ma nuque et la masse..., la caresse..., fait ce que Miller fait habituellement. Ça me manque. Je suis comme une gamine dans un magasin de bonbons, entourée de bien trop de choses attrayantes : Miller qui sourit, Miller qui rit, et une profusion de vêtements sport pour l'habiller. Je suis complètement déconcertée, ne sachant pas si je dois profiter du plaisir de voir Miller si expressif ou le traîner dans une cabine avant qu'il ne change d'avis.

Son visage s'approche du mien, les yeux toujours pétillants et les lèvres ne cessant d'afficher un sourire. Me revoilà face à mon dilemme habituel.

Les yeux ou la bouche.

— La Terre à Olivia.

Il parle doucement, s'amusant de ma confusion.

— Tu veux que je te fasse mon « truc » ?

Ses doigts délicats effleurent ma joue pâle et j'acquiesce de peur de me remettre à pleurnicher. Je me sens émotive, ce qui est stupide. Il me rend

heureuse, même si une petite partie de la raison de notre présence ici est son sentiment de culpabilité suite à sa crise dans l'autre magasin.

Miller soutient mon regard et s'approche jusqu'à ce que son odeur me submerge et que son nez frôle ma joue. Puis il appuie son corps ferme contre le mien et me soulève lentement avant de se blottir dans mon cou. Je le serre fort. Très fort. Et lui aussi.

Nous restons enlacés, perdus dans l'étreinte de l'autre, au beau milieu de Harrods, et ni l'un ni l'autre n'est dérangé par l'éventualité qu'on nous observe. Soudain, je me fiche bien d'essayer de retirer à Miller le costume qui lui sert de façade. Je veux qu'il m'amène chez lui, me mette dans son lit et m'honore.

— J'ai dit que je ne voulais pas être trop long, murmure-t-il dans mon cou en m'étreignant toujours fermement.

— Hmmm.

Je trouve quelque part la force de le libérer et il me repose.

— Merci.

Je passe quelques secondes à frotter les manches de son costume sous ses yeux.

— Ne me remercie jamais, Livy.

— Je te serai toujours reconnaissante.

J'arrête de défroisser son costume et fais un pas en arrière. Il m'a ramenée à la vie, même si cette vie est discutable et stressante. Mais mon gentleman tatillon à temps partiel et son monde parfait et précis sont désormais à moi.

De superbes chaussures apparaissent dans mon champ de vision, me forçant à lever les yeux. Il affiche toujours un sourire, mais il s'est légèrement atténué.

— Tu as trente minutes.

— Très bien !

Je sors de ma rêverie et me dirige immédiatement vers un mur d'étagères remplies de piles de jeans. Imaginer Miller en jean me semble tout simplement... bizarre, mais je meurs d'envie de voir disparaître ces costumes ou, au moins, réduire leur présence. Et l'idée de ses fesses parfaites moulées dans un jean parfait est bien trop attrayante pour y résister. Je parcours des yeux les étiquettes qui décrivent la forme de chaque modèle et en dégotte finalement un délavé avec une forme soi-disant cool. Ce qui me paraît idéal.

— Tiens.

Je me retourne et le déplie pour essayer de définir la taille. Les jambes sont trop courtes pour les membres longs et minces de Miller. Je le replie aussitôt et en cherche un plus long.

— Voilà.

Je le tiens haut devant moi et souris en constatant que je dois monter la taille jusqu'à ma poitrine pour que le bas ne touche pas le sol.

— Celui-là devrait aller.

— Tu voudrais peut-être connaître ma taille ? demande-t-il, détournant mon regard du jean bleu vers le bleu de ses yeux souriants.

Ils vont parfaitement ensemble.

Je pince les lèvres et promène rapidement les yeux sur son corps.

— Ce corps devrait être gravé dans ta jolie tête, Livy, dit-il d'une voix grave, séductrice et sexy en diable.

— Il l'est, mais je n'arrive pas à mettre de chiffres dessus.

— Celui-ci est parfait.

Il me prend le jean des mains et lui lance un regard dubitatif.

— Et qu'est-ce que ma superbe copine veut que je porte avec ça ?

Sa volonté de me faire plaisir me fait sourire. Je pivote et repère alors un tee-shirt.

— Ça.

Je le désigne du doigt et vois du coin de l'œil que Miller suit mon geste.

— Ça ? m'interroge-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Oui.

Je m'approche et décroche le tee-shirt vintage décoloré du rail.

— Ordinaire, décontracté, cool.

Je le lui tends en concluant :

— Parfait.

Il ne le trouve pas du tout parfait, mais il s'approche tout de même de moi et me le prend.

— Et pour les pieds ?

Je jette un coup d'œil autour de moi.

— Où est le rayon des chaussures ?

J'entends un lourd soupir.

— Je vais te montrer.

Il doit faire de gros efforts, mais je suis vraiment stupéfaite par sa bonne volonté, même si je ne le lui montre pas. Là, je suis dans mon élément.

— Je te suis.

Il s'éloigne à grandes enjambées. Mes mains s'agitent sur mes flancs, mourant d'envie d'attraper d'autres articles au passage, mais je sais que cela exige de la patience de sa part, et le risque qu'il la perde m'en dissuade. Un pas après

l'autre. J'observe Miller avec intérêt, tandis que nous traversons un autre rayon qui présente des costumes à foison. Il y en a partout pour le tenter, et je dois me retenir de ne pas rire quand je le surprends à y jeter un coup d'œil.

— Ralph Lauren fait de magnifiques costumes, fait-il remarquer calmement en se forçant à avancer.

— Il fait aussi de très jolis vêtements sport.

Je sais que Miller ne doit pas être au courant.

— Miller !

Ce hurlement aigu me donne la chair de poule. Lorsque je me retourne et vois approcher une femme tellement pomponnée que ça m'agace, une expression amère remplace mon visage heureux. Elle rayonne et accélère le pas pour l'atteindre plus vite. Elle n'est pas loin de la perfection, comme toutes les autres, avec ses cheveux brillants, son maquillage sans défaut et ses vêtements hors de prix. Je me prépare à affronter une nouvelle fois la réalité. Je la déteste aussitôt.

— Comment vas-tu ? demande-t-elle en chantonant sans me lancer un regard.

Non, son attention est fixée sur mon parfait Miller.

— Tu es fringant comme toujours.

— Bethany, la salue Miller sur un ton froid et neutre, toutes les traces de bien-être qui me réjouissaient disparaissant instantanément à la vue d'un rouge à lèvres rouge et d'une coiffure parfaite. Je vais très bien, merci. Et toi ?

Elle fait la moue et transfère son poids sur une hanche, penchant légèrement son corps sur le côté. Son langage corporel transmet des ondes attractives à gauche, à droite et au milieu.

— Toujours bien, tu le sais.

Je lève les yeux au ciel et me mords la langue, fléchissant intérieurement. Encore une. Il ne suffirait plus qu'elle me remarque et m'achève avec l'un de ces regards ou en proférant des paroles moqueuses. Et s'il sort l'une de ces cartes de visite, je ne répondrai pas de mes actes.

— Excellent, répond-il sèchement tout en restant parfaitement poli.

Je sens bien sa nervosité au travers de tous les signes qui indiquent le besoin qu'éprouve Miller à repousser les gens qui surgissent, et c'est dans ce genre de moment que je me demande pourquoi ces femmes sont si éprises de lui, alors qu'il peut se montrer si hostile. C'est un gentleman parfait lors des rendez-vous, il me l'a dit lui-même, mais qu'est-ce qui les attire en dehors de ça ? Comment réagiraient-elles s'il les honorait comme il m'honore ? Je ris intérieurement. Elles seraient comme moi : incapables de vivre sans lui, condamnées, mortes.

Miller s'éclaircit la voix et agite les vêtements dans ses mains.

— Il faut qu'on y aille, dit-il, contournant Bethany, attendant manifestement que je le suive.

Mais, lorsque je sens une paire d'yeux curieux se braquer sur moi, je suis incapable d'ordonner à mes jambes de bouger. Nous y voilà.

— Oh ! lâche-t-elle en me dévisageant de la tête aux pieds avec des yeux intéressés. On dirait que quelqu'un m'a battue.

Ma mâchoire se décroche, et elle sourit, à l'évidence pas perturbée par le fait que je puisse me sentir insultée.

— Désolée, vous êtes ?

Je m'apprête à lui dire exactement qui je suis. *Accepte-le ou apprends à mieux le gérer.* Ce sont mes deux options. J'ai du toupet, cela a déjà été confirmé, et il faut que je commence à l'utiliser avec sagesse. Cette femme, comme toutes les autres, me fait me sentir inférieure ; or, Miller ne montre aucun signe de colère à l'idée que cette femme soit en train de dresser une barrière entre nous ou me faire douter de ma valeur.

— Salut, je suis Oli...

— Pardon, nous sommes en retard, m'interrompt Miller juste au moment où j'avais retrouvé mon culot et j'étais sur le point de l'exprimer. C'est toujours un plaisir.

Il fait un signe de tête à Bethany, qui semble désormais vraiment intéressée, et exerce une petite pression dans mon dos plutôt que de m'attraper par la nuque comme à son habitude.

— Oh oui ! ronronne Bethany.

Tout le corps de Miller est immédiatement raide.

— J'espère te revoir bientôt.

Il m'éloigne hâtivement, et nous restons silencieux. La tension est palpable. « Toujours un plaisir. » Cela m'irrite intérieurement et extérieurement. Nous prenons un virage et arrivons au rayon des chaussures pour hommes, quand Miller attrape aussitôt la première paire qu'il voit et me la présente. Je ne regarde pas. Bethany a ruiné tous les progrès que nous avons faits ce matin.

— Celles-là.

Il essaie désespérément de me distraire. Ça ne marchera pas. Le culot avec lequel j'allais attaquer cette femme bout maintenant en moi, mêlé à de la colère, et il n'y a qu'une personne sur laquelle je peux les lâcher.

J'écarte les chaussures d'un geste.

— Non.

Il a un mouvement de recul, les yeux écarquillés et les lèvres légèrement

entrouvertes.

— Je te demande pardon ?

Mes yeux se plissent jusqu'à former de petites fentes animées par la colère.

— Ne commence pas avec tes « pardon ». C'était une cliente. Est-ce que ça pourrait être elle qui me suit ?

— Non.

Il se met presque à rire.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissée me présenter ? Et pourquoi ne l'as-tu pas repoussée ?

Miller repose soigneusement les chaussures sur l'étagère et va même jusqu'à les repositionner correctement avant de s'avancer vers moi d'un air songeur. Ma réaction est agaçante et involontaire, mais elle est ce qu'elle est.

— Je te l'ai déjà dit : je veux que personne n'interfère ; alors, moins il y aura de gens au courant, mieux ce sera.

Son index fait remonter mon menton crispé vers son visage mal rasé. Je peux lire la préoccupation derrière son incroyable beauté.

— Quand je dis qu'il n'y a que « nous », pas de « moi » ou de « toi », je veux dire aussi pas de « elles ».

Bien qu'une existence où il n'y aurait que Miller et moi soit très tentante, cela s'avère impossible.

— Combien sont-elles ?

J'ai besoin de savoir combien de ces femmes je vais devoir affronter. Il me faut une liste à cocher, quelque chose pour les rayer chaque fois que j'y suis confrontée. Combien peuvent prédire son prochain déplacement ? Combien vont me suivre ?

— Ça n'a pas d'importance, dit-il en faisant glisser sa main sur mon épaule avant de se mettre à me masser pour m'apaiser, parce qu'aujourd'hui, il n'y a plus que ma douce.

Sa sincérité s'immisce en moi, chassant mes doutes.

Abandonne.

J'essaie de me ressaisir, mais ne trouve pas les mots. Je prends une bottine sur une table.

— Celles-là, dis-je sans laisser à Miller l'occasion de refuser en la tendant directement à une vendeuse.

Elle sourit et se redresse lorsqu'elle voit Miller pour la première fois.

— Oui, madame. Quelle pointure ?

Ses yeux avides restent rivés sur lui, ce qui m'irrite involontairement.

J'adorerais pouvoir lui indiquer la pointure, mais je suis triste à l'idée de devoir me retourner pour la demander à Miller.

— Quarante-six, dit-il calmement en me regardant attentivement.

Je déteste le souffle de joie que pousse la vendeuse, et je me déteste parce que j'éveille en elle un vif intérêt.

Je m'avance devant Miller et la regarde avec un air agacé.

— Une paire de quarante-six. Et c'est bien vrai, ce qu'on dit.

Je suis atterrée par mon sous-entendu indécent, et, quand j'entends Miller tousser à cause du choc, je comprends que lui aussi. Mais ça m'est égal. Cette journée est bien loin d'un moment agréable, et toutes ces interférences commencent à me souler.

— Certainement ! dit la vendeuse d'une voix stridente, évitant mon regard et s'efforçant de ne pas devenir écarlate. Je vous en prie, asseyez-vous. Je reviens tout de suite.

Elle disparaît aussitôt, sans remuer les fesses ou jeter un regard par-dessus son épaule. Je me félicite et suis traversée par un frisson de satisfaction pour l'avoir mise mal à l'aise alors que je me promets de conserver ce culot.

— J'ai une requête.

Le murmure de Miller dans mon oreille efface la suffisance sur mon visage. Je ne veux pas l'affronter, mais il ne me donne pas vraiment le choix en attrapant mes épaules et me retourne. Je me prépare, sachant déjà ce que je vais découvrir. Et j'ai raison. Il est impassible et affiche une pointe familière de désapprobation dans ses yeux.

— Quoi ?

Toute ma satisfaction a été chassée de mon corps par la réprimande de Miller. J'ai dépassé les bornes.

Il glisse ses mains dans ses poches.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

J'affiche un immense sourire.

— Tu le sais très bien.

— Explique, m'ordonne-t-il sans imiter ma joie.

Cela me fait encore plus sourire.

— Au beau milieu de Harrods ?

— Oui.

— Eh bien...

Je bouge et, en jetant un rapide coup d'œil autour de nous, je vois trop de clients à proximité pour parler de ce genre de chose.

— Je te le dirai plus tard.

Il le fait exprès. Il sait très bien.

— Non.

Il s'approche au point que nos torsos se touchent et que je sente son souffle sur moi.

— J'aimerais savoir maintenant. J'ai l'impression de passer à côté de quelque chose.

S'il lutte pour garder son sérieux, ça ne se voit pas. Il est parfaitement calme, même grave.

— Tu te moques de moi ?

Je fais un pas en arrière, mais pas lui, et il réduit même le petit espace que j'ai créé.

— Dis-moi.

Mince. Je cherche bien profondément en moi mon toupet et tente de lui fournir une explication avec un soupir gêné.

— Le rapport entre les pieds et la... (je tousse) virilité d'un homme.

— Et alors ?

— Miller !

Je trépigne en sentant mes joues chauffer sous la pression.

— Dis-moi, Livy.

— Très bien !

Je me mets sur la pointe des pieds pour que ma bouche atteigne son oreille.

— On dit que la taille des pieds est proportionnelle à celle de la queue.

Mon visage s'enflamme, tandis que je sens sa tête se pencher d'un air songeur contre moi, ses cheveux chatouillant ma joue.

— Ah bon ? fait-il, toujours aussi sérieux.

Quel idiot !

— Oui.

— Intéressant ! lance-t-il avant de souffler de l'air chaud dans mon oreille.

Cela me désoriente et je perds l'équilibre, faisant un pas chancelant en avant. Je me heurte à son torse.

— Ça va ?

Son ton est plein de suffisance.

— Parfaitement, dis-je, retrouvant des forces et m'écartant de sa poitrine.

— Parfaitement, répète-t-il d'un air songeur en m'observant lutter pour me ressaisir. Oh ! tiens.

Il indique quelque chose par-dessus mon épaule, ce qui m'incite à me

retourner.

— Voilà mes chaussures en quarante-six.

Je glousse intérieurement, ce qui me vaut un petit coup dans le dos de la part de Miller et un regard perplexe de la vendeuse.

— Quarante-six ! fredonne-t-elle, transformant mon rire en spasmes incontrôlables. Vous allez bien, mademoiselle ?

— Oui !

Je me retourne et attrape la première chaussure que je trouve et qui puisse me distraire de la pointure quarante-six. Je m'étouffe quand je regarde la pointure et découvre en gros caractères gras que la chaussure que j'ai choisie est en fait une pointure quarante-six aussi. Je me remets à rire bêtement et la repose.

— Elle va bien, confirme Miller.

Je ne le regarde pas, mais je sais qu'il fixe mon dos et ne laisse paraître aucune émotion pour la vendeuse, mais il doit avoir ce petit éclat espiègle dans les yeux. Si je pouvais faire face à Miller et la vendeuse dragueuse sans m'étrangler de rire devant eux, je pivoterais immédiatement pour assister à ce merveilleux spectacle. Mais je ne peux pas m'arrêter de rire, et mes épaules tressautent violemment.

J'étudie attentivement la chaussure choisie au hasard en souriant comme une idiote et entends le papier se froisser quand la vendeuse sort la bottine de sa boîte.

— Avez-vous besoin d'un chausse-pied, monsieur ?

— Je ne pense pas, marmonne Miller qui est probablement en train d'inspecter les bottines et de râler silencieusement contre le fait qu'elles n'ont pas de semelles en cuir.

Après m'être calmée, je me retourne lentement et découvre, luttant pour faire entrer son pied dans une bottine, Miller assis sur un fauteuil en daim. En l'observant silencieusement, comme le fait la vendeuse, je me dis que ces chaussures décontractées en cuir marron doux à l'aspect usé sont très jolies.

— Elles sont confortables ?

Je m'attends à ce qu'il émette une remarque moqueuse, mais il m'ignore et se lève en regardant ses pieds avant de retourner rapidement s'asseoir.

Il défait les lacets et range soigneusement les chaussures dans leur boîte. J'ai envie de crier d'excitation lorsque je le vois les reposer pour s'assurer que la paire est placée aussi proprement que possible au milieu du papier de soie. Il les aime. J'en suis sûre, parce qu'il fait particulièrement attention à ses affaires, et ces bottines en font maintenant partie.

— Ça ira, dit-il à voix basse, comme s'il ne voulait pas l'admettre haut et fort. Je retrouve le sourire. Il finira par céder, bon sang !

— Tu les aimes ?

Renouant ses lacets avec un soin extrême, il lève la tête et me fixe.

— Oui.

Il prononce ce mot avec les sourcils levés, me défiant d'oser en faire tout un plat. Je ne peux cacher ma joie. Je le sais, Miller le sait, et, quand je saisis la boîte, puis me retourne pour la mettre dans les mains de la vendeuse avec un immense sourire, elle le sait, elle aussi.

— On va les prendre, merci.

— Fantastique. Je vais les déposer de l'autre côté du comptoir.

Elle s'en va avec la boîte et nous laisse seuls, Miller et moi.

Je ramasse le jean et le tee-shirt.

— Allons les essayer.

Son sourire de lassitude ne me fera pas abandonner. Rien n'y parviendra. Il faudrait qu'il me passe sur le corps pour que je le laisse sortir d'ici sans une tenue décontractée.

— Par là.

Je marche d'un pas décidé vers les cabines d'essayage, sachant que Miller me suit puisque ma peau réagit quand il est près de moi.

Je me retourne et lui tends les vêtements, puis je le regarde les prendre sans se plaindre avant de disparaître dans la cabine. Je m'assois sur une chaise et observe le remue-ménage de Harrods, repérant toutes sortes de gens : des touristes, des personnes qui sont ici pour s'offrir un petit extra, comme Nan et son ananas à quinze livres, et d'autres qui font manifestement leurs courses ici régulièrement, comme Miller et ses costumes sur mesure.

Ce mélange est éclectique, tout comme les produits proposés. Il y a quelque chose pour chacun ; personne ne part les mains vides, même si ce n'est qu'avec une boîte de biscuits Harrods qu'ils offriront en cadeau ou garderont pour Noël. Je souris, puis tourne brusquement la tête quand j'entends une toux familière.

Mon sourire s'élargit jusqu'à devenir idiot en voyant son expression. Il est stressé et gêné, puis il disparaît lorsque je jette un coup d'œil à ce qu'il y a en dessous de son cou.

Il est pieds nus dans l'embrasure de la porte, vêtu de son jean taille basse qui lui va à la perfection et de son tee-shirt qui moule tout ce qu'il faut. Je me mords la lèvre pour empêcher ma mâchoire de se décrocher.

Merde, qu'est-ce qu'il est sexy ! Ses cheveux sont en bataille après avoir

enfilé son tee-shirt, et ses joues légèrement rosies par le stress, ce que je trouve rigolo. Il n'y a pas de boutons à fermer soigneusement ou de chemise à entrer dans le pantalon, pas de ceinture à boucler ou de cravate à nouer, pas de col à arranger, ce qui devrait rendre la tâche moins stressante.

En théorie.

Il semble stressé au plus haut point.

— Tu es magnifique, dis-je doucement en jetant un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule pour découvrir ce à quoi je m'attendais : des femmes partout, bouche bée devant cet homme détaché du monde.

Je prends une grande inspiration en fermant les yeux pour garder mon calme et détourne mon regard des dizaines d'observatrices pour me consacrer à mon impressionnant gentleman à temps partiel. Miller paré des plus beaux costumes mérite d'être vu, mais déshabillez-le de tous ces vêtements raffinés et faites-lui enfiler un jean usé et un tee-shirt ordinaire, et on approche l'idéal.

Il se dandine en tirant sur le tee-shirt et agite les pieds sous les ourlets du jean.

— *Tu es magnifique, Olivia. Moi, j'ai l'air d'avoir été traîné dans un buisson.*

La nervosité de Miller me donne la force de retenir un sourire narquois. Je dois le persuader sans l'agacer encore plus ; alors, je m'approche lentement, sous son regard. Il cesse de gigoter et suit mes pas jusqu'à ce que je lève les yeux vers lui.

— Permits-moi de ne pas être de cet avis, dis-je à voix basse en promenant mon regard sur son visage mal rasé.

— Pourquoi veux-tu que je porte ces vêtements ?

Il plonge ses yeux dans les miens en me posant cette question. Je sais pourquoi, mais je ne peux pas formuler ma réponse pour qu'il saisisse. Il ne comprendra pas, et je cours aussi le risque de le mettre en colère.

— Parce que... je...

Je bute sur chaque mot devant sa carrure imposante.

— Je...

— Je ne porterai pas ces vêtements si la seule raison est de faire en sorte que tu te sentes mieux par rapport à nous ou si tu penses que cela me fera changer.

Il passe sa main sur mon épaule et masse mes muscles crispés pour les détendre.

— Je ne porterai pas ces vêtements si tu crois que cela empêchera les gens d'interférer..., de regarder..., de faire des commentaires.

Il pose son autre main sur mon autre épaule, les bras tendus et la tête penchée pour soutenir mon regard.

— C'est moi qui ne te mérite pas, Olivia. Et c'est toi qui m'aideras. Pas les vêtements. Pourquoi ne t'en rends-tu pas compte ?

— Je...

— Je n'ai pas terminé, m'interrompt-il, raffermissant sa prise et me lançant un regard sombre.

Je serais idiot de contester. Son costume a disparu, mais sa tenue décontractée n'a pas fait partir son autorité et sa présence puissante. Et ça me va comme ça. J'en ai besoin.

— Olivia, prends-moi tel que je suis.

— C'est ce que je fais.

Je suis rongée par la culpabilité.

— Alors, laisse-moi remettre mon costume.

Il me supplie avec son regard bleu captivant, et, pour la première fois, je réalise que les costumes de Miller ne sont pas qu'un masque ; ils sont aussi une armure. Il en a besoin. Il se sent en sécurité avec eux. Il a l'impression de maîtriser la situation. Ses costumes parfaits font partie de son monde parfait et sont un complément parfait à mon Miller parfait.

Je veux qu'il les garde. Je ne crois pas que le forcer à porter des jeans l'aidera à se détendre et je me demande si j'ai même envie qu'il perde son comportement coïncé. Je le comprends. La façon dont il se conduit en public n'a aucune conséquence sur moi, parce que, pour moi, il est respectueux. Aimant. Mon Miller beau et pointilleux. C'est moi le problème dans cette histoire. Mes complexes. Je dois me ressaisir.

J'attrape le rebord de son tee-shirt en acquiesçant et le passe au-dessus de sa tête, tandis qu'il lève volontiers les bras. Une masse de chair svelte et bien définie est dévoilée, attirant un peu plus l'attention des clientes alentour, et même des clients. Je tends le tee-shirt froissé à la vendeuse en gardant mes yeux désolés rivés sur Miller.

— Ça ne lui va pas.

Miller me sourit, un sourire de reconnaissance qui déchire mon cœur égoïste et épris.

— Merci, dit-il avec douceur en me prenant dans ses bras et me pressant contre son torse nu.

Ma joue est collée contre ses pectoraux et je soupire, glissant mes mains sous ses bras pour le serrer fort.

— Ne me remercie jamais.

— Je vous serai toujours reconnaissant, Olivia Taylor.

Il répète mes paroles et m'embrasse sur le front.

— Toujours.

— Et moi envers toi.

— Je suis content qu'on ait clarifié ce point. Maintenant, veux-tu m'enlever ce jean ?

Je baisse les yeux sur ses cuisses, ce qui est stupide, car cela me rappelle à quel point Miller est magnifique en jean.

— Non, vas-y.

Je le pousse dans la cabine d'essayage, pressée que je suis de priver mes yeux de ce superbe spectacle, surtout depuis qu'il est assez évident que je ne le reverrai plus.

— Je t'attends ici.

Contente de moi, je m'assois en sentant bien qu'un million d'yeux sont fixés sur moi. De toutes les directions. Mais je ne me plie pas à ces spectateurs et préfère sortir mon téléphone de mon sac..., qui m'accueille avec deux appels manqués et un message écrit de la part de William. Mon corps s'affaisse et je pousse un grognement. Affronter les regards intéressés me semble soudain très attrayant.

Tu m'exaspères, Olivia. Je t'envoie une voiture ce soir. 19 heures. Je présume que tu seras chez Josephine.

William

Ma nuque se rétracte, comme si éloigner mon regard de l'écran pouvait faire changer ce que dit le message. Mais non. Je ressens un profond agacement et mon pouce glisse sur l'écran tactile machinalement.

Je suis occupée.

Voilà. Il va m'envoyer une voiture ? Il peut bien le faire, de toute façon, je ne compte pas être là-bas. Ce qui me pousse à envoyer un autre message.

Je n'y serai pas.

Je n'ai pas besoin que Nan agite les rideaux et appuie son nez contre la vitre. Elle va s'effondrer si elle apprend que William est dans les parages. Sa réponse est immédiate.

Ne me pousse pas à bout, Olivia. Il faut qu'on parle de ton ombre.

Je retiens mon souffle en me souvenant du serment qu'il a fait lorsqu'il a quitté l'appartement de Miller, hier. Comment est-il au courant ? Je fais tourner mon portable dans ma main en me disant qu'il mériterait de se le prendre en pleine face après avoir proféré ses menaces.

Je ne réponds pas, malgré mon envie irrépressible de savoir comment il a été

mis au courant, et, au moment où je prends cette décision, mon téléphone se met à sonner. Je me raidis et appuie automatiquement sur le bouton REJETER avant de lui envoyer un message rapide pour lui dire que je le rappellerai plus tard.

J'espère ainsi gagner un peu de temps. Je téléphone à Nan pour lui dire que ma batterie est presque vide et que je l'appellerai de chez Miller, ce qui me vaut un discours sur l'inutilité des téléphones portables. Puis j'éteins le mien.

— Olivia ?

Je lève les yeux et sens toute mon irritation et ma panique quitter mon corps en voyant Miller revenu à la normale, parfait et en costume.

— Je n'ai plus de batterie, lui dis-je en jetant négligemment mon portable dans mon sac. On va manger ?

— Oui, allons déjeuner.

Il attrape ma nuque, et nous partons sans délai, laissant derrière nous une tenue décontractée que j'adore, mais dont je me fiche pour le moment, et une foule de femmes qui réexaminent Miller maintenant qu'il s'est changé. Elles apprécient toujours ce qu'elles voient, et c'est normal.

— Bon, voilà une demi-heure de notre vie ensemble que nous ne récupérerons jamais.

J'acquiesce en essayant de ne pas trop laisser mon esprit vagabonder, mais, en considérant pourtant que je pourrais prier autant que je veux, William Anderson ne sera jamais loin, surtout s'il est au courant pour mon ombre.

— C'est une bonne chose qu'on ne soit plus limités à une nuit.

Je tourne la tête pour le voir, mon cou glissant dans sa main. Il regarde droit devant lui, sans une ombre d'ironie sur le visage.

— Je veux encore plus d'heures, dis-je à voix basse en voyant ses yeux bleus pleins de reconnaissance se baisser sur moi.

Il se penche et dépose un baiser chaste sur mon nez avant de se redresser et de continuer.

— Ma douce, tu as toute la vie devant toi.

Le bonheur m'assaille, et je glisse mon bras autour de sa taille, étreignant son flanc et sentant son avant-bras se poser sur le haut de mon dos de manière à ce qu'il puisse maintenir son emprise tout en satisfaisant mon besoin de proximité. Je ne fais plus attention au chaos de Harrods. Ni à rien d'autre, sauf aux souvenirs d'une proposition d'une nuit et à tous les événements qui nous ont menés jusqu'ici. Mon cœur épris se gonfle de bonheur.

Je secoue la couverture polaire et l'installe sur l'herbe en vérifiant chaque coin pour qu'il soit aussi droit que possible et en espérant pouvoir limiter le besoin obsessif de les arranger que pourrait ressentir Miller.

— Assieds-toi.

— Qu'est-ce qui n'allait pas avec le fait d'aller au restaurant ? demande-t-il en posant deux sacs Mark & Spencer sur l'herbe.

— On ne peut pas pique-niquer dans un restaurant.

Je l'observe se baisser maladroitement jusqu'au sol en soulevant l'arrière de sa veste de costume pour s'asseoir.

— Enlève ta veste.

Il me fusille du regard, visiblement choqué.

— Pourquoi ?

— Tu seras plus à l'aise.

Je me mets à genoux et fais descendre sa veste sur ses épaules en l'encourageant à sortir ses bras. Il ne se plaint pas ni ne proteste, mais il me regarde avec un air très inquiet lorsque je la plie en deux et la dépose aussi soigneusement que possible à une extrémité de la couverture.

— Voilà qui est mieux, dis-je en attrapant les sacs de courses.

J'ignore la légère crispation du corps de Miller. Cela ne mérite pas que je la remarque, parce qu'en un rien de temps, il réarrangera sa veste pour qu'elle convienne à son besoin compulsif, que je note le problème ou pas. Je pourrais la repasser, cela n'irait toujours pas.

— Tu préfères crevettes ou poulet ?

Je lève deux boîtes de salade et le surprends en train de jeter un coup d'œil à sa veste.

Il fait vraiment de gros efforts pour ne pas sembler perturbé et affecté. Il affiche un regard indifférent et fait un geste désinvolte de la main entre les deux bols.

— Ça m'est tout à fait égal.

— Je préfère celle au poulet.

— Alors, je vais prendre celle aux crevettes.

Je vois ses yeux sortir de leurs orbites en regardant sa veste, alors que je lui

tends la salade aux crevettes.

— Il y a une fourchette dans le couvercle.

J'enlève le couvercle de ma salade et m'accroupis en l'observant inspecter la boîte.

— En plastique ?

— Oui, en plastique !

Je pose mon bol sur la couverture et prends celui de Miller en riant. J'ôte le couvercle, assemble les deux parties de la fourchette et la plonge dans la salade et les crevettes.

— Bon appétit.

Il saisit le bol et fouille un peu dedans avant de prendre une bouchée hésitante et de la mâcher lentement. On dirait un projet de science. Je ne peux réfréner mon besoin de l'étudier en action. Je l'imites et attrape ma propre salade et ma fourchette avant d'enfourner une grosse bouchée.

Je le fais sans y penser, ne pouvant résister à l'envie de poursuivre cette étude passionnante. Je parie que Miller n'a jamais posé ses fesses à Hyde Park. Je parie qu'il n'a jamais mangé une salade dans une boîte en plastique et je parie qu'il n'a jamais considéré l'idée qu'on puisse utiliser des ustensiles en plastique. Tout cela est vraiment fascinant : il l'a toujours été et le sera probablement toujours.

— J'espère que tu n'es pas en train de trop réfléchir.

La phrase de Miller me fait sortir de mes pensées tellement brusquement que je fais tomber un morceau de poulet sur mes genoux.

— Tu vois, s'amuse Miller. Cela n'arriverait pas dans un restaurant et tu aurais une serviette.

Il met une fourchette de salade dans sa bouche et la mâche avec un air suffisant.

Absolument pas amusée, je lui lance un regard furieux, et cherche dans le sac une poignée de serviettes en papier. Avec précision et un soupir sarcastique, j'essuie la mayonnaise qui tache ma robe à fleurs.

— Problème résolu.

Je mets la serviette en boule et la jette sur le côté.

— Et il y aurait un serveur pour débarrasser la table.

— Miller, dis-je en soupirant. Tout le monde devrait pique-niquer à Hyde Park.

— Pourquoi ?

— Parce que ! Arrête de chercher les mauvais côtés.

Il rit et se débarrasse de son saladier, puis se dirige droit vers sa veste.

— Je ne les cherche pas. Ils sont assez évidents sans que j’aie besoin de les chercher.

Il ramasse sa veste et la replie avant de la reposer délicatement.

— L’assaisonnement ?

— Hein ?

— L’assaisonnement.

Il reprend sa place et récupère sa salade.

— Et si j’avais besoin d’un peu plus d’assaisonnement pour ce...

Il jette un coup d’œil dubitatif sur son bol.

— ... « repas » ?

Je pose mon saladier et m’allonge sur le dos, exaspérée. Le ciel est bleu et clair. En temps normal, je devrais être captivée, mais cette agréable vue est gâchée par la contrariété. Un pique-nique. C’est tout.

— Qu’est-ce qui ne va pas, ma douce ?

Son visage apparaît au-dessus de moi.

— Toi ! Un moment agréable, c’est ce que tu as dit, et ça pourrait être le cas si tu arrêtais d’être aussi snob et appréciais le décor, la nourriture et la compagnie.

— J’adore la compagnie.

Il approche sa bouche de la mienne et me prends par surprise avec ses lèvres douces et entreprenantes.

— Je relève juste les inconvénients du pique-nique, le plus important étant le fait que je ne peux pas t’honorer.

— Tu ne pourrais pas faire ça dans un restaurant non plus.

— Permits-moi de ne pas être de cet avis.

Il me regarde en haussant un sourcil de manière suggestive.

— Pour un « gentleman », je trouve que ton protocole sexuel est parfois discutable.

Mes paroles irréfléchies me font grimacer, mais Miller n’y répond pas et choisit d’écarter mes cuisses pour se positionner entre elles. Je suis stupéfaite. Il va être tout froissé.

Il pose ses mains sur mes joues, et son nez touche le mien.

— Pour une fille douce comme toi, je trouve que ta douceur est parfois discutable. Fais-moi mon « truc ».

— Tes vêtements vont être chiffonnés.

— Ne me force pas à me répéter.

Je souris et m’empresse d’étreindre la spontanéité éphémère de Miller et son corps. Agréablement écrasée sous son poids, je respire l’air frais qui se mélange

à son odeur. Je ferme les yeux et le laisse m'emporter au septième ciel, savourant enfin le moment agréable qu'il m'a promis. Il est chaud, réconfortant et tout à moi. Alors que je m'évade, le brouhaha de Hyde Park réduit à un ronflement distant, des pensées se mettent à titiller mon esprit pourtant comblé ; elles le titillent une nanoseconde avant que quelque chose de ridiculement évident envahisse entièrement mon cerveau, ne laissant plus aucune place au contentement et faisant se raidir mon corps détendu sous Miller. Il le sent puisqu'il fixe aussitôt ses yeux pénétrants sur moi.

— Raconte-moi, dit-il simplement en écartant mes cheveux de mon visage.

Je secoue la tête entre ses mains, espérant chasser mes pensées malvenues.

En vain.

Le visage de Miller a beau être près, tout ce que je vois, c'est un petit garçon sale et perdu. On ne me dira pas que l'enfant sur la photo mangeait comme un roi, et je sais pertinemment qu'aucun tissu de luxe ne couvrait son jeune corps. Il s'agissait plutôt de guenilles.

— Olivia ?

Je sens de l'inquiétude dans sa voix.

— S'il te plaît, partage ton fardeau avec moi.

Pas moyen de lui échapper, et encore moins lorsqu'il se redresse pour se mettre à genoux et me tire pour me lever aussi. Nous sommes face à face, les mains jointes sur ses genoux, tandis qu'il décrit des cercles délicats sur ma peau avec ses pouces.

— Olivia ?

Je ne manque pas de soutenir son regard à la recherche d'une légère réaction à ma question.

— S'il te plaît, dis-moi pourquoi tout doit être si parfait.

Rien. Pas un froncement de sourcil, pas une expression ni un signe éloquent dans ses yeux. Il est parfaitement calme.

— Nous avons déjà eu cette conversation auparavant, et je suis certain que nous avons convenu que ce sujet était clos.

— Non, *tu* as dit que le sujet était clos.

Il n'était pas clos du tout, et à présent mes tristes réflexions entachent toutes mes conclusions. Il a honte de son enfance. Il veut l'éradiquer de sa mémoire. Il veut la cacher.

— J'ai une bonne raison.

Il lâche ma main et détourne son regard, cherchant autre chose à faire que nous affronter, mes questions insistantes et moi. Il finit par s'occuper de sa veste de

costume en la lissant alors qu'elle est déjà parfaitement pliée.

— Et quelle est cette raison ?

Mon cœur se brise lorsqu'il me regarde du coin de l'œil, un air méfiant s'insinuer sur son beau visage.

— Miller, quelle est cette raison ?

J'avance lentement vers lui, comme si j'approchais un animal effrayé, et pose ma main sur son front. Il baisse les yeux, figé, manifestement confus. Je suis patiente. J'ai déjà ma conclusion ; or je suis incapable de la partager avec lui. Il découvrirait que j'ai fureté dans ses affaires, et je veux qu'il me raconte volontairement son histoire. Qu'il la partage avec moi.

Quelques secondes aussi longues que l'éternité passent avant qu'il se reprenne et se lève, laissant ma main tomber sur la couverture et mes yeux le fixer. Il attrape sa veste, l'enfile et la boutonne rapidement avant de tirer sur les manches.

— Parce qu'il était clos, dit-il, insultant mon intelligence avec son esquive pathétique. Il faut que j'aille à l'Ice.

— D'accord, dis-je en soupirant avant de commencer à ramasser les restes de notre bref pique-nique en empilant les déchets dans le sac de papier. En fait, non.

Je pose le sac sur le côté et me lève pour m'approcher intimement de Miller et sa grande carrure. Il me demande constamment de partager mon fardeau, et pourtant il s'entête à porter le sien seul.

— Je ne t'accompagne pas.

Je le fusille du regard en sachant qu'il ne va pas y aller sans moi. Pas après les événements de ce matin. Il veut me garder près de lui, ce qui me va bien, mais pas à l'Ice.

— Permets-moi de ne pas être de cet avis, réplique-t-il en râlant, mais son ton n'a pas son assurance habituelle, et, pour essayer de me montrer qu'il est sérieux, il m'attrape par la nuque et tente de me faire pivoter.

— Miller, j'ai dit non !

En colère et contrariée, je me débarrasse de sa main et lui jette un regard brûlant de détermination.

— Je ne viens pas.

Je me rassois, enlève mes tongs et m'allonge sur le dos, abandonnant le bleu des yeux de Miller pour plonger dans celui du ciel.

— Je vais passer un moment tranquille dans le parc. Tu n'as qu'à aller à l'Ice seul.

S'il essaie de me forcer, je suis prête à me débattre en lui donnant des coups de pied et en criant.

Je passe mes bras derrière ma tête et garde les yeux rivés sur le ciel. Je le sens s'agiter nerveusement près de moi. Il ne sait pas quoi faire.

Il adore mon effronterie, soi-disant. Je parie que ce n'est pas le cas actuellement. Je m'installe, me mets à l'aise, déterminée à ne pas bouger, et surprends mes pensées à dévier de nouveau vers ce qui a fait émerger mon culot au départ. Miller et son monde parfait.

Ma conclusion est simple, et il n'y a pas de raison d'en avoir honte. Il a eu une éducation pauvre, avec des guenilles miteuses en guise de vêtements, et il est maintenant obsédé par le fait de porter les plus belles pièces qu'il peut se payer.

Savoir comment il en est arrivé à avoir assez d'argent pour acheter les millions de costumes qui lui servent d'armure est sans importance. Enfin, presque. Ou pas. Ma conclusion ne fait que soulever d'autres questions..., des questions que je n'ose poser, de peur de le contrarier, mais aussi de peur de ce que pourrait révéler la réponse. Comment en est-il venu à pénétrer « ce monde » ? Cette maison était un foyer pour enfants. Miller a dit qu'il n'avait pas de famille et affirmé qu'il n'y avait que lui. Il est orphelin. Mon beau et parfait Miller pointilleux est seul depuis toujours. J'ai le cœur brisé pour lui.

Je suis tellement perdue dans mes pensées que je sursaute légèrement lorsque quelque chose de ferme et chaud se presse soudain contre mon flanc. Ma tête tombe sur le côté et découvre ses yeux. Il est venu se pelotonner contre moi et, après avoir déposé un doux baiser sur ma joue, il pose la tête sur mon épaule et passe le bras sur mon ventre.

— Je veux rester avec toi, murmure-t-il.

Ses gestes et ses paroles poussent mes bras à abandonner leur rôle de coussin de tête et l'enlacer où je peux.

— Chaque minute de chaque jour, je veux être avec toi.

Mon sourire est triste, parce que, selon mes hypothèses, Miller n'a jamais eu personne avant moi.

— On est deux, dis-je en le serrant pour le réconforter. Je vous aime tellement, Miller Hart.

— Et je suis profondément fasciné par vous, Olivia Taylor.

Je le serre encore plus fort. Nous passons un long moment sur la couverture polaire, Miller fredonnant et peignant des dessins sur mon ventre du bout du doigt, et moi me contentant de le sentir, de l'écouter, de le respirer et de lui donner son « truc ». C'est un moment agréable, le plus divin qu'on puisse imaginer.

— C'était sympa, dit-il d'un air songeur en se redressant sur son coude et en posant son menton parfaitement mal rasé dans sa paume.

Il continue à tracer de légères lignes sur mon ventre et d'observer pensivement ses gestes tendres. C'est incroyablement agréable, c'est le paradis. Nous sommes piégés dans notre propre moment intime, encerclés par les promeneurs de Hyde Park et le chaos distant de Londres. Pourtant, nous sommes seuls.

— Tu as froid ?

Il lève les yeux vers moi, puis redescend son regard le long de ma petite robe à fleurs. Le soir tombe, et une légère brise se lève. Je regarde le ciel et remarque quelques nuages gris qui passent lentement.

— Ça va, mais on dirait que la pluie arrive.

Miller suit mes yeux en direction du ciel et soupire.

— Et Londres jette son ombre noire, ajoute-t-il d'un air songeur et si doucement que je peine à l'entendre.

Mais je saisis bien ses mots, et je sais qu'il y a un sens plus profond. Je prends une inspiration pour parler, mais me ravise. De toute façon, il se lève avant que je puisse lui poser la question.

— Donne-moi ta main.

Je prends sa main tendue et le laisse me tirer sans effort sur mes pieds. Sa tenue est toute froissée, mais apparemment cela ne le perturbe pas trop.

— On pourrait refaire ça de temps en temps ?

Je rassemble nos salades à moitié finies et les range dans un sac.

Miller plie soigneusement la couverture.

— Bien sûr, approuve-t-il gaiement, sans aucune trace de mauvaise volonté.

Il s'est vraiment amusé, et cela me réchauffe un peu plus le cœur.

— Il faut vraiment que je passe au club.

Je hausse très légèrement les épaules, mais Miller le remarque.

— Je serai rapide, m'assure-t-il, s'avançant et se penchant pour effleurer mes lèvres. Je te le promets.

Refusant de laisser autre chose gâcher notre moment agréable, je lui donne le bras et le laisse nous guider à travers la pelouse jusqu'à ce que nous atteignions le sentier.

— Je peux rester avec toi ce soir ?

Je me sens coupable d'être souvent absente de la maison, mais je sais que cela ne dérange pas Nan le moins du monde et je l'appellerai dès que nous arriverons chez Miller.

— Livy, tu restes avec moi quand tu veux. Tu n'as pas à me le demander.

— Je ne devrais pas laisser Nan toute seule.

Il rit légèrement, attirant mon regard vers son visage.

— Ta grand-mère ferait honte au plus féroce des chiens de garde.

J'imité son amusement et appuie ma tête contre son bras, tandis que nous marchons tranquillement.

— Je suis d'accord.

Il passe un bras fort autour de mon épaule et me serre contre son flanc.

— Si tu préfères que je te dépose chez toi, je le ferai.

— Mais je veux rester avec toi.

— Et j'adorerais t'avoir dans mon lit.

— J'appellerai Nan dès que nous serons rentrés chez toi, dis-je en notant de me souvenir de lui demander si cela la dérange, même si je suis sûre que non.

— D'accord, dit-il avec un petit rire.

— Oh ! une poubelle.

Je froisse le sac dans ma main et me dirige vers la poubelle, mais je manque de trébucher lorsque je repère un homme à l'air triste affalé sur un banc. Il semble fatigué, sale et ailleurs ; l'un des nombreux sans-abri qui fréquentent les rues de Londres. Je ralentis en le voyant convulser et en déduis rapidement que les drogues ou l'alcool en sont probablement la cause. L'humanité éveille ma compassion. Quand il lève ses yeux vides vers moi, je m'arrête complètement de marcher. Je fixe cet homme, qui l'est probablement à peine ; il doit avoir un peu moins de vingt ans, mais la vie dans la rue a eu un effet néfaste sur lui. Sa peau est cireuse et ses lèvres sont sèches.

— Vous avez un peu de monnaie, mademoiselle ? me demande-t-il d'une voix rauque qui joue un peu plus sur ma corde sensible.

Ce n'est pas rare d'entendre ce genre de question, et je trouve habituellement assez facile de continuer ma route, surtout que Nan me rappelle chaque fois qu'en remplissant leurs poches d'argent, on alimente probablement aussi leur dépendance à l'alcool ou à la drogue. Mais ce jeune homme échevelé avec ses vêtements dépenaillés et déchirés et ses baskets proches de la désintégration me rappelle quelque chose, et il semblerait que mes jambes refusent de fonctionner.

Après avoir passé bien trop de temps à le fixer, je le vois tendre sa main ouverte vers moi, me sortant de mes pensées malheureuses et faisant disparaître l'image de l'enfant à l'air perdu.

— Mademoiselle, répète-t-il.

— Je suis désolée.

Je secoue la tête et poursuis ma route, mais, alors que je lève le sac pour le jeter dans la poubelle, une paume chaude entoure mon poignet et le tient fermement.

— Attends.

Le timbre grave de Miller caresse ma peau et attire mes yeux. Sans ajouter un mot, il s'empare du sac et sort les deux salades à moitié mangées, puis met le sac dans la poubelle avant de se retourner et de se diriger vers le sans-abri. J'observe la scène dans un silence interloqué, tandis que Miller l'atteint et s'accroupit pour lui tendre les deux bols ainsi que la couverture polaire.

Le jeune homme accepte l'offre de Miller avec des mains hésitantes et le remercie d'un signe de tête lourd. Des larmes me piquent les yeux et menacent de couler quand mon parfait gentleman à temps partiel pose sa main sur le genou du sans-abri et décrit des cercles rassurants sur la jambe sale de son jean.

Les gestes de Miller sont délicats, attentionnés et compréhensifs. Ce sont les gestes de quelqu'un qui sait. Il me raconte lentement son histoire, mais sans mots. Ils sont inutiles. Ses actes sont assez explicites et ils me remuent, mais surtout ils m'attristent.

Ce petit garçon perdu était encore perdu.

Jusqu'à ce que je le trouve.

Je regarde attentivement Miller se lever en glissant ses mains dans les poches de son pantalon de costume hors de prix, puis se retourner lentement vers moi. Il reste là à me fixer alors que je tire une autre conclusion déchirante. Orphelin ? Sans-abri ? Je me mords la lèvre à m'en faire mal pour empêcher le chagrin de me sortir par les yeux en voyant mon bel amoureux brisé.

— Ne pleure pas, murmure-t-il en réduisant la distance entre nous.

Je secoue la tête, me sentant ridicule.

— Je suis désolée.

Je coince mon front dans le creux sous son menton quand il est assez près, et il soutient mon corps profondément troublé en passant ses bras forts autour de moi pour me rassurer.

— Donne-lui de l'argent et il achètera probablement de la drogue, de l'alcool ou des cigarettes, m'explique-t-il calmement. Donne-lui de la nourriture et une couverture, et il pourra assouvir sa faim et se tenir au chaud.

Il embrasse le sommet de ma tête et s'écarte de moi pour essuyer d'un geste le flot de larmes qui coule sur mes joues.

— Sais-tu combien il y a d'enfants perdus dans les rues de Londres, Olivia ?

Je secoue légèrement la tête.

— Il n'y a pas que l'opulence et la grandeur. Cette ville est belle, mais ternie par un côté sombre.

J'intègre ses paroles calmes, me sentant ignorante et incroyablement coupable.

Je sais qu'il dit la vérité. Et je le sais non seulement parce que je l'ai effleuré, mais aussi parce que Miller y a été immergé durant toute sa vie.

Ses yeux restent rivés sur les miens alors qu'un million de messages passent entre nous. Lui m'expliquant les choses. Et moi les comprenant.

— J'ai passé un après-midi merveilleux, merci.

Il caresse mon sourcil avec son pouce et se penche pour embrasser mon front.

— Moi aussi.

Il sourit et attrape ma nuque comme à son habitude, me faisant pivoter et nous guidant vers la sortie de Hyde Park.

— Nous allons nous faire surprendre par la pluie si nous ne faisons pas attention, dit-il en levant les yeux vers le ciel.

Je remarque alors que les nuages gris sont maintenant noirs, et une grosse goutte qui s'écrase sur ma joue confirme que Miller a probablement raison.

— On ferait mieux de courir, dis-je calmement.

Le costume de Miller n'est déjà qu'un chiffon froissé. Si en plus il est trempé, il risque d'atteindre ses limites.

À cet instant, le ciel se met à déverser des trombes d'eau.

Je suis soudain bombardée par d'énormes gouttes froides.

Cette pluie implacable frappe le sol à nos pieds et éclabousse nos jambes dans un bruit assourdissant.

— Cours ! me crie Miller.

Mais je suis tellement choquée par le froid soudain qui m'attaque que je n'arrive pas à savoir s'il est inquiet ou s'il rit. Je me mets à courir. Vite. Miller attrape ma main et me tire. Je lève les yeux à travers mes cheveux mouillés pour voir ses boucles noires s'aplatir sur sa tête, des perles de pluie couvrant son visage et mettant en valeur ses longs cils.

Cette vision me coupe brusquement dans mon élan, et Miller lâche ma main mouillée et glissante. Il s'arrête et tourne le regard bleu le plus incroyable vers moi.

— Olivia, allez.

Il est trempé, mouillé jusqu'aux os, complètement ruisselant. Sa beauté est indécente, même s'il semble un peu paniqué.

— Embrasse-moi, lui dis-je en restant immobile et ignorant la violence de la pluie dont le froid engourdit pourtant ma chair.

Il plisse les sourcils. Cela me fait sourire.

— Quoi ?

— J'ai dit : embrasse-moi !

Je suis obligée de crier pour couvrir la pluie battante, mais je me demande s'il n'a vraiment pas entendu.

Il accélère le pas en riant doucement, puis jette un coup d'œil autour de nous avant de se détendre. Mes yeux restent rivés sur lui. Rien ne les détournera. La pluie diluvienne ne m'affecte et ne me dérange désormais plus ; j'attends que Miller oublie ce qui nous entoure.

Un instant plus tard, ses yeux bleus et brillants se tournent vers moi.

— Ne me force pas à me répéter, dis-je sur un ton menaçant.

Puis je prends une très profonde inspiration, tandis qu'il avance vers moi à grands pas, la détermination et une tonne d'amour pur et brut débordant de ses yeux hypnotiques. Il me soulève, me presse contre son costume mouillé et me donne un baiser extraordinaire. Sa main glisse à l'arrière de ma tête pour me maintenir en place, et mes jambes s'écartent et s'enroulent autour de sa taille. C'est un baiser passionné, sans retenue..., plein de désir, de luxure, d'adoration et de réconfort, et il exprime tout ce que je ressens pour Miller Hart.

Nos lèvres mouillées glissent aisément les unes sur les autres, nos langues s'affrontent furieusement mais délicatement, et mes mains attrapent sa nuque pour que mon corps se presse contre le sien. Je pourrais l'embrasser comme ça éternellement. Le froid a été chassé par la chaleur de nos corps entremêlés, ne laissant aucune place à la gêne, mais seulement à la sérénité.

Je ressens cette sérénité, et je sais que Miller aussi.

— Tu as encore meilleur goût sous la pluie, dit-il entre deux mouvements intenses de langues, sans être près de s'arrêter. Bon sang, c'est carrément divin.

Je ne pourrais jamais trouver les mots pour décrire ce qu'il me fait ressentir à cet instant. Il n'y en a pas. Alors, je le lui montre en renforçant mon baiser et en le serrant encore plus fort.

— Savourer, murmure-t-il doucement.

Il ralentit notre baiser jusqu'à ce que nos langues ne bougent presque plus.

— Finalement, je peux t'honorer dans Hyde Park.

Il mordille mes lèvres et écarte mes cheveux mouillés de mon visage.

— Pas au maximum de tes capacités.

Je reste enroulée autour de son corps trempé. Je ne suis pas encore prête à le libérer.

— J'en conviens.

Il se retourne et se met à marcher tranquillement en direction de la sortie du parc, alors que la pluie continue à tomber.

— Il faut que je me dépêche de faire ce que j'ai à faire au club et que je te

ramène à la maison pour pouvoir te montrer l'étendue de mes capacités.

J'acquiesce et enfouis mon visage dans son cou, le laissant me porter jusqu'à la voiture.

Si la perfection existe au-delà du monde parfait de Miller, alors, elle est là.

Mon corps fait des bruits de succion sur le siège en cuir de la Mercedes de Miller, et je sens monter près de moi l'inquiétude pour l'état de sa belle voiture. Le double cadran de température indique seize degrés, le chiffre idéal pour garder Miller calme, mais un bien mauvais chiffre quand on considère comme je me gèle. Je meurs d'envie de tourner le bouton, mais reste consciente du fait que je pousse déjà Miller au-delà de ses limites : le costume mouillé, le pique-nique à Hyde Park et le défilé inattendu dans un magasin. Tourner ce bouton pourrait bien être la goutte qui fait déborder le vase. Je frissonne et m'enfonce un peu plus dans le siège, regardant du coin de l'œil Miller qui pousse ses boucles de son front.

Tracy Chapman chantonne à propos de voitures qui roulent vite, ce qui me fait sourire étant donné que Miller conduit incroyablement lentement. L'atmosphère calme et sereine qui flotte autour de nos corps mouillés est tangible. Aucun mot n'est prononcé ; ils ne sont pas nécessaires.

Cette journée, en mettant de côté les ratés de la matinée, a été meilleure que je ne l'aurais jamais imaginé. Miller a assumé plusieurs gros problèmes, et non seulement j'en ai conçu une extrême fierté, mais cela a aussi enrichi les sentiments que j'ai pour lui. Ce qui est encore plus satisfaisant, c'est que je sais que Miller a fait un pas en dehors de sa bulle parfaite et a apprécié l'endroit où il s'est retrouvé. Le fait que je me gèle dans mon siège et n'ose pas toucher le cadran de contrôle de la température de sa voiture de luxe n'a pas d'importance.

— Tu as froid ?

Le ton inquiet de Miller n'attire pas mon attention, contrairement à sa question. Il ne va quand même pas m'offrir de la chaleur en plus d'un pique-nique, d'une tenue décontractée presque achetée et d'un baiser sous la pluie ?

— Je vais bien.

Je lui mens en me forçant à arrêter de trembler.

— Olivia, tu es loin d'aller bien.

Il tend le bras et tourne les deux boutons pour s'assurer qu'ils indiquent la même valeur et monte la température de la voiture à vingt-cinq degrés.

Je ne peux retenir ma joie et tends la main pour caresser sa jolie barbe rase, rugueuse et rêche, mais si familière et rassurante.

— Merci.

Il appuie sa joue dans ma paume, puis prend ma main et embrasse le bout de

mes doigts avant de placer nos mains jointes sur ses genoux et les maintenir là, choisissant de conduire avec une seule.

Je veux que cette journée ne se termine jamais.

— Tony.

Miller le salue d'un signe de tête et me fait passer devant son gérant de bar en me tenant par la nuque et sans sembler remarquer son regard inquiet. Il a vraiment l'air préoccupé, et, si Miller l'ignore sans difficulté, ce n'est pas mon cas.

— Livy ?

Tony le dit comme si c'était une question, comme s'il était surpris de me voir. Il a dit un jour que Miller était heureux dans son petit monde de précision. Mais je sais que ce n'est pas vrai. Miller n'était pas heureux. C'était peut-être ce qu'il prétendait, mais je sais, parce qu'il me l'a lui-même dit, qu'il a passé un moment agréable aujourd'hui. Il est clair que Tony ne sait pas quoi penser de l'homme échevelé et trempé qui se tient devant lui. Je ne dis rien et me contente de lui adresser un sourire avant que nous disparaissions de sa vue.

— Il ne m'aime pas, dis-je presque à contrecœur en me demandant si ma journée va être gâchée par ce questionnement.

— Il s'inquiète trop.

La réponse de Miller est concise, net et définitive. Il me guide dans le dédale de couloirs jusqu'à son bureau. Je sais que Tony est contre nous, comme tous les autres, mais je ne comprends pas pourquoi sa désapprobation me dérange plus que celle des autres interférents. Les regards ? Les mots ? Et pourquoi Miller n'est-il pas perturbé comme il l'est par les autres ?

Miller compose le code de son bureau et ouvre la porte. Je suis immédiatement confrontée à la précision extrême de cette pièce. Tout est à sa place.

Sauf nous.

Je baisse les yeux sur ma tenue trempée, puis sur celle de Miller en me disant que nous sommes vraiment dans un sale état. Étrangement, maintenant que je suis entourée par le monde exact et familier de Miller, je me sens mal à l'aise et... déplacée.

— Olivia ?

Je regarde Miller qui est près de son bar et se verse un verre de scotch en tirant sur sa cravate.

— Désolée, je rêve.

Je me sors de ma rêverie idiote et ferme la porte derrière moi.

— Viens t’asseoir, me dit-il en indiquant son fauteuil de bureau. Puis-je te proposer un verre ?

— Non.

— Assieds-toi, m’ordonne-t-il une nouvelle fois quand je me tiens toujours debout près de la porte quelques secondes plus tard. Viens.

Je regarde ma robe, puis le beau fauteuil de Miller. M’asseoir en étant trempée dans la voiture de Miller a représenté une épreuve et causé une certaine inquiétude ; maintenant, je suis confrontée à son magnifique fauteuil de bureau en cuir.

— Mais je suis toute mouillée.

Je tire sur le bord de ma robe et la relâche, la laissant coller mes cuisses comme pour lui en donner la preuve. Je ne suis pas simplement mouillée ; je dégouline. Son verre s’immobilise au niveau de ses lèvres, alors que ses yeux balayent mon corps pour se rendre compte de mon état. Ou pas. Ses yeux atterrissent sur ma poitrine, puis montent vers les miens. Ils sont embués.

— Je suis aussi mouillé que toi.

Il pointe son verre vers moi, son regard brûlant transperçant ma sensation de froid et enflammant mon désir latent. Mon corps réagit et ma respiration se fait difficile sous la chaleur de ses yeux bleus et froids.

Il vient lentement vers moi, nonchalamment, calmement, un million d’émotions pétillant dans ses yeux. Le besoin, la luxure, le désir, la résolution et une tonne d’autres choses, dont je n’ai pas l’occasion de continuer à dresser mentalement la liste, car son bras libre se glisse sous mes fesses et me soulève au niveau de sa bouche. Je sens l’odeur et le goût du scotch, qui me rappellent Miller soûl, mais ce souvenir est aisément écarté par sa merveilleuse bouche. Nos vêtements mouillés collent les uns aux autres, et mes doigts se frayent un chemin dans la masse de ses cheveux ébouriffés. C’est un baiser lent, méticuleux et doux. Il gémit de plaisir et mordille délicatement ma lèvre inférieure chaque fois qu’il recule avant de me picorer avec indolence et de remettre sa langue dans ma bouche.

— J’ai besoin de me détendre, marmonne-t-il.

Cela me fait rire. C’est probablement la première fois que je le vois aussi détendu.

— Qu’est-ce qui est si drôle ?

— Toi.

Je m’éloigne légèrement et prends le temps de toucher son visage, d’apprécier la rugosité de sa barbe.

— Tu es drôle, Miller.

— Vraiment ?

— Oui.

Il penche la tête d'un air songeur en me portant d'un bras jusqu'à son bureau.

— On ne m'a jamais dit que j'étais drôle.

Il m'installe sur son siège en cuir et se retourne pour faire face à son bureau virginal, et je me surprends à ressentir un apaisement stupide quand je remarque que tout est à sa place, à savoir le seul objet qui orne toujours le bureau de Miller : un téléphone.

— Tu n'as pas d'ordinateur ?

Il tapote la partie du bureau qui cache tous les écrans, et je souris légèrement. Comme c'est... ordonné.

— Je t'ai promis que ce serait rapide.

— En effet, dis-je en me détendant dans son fauteuil. Qu'as-tu à faire ?

Ce n'est que maintenant que je me demande où il conserve toute sa papperasse, ses petits articles de bureau ou ses documents.

Il enlève la cravate argentée qui orne son cou ainsi que sa veste de costume, et il se retrouve en chemise et gilet.

— Quelques appels, une ou deux choses.

— Une ou deux choses.

Je le regarde placer son verre sur son bureau avec précision et s'agenouiller par terre de l'autre côté. Il pose son avant-bras sur la surface blanche et me regarde pensivement. Je m'enfonce alors dans son fauteuil. Que va-t-il dire ?

— J'ai une requête.

Cela n'améliore pas ma méfiance.

— Laquelle ?

Il sourit, visiblement amusé par mon inquiétude évidente, et cherche quelque chose dans sa poche.

— J'aimerais te donner ça.

Il pose l'objet sur la table, mais garde sa main dessus pour que je ne puisse pas le voir.

Je suis de plus en plus circonspecte, et mes yeux font des allers et retours entre sa main et ses yeux.

Son sourire s'atténue légèrement, et je détecte une certaine nervosité qui ne fait qu'intensifier la mienne.

— Une clé de mon appartement.

Il enlève sa main, dévoilant la clé argentée.

Je me détends, mon esprit acceptant de ne pas concentrer mon attention vers

l'endroit où mes pensées idiotes le menaient.

— Une clé.

Je ris en soufflant.

— Tu peux venir chez moi quand tu le souhaites. Aller et venir à ta guise. Acceptes-tu ?

Il semble rempli d'espoir quand il la fait glisser de mon côté du bureau.

Je lève les yeux au plafond et sursaute lorsque la porte s'ouvre brusquement et que Cassie surgit.

— Merde ! dis-je à voix basse, le cœur battant la chamade.

Miller se lève aussitôt et traverse la pièce.

— Cassie, soupire-t-il d'une voix lasse alors que ses larges épaules s'affaissent.

— D'abord, salut ! lance-t-elle en riant et s'appuyant sur la porte.

Elle est ivre, et pas juste légèrement pompette et gaie. Je ne m'en réjouis pas, mais, même bourrée, elle est toujours tellement parfaite que c'en est écœurant. Elle fixe son regard trouble sur Miller autant que possible, étant donné son état d'ébriété. Elle n'a même pas remarqué ma présence. Je suis invisible.

— Que fais-tu là ?

— Mon rendez-vous a été annulé.

Elle agite la main d'un air indifférent avant de claquer la porte si fort que le choc fait trembler les murs du bureau de Miller. Mes yeux les observent tous les deux, font des allers-retours, appréciant le fait qu'elle n'est là que depuis quelques secondes et que la patience de Miller semble déjà à bout. J'espère qu'il va la faire ressortir de cette pièce. Par contre, ce que je n'aime pas, c'est la manière dont Cassie rive ses yeux inquisiteurs sur Miller. Et je sais pourquoi.

— Tu as vu dans quel état tu es !

Elle est réellement choquée, et je le suis à mon tour quand elle marche vers lui en titubant et se met à passer ses mains manucurées sur l'ensemble du corps mouillé de Miller. Il me faut faire appel à toutes mes forces pour me retenir de traverser le bureau de Miller en un bond et la plaquer au sol. J'ai envie de lui gueuler de virer ses mains de lui.

— Oh ! Miller, bébé, tu es tout mouillé.

Bébé ?

Pour essayer de détourner mon attention, je fais tourner ma bague autour de mon doigt, encore et encore, jusqu'à me faire une ampoule. Elle le caresse en ronronnant et en faisant tout un plat, comme s'il risquait de mourir parce qu'il a été un peu mouillé.

Dégage tes sales mains de là !

— Miller, que s'est-il passé ? Qui t'a fait ça ?

— Je l'ai fait tout seul, Cassie, répond-il sur un ton agacé en attrapant ses mains sur son torse et les relâchant.

Il fait un pas en arrière et je me détends légèrement en constatant la distance qu'il met entre eux. Pas pour longtemps, puisque la traînée incorrigible se rapproche. Je suis raide comme une planche et pense à un tas d'insultes à balancer de l'autre côté de la pièce. Cela m'inquiète un peu. Je m'efforce d'avoir des pensées apaisantes, mais elles se transforment aussitôt en rage qui me fait bouillir.

— Que veux-tu dire par là ? lui demande-t-elle de manière hésitante, ses yeux et ses mains se remettant à le caresser.

— Nous avons fait un pique-nique dans le parc.

Ne pouvant plus rester assise à regarder Miller affronter seul les attaques insistantes de Cassie, j'interviens.

— Nous avons passé un moment très agréable.

J'enfonce même le clou.

Ses mains se figent sur son torse, et tous les deux me regardent bouche bée, Miller las, Cassie choquée.

— Olivia, roucoule-t-elle. Quelle surprise !

Je pourrais penser qu'elle est sarcastique, mais, même si son ronronnement n'exprime pas le choc, ce n'est pas le cas de son visage. Puis elle retourne son regard incrédule vers Miller, qui exprime sa contrariété grandissante en soufflant.

— Que veux-tu, Cassie ?

Il enlève une nouvelle fois ses mains de son torse et commence à déboutonner son gilet.

— Je n'ai pas prévu de rester ici longtemps, ajoute-t-il.

— Eh bien...

Elle s'avance d'un pas nonchalant vers le meuble à alcool et se verse un grand verre de vodka.

— J'espérais que tu m'emmènerais boire quelques verres.

Mes poils se hérissent et je fusille du regard Miller, qui est en train de retirer son gilet. Sa chemise mouillée est transparente et le moule partout. Je m'étrangle sous le choc. Il est tellement beau qu'il ne semble pas réel, et Cassie l'a remarqué, elle aussi. Toutes sortes de choses contradictoires arrivent alors, comme mon culot qui me dit de remettre Cassie à sa place et mon désir qui me dit de plaquer Miller au sol et le dévorer tout cru. Rien dans cette situation n'est agréable. Puis Miller retire sa chemise mouillée, dévoilant une vaste portion de

son corps mince, glabre et bien dessiné, et ma mâchoire se décroche, pas à cause de ce que je vois, mais parce qu'il offre ouvertement cette vue superbe aux yeux avides de Cassie.

Son corps vacille alors qu'elle étudie les muscles contractés et mouillés de Miller, son verre de vodka figé devant ses lèvres.

— Je crois que tu as bien assez bu, grommelle Miller en se dirigeant vers la salle de bains.

Je le regarde disparaître, consciente que Cassie le suit des yeux, elle aussi. L'animosité qui gonfle en moi me donne la chair de poule. À présent, elle me regarde, et, même si je sais que je vais probablement être réduite en cendres par son regard noir, je ne peux m'empêcher de lui jeter un coup d'œil.

— Que lui as-tu fait ? crache-t-elle de l'autre côté de la pièce en agitant son verre de vodka vers la porte de la salle de bains.

Je dois rester calme. Je lutte pour contenir ma rage alors que je meurs d'envie de me jeter violemment sur elle. Elle interfère, probablement plus que quiconque. Pourtant, Miller, comme à Tony, ne lui fait pas de crise psychotique. Va-t-il me dire que Cassie s'inquiète, elle aussi ? Ouais, d'accord.

Elle s'inquiète parce que je vais lui enlever Miller, et elle a bien raison. Je parie que cette femme est experte en matière de méchanceté. Je ne l'égalerai jamais sur ce plan, ce n'est tout simplement pas mon style ; alors, je garde les yeux rivés sur elle et me rassieds dans le fauteuil de Miller.

— Je lui ai permis de voir la lumière dans son obscurité.

Elle a un mouvement de recul et souffle profondément. Je l'ai sonnée. C'est agréable, mais, entendant des bruits de pas, je laisse Cassie et son incrédulité, et parcours toute la pièce des yeux jusqu'à ce qu'ils tombent sur lui. Il frotte une serviette sur sa tête en me regardant avec des yeux brillants.

— Viens ici, dit-il doucement, la tête penchée.

Je me lève du fauteuil et traverse la pièce pour le rejoindre sans délai. Je connais cette lueur. Cassie va être témoin d'un petit moment d'adoration signé Miller. Cela surpassera toutes les paroles cinglantes que je pourrais lui balancer. Une main s'est emparée de ma nuque en une fraction de seconde, et des lèvres chaudes se collent à ma bouche. Son baiser est bref, mais possède toutes les qualités et provoque les réactions habituelles. Je suis certaine de ne pas avoir rêvé le soupir choqué derrière moi. Oui, il me laisse l'embrasser, et, comme pour montrer bêtement qu'il m'appartient, je place mes mains sur son torse nu, juste pour qu'elle puisse me voir le toucher.

— Tiens.

Il enveloppe mes épaules avec la serviette et utilise le coin pour essuyer mon front mouillé.

— Va te sécher dans la salle de bains.

J'hésite, peu enthousiaste à l'idée de quitter la pièce où rôde une Cassie soule et silencieuse.

— Ça va, dis-je sans grande conviction, le faisant sourire.

Après avoir déposé un baiser chaste sur ma joue, il se dirige vers le placard dissimulé et ouvre la porte, promène son regard sur les rangées de chemises chics, puis en attrape une par la manche. Horrifiée, Cassie retient son souffle, Miller la regarde de travers..., et moi, je suis ivre de bonheur.

— Mets ça.

Il me tend la chemise et me retourne dans ses bras avant de me donner un petit coup délicat dans le dos.

— Donne-moi ta robe pour que je la donne à quelqu'un qui la mettra sous le sèche-mains un moment.

— Je peux m'en occuper, dis-je en pensant que ce sera une tâche parfaite pour passer le temps pendant que Miller fera ce qu'il a à faire.

— Il est hors de question que tu fasses ce genre de chose, dit-il sur un ton rieur en m'incitant à avancer.

En me retournant une fois dans la salle de bains, je vois Miller en train de fermer la porte et Cassie qui, abasourdie, fixe toujours son dos.

— Cinq minutes.

Il hoche la tête d'un air sévère et disparaît lorsque la porte se dresse entre nous. Je la regarde en fronçant les sourcils, tandis que les feux d'artifice en moi s'apaisent, remplacés par une certaine perplexité. Je viens de le laisser me mettre à la porte de son bureau sans me plaindre ni protester. Et le fait qu'il vienne de malmener l'une de ses précieuses chemises pour me la donner et que je la porte ne me semble pas du tout être un progrès. On dirait plutôt une distraction. Je ris à voix haute. Je suis stupide. Sur ce, j'ouvre la porte et retourne dans la pièce. Deux têtes se tournent vers moi, deux visages qui semblent échauffés. Ils sont bien trop proches l'un de l'autre, probablement pour que je n'entende par leur conversation.

— Pour l'amour de Dieu, siffle Cassie en prenant une grosse gorgée de vodka. Tu ne peux donc pas t'en débarrasser ?

Je soupire de dégoût, alors que Miller pivote violemment et attrape le verre dans sa main.

— Apprends à la fermer quand il le faut !

Il balance le verre par terre, faisant tituber Cassie de surprise. Je vois alors sa

rage, et c'est la seule chose qui empêche ma bouche de déverser un torrent de jurons. Je n'ai pas besoin de remettre cette femme à sa place, parce que Miller s'apprête à le faire pour moi. Il approche son visage du sien.

— La seule chose dont je vais me débarrasser, c'est toi ! lance-t-il sur un ton cinglant. Ne me pousse pas à bout, Cassie.

Elle s'agrippe au bar pour maintenir son équilibre et prend le temps de se ressaisir, me jetant un bref regard.

— Tu brûleras en enfer.

Ses paroles sont factuelles. Je le devine aux épaules nues de Miller qui se raidissent aussitôt.

— Certaines choses méritent qu'on prenne des risques, murmure-t-il avec une pointe de doute dans la voix.

— Rien ne mérite qu'on prenne ce risque, murmure Cassie à son tour.

Il y a comme de la peur en elle, et cette peur se répand dans toute la pièce et finit par m'atteindre. Profondément.

— Tu te trompes.

Miller prend une longue inspiration d'air apaisant et s'écarte d'elle avant de tourner son regard impassible vers moi.

— Elle le mérite. Je veux tout arrêter.

Cassie retient son souffle, et, si je pouvais détourner mes yeux embués de Miller, je sais que je verrais une expression stupéfaite sur son visage parfait.

— Tu... Miller... Tu ne peux pas, bégaye-t-elle, levant son verre et prenant une gorgée tremblante.

— Si.

— Mais...

— Sors d'ici, Cassie.

— Miller !

La panique la gagne.

La mâchoire contractée et les yeux rivés sur mon corps pétrifié devant la porte, Miller sort son téléphone de sa poche de pantalon, appuie sur un bouton et le porte à son oreille.

— Tony, viens récupérer Cassie.

La suite me laisse pantoise, bouche bée et les yeux écarquillés.

— Non !

Elle se jette sur lui, lui faisant heurter le meuble à alcool et renversant des verres et des bouteilles sur le sol du bureau. Je tressaille, mais mes jambes refusent de me faire traverser la pièce pour intervenir. Tout ce que je peux faire,

c'est observer la scène, choquée : Miller essaie de la maîtriser, alors qu'elle agite ses mains dans tous les sens en hurlant, le griffe et le supplie.

— Tu ne peux pas faire ça ! Je t'en prie !

Les signes de la rage effrayante de Miller deviennent inévitables : sa poitrine bombée, son regard fou et son corps en sueur. Je déteste imaginer ce qu'il pourrait faire à une femme. Je méprise Cassie, je déteste tout chez elle, mais, même moi, je suis inquiète pour elle. Miller est sur le point de perdre les pédales. Je laisse tomber sa chemise et traverse la pièce en courant, ignorant le danger dans lequel je pourrais me mettre. Il faut juste qu'il me voie, m'entende, me sente. Je dois le détourner de la direction qu'il a prise.

— Miller !

Je crie, mais je sais malheureusement que cela ne marchera pas. J'ai hurlé sans effet son nom à plusieurs reprises devant chez Nan.

Je suis près de lui et observe ses bras gesticuler. Cassie pleure, et ses cheveux parfaits sont maintenant ébouriffés et emmêlés.

— Ne t'avise pas de me quitter ! lance-t-elle. Je ne te laisserai pas m'abandonner !

J'écarquille les yeux, inquiète. Il y a plus qu'une relation professionnelle entre eux deux. Elle a craqué, et, pendant que j'ai peur pour elle, je m'inquiète aussi un peu pour Miller. Ses ongles sont comme des griffes et le frappent partout alors qu'il tente de la saisir. Elle continue à crier obstinément. Elle a basculé dans la folie, et Miller en prend le chemin lui aussi.

J'essaie d'attirer le regard de Miller encore et encore pour le toucher, mais chaque tentative m'oblige à me rétracter pour éviter de me prendre un membre agité. La panique s'empare de moi, mais, avant que je ne décide de ce que je devrais faire, Tony surgit par la porte. Son arrivée théâtrale détourne mon attention de l'enchevêtrement de corps, mais n'interrompt pas Miller et Cassie.

— Tony, faites quelque chose !

Je me retourne vers eux avec le sentiment d'être toute petite et impuissante.

— Miller, arrête !

Je tends les bras en voyant une ouverture vers son torse et m'approche, prête à tout pour les arrêter.

— Livy, non ! braille Tony, mais son ton ne me dissuade pas.

J'y suis presque ; je peux l'atteindre, mais un coup violent s'abat sur ma joue et m'envoie valser en criant de douleur, ma main venant instantanément se poser sur mon visage en feu et des larmes me piquant les yeux.

Le coup me désarçonne.

— Merde !

Comme je ne trouve rien à attraper pour me remettre d'aplomb, j'accepte l'inévitable et laisse mon corps s'écraser par terre.

Tout se floute autour de moi, ma vue, mon ouïe, et la douleur enflamme mon visage. J'essaie de retrouver mes esprits ou au moins une vue correcte, mais ce sont des mains puissantes sur mes épaules qui me ramènent à la réalité.

Le silence règne.

Un silence de mort.

Je lève les yeux et vois des yeux bleus traumatisés qui balayent mon visage, pour finalement se poser sur ma joue meurtrie. Cassie se tient près du bar, le corps traversé par des convulsions dues au choc et un regard plein d'appréhension plaqué sur son visage troublé. Elle tend des mains tremblantes vers la bouteille de vodka et, sans s'embêter à trouver un verre, la porte directement à ses lèvres. Je ne sais pas trop qui m'a frappée, mais, après quelques secondes à observer Cassie avec ma vue floue, j'en conclus que c'est elle, et elle se prépare maintenant à... quelque chose.

— Tony ?

La voix de Miller est empreinte de rage.

— Je suis là, fiston.

Tony s'approche en me regardant avec des yeux désolés. Je me sens stupide et faible, et j'ai l'impression de n'être qu'un fardeau.

— Fais sortir cette garce de mon bureau.

Miller me soulève du sol et me prend dans ses bras avant de se retourner pour affronter Cassie. Elle a presque sifflé toute la bouteille.

— Je peux me lever, dis-je, la gorge râpeuse d'avoir crié.

— Chuuut, fait-il doucement pour me calmer en pressant ses lèvres sur ma tempe et en braquant son regard furieux sur Cassie.

Elle est sur ses gardes et titube, mais elle a toujours cet air supérieur.

— Elle n'aurait pas dû se mettre sur mon chemin.

Elle rejette l'incident comme si de rien n'était en avalant le reste de vodka.

Tony s'avance et attrape le bras de Cassie.

— Va-t'en ! lui ordonne-t-il en lui arrachant la bouteille de la main pour la poser violemment.

— Non !

— Fais-la sortir ! hurle Miller. Fais-la sortir avant que je la tue !

— Tu ne me ferais pas de mal ! réplique-t-elle en riant. Tu en serais incapable !

Tony la tire vers la porte, mais elle s'en libère. Elle est implacable.

— Bon sang de bonsoir, Cassie ! Dessoûle et reprends-toi !

— Je vais bien !

Elle se tortille dans les bras de Tony et chancelle jusqu'au bureau pour s'affaler dans le fauteuil de Miller. Peut-être que je viens juste de retrouver une vue correcte, mais je suis certaine de la voir me lancer un regard mauvais. Même là ? Elle vient de me foutre un coup, d'attaquer Miller, et elle est toujours aussi hostile. Ne sent-elle pas l'agressivité qui émane de chaque pore de mon gentleman à temps partiel ? Est-elle stupide ?

— Fous-moi la paix, marmonne-t-elle en saisissant la croix richement décorée qui orne toujours son cou.

Elle la tripote et jure à voix basse.

— Cassie, dit Miller sur un ton menaçant.

Je sens sa poitrine doubler de volume contre moi.

— Ne fais pas ça.

— Va te faire foutre !

Tony se retrouve aussi à côté d'elle, se penche pour être à son niveau, la main à plat sur le bureau de Miller.

— Je ne te laisserai pas faire, Cassandra.

Elle se retourne vers Tony, la tête haute et avec un air de défi, et s'approche jusqu'à être nez à nez avec lui tout en continuant à jouer avec sa croix en argent.

— Va... te... faire... foutre.

— Cassie !

— Il veut tout arrêter ! Tu as déjà entendu quelque chose d'aussi drôle ? Personne ne le permettra.

J'ai envie de crier que toutes ces femmes n'ont pas le choix, que, maintenant, il m'appartient, mais Miller me serre contre lui en une étreinte rassurante.

Cassie se met à rire.

— C'est carrément hilarant.

Le métal de son collier se rompt en deux morceaux, et je regarde, horrifiée, une poudre blanche se répandre sur le bureau immaculé de Miller. Je retiens ma respiration, Tony jure, et Miller se crispe des pieds à la tête.

De la cocaïne ?

Si je n'avais pas vu ces fines particules se déverser du joli bijou de Cassie, je n'aurais probablement jamais remarqué la poudre sur le bureau : elle est parfaitement camouflée sur l'étendue blanche laquée. Je reste sans voix alors qu'elle sort une carte de crédit de son soutien-gorge, ainsi qu'un billet, avant de

déplacer la poudre sur le bureau de Miller pour en faire une ligne longue et parfaite. C'est une experte.

Tony fait les cent pas en se répandant en jurons, et Miller se contente de la fixer en se cramponnant à moi. La tension est palpable, et je suis réellement angoissée en me demandant qui sera le prochain à agir. Je ressens un besoin irréprensible de me dégager de Miller, mais il serait alors libre de ses gestes, lui aussi. Tout le monde reste en sécurité tant que je suis dans ses bras, mais je n'y suis soudain plus. Il m'a posée sur un canapé dans le coin et se dirige vers Cassie sans qu'elle en ait conscience. Elle est trop occupée à aspirer la poudre sur le bureau de Miller avec un billet roulé.

— Du calme, fiston, dit Tony en dirigeant son regard inquiet vers moi.

Ma douleur a été remplacée par une horrible appréhension. Dans cette pièce, tout le monde, sauf moi, est comme un bâton de dynamite. Et c'est la mèche de Miller qui se consume le plus vite.

Il frappe le bureau avec sa paume et penche son torse nu en avant pour s'approcher de Cassie. Elle renifle et essuie son nez, un sourire satisfait plaqué sur le visage.

— Je te l'ai demandé souvent. Si je dois me répéter encore une fois, je ne réponds pas de mes actes.

Elle prend un air désinvolte et se détend dans le fauteuil en soupirant. Je vois s'immiscer sournoisement sur son visage l'arrogance. L'intrépidité.

— Souris, dit-elle simplement en croisant les jambes et... souriant.

Je fronce les sourcils. Sourire ? Qu'est-ce qui pourrait faire sourire ? Rien.

— Miller, c'est bon.

Tony fait son possible pour essayer de restaurer le calme, et je souhaite sincèrement qu'il y parvienne.

Les sourcils parfaits de Cassie se lèvent un peu plus.

— Tu en veux ?

— Non, crache Miller.

Sa moue se transforme lentement en un sourire narquois.

— C'est une première.

J'ai la gorge serrée, je m'étrangle, incapable d'empêcher aucune des réactions choquées qui s'affichent sur ma bouche. Il se drogue ? En haut de la liste, il va maintenant falloir que j'ajoute « accro » ?

— Je te hais ! lance Miller en fulminant avant de s'approcher encore d'elle.

— Elle est en train de te détruire.

Il se penche encore de manière menaçante, les poings serrés, posés sur la

surface laquée blanche.

— Elle est en train de me sauver.

Elle s'approche alors de lui avec un rire froid et sarcastique.

— Rien ne peut te sauver.

Je suis complètement hébétée, alors que je tente d'intégrer cette dernière nouvelle explosive tout en essayant désespérément de m'accrocher à la force dont j'ai besoin pour aider Miller. Je regarde Tony, mes yeux le suppliant d'intervenir.

Mais il est trop tard.

Miller se jette sur le bureau et attrape Cassie à la gorge.

Je hurle.

La scène est complètement démente. Irréelle. Miller a perdu le contrôle, et, alors que cette folle assise à son bureau devrait craindre pour sa vie, elle lui rit au nez.

Tony se jette dans la bagarre et se prend un coup dans la mâchoire, mais, au lieu de se protéger, il se bat de plus belle. Comme moi, il sait comment ça va se finir, c'est-à-dire avec Cassie à l'hôpital.

— Lâche-la !

— Ce n'est qu'un sale parasite ! rugit Miller. La vie est déjà assez difficile sans qu'elle y foute son nez !

— Miller !

Tony lui envoie un coup droit dans les côtes qui le fait gémir et grimacer.

— Laisse tomber !

Miller recule de son bureau et pivote agressivement.

— Dégage-la d'ici et envoie-la en désintox !

— Je n'ai pas besoin d'aide ! lâche Cassie méchamment. C'est toi qui as besoin d'aide.

Elle se tortille pour se libérer de Tony et se met à tirer sur sa robe froissée pour qu'elle recouvre ses genoux.

— Tu es prêt à tout risquer pour ça ?

Elle me fusille du regard.

Ça ? Oh ! je suis peut-être assommée par les événements qui se déroulent sous mes yeux, mais son insolence et ses insultes incessantes commencent sérieusement à m'énerver.

— Pour qui tu te prends ? dis-je en me levant, aussitôt consciente que Miller s'est immobilisé. Tu crois qu'un caprice et des paroles amères vont le briser ?

Je fais un pas en avant en sentant ma confiance gonfler, surtout quand Cassie ferme sa grande gueule.

— Tu n’arriveras pas à l’arrêter.

— Ce n’est pas pour moi que tu devrais t’inquiéter ! lance-t-elle en esquissant un sourire.

Ce ne sont que quelques mots de plus, mais le ton précis qu’elle utilise pour les prononcer m’envoie comme des piques d’angoisse dans le dos.

— C’est ça.

Tony intervient et attrape le bras de Cassie pour la guider hors du bureau.

— Tu es ton pire ennemi, Cassandra.

— Je l’ai toujours été, confirme-t-elle en éclatant de rire et en acceptant d’être menée vers la porte sans se plaindre ni se débattre.

Mais elle ralentit et s’arrête au seuil avant de se retourner tranquillement en reniflant.

— Ravie de vous avoir rencontré, Miller Hart.

Ses mots d’adieu refroidissent les émotions ardentes qui emplissent l’atmosphère du bureau de Miller, laissant l’air lourd et tendu. Agacé, Tony fait claquer la porte, et Miller et moi nous retrouvons seuls.

Il est à cran.

Je suis désorientée.

Dans un silence qui me semble durer une éternité, mon esprit repasse les dix dernières minutes en boucle, tandis que mon corps mouillé et mon visage meurtri commencent lentement à accuser le coup. Je me mets à frissonner, et mes bras couvrent instinctivement mon corps. C’est un mécanisme de protection. Cela n’a rien à voir avec le fait que j’ai froid.

Mon regard est cloué au sol, car je n’ose pas et ne veux pas m’imposer la torture en voyant Miller en mode psychopathe force mille. Ces accès de colère deviennent trop fréquents. Il a besoin d’aide. La dure réalité de la vie de Miller devient de plus en plus éprouvante.

— Ne me privez pas de votre visage, Olivia Taylor.

Sa voix est douce et cassée pour essayer d’instiller un peu de bien-être en moi. Je ne suis pas sûre que ça puisse marcher. Je ne crois pas que quoi que ce soit puisse marcher. Je remets en question ma capacité à chasser les démons de Miller parce que, à ce que je peux voir là, je me contente de jeter de l’huile sur le feu. Et je déteste ça. Je déteste douter en permanence à cause de ces intrus.

— Olivia.

J’entends le bruit léger de ses pas approcher, mais je garde les yeux baissés.

Je secoue la tête, et mon menton se met à trembler.

— Laisse-moi voir ces yeux brillants.

La chaleur de sa paume touche ma joue endolorie et envoie une vague de douleur dans tout mon corps. Je siffle avec un mouvement de recul et détourne le visage de sa vue. Je sais déjà qu'il va être tout rouge vu la force du coup que j'ai pris, et cela ne fera qu'attiser la rage de Miller. Comme il semble se calmer, je dois le lui cacher. Sa main se retire légèrement, mais reste dans mon champ de vision.

— Je peux ? demande-t-il doucement.

Je me replie, intérieurement et extérieurement, alors que mon cœur s'émiette et que mon corps affaibli s'écroule. Il m'attrape sans rien dire, comme s'il s'attendait à ce que mon corps se donne à lui, et il nous installe par terre en me berçant dans ses bras puissants. La sensation familière de son torse nu contre moi n'a pas le même effet que d'habitude. Je sanglote... D'horribles sanglots qui m'arrachent les tripes. C'en est trop. La force que m'insuffle Miller semble avoir été aspirée, et je ne suis plus qu'une pauvre misérable. Je ne lui apporte rien de bon. Je ne peux pas le sortir de son obscurité parce que mon propre monde devient de plus en plus sombre. William a raison : il est impossible d'avoir une relation avec Miller Hart. Séparément, nous survivons à peine. Ensemble, nous sommes morts et incroyablement vivants à la fois. Nous deux, c'est impossible.

— S'il te plaît, ne pleure pas, me supplie-t-il sur un ton sincère et naturel en me serrant contre lui. Je ne supporte pas de te voir comme ça.

Je ne dis rien et, de toute façon, mes reniflements m'empêcheraient de parler, même si je savais quoi dire. Ce qui n'est pas le cas. J'ai passé l'essentiel de mon existence à éviter un monde cruel. Mais Miller Hart m'a prise et m'a placée au centre de ce monde.

Et je sais que je n'en réchapperai jamais.

Il enfouit son visage dans mes cheveux et fredonne cette mélodie réconfortante. Il tente désespérément de m'aider à me remettre. Il ressent mon abattement. Il est inquiet, et, quand, après avoir fredonné pendant plusieurs minutes, je n'ai toujours pas cessé de pleurer, il pousse un grognement grave et se lève pour me porter délicatement jusqu'à la salle de bains.

Il me pose sur les toilettes et écarte mes cheveux emmêlés de mon visage avec un soin extrême pour éviter de toucher ma joue. Je finis par permettre à mes yeux qui piquent de se lever en même temps que ma tête pour l'affronter. Ses yeux bleus prennent un air horrifié lorsqu'ils tombent sur le côté de mon visage, et il inspire profondément pour se calmer.

— Attends, m'ordonne-t-il sévèrement en attrapant un gant dans une petite pile près du lavabo avant de le passer sous l'eau fraîche.

Il s'agenouille à mes pieds, la main dans le gant.

— Je serai doux.

Je hoche la tête et grimace avant même qu'il ne touche mon visage avec le tissu froid.

— Chuuut.

Le froid frappe ma joue sensible et je recule de douleur.

— Hé ! hé ! hé !

Son autre main se pose sur mon épaule pour m'immobiliser.

— Laisse-moi faire.

Je prends une profonde inspiration et me prépare à la pression que je sais qu'il va appliquer.

— C'est mieux ? me demande-t-il en cherchant du réconfort dans mon regard.

Comme je ne trouve pas la force de parler, je fais un geste pathétique de la tête, privant Miller de mes yeux lorsque je les ferme à cause de la douleur. Tout me semble lourd : mes yeux, ma langue, mon corps..., mon cœur.

Je frotte mes yeux fatigués et les masse vigoureusement en espérant effacer les images de la crise de ce soir, des éclats de rage de Miller, ainsi que les visions atroces le montrant le nez dans la cocaïne. Je suis naïve et ambitieuse.

— Je vais chercher un peu de glace, murmure Miller qui semble dans un état aussi pitoyable que le mien.

Il prend ma main et pose la sienne avec la mienne délicatement sur ma joue avant de se lever.

— Non.

Je l'attrape par le poignet pour l'empêcher de partir.

— Ne t'en va pas.

L'espoir qui brille dans ses yeux sans expression indique une pointe de culpabilité. Il retombe accroupi et pose ses mains sur mes genoux.

— Tu prends de la cocaïne.

C'est une affirmation, pas une question. Il ne peut pas le nier.

— Pas depuis que je te connais, Olivia. Il y a beaucoup de choses que je n'ai pas faites depuis que je t'ai rencontrée.

— Tu t'es arrêté juste comme ça ?

Je sais que je parais cynique, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Juste comme ça.

— À quel point étais-tu accro ?

— Quelle importance ? J'ai arrêté.

— C'est important pour moi. À quelle fréquence en prends-tu ?

— « En prenais-je », me corrige-t-il, contractant la mâchoire et fermant les yeux. Une fois de temps en temps.

— Une fois de temps en temps ?

Ses yeux bleus réapparaissent lentement, débordant de regret, de chagrin..., de honte.

— Ça m'aidait à supporter...

Je retiens ma respiration.

— Oh mon Dieu !

— Livy, je n'ai jamais eu de raison d'arrêter aucun de ces trucs que je faisais. C'est simple : je n'ai plus besoin de ça maintenant que je t'ai.

Je baisse les yeux, déconcertée, choquée et blessée.

— Qui va t'envoyer en enfer ?

— Beaucoup de monde, répond-il en riant nerveusement, ce qui attire mes yeux vers les siens. Mais je ne renoncerai jamais à nous. Je ferai tout ce que tu voudras.

— Va voir un docteur, dis-je sans réfléchir. S'il te plaît.

Il ne peut pas gérer seul tous ces problèmes. Il ne peut pas être irrécupérable. Je me fiche qu'on lui ait dit ça auparavant.

— Je n'ai pas besoin de docteur. J'ai besoin que les gens arrêtent d'interférer.

Sa mâchoire est crispée ; mentionner ces personnes qui fourrent leur nez partout suffit à faire monter cette rage qui m'inquiète tant.

— J'ai besoin que les gens arrêtent de te faire trop réfléchir.

Je secoue la tête avec un sourire triste. Il ne le voit pas.

— Je peux apprendre à gérer les interférences, Miller.

Il le faut. Miller les prend toutes personnellement. C'est peut-être de la paranoïa. Les drogues rendent les gens paranoïaques, non ? Je n'en sais rien, mais c'est un problème et je suis certaine qu'il peut être résolu.

— C'est toi qui me rends triste.

Ses mains arrêtent leurs caresses apaisantes sur mes genoux.

— Moi ? demande-t-il calmement.

— Oui, toi. Ta colère.

La haine de Cassie est désagréable et me laisse perplexe, mais elle ne me désespère pas comme ça. C'est lui qui est à l'origine de mon état.

— Je peux t'aider, mais tu dois t'aider aussi. Tu as besoin de voir un médecin.

Ses yeux bleus se font plus sombres, tandis qu'il étudie mon visage, et il passe de la position accroupie à agenouillée. Je le regarde, plongeant dans la tranquillité que m'offre toujours son regard éloquent. Comme à cet instant, même

alors que nous sommes dans un état lamentable, le bien-être que je ressens est infini. Il presse mes cuisses avant de prendre mes mains dans les siennes et porter mes poings à ses lèvres douces tout en maintenant la connexion dévorante de nos yeux.

— Olivia, comprends-tu l'étendue de mes sentiments pour toi ?

Il ferme les yeux et les serre, me privant du bien-être qui me permet partiellement de survivre.

— La saisis-tu ?

— Ouvre les yeux, lui dis-je doucement.

Prenant une inspiration pour se donner des forces, il lève lentement les paupières.

— Je comprends l'étendue de mes sentiments pour toi. Si tu ressens la même chose, alors, je vois. Je comprends, Miller. Mais tu ne me vois pas attaquer quiconque nous menace. Notre union suffit. C'est à nous d'intervenir.

Une douleur émotionnelle envahit son visage parfait : ses lèvres se pincent et ses yeux se ferment à nouveau.

— Je ne peux pas m'en empêcher, admet-il en laissant sa tête tomber sur mes genoux.

Il se cache, il a honte de sa confession. Je sais qu'il perd la raison, mais il doit essayer d'arrêter. Je romps le contact de nos mains et plonge mes doigts dans ses cheveux mouillés, les yeux baissés sur l'arrière de sa tête que je masse. Il glisse ses paumes sur mes fesses et s'y cramponne désespérément, le visage tourné de manière à ce que sa joue repose sur mes cuisses. Je le vois fixer le vide et je transfère mes caresses sur sa joue, où je dessine délicatement les lignes de son profil en espérant que mon contact aura le même effet que le sien sur moi.

La paix.

Le réconfort.

La force.

— Tout ce que j'avais quand j'étais enfant m'a été enlevé, murmure-t-il, me coupant le souffle, car il montre une certaine volonté de me parler de son enfance. Je n'avais pas beaucoup d'affaires, mais elles m'étaient chères et elles étaient à moi. Rien qu'à moi. Mais on me les a enlevées. Il n'y avait rien de précieux.

Je souris avec mélancolie.

— Tu étais orphelin.

Je l'affirme simplement, parce que Miller me l'a dit à sa manière. Inutile de mentionner la photo.

Il acquiesce.

— J'ai vécu dans un foyer pour garçons depuis aussi longtemps que je m'en souviens.

— Qu'est-il arrivé à tes parents ?

Il soupire, et je comprends immédiatement que c'est quelque chose dont il n'a jamais parlé à personne.

— Ma mère était une jeune Irlandaise qui a fui Belfast.

— Une Irlandaise, dis-je en soufflant, voyant les yeux bleu vif et les cheveux foncés de Miller pour ce qu'ils sont : des traits typiquement irlandais.

— As-tu entendu parler du couvent de la Madeleine ? me demande-t-il.

— Oui, dis-je, horrifiée.

Les sœurs de la Madeleine faisaient partie de l'Église catholique et prétendaient agir au nom de Dieu en purifiant les jeunes femmes qui avaient le malheur de tomber entre leurs griffes ou qui, souvent enceintes, y étaient envoyées par leur famille.

— Elle s'en est échappée, apparemment. Elle est venue à Londres pour me mettre au monde, mais mes grands-parents ont fini par la retrouver et l'ont renvoyée en Irlande.

— Et toi ?

— Ils m'ont déposé dans un orphelinat pour pouvoir rentrer chez eux, débarrassés de cette disgrâce. Personne n'avait à connaître mon existence. Je n'ai jamais eu de famille, Olivia. J'étais un solitaire. Je ne m'entendais pas bien avec les autres et, du coup, j'ai passé beaucoup de temps dans un placard sombre.

Mes yeux s'écarquillent quand je réalise ce qu'il est en train de me dire. Je suis dégoûtée, mais, par-dessus tout, je suis triste. Surtout parce que je perçois la honte qu'il ressent. Il n'a pas à avoir honte de quoi que ce soit.

— Ils t'enfermaient dans un placard ?

Il hoche légèrement la tête.

— Je n'étais pas très sociable.

— Je suis désolée, dis-je en prenant une bouffée d'air, pleine de culpabilité.

Il n'est toujours pas très sociable, sauf avec moi.

— Ne le sois pas, me rassure-t-il en faisant remonter sa main dans mon dos. Tu n'es pas la seule à avoir été abandonnée, Olivia. Je sais ce que ça fait ; ce n'est qu'une infime partie des raisons qui font que je ne te quitterai jamais. Une infime partie.

— Et parce que je suis à toi.

— Et parce que tu es à moi. Le bien le plus précieux de toute ma vie, confirme-t-il en levant la tête pour découvrir mes yeux abattus.

Tout lui a été enlevé. J'ai compris. Il sourit légèrement en voyant ma tristesse.

— Ma douce, ne sois pas triste pour moi.

— Pourquoi ?

Bien sûr que je suis triste pour lui. Son histoire est incroyablement triste, du début de sa vie malheureuse jusqu'à aujourd'hui. Tout est décousu : d'abord orphelin, puis sans-abri et enfin *escort boy*. Certains éléments lient ces différentes étapes de la vie de Miller et je suis morte de peur à l'idée de les entendre. Ce qu'il m'a dit, de vive voix et à travers ses sentiments, m'a projetée à la première ligne de l'angoisse et de la tristesse. Ce qui lie ces points pourrait bien être un renseignement qui brisera mon cœur épris au point qu'il sera irréparable.

Une sensation de chaleur se répand dans mon dos mouillé, sur mes hanches et sur mes flancs, jusqu'à ce que ses mains remontent sur mes omoplates et attrapent ma nuque.

— Si cette histoire malheureuse de vingt-neuf ans m'a mené à toi, alors, chaque chapitre insupportable méritait d'être vécu. Je le referais s'il le fallait, Olivia Taylor.

Il se penche et m'embrasse la joue avec douceur.

— Accepte-moi tel que je suis, ma douce, parce que c'est bien mieux que ce que j'étais.

La boule dans ma gorge gonfle et rend ma respiration trop difficile. Il est trop tard. Mon cœur est déjà brisé, tout comme Miller.

— Je t'aime, dis-je d'un ton pitoyable. Je t'aime tant.

Le trou béant dans ma poitrine se déchire encore plus quand le menton mal rasé de Miller tremble très légèrement. Il secoue la tête d'un air étonné avant de se lever pour s'emparer de mon corps tout entier, me tirant contre lui et me donnant le « truc » le plus violent de l'histoire des « trucs ».

— Je remercie toutes les divinités pour ça, et je ne suis pas croyant.

Respirant ses cheveux mouillés collés dans son cou, je ferme les yeux et me blottis contre son corps svelte, prenant tout ce qu'il a à me donner et lui en rendant autant. Je retrouve mes forces, et bien plus encore, et ma détermination circule abondamment dans mes veines. Il n'a pas accepté de voir un thérapeute ou un conseiller, mais mes connaissances plus importantes sur cet homme troublant et ses aveux représentent un excellent début. L'aider, le sortir du voyage en enfer qu'il a déclaré lui-même faire sera plus facile maintenant que je suis armée des informations nécessaires pour le comprendre.

Les obstacles sembleraient sans importance s'il n'y avait pas les réactions extrêmes de Miller face à ces indésirables. Il me considère comme sa possession

et il les voit comme s'ils voulaient m'enlever à lui.

Dans un monde idéal, tous ces idiots qui fourrent leur nez partout disparaîtraient d'un claquement de doigts magique, mais, puisque nous ne vivons pas dans un royaume fantastique, nous devons explorer d'autres options. Et la principale, c'est de maîtriser le tempérament de Miller, puisque c'est maintenant une évidence aveuglante que tous ces idiots ne se contentent pas de fouiner, mais, en plus, ils insistent. Il a toujours vu ces obstacles comme des personnes qui essaient de lui retirer ses biens..., ses biens les plus précieux. Il est naturel pour lui de réagir ainsi.

Miller me serre si fort que mes os sont prêts à craquer et mes poumons sont compressés, eux aussi. Je savoure son « truc » et m'en imprègne, mais mon corps ravagé et mon esprit épuisé espèrent trouver le repos. Nous sommes toujours à l'Ice, les enqueteurs rôdent, nous sommes tous les deux encore mouillés et échevelés, et Miller n'a pas fait une seule chose pour le boulot.

Je me tortille un peu dans ses bras pour l'encourager à me relâcher et que je puisse le regarder. Je vois dans ses yeux qu'il est aussi fatigué que moi.

— J'aimerais que tu m'amènes dans ton lit, dis-je doucement en déposant un baiser délicat sur ses lèvres.

Il agit instantanément, me libère et m'aide à me lever. Puis il va dans son bureau et revient en boutonnant une chemise sèche avant que je n'aie eu le temps de le suivre ; mais tous les boutons sont dans le mauvais trou.

— Tu veux une chemise ? me demande-t-il en me jetant un coup d'œil. Oui, répond-il à ma place avant de se retourner et de disparaître à nouveau.

Je le suis en soupirant et le croise cette fois-ci au niveau de la porte.

— Enfile ça, m'ordonne-t-il en agitant une chemise.

— Je n'ai rien à mettre en bas.

— Oh !

Il fronce les sourcils en regardant ma robe et fixe un regard hésitant sur la chemise. Je ne sortirai pas d'ici avec seulement une des chemises de Miller, même s'il me le permettait, ce dont je doute sérieusement.

Je prends la chemise et la pose sur un meuble.

— Raccompagne-moi simplement chez toi.

Je ne suis pas loin de m'écrouler.

Il soupire en m'attrapant par la nuque comme à son habitude.

— Comme tu veux.

Quand il me guide hors du club, je suis consciente que Cassie et Tony nous observent, mais notre proximité évidente parle d'elle-même : aucune parole ou

sourire satisfait n'est nécessaire. Miller m'installe dans sa Mercedes, monte le chauffage à fond, tout en s'assurant qu'il fait la même température des deux côtés de la voiture, et me conduit chez lui en silence. Il me touche pendant presque tout le trajet, ne tenant pas à perdre le contact, jusqu'à ce qu'on se retrouve dans le parking souterrain de l'immeuble de son appartement et qu'il doive me lâcher pour sortir du véhicule. Je reste où je suis, bien au chaud sur le siège passager, puis Miller me prend dans ses bras et me porte pour gravir les dix étages jusqu'à la porte noire laquée qui nous permettra de nous retrouver dans l'intimité.

— Appelle ta grand-mère, me conseille-t-il en me déposant sur un tabouret. Puis on ira prendre un bain.

Mon optimisme s'évanouit alors. Prendre un bain avec Miller est merveilleux, tout comme me retrouver dans son lit, tandis qu'il m'offre son « truc ». Mais là, c'est plutôt cette dernière option qui a ma préférence.

— Je suis crevée, dis-je avec un soupir en cherchant mon téléphone dans mon sac.

C'est à peine si j'ai assez d'énergie pour parler à Nan.

— Trop fatiguée pour prendre un bain ? me demande-t-il, visiblement déçu.

Je n'ai même pas la force de me sentir coupable.

— Demain matin ?

Je me dis que, tout comme ceux de Miller, mes cheveux auront séché dans une forme complètement saugrenue après que j'aurai dormi dessus. Cette image fait s'esquisser un petit sourire sur mon visage inerte.

Il réfléchit un moment et passe son pouce sur mon front en le suivant des yeux.

— S'il te plaît, laisse-moi nous laver.

Il semble presque m'implorer. Comment pourrais-je refuser ?

— D'accord.

— Merci. Je te laisse un peu tranquille pour appeler ta grand-mère le temps que je fasse couler le bain.

Il dépose un baiser sur mon front et s'en va.

— Je n'ai pas besoin que tu me laisses tranquille, dis-je en me demandant ce qu'il pense que nous allons nous dire.

Ma déclaration interrompt sa fuite, et il se mord la lèvre d'un air songeur.

— Pourquoi crois-tu que j'ai besoin d'intimité ?

Il hausse ses épaules parfaites, et ses yeux parfaits perdent un peu de leur fatigue pour afficher une pointe de malice. Je souris avec méfiance en voyant ce Miller espiègle.

— Je ne sais pas. Peut-être que vous aimeriez discuter de mes miches.

J'affiche jusqu'aux oreilles un sourire des plus stupides.

— Je ferais ça en ta compagnie.

— Tu ne devrais pas. Je serais gêné.

— Mais non !

Un sourire franc fait disparaître toute la tristesse qui pouvait persister et me fait tourner la tête.

— Appelle ta grand-mère, ma douce. J'ai envie de prendre un bain et de retrouver mon habitude sous les draps.

J'entends une voix. Elle est faible, mais bien là. La pièce n'est éclairée que par des points de lumière de la nuit londonienne à l'horizon. Je pourrais croire que je me trouve à l'extérieur, sur un balcon, à admirer la ville, mais non. Nue et couverte d'un plaid en cachemire (c'est bien mieux), je suis sur le canapé usé de Miller devant l'immense baie vitrée.

Je m'assois en tenant la couverture contre moi et cligne les yeux pour chasser la fatigue en bâillant et en m'étirant. La vue et ma somnolence me distraient des voix que j'ai entendues, mais, quand Miller hausse et envenime légèrement le ton, cela me rappelle son absence sur le canapé. Je me mets debout et m'efforce de m'envelopper dans la couverture avant de marcher sur le plancher jusqu'à la porte, de l'ouvrir sans un bruit et d'écouter Miller. Il parle à nouveau doucement, mais il semble énervé. La dernière fois qu'il a pris un appel dans la nuit, il a disparu. Des flash-back de notre rencontre à l'hôtel ricochent dans ma tête comme une balle de revolver et me font grimacer. Je ne peux pas l'imaginer comme ça.

L'homme que j'ai vu dans cette chambre d'hôtel n'était pas le Miller Hart que je connais et que j'aime. Il faut qu'il change de numéro pour que ces femmes ne puissent plus le contacter. Il n'est plus à leur disposition, même si je remarque de mauvaise grâce qu'elles ne le savent pas encore.

J'avance vers le son de sa voix étouffée, ses paroles devenant plus claires à mesure que je m'approche, jusqu'à ce que je me retrouve dans l'embrasure de la porte de sa cuisine à fixer les égratignures qu'a laissées Cassie sur son dos nu.

— Je ne peux pas, dit-il d'un ton résolu et bien arrêté. C'est tout simplement impossible.

Ses mots me remplissent de fierté, mais il s'affale sur une chaise et laisse apparaître une autre personne dans la pièce.

Une femme.

Je me raidis.

— Quoi ? demande-t-elle, visiblement surprise.

— Les choses ont changé, affirme-t-il en passant sa main dans ses cheveux. Je suis désolé.

Ma gorge se serre. Est-ce le moment tant attendu ? Est-il officiellement en train de démissionner ?

— Il en est hors de question, Miller. J'ai besoin de toi.

— Tu vas devoir trouver quelqu'un d'autre.

— Pardon ? rit-elle, parcourant des yeux Miller assis et me découvrant devant la porte.

Je recule brusquement hors de sa vue, comme si elle ne m'avait pas remarquée. C'est une femme d'un certain âge, mais très attirante, avec un chignon blond cendré parfaitement arrangé, et ses doigts tiennent un verre de vin. Elle a de longues griffes rouges à la place des ongles. C'est tout ce que j'ai pu apercevoir avant de me cacher bêtement et, tout en me sentant vraiment idiote de le faire, je me retourne pour me diriger vers la chambre, essayant en vain de calmer mon rythme cardiaque erratique. Il la repousse. Je n'ai donc pas besoin d'intervenir et je me souviens inconsciemment de la phrase de Miller disant que, moins de personnes me connaissent, mieux c'est. Je déteste ça, mais je dois suivre ses instructions, étant donné que je n'ai aucune idée de la direction que nous prenons.

— Bien, bien.

J'entends la douce voix féminine tandis que je fuis, contractant mes épaules jusqu'à ce qu'elles touchent les lobes de mes oreilles. Je sais qu'elle m'a vue, mais une part idiote en moi espérait que mon mouvement furtif dégage mon corps de sa vue avant que ses yeux de fouine ne réalisent ma présence.

Je me trompais.

Maintenant, je me sens comme une voyeuse, alors que c'est elle qui est entrée dans cet appartement au beau milieu de la nuit. Va-t-elle me tendre la carte de Miller, elle aussi, et me dire de la conserver précieusement ? Va-t-elle proposer qu'on le partage ? Après tout ce qui s'est passé, je serais capable de l'écarter vive.

— Quoi ?

La voix de Miller contracte un peu plus mes épaules.

— Tu ne m'as pas dit que tu avais de la compagnie, chéri.

— De la compagnie ?

Il semble embarrassé et, sachant que je suis complètement découverte, je reviens et me retourne pour prendre mes responsabilités en me montrant juste au moment où Miller jette un coup d'œil pour voir ce qui a retenu l'attention de son invitée.

— Livy.

Sa chaise grince sur le sol en marbre lorsqu'il se lève brusquement. Je me sens mal à l'aise et stupide, debout dans une couverture, mes cheveux cachant mon visage et mes pieds nus s'agitant nerveusement.

Miller semble à cran, ce qui n'est pas surprenant, mais la femme dans sa cuisine paraît intéressée, détendue sur sa chaise et portant son verre de vin à ses lèvres rouge foncé.

— Alors, on divertit les femmes à la maison maintenant ? ronronne-t-elle.

Miller ignore sa question et s'approche rapidement de moi, me retournant dans ses bras et me faisant délicatement sortir de la cuisine.

— Laisse-moi te remettre au lit, murmure-t-il.

— Est-ce l'une d'entre elles ? dis-je en le laissant m'éloigner.

Je sais déjà que c'est le cas. Je le devine à l'air supérieur qui entoure son personnage plein d'assurance et ses vêtements haute couture.

— Oui, répond-il, tendu. Je me débarrasse d'elle et je te rejoins.

— Pourquoi est-elle là ?

— Parce qu'elle a pris des libertés.

— En effet.

— Chéri !

Sa voix impudente et arrogante a le même effet sur moi que celle de la dernière cliente de Miller que j'ai entendue. Je me contracte entre les mains de Miller, et il se raidit lui aussi.

— Ne la cache pas pour moi ! lance-t-elle.

— Je ne la cache pas, crache-t-il par-dessus son épaule en continuant d'avancer à grandes enjambées. Je reviens dans une minute, Sophia.

— J'attends ça avec impatience.

Ce n'est qu'en entendant son nom et ses paroles présomptueuses que je réalise qu'elle a un accent. Européen, assurément. Il est léger, mais détectable. Elle est comme la femme du Quaglino's, sauf qu'elle est plus effrontée et sûre d'elle, et je n'aurais pas cru cela possible.

Une fois qu'il m'a amenée dans sa chambre, il tire les couvertures soigneusement pliées et me porte dans le lit, où il m'allonge délicatement avant de poser ses lèvres sur mon front.

— Rendors-toi.

— Tu reviens dans combien de temps ?

Je suis mal à l'aise avec l'idée qu'il retourne voir cette femme. Elle est prétentieuse. Je ne l'aime pas, et je n'aime décidément pas l'idée qu'elle bave devant Miller.

— Tu es dans mon lit et tu es nue.

Il écarte mes cheveux de mon visage et se blottit contre ma joue.

— J'ai envie d'avoir mon « truc » avec celle qui est mon habitude. Laisse-moi

m'occuper de ça. Je reviens dès que je peux, promis.

— D'accord.

Je résiste à l'envie de le prendre dans mes bras parce que le laisser s'en aller sera trop dur.

— Reste calme, s'il te plaît, dis-je.

Il acquiesce. Après un autre baiser sur mes lèvres, il sort de la chambre et referme la porte derrière lui, me laissant seule dans le noir avec mes pensées..., des pensées indésirables, des pensées qui, si je leur accorde trop de temps, me rendront carrément folle.

Trop tard.

Je tourne et retourne, enfouis ma tête sous l'oreiller, me redresse pour écouter le brouhaha et les délibérations contre Miller, alors que ma colère bout. Mais, quand j'entends la poignée de la porte tourner, je me recouche, prétendant que je n'ai pas passé les dix dernières minutes à perdre la tête avec les notions (que j'ai entendues) de règles, de restrictions, d'argent liquide, ni à m'inquiéter pour le tempérament de Miller.

Une légère lumière pénètre la chambre et, quelques secondes plus tard, il se presse contre mon dos, dégageant les cheveux sur ma nuque, et me salue en me léchant le long de la colonne jusqu'au cou.

— Coucou, dis-je en me retournant jusqu'à avoir le plaisir de trouver son visage tout près du mien.

— Salut.

Il m'embrasse le nez tendrement et caresse mes cheveux.

— Elle est partie ?

— Oui, répond-il rapidement et avec assurance, mais sans en dire plus, ce qui me va très bien.

Je veux oublier qu'elle a été ici.

— À quoi penses-tu ?

Je romps le long silence qui s'est installé entre nous, même s'il semble lui convenir. J'ai besoin d'essayer d'éloigner mon esprit des visiteuses nocturnes.

— Je pense que tu es vraiment très jolie dans mon lit.

Je souris.

— Tu peux à peine me voir.

— Je te vois très bien, Livy, riposte-t-il calmement. Je te vois partout où je regarde, qu'il fasse jour ou nuit.

Ses paroles et son souffle chaud sur mon visage m'apaisent.

— Tu as l'esprit embrouillé ?

— Un peu.

— Fredonne pour moi.

— Je ne peux pas fredonner à la demande, réplique-t-il, un peu timide.

— Tu peux essayer ?

Il réfléchit un moment, puis me serre contre son torse en posant son menton sur le haut de ma tête.

— Tu m'as trop mis la pression.

— La pression pour fredonner ?

— Oui, confirme-t-il simplement en embrassant mes cheveux.

C'est un bon compromis, mais, alors que le silence s'étend et que nous nous perdons dans un monde de paix et de bien-être, dans les bras l'un de l'autre, il dépasse la pression de ma requête et se met à fredonner doucement, m'envoyant dans un sommeil profond et paisible.

— Livy.

Son doux murmure me réveille, et j'essaie de rouler, mais ne vais nulle part.

— Olivia.

Mes paupières s'ouvrent difficilement, et je découvre de pétillants yeux bleus et sa barbe mal rasée qui couvre le bas de son visage.

— Quoi ?

— Tu es réveillée ?

Il se dresse sur ses avant-bras et frotte son entrejambe contre le mien, indiquant qu'il est déjà bien en forme.

— On peut ? demande-t-il.

L'idée que Miller m'honore me réveille aussi bien que si Big Ben sonnait à côté du lit.

— Capote.

— C'est fait.

Sa main s'aventure en bas de ma hanche jusqu'à atteindre ma fente. Il écarte mes lèvres chaudes et mouillées en poussant un petit souffle de satisfaction.

— Tu rêvais de moi ? me demande-t-il avec assurance, replaçant sa main sur le matelas avant de se redresser.

— Peut-être.

Je suis nonchalante, mais, lorsqu'il me pénètre, mes tentatives de paraître désinvolte s'évanouissent en un simple coup.

Je lève les bras en gémissant et joins mes doigts autour de son cou, la délicieuse sensation d'être remplie par lui me projetant en des endroits au-delà du plaisir..., comme Miller l'a promis.

Je rêvais vraiment de lui. Je rêvais que cela durait éternellement, et pas juste pour la vie, mais au-delà aussi... Une vie où régnait une précision parfaite pour tout, surtout quand il me faisait l'amour. Je m'en remets à sa nature pointilleuse. Cela me fascinera toujours, mais, le plus important, c'est que je suis éperdument, douloureusement et profondément amoureuse de lui..., peu importe qui il a été, ce qu'il a fait et à quel point il est possessif.

Le frottement de nos deux corps l'un contre l'autre est plus qu'agréable. Ses yeux sont baissés sur moi avec un dévouement total, renforçant un peu plus mes sentiments à chaque coup délicat de ses hanches. Je suis en feu, ondulant et soufflant d'intenses respirations sur son visage alors que la sueur qui crible sa nuque mouille mes mains.

— Je meurs d'envie de t'embrasser, marmonne-t-il, s'enfonçant profondément et ralentissant sa respiration laborieuse. Tellement envie, mais je ne peux pas priver mes yeux de ton visage. J'ai besoin de voir ton visage.

Je contracte instinctivement mes muscles internes en le sentant palpiter lentement.

— Mon Dieu, Livy, la perfection pâlit de honte face à toi.

Je voudrais contester son affirmation, mais je suis trop concentrée à me synchroniser avec le tempo méticuleux de ses hanches de rêve : chaque avancée est ferme et parfaite, chaque retrait, régulier et contrôlé. Les frémissements dans le creux de mon ventre se préparent à être encore plus profonds, à entrer en éruption et me rendre folle avec des sensations irrésistibles, et pas seulement sur le plan physique. Mon cœur explose, lui aussi. Je bouge alors, tirée délicatement vers ses genoux et guidée encore et encore.

— Tu es tellement bien adaptée à moi, gémit-il en fermant lentement les yeux. La seule chose dans toute ma vie qui ait été vraiment parfaite, c'est toi.

Dans mon état de béatitude, je parviens à comprendre ce que cela signifie, surtout pour un homme qui a un besoin maladif d'exactitude.

— Je veux être parfaite pour toi, dis-je, poussant mon corps contre le sien et nichant mon visage dans son cou. Je veux être tout ce dont tu as besoin.

Je n'ai pas de difficulté à l'admettre. Dans ce genre de moment, je vois un homme détendu et comblé, et pas énervé et prêt à bondir ou imprévisible et dangereux. Si je peux l'aider à transférer certains de ses attributs du lit jusqu'aux autres moments de son existence où il ne m'honore pas, alors, je le ferai, chaque jour du reste de ma vie. La deuxième partie de la journée d'hier était un début parfait.

J'ai l'impression d'être hypnotisée quand je recule et le regarde dans les yeux,

accrochée à ses cheveux et suivant exactement ses mouvements. La puissance qui émane de lui en étant si doux est incroyable, son rythme et sa mesure sont époustouflants. Il retient son souffle, front contre front.

— Ma douce, tu l'es déjà.

Il penche la tête et pose ses lèvres sur les miennes, et nous nous embrassons ardemment, nos langues s'entrechoquant et roulant alors qu'il me soulève et me fait redescendre continuellement.

— Tu es trop spéciale, Livy.

— Comme toi.

— Non, je suis un imposteur.

Ses hanches s'agitent légèrement et nous arrachent un cri à chacun.

— Bon sang ! aboie-t-il alors qu'il soulève ses fesses posées sur ses talons et s'agenouille en me tenant contre lui sans effort.

Je rejette la tête en arrière, agrippée à son dos, et mes chevilles se rejoignent pour plus de stabilité.

— Ne me prive pas de ton visage, Livy.

Ma tête est trop lourde et roule librement, tandis que la pression s'accumule et vibre. Je vais exploser.

— Je viens.

— S'il te plaît, Livy. Laisse-moi te voir, dit-il en grinçant les dents. S'il te plaît.

Je me force à satisfaire sa demande, réunissant toute mon énergie pour tirer sur son cou et ainsi m'aider. Je hurle.

— Allonge-toi.

— Quoi ?

Je hurle en fermant les yeux, sentant mes muscles se contracter obstinément. Je ne peux plus rien contrôler.

— Allonge-toi.

Sa main est posée sur le bas de mon dos pour me permettre de m'appuyer, et il m'aide à descendre jusqu'à ce que le haut de mon dos soit sur le matelas et que le bas de mon corps soit retenu sur lui qui est agenouillé.

— Tu es bien ?

— Oui, dis-je, à bout de souffle, cambrant le dos et plongeant les doigts dans mes boucles blondes emmêlées.

— Bien, grommelle-t-il.

Ses traits tirés me disent qu'il n'est pas loin de l'orgasme, lui aussi, et les ondulations de son ventre indiquent la tension qui monte en lui.

— Tu es prête, Livy ?

— Oui !

— Oh mon Dieu, je suis tellement prêt !

Ses hanches semblent agir de leur propre gré, alors qu'il palpite en moi, la douce fluidité de ses mouvements depuis longtemps disparue. Il tremble en essayant manifestement de se contrôler, et je me demande encore s'il se bat continuellement pour contenir la sauvagerie violente dont j'ai été témoin à l'hôtel.

Cette réflexion requiert un esprit clair, ce que je n'ai pas à cet instant. Je viens.

— Miller !

Il retire ses hanches et fournit un dernier coup qui nous fait tous les deux franchir la limite, Miller, avec un aboiement tendu, et moi, un cri étouffé. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair lorsqu'il pénètre un peu plus en moi, palpitant, crispé et gémissant.

Je suis lessivée, complètement inerte, et lutte même pour garder les yeux rivés sur le visage transpirant de Miller après l'orgasme. J'accueille avec plaisir son poids lorsqu'il s'écroule sur moi, et je ferme les yeux, mais compensant le fait de ne plus le voir par son contact. Il est trempé, halète dans mes cheveux, et ce sont les plus beaux des sons et les plus délicieuses des sensations.

— Désolé, murmure-t-il de manière complètement inattendue.

— Pour quoi ?

— Dis-moi ce que je ferais sans toi, chuchote-t-il, me serrant très fort et pressant mes côtes. Dis-moi comment je survivrais.

— Miller, tu m'écrases, dis-je presque en suffoquant, mais il se contente de me serrer encore plus fort. Miller, détends-toi.

Je sens sa tête trembler dans mon cou.

— Miller, s'il te plaît !

Il s'écarte rapidement de moi, baisse la tête et les yeux, et me laisse à bout de souffle et haletante sur le lit. Il ne me regarde pas. Je frotte mes bras, mes jambes, tout, mais il refuse de reconnaître ce qu'il vient de faire. Il semble abattu à un point qui m'inquiète. D'où cela vient-il ?

Je m'écroule à genoux pour être face à lui et prends ses mains dans les miennes.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça, puisque je t'ai dit ce que je ressens de mon côté, dis-je sur un ton apaisant, rassurant, intérieurement soulagée qu'il semble aussi inquiet que moi à l'idée d'une séparation.

— Nos sentiments n'ont pas d'importance, dit-il de façon factuelle.

Sa déclaration me fait me redresser légèrement.

— Bien sûr qu'ils sont importants.

Une froideur que je n'aime pas m'envahit.

— Non.

Il secoue la tête et retire ses mains des miennes, les laissant retomber inertes sur mes cuisses.

— Tu as raison. J'aurais dû te laisser t'éloigner de moi.

— Miller ?

Je sens la panique qui s'installe.

— Je ne peux pas t'attirer dans mon obscurité, Olivia. Il faut y mettre fin maintenant.

Ma poitrine se déchire lentement. J'apporte de la lumière à son monde. C'est quoi, son problème ?

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Je t'aide.

J'essaie de reprendre ses mains, mais il les met hors de ma portée et se lève du lit.

— Je vais te ramener chez toi.

— Non, dis-je à voix basse, le regardant disparaître dans la salle de bains. Non !

Je bondis du lit et cours après lui, puis attrape son bras et le tire pour qu'il se retourne face à moi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais ce qu'il faut.

Il n'y a aucun sentiment, ni remords, ni chagrin. Il me ferme les portes, plus que jamais, son masque solidement en place... Aucun costume n'est nécessaire.

— Je n'aurais jamais dû laisser les choses aller si loin. Je n'aurais pas dû revenir vers toi.

— Les choses ? Tu veux dire « nous » ? Il n'y a pas de « choses », ni de toi ni de moi. C'est « nous » !

Je m'écroule sur lui, mon corps refusant de se calmer, pas avant qu'il me prenne et me dise que j'hallucine.

— Il y a toi, et il y a moi.

Il relève lentement la tête. Ses yeux bleus sont vides.

— Il ne pourra jamais y avoir de « nous ».

Ses paroles froides enfonce un poignard dans mon cœur en miettes.

— Non.

Je refuse de l'accepter.

— Non !

Je le secoue en le tenant par les bras, mais il reste impassible et détaché.

— Je suis ton habitude.

Je me mets à sangloter, et les larmes jaillissent de mes yeux sans que je puisse les contrôler.

— Je suis ton habitude !

Il retire son bras et fait un pas en arrière.

— Les habitudes sont mauvaises pour toi.

Ma poitrine s'ouvre en deux et expose mon cœur brisé.

— Tu racontes des conneries.

— Non, ce que je dis est tout à fait sensé, Livy.

Il s'éloigne et entre dans la douche sans broncher lorsque l'eau froide tombe sur lui.

Je n'abandonne pas. Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas. Ma panique attise ma ténacité, et je me retrouve dans la douche, le poussant alors qu'il essaie de se laver les cheveux.

— Tu n'arriveras pas à me faire ça une nouvelle fois, pas maintenant ! Pas après tout ce qui s'est passé !

Il m'ignore et rince ses cheveux avant même qu'ils soient vraiment lavés. Puis il me fuit, sort de l'autre côté de la douche, mais je suis implacable et crie en le suivant. Je m'accroche à son dos mouillé pour tenter de l'arrêter, mais il se dégage et essaie de se sécher avant de s'échapper de la salle de bains.

Je suis bouleversée, mon cœur bat la chamade, mon corps tremble.

— Miller, je t'en prie !

Je tombe à genoux et le regarde disparaître à nouveau.

— Je t'en prie.

Ma tête tombe dans mes mains, comme si le noir et le fait de me cacher pouvaient me sortir de ce cauchemar.

— Lève-toi, Livy.

Son ton impatient ne réussit qu'à me faire sangloter plus fort.

— Lève-toi !

Les yeux trempés de larmes, j'affronte son visage de glace.

— Tu viens de me faire l'amour. Je t'ai accepté. Tu as voulu que j'oublie cet homme, et je l'ai fait.

— Il est toujours là, Livy, dit-il, les dents serrées. Il ne part jamais.

— Il était parti ! dis-je désespérément. Il n'est jamais là quand nous sommes ensemble.

Ce n'est pas vrai, et je le sais, mais je m'enfonce vers l'enfer et je ferai

n'importe quoi pour retrouver mon chemin.

— Si, crache-t-il en se penchant pour relever mon corps fluet du sol. J'ai été stupide de croire que je pourrais le faire.

— Faire quoi ?

Il a un mouvement de recul et me lâche, faisant un signe de haut en bas vers moi.

— Ça !

— Tu veux dire avoir des sentiments ?

Je frappe son torse.

— Tu veux dire aimer ?

Il se tait et recule, luttant manifestement pour contrôler son corps qui convulse.

— Je ne peux pas t'aimer.

— Non, dis-je sur un ton pitoyable. Ne dis pas ça.

— Il n'y a que la vérité qui blesse, Olivia.

— C'est la femme d'hier soir, c'est ça ?

Son visage suffisant est alors tout ce que je peux voir malgré ma peur.

— Sophia. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Ça n'a rien à voir avec elle.

Il s'éloigne de la salle de bains, et je sais que c'est parce que je me rapproche trop dangereusement du problème.

— Tu veux vraiment arrêter ?

— Oui ! aboie-t-il, pivotant et me fusillant avec un regard outré, mais il revient vite sur sa position lorsqu'il réalise ce qu'il vient de dire. Non !

— Oui ou non ?!

— Non !

— Que s'est-il passé depuis cette nuit, quand tu m'as rejointe au lit ?

— Trop de trucs !

Il a disparu de ma vue pour se glisser dans le dressing. Je le suis à nouveau et l'observe attraper un short et un tee-shirt.

— Tu es jeune. Tu m'oublieras.

Il refuse, le lâche, de me regarder ou d'affronter mes paroles.

— Tu veux que je t'oublie ?

— Oui, tu mérites mieux que ce que je peux t'offrir. Je te l'ai dit dès le début, Livy. Je suis émotionnellement indisponible.

— Et, depuis lors, tu m'as honorée et donné tout ce que tu cachais au monde, dis-je, les yeux rivés sur les siens, vides, pour essayer de trouver désespérément quelque chose en eux. Tu m'as détruite.

— Ne dis pas ça ! hurle-t-il, son ton et son expression clairement empreints de culpabilité.

Il sait que c'est vrai.

— Je t'ai ramenée à la vie.

— Félicitations ! dis-je, indignée. Oui ! En effet, mais à l'instant où j'ai aperçu la lumière et l'espoir, tu m'as cruellement tuée.

Il a un mouvement de recul suite à mes paroles qui ne font que décrire la vérité et, sans réponse valable, il passe devant mon moi pour échapper à ses erreurs en s'assurant de n'établir aucun contact.

— Je dois partir.

— Où ?

— Paris. Je pars à midi.

Je m'étrangle en prenant une profonde inspiration. La ville des amoureux ?

— Tu y vas avec cette femme, c'est ça ?

Mon cœur est complètement en miettes en pensant à Miller, à des femmes chics, à des menottes, à l'argent, aux cadeaux...

Et tout ce que je vois, c'est le beau visage égoïste de ma mère. Mon visage. Et, maintenant, celui de Miller.

Il ne me fera pas ça !

— Je t'oublierai, dis-je, redressant les épaules et le fixant.

Il s'immobilise en entendant ma promesse.

— Je m'en assurerai.

Il se retourne lentement et me lance un regard d'avertissement. Je ne pourrais pas plus m'en moquer.

— Ne fais rien de stupide, Livy.

— Tu viens juste de renoncer à ton droit de me demander quoi que ce soit ; alors, tu me pardonneras si je choisis de t'ignorer.

Je passe devant lui en trombe, bien consciente de ce que je fais et prête à mettre ma menace à exécution.

— Livy !

— Bon voyage !

Je récupère ma robe mouillée et l'enfile en traversant son appartement.

— Livy, ce n'est pas aussi simple qu'une simple démission.

Il me suit, le bruit de ses pieds nus sur le sol en marbre se faisant plus fort, alors que je me précipite vers la porte. Il est inquiet ; ma promesse implicite provoque sa tendance possessive. Il ne veut pas qu'un autre homme me touche.

— Livy !

Quand je le sens attraper mon bras, je me retourne, bouillant de rage, et découvre que son masque se défait lentement. Mais cette lueur d'espoir ne m'empêche pas de le gifler. Sa tête est déportée sur le côté avec un grand bruit et reste là, tandis que j'essaie en vain de me calmer.

— Oui ! Tu aurais dû me laisser m'éloigner de toi ! dis-je avec une résolution absolue. Tu aurais dû me laisser t'oublier !

Son visage se retourne lentement vers moi.

— Je ne voulais pas que tu te souviennes de moi comme ça. Je ne voulais pas que tu me détestes.

J'éclate de rire, abasourdie par ses raisons égoïstes. Il se fiche de ce que tout le monde pense de lui. Mais pas moi ? Je suis différente ?

— Que c'est honorable de votre part ! Mais vous avez commis une erreur fatale, Miller Hart.

Il semble se méfier lorsqu'il me lâche.

— Comment ça ?

— Je te déteste plus maintenant que lorsque tu as fait de moi l'une de tes putes ! Maintenant, tu n'es qu'un lâche. Un frileux, une poule mouillée !

J'avale quelques bouffées d'air pour me calmer en ayant honte de mon comportement désespéré et suppliant. Il sait ce que je ressens, et je sais ce qu'il ressent. Or, c'est lui qui s'en va, alors que c'est moi qui devrais faire le plus grand acte de foi dans cette histoire. C'est moi qui vais à l'encontre de mes règles et de mes principes moraux. C'est moi qui accepte la montagne de défauts de cet homme.

— Je ne te laisserai plus jamais m'avoir. Plus jamais.

Le cran dans ma voix me surprend.

— C'est assurément une bonne chose, murmure-t-il à peine en faisant un autre pas loin de moi.

On dirait qu'il craint, si je me retrouve à sa portée, d'aller à l'encontre de ses paroles.

— Fais attention, Livy.

Le double sens de sa phrase est une insulte.

— Je suis enfin en sécurité, dis-je en tournant le dos à un homme manifestement déchiré avant de m'éloigner de lui pour la toute dernière fois.

Mon désespoir a disparu avec ses paroles et ses actes lâches. Je sais ce qu'il ressent. Il sait ce qu'il ressent..., ce qui fait de lui un individu lâche, faible et sans volonté.

Maintenant, tout ce que je veux, c'est lui faire mal. Je veux trouver sa partie la

plus forte et la détruire.

Il est plus de neuf heures du soir, et je suis lessivée par un trop-plein d'émotions, mais mon esprit vengeur ne m'autorisera pas à dormir. Je suis gonflée à bloc, encouragée par le ressentiment à enfoncer le couteau et le remuer encore et encore. Il faut dire que les quatre appels de William, auxquels je n'ai pas répondu, n'ont rien fait pour calmer mes intentions. Il m'a peut-être même provoquée un peu plus. Je sais avec certitude que je vais le mettre à l'épreuve une bonne fois pour toutes. Je suis la fille de ma mère.

Je n'ai plus ma carte de membre de l'Ice, mais cela ne m'arrêtera pas. Rien ne m'arrêtera. Contournant la courte file d'attente, je me présente au videur qui pousse un soupir exaspéré avant de m'autoriser à entrer sans rien dire. Je passe devant lui en me pavanant et me dirige directement vers l'un des bars, évaluant le décor, le son et l'atmosphère joyeuse. La musique, ce soir, semble sombre, et le titre qu'on entend est *Insomnia* de Faithless. Ça tombe bien. C'est approprié.

— Champagne, dis-je, appuyant mes fesses contre le bar et jetant un coup d'œil à la lueur bleue qui enveloppe le club de Miller.

L'élite londonienne se presse dans le club, la masse habituelle de fêtards bien habillés occupe chaque espace disponible, mais, malgré cette foule qui m'entoure de toutes parts, je sais que les caméras de sécurité seront rivées sur moi et moi seule. Miller aura donné les instructions à Tony, et je ne doute pas que le videur a déjà prévenu Tony de mon arrivée.

— Mademoiselle ?

Je me retourne et accepte un verre de champagne, ignorant la fraise et le vidant d'une traite. Puis j'en demande immédiatement un autre. On me tend une nouvelle flûte et, alors que je pivote, je repère Tony qui traverse la piste de danse dans ma direction. Il a l'air fou de rage et, devinant ce qui va se passer, je disparaiss au milieu de la foule et me dirige vers le toit-terrasse.

Alors que je monte les marches en verre dépoli, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et souris en voyant Tony à l'endroit que je viens de quitter, en train de chercher partout autour de lui, l'air perplexe. Il se penche sur le bar et parle au barman qui hausse les épaules avant de servir un client qui attend. Je vois Tony frapper le bar avec le poing et se retourner pour balayer la salle des yeux. Satisfaite, je poursuis mon chemin jusqu'à ce que je passe le seuil de l'immense

baie vitrée et me retrouve parmi une marée humaine qui rit, boit et bavarde, sans remarquer mon attitude étrange.

Je prends une gorgée de champagne et patiente. Je n'ai pas à attendre longtemps. Je croise le regard d'un type de l'autre côté de la terrasse et souris évasivement avant de me détourner lentement de lui pour apprécier la vue.

— Seule ?

Je pivote tranquillement sur mes talons pour me retrouver face à lui. Il porte un jean foncé et une chemise blanche. Mes yeux parcourent toute la longueur de son corps jusqu'à son visage. Un beau visage, soigneusement rasé. Ses cheveux courts marron sont plus hauts sur le haut et peignés sur le côté.

— Et vous ?

Je prends une pose détendue en portant mon verre à mes lèvres.

Il sourit légèrement et me guide vers le bord de la terrasse en posant légèrement sa main dans le creux de mon dos. Ce contact ne produit aucune étincelle dans mon corps, mais c'est un homme et c'est tout ce dont j'ai besoin.

— Danny ! lance-t-il en se penchant pour déposer un baiser sur chacune de mes joues. Tu es ?

— Livy.

Je lève les yeux vers la caméra et souris, tandis qu'il prend son temps pour se présenter.

— Enchanté de te rencontrer, Livy, dit-il en enchaînant. J'adore ta robe.

Je n'en doute pas. Elle est moulante et courte.

— Merci.

— De rien.

Ses yeux pétillent.

Nous passons un court moment à discuter, et je lui rends ses sourires et ses rires sans difficulté, mais ce n'est pas parce que je suis attirée par lui. C'est parce que je sais que les caméras sont fixées sur moi de toutes parts et enregistrent tout pour le livrer aux yeux de Miller à son retour de Paris.

— Y a-t-il un protocole que tu veux suivre ?

Je lutte pour empêcher mes sourcils de se froncer à cause de ma confusion.

— Tu veux dire si j'aimerais que tu m'amènes dîner ou directement au lit ?

Il affiche un petit sourire suffisant.

— Je serais ravi de faire les deux.

Mon assurance flanche momentanément, mais je la contrôle aussitôt.

— On n'a qu'à dire que cette fraise représente le dîner.

Je penche ma flûte et attrape le fruit sans manquer de le mâcher lentement et de

l'avaler encore plus lentement.

Il fait de même et imite mes gestes avec un sourire entendu.

— Quelle vue époustouflante !

Il penche son verre vide vers l'espace devant nous et je le suis du regard.

— Je suis d'accord, mais je vois des façons bien meilleures de passer le reste de la soirée.

Mon audace devrait me stupéfier, mais non. Je suis en mission, en mission dangereuse. Miller n'est pas le seul à porter un masque. Ce serait trop facile.

Retournant mon regard vers Danny, j'effleure mes lèvres du bout des doigts d'un geste séducteur, et il s'approche, baissant lentement le visage vers le mien jusqu'à ce que nos bouches se frôlent. Pour essayer de conserver ma confiance désinvolte, je ferme les yeux et fais apparaître des images de Miller. C'est faible et pathétique, mais c'est le seul moyen que j'ai pour mener à bien mon acte cruel. Les lèvres de Danny ne m'aident pas à atteindre mon objectif : elles n'ont ni le goût ni le toucher de celles de Miller, mais je ne renonce pas. Je le laisse m'embrasser et ne savoure que l'idée de ce que cela infligera à l'homme que j'aime..., l'homme qui, je le sais, m'aime, mais est trop lâche pour se battre.

— Chez moi, marmonne Danny contre mes lèvres en glissant sa main sur mes fesses.

J'acquiesce et il prend aussitôt ma main pour me faire quitter la terrasse. Miller Hart a attisé en moi une insouciance latente. J'ai donné raison à William : je suis la fille de ma mère, et cette prise de conscience devrait me mettre dans un état désastreux, mais le seul désastre que je prédis est la dure réalité de ma vie sans Miller. Il représente un sacré mélange de complications et de défis à relever ; pourtant, je suis accro à lui et à tous les obstacles qui l'accompagnent.

Je suis Danny dans l'escalier, jusqu'à ce que nous atteignons le rez-de-chaussée. Il se fraye un chemin dans la foule, pressé qu'il est d'échapper au tumulte et de trouver un peu d'intimité. Mais il s'arrête alors et me surprend en m'embrassant à nouveau et en soupirant près de ma bouche.

— Je pourrais bien faire ça encore une fois ou deux avant qu'on ne sorte d'ici, dit-il en appuyant légèrement son entrejambe contre mon ventre.

Je ne proteste pas, principalement parce que je m'accroche au fait qu'il y a une caméra dirigée sur nous ; alors, je passe mes bras autour de ses larges épaules et le laisse faire comme il veut, comme pour lui dire : « Ça me va. »

S'éloignant de moi, il attrape ma main et marche devant, mais s'arrête après seulement quelques pas déterminés. Il ne m'embrasse pas, cette fois-ci.

— Excuse-moi, dit-il en essayant de contourner quelqu'un.

Je ne vois pas qui c'est. Je n'ai pas besoin de voir qui c'est.

— Tu ne partiras pas avec cette fille.

La voix bourrue de Tony me fait fléchir derrière Danny, mais elle booste aussi ma résolution.

Danny se retourne pour me regarder.

— Ignore-le, dis-je fermement en le poussant dans le dos pour l'encourager à avancer.

— Qui est-ce ?

— Personne.

Je passe devant et tire Danny qui reste songeur. Tony ne peut pas m'arrêter, et cela détruira encore un peu plus Miller.

— Livy, arrête de jouer.

Je m'immobilise en entendant le grognement ennuyé de Tony.

— Qui a dit que c'était un jeu ?

— Moi.

Il fait un pas en avant et jette un regard menaçant à Danny, perplexe, qui a lâché ma main.

Danny se met à rire.

— O. K. Je ne sais pas ce que c'est que cette blague, mais vous pouvez m'épargner.

Il s'éloigne à grandes enjambées, nous laissant, Tony et moi, les yeux dans les yeux.

— Malin, le gamin.

— Pourquoi ça vous intéresse ?

— Ça ne m'intéresse pas.

— Alors, pourquoi vous vous êtes donné la peine d'intervenir ?

— Parce que tu te serais attiré des ennuis.

— Je trouverai quelqu'un d'autre.

Je passe devant lui en trombe, les jambes comme de la gelée, alors que je me dirige vers le bar.

Je commande du champagne. Tony apparaît en face de moi de l'autre côté du bar, chassant le barman qui a commencé à me servir.

— On ne te servira plus d'alcool.

Je serre les dents.

— Pourquoi ne vous occupez-vous pas de vos affaires ?

Il se penche sur le bar en serrant les dents lui aussi.

— Si tu réalisais les dégâts que tu fais, tu arrêterais tes conneries, chérie.

Moi ? Des dégâts ? Ma colère gronde dangereusement. Si, jusqu'ici, c'était le ressentiment qui me motivait, là, ce n'est plus que de la rage pure et dure.

— Cet homme m'a détruite !

— Cet homme est enchaîné, Livy ! hurle-t-il, me faisant reculer. Et, malgré ce que vous pensez, tous les deux, tu ne peux pas le libérer.

— De quoi ?

Je n'aime pas la résolution dans le ton de Tony, ni l'expression sur son visage rond. Il a l'air bien trop catégorique.

— De chaînes invisibles, répond-il presque en chuchotant, mais j'entends parfaitement ses mots malgré la musique assourdissante et la foule.

Ma gorge se serre. Je n'arrive plus à respirer. Tony me regarde assimiler son affirmation en se demandant probablement ce que je vais en faire. Je ne sais pas. Il parle en langage codé. Il insinue que Miller est impuissant..., que c'est un homme faible. Ce n'est pas vrai. Il est très puissant, physiquement et mentalement. J'ai été témoin de la démonstration de ces deux forces.

Je reste silencieuse, la tête en vrac, le corps tremblant, ne sachant que faire. Je me sens affligée et dans le flou, et des larmes de désespoir commencent à me piquer les yeux.

— Rentre chez toi, Livy. Continue ta vie et oublie que tu as rencontré Miller Hart.

— Impossible, dis-je en sanglotant, mon visage rapidement trempé, car je ne parviens pas à cacher mon chagrin.

À travers le brouillard, je vois que le corps de Tony se dégonfle, et il disparaît soudain. Mais le mien ne veut pas bouger et me force à rester devant le bar, perdue et inerte.

— Viens avec moi.

Je sens une main délicate attraper mon bras et m'éloigner de cette zone animée, me faire traverser le club et descendre les escaliers du labyrinthe sous l'Ice.

Je devine à ses gestes, bien que vagues et codés, qu'il n'agit pas sous les ordres de Miller.

Je titube et trébuche devant Tony, presque désorientée, et, lorsque nous arrivons à la porte du bureau de Miller, il tape le code, ouvre la porte et me guide jusqu'à la table de travail. Il m'installe soigneusement sur le fauteuil.

— Je ne veux pas rester là, dis-je en un murmure pitoyable en faisant abstraction du réconfort que m'apporte le fait d'être dans l'un des lieux de Miller à la précision parfaite. Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

Il aurait dû me mettre dans un taxi et me renvoyer chez moi.

Tony ferme la porte et se tourne vers moi.

— Il y a quelque chose sur le bureau pour toi, dit-il sans aucun enthousiasme, car il ne veut visiblement pas vraiment que je l'aie, quoi que ce soit.

Je promène mon regard sur la surface blanche brillante et vois le téléphone sans fil à sa place habituelle et, au centre, une enveloppe, placée de manière si précisément alignée avec le bord du bureau que seul Miller peut l'avoir déposée ici.

L'instinct me fait reculer dans le cuir de son fauteuil pour mettre de la distance entre ce morceau de papier inoffensif et moi. Je suis prudente et certaine que je ne vais pas vouloir lire ce qu'il contient.

— C'est de sa part ?

Je ne détache pas mes yeux de l'enveloppe.

— Oui. Il est passé par ici avant d'aller à la gare de St. Pancras.

Je ne regarde pas Tony, mais je sais qu'il vient de pousser un discret soupir las. Je lève lentement la main et prends l'enveloppe sur laquelle apparaît mon nom dans une écriture que je reconnais. Celle de Miller. Je ne peux empêcher mes tremblements, même en essayant de les contrôler de toutes mes forces, lorsque je sors le petit mot. Je tente en vain de réguler ma respiration, mais les palpitations cardiaques rendent la tâche impossible. Je déplie le morceau de papier et m'essuie les yeux pour retrouver une vision claire. Puis je retiens mon souffle.

Ma douce,

Comment ai-je su que tu viendrais ici ? Les caméras de sécurité ont été éteintes ce soir à ma demande. Si tu choisis de permettre à un autre homme de te toucher, alors, ce n'est que ce que je mérite, mais je ne pourrai jamais supporter d'en être témoin. L'imaginer est une torture suffisante. Le voir pourrait me pousser à tuer. Je t'ai blessée et pour ça j'espère brûler en enfer quand j'y arriverai. De toutes mes erreurs, tu es mon plus grand regret, Olivia Taylor. Je ne regrette pas de t'avoir honorée ou fait plaisir. Je regrette l'impossibilité de ma vie et mon incapacité de me donner à toi pour toujours.

Tu dois avoir confiance en moi et en la décision que j'ai prise, et savoir que je l'ai prise le cœur lourd. Ça m'est extrêmement douloureux de le dire, mais j'espère que tu pourras m'oublier et trouver un homme qui mérite ton amour. Je ne suis pas cet homme.

Ma fascination n'a jamais disparu, ma douce. Je peux priver mes yeux de toi et refuser à ma bouche de te goûter. Mais je ne peux rien faire pour soigner mon cœur brisé.

À toi éternellement,

Miller Hart

— Non, dis-je en sanglotant, tout l'air que j'ai emmagasiné dans mes poumons sortant par ma bouche en un seul soupir plein de douleur.

Le « H » du nom de Miller se brouille quand une larme tombe sur la feuille et fait couler l'encre sur le papier. La vue de cette lettre salie et déformée reflète mon état.

— Ça va ?

La voix de Tony interrompt mes pensées chaotiques, et je lève mes yeux lourds vers cette autre personne opposée à notre relation. Tout le monde veut à tout prix nous faire rompre, comme je l'ai voulu aussi. Et, après toutes les fois où Miller a perdu son sang-froid parce qu'il avait peur que j'aie perdu courage, c'est maintenant à son tour.

— Je le déteste.

Je crache ces mots blessants avec une sincérité totale. Cette lettre n'a pas soulagé ma douleur. Ses mots sont contradictoires et rendent sa décision encore plus difficile à accepter. Sa décision. Et la mienne alors ? Et moi et ma volonté de l'accepter et de le laisser m'insuffler la force dont j'ai besoin pour l'aider ? Ou est-ce qu'on ne peut plus rien faire pour lui ? S'est-il trop enfoncé dans les profondeurs de l'enfer pour que je le ramène ici ? Toutes ces pensées et ces questions ne font que transformer ma peine en haine. Après tout ce que nous avons enduré, il ne devrait pas prendre cette décision seul. Je laisse tomber la lettre sur son bureau et me lève brusquement. Il se cache. Il s'est caché toute sa vie..., jusqu'à ce qu'il me rencontre. Il m'a montré un homme que, j'en suis sûre, personne n'a vu auparavant. Il se cache derrière des manières qui camouflent le connard brusque et arrogant, et derrière des costumes qui dissimulent le Miller détendu qui apparaît lorsque nous nous perdons l'un dans l'autre. C'est un imposteur, comme il me l'a dit.

Je sombre dans un brouillard rouge et trébuche près de son bureau, pour tomber presque sur le meuble à alcool de l'autre côté de la pièce. J'examine un moment les bouteilles et les verres parfaitement disposés en respirant fort et de manière erratique.

— Livy ?

Tony semble tout près et très inquiet.

Bouleversée, je balaie la surface d'un coup de bras en criant et j'envoie chaque objet bien rangé qui orne le meuble s'écraser sur le sol dans un grand fracas.

Tony saisit soudainement mes bras agités et lutte pour me maîtriser, alors que je continue à hurler et me débattre comme une possédée.

— Calme-toi !

— Dégage !

Je me débarrasse de son emprise et cours à travers la pièce jusqu'à la sortie. Mes jambes bougent vite, en rythme avec mon cœur palpitant, et m'amènent loin du petit monde parfait de Miller en montant les escaliers et en sortant dans l'air nocturne. Je me jette sur la route et oblige un taxi à s'arrêter s'il ne veut pas me heurter. Je monte dedans.

— Belgravia, dis-je, haletante, en fermant la portière.

J'observe Tony surgir de l'Ice en agitant violemment les mains devant le videur alors qu'il me regarde partir.

Je m'adosse au cuir, offrant à mon cœur un moment pour récupérer, et appuie mon front contre la vitre froide, tandis que je regarde passer la ville dans la nuit.

Londres a vraiment jeté son ombre noire.

L'immeuble de son appartement paraît peu attrayant, avec son hall froid et silencieux orné de miroirs. Le portier me salue d'un signe de tête à mon passage. Le bruit de mes talons brise le calme sinistre et résonne dans le vaste espace. Je ne prends pas l'ascenseur et passe la porte qui mène à la cage d'escalier en espérant que l'énergie qu'il me faudra pour monter les dix étages atténuera la colère qui creuse un trou béant dans mon ventre.

Mon plan échoue. Je grimpe les marches sans mal et me retrouve à glisser ma clé dans la serrure de sa porte laquée en un rien de temps sans que ma rage se soit calmée. Sachant exactement où je me rends, je traverse son appartement en courant, arrive dans la cuisine et me mets à ouvrir brusquement les tiroirs. Je trouve ce que je cherche, puis je prends le couloir jusqu'à sa chambre et passe la porte de son dressing.

Sur le seuil, armée du couteau le plus tranchant que j'ai pu trouver, je jette un coup d'œil aux trois murs remplis de penderies de costumes et chemises de grands couturiers sur mesure. Ou de masques. Je les vois comme des masques. Quelque chose qui permet à Miller de se cacher. Son armure, sa protection.

À cette idée, je me mets à hurler, prise de folie, et commence à arracher les rangées de vêtements hors de prix. Je les taille en pièces en laissant le couteau tomber de manière sporadique pour déchirer le tissu luxueux. La force dans mes bras rend la tâche facile, ma colère devenant ma meilleure alliée. J'utilise le couteau uniquement pour faire des trous au hasard, puis je déchire à mains nues.

— Je te hais !

Je lacère ses cravates en criant.

J'approche dangereusement le niveau de psychose que Miller a montrée trop souvent, ces derniers jours, et je ne m'adoucis que lorsque sa garde-robe ne représente plus qu'un tas de chiffons déchirés. Puis je tombe sur les fesses, épuisée, le souffle court, et fixe la masse de tissus en lambeaux qui m'entoure. Rien ne garantissait que détruire tous ses masques me permettrait de me sentir mieux, et ce n'est finalement pas le cas.

Mes mains sont abîmées, mon visage me brûle et j'ai la gorge irritée à force d'avoir crié. Je suis dans le même état que ce qui s'étale autour de moi : en lambeaux. Je recule et trouve le meuble qui trône au centre du dressing de Miller

et m'affaisse contre lui, mes chaussures perdues au milieu de la pagaille et ma robe remontée jusqu'à la taille. Je reste assise là, en silence, essoufflée et haletante, pendant un long moment, à me demander : *Et maintenant ?* Ce massacre a peut-être distrahit mes pensées, mais le soulagement est de courte durée. Il arrivera un moment où j'aurai tout détruit, et peut-être même moi-même. À un point où je serai méconnaissable. Et alors, que ferai-je ? Je suis déjà prête à sombrer dans l'autodestruction.

Je laisse ma tête retomber mollement en arrière, mais sursaute lorsqu'un grand bruit retentit dans l'appartement. Mon corps se fige et ma respiration reste bloquée dans ma gorge. Puis le martèlement recommence. Je suis pétrifiée par une peur familière, assise là à écouter les coups insistants à la porte, les yeux écarquillés et le cœur essayant de s'échapper de ma poitrine. Je jette un coup d'œil à la pagaille qui m'entoure. Et je vois le couteau. Je le ramasse lentement et regarde la lame briller, tandis que je le tourne dans ma main.

Puis je me lève, les jambes tremblantes. Peut-être devrais-je me cacher, mais mes pieds nus se mettent à bouger de leur propre gré, ma main serre fermement le manche du couteau. Je marche sur les restes des vêtements de Miller pour m'approcher, prudente, méfiante, du vacarme et parcours le couloir sur la pointe des pieds pour émerger dans le séjour. Je vois l'entrée de l'autre côté de la pièce et la porte qui tremble à chaque coup violent.

Puis les coups s'arrêtent et un silence troublant tombe. Je m'apprête à avancer, contenant ma peur, déterminée à affronter cette menace inconnue, mais je m'arrête quand la serrure de la porte bouge et qu'on ouvre brusquement avec un juron.

Choquée, je chancelle, mon poulx qui tambourine dans mes oreilles me donnant le vertige. Il me faut un certain temps pour assimiler à quoi je suis confrontée. Il a l'air fou, ce qui peut être choquant de ma part après ce que je viens de faire dans son dressing. Il est dans un état lamentable, il souffle et transpire, tremble presque à cause de la colère.

Il ne m'a pas vue. Il fait claquer la porte et se retourne pour la cogner du poing, faisant éclater le bois laqué. Ayant mis à vif la chair de ses articulations, Miller rugit, et moi, je recule en titubant.

— Merde !

Son juron résonne dans l'immense espace et, quand il me frappe de toutes parts, je me recroqueville sur place. Je veux courir vers lui pour lui venir en aide ou crier et qu'il remarque que je suis là, mais je n'ose rien faire. Il a l'air complètement aliéné, et je me demande ce qui a bien pu causer cette violente crise. Est-ce le fait qu'il ait lui-même interféré dans notre relation ? Je me

redresse, bouleversée et désorientée, alors que son dos s'affaisse et l'écho de sa colère s'efface.

Quelques secondes plus tard, ses épaules se crispent, et il fait pivoter son corps décomposé dans ma direction. La perfection qui fait Miller a disparu. La boule dans ma gorge explose à m'étouffer, et je mords ma lèvre pour retenir un sanglot qui menace de passer mes lèvres. La sueur qui coule sur ses tempes s'égoutte sur sa veste, mais l'idée que son costume de luxe soit mouillé ne semble pas le déranger. Ses yeux sont fous quand il me fixe ; puis il rejette la tête en arrière et crie vers le plafond avant de s'écrouler à genoux.

Abattu, il baisse la tête.

Et Miller Hart se met à pleurer... Des gros sanglots qui secouent son corps.

Rien ne pourrait me causer plus de peine. Les émotions qu'il a retenues pendant des années se déversent maintenant, et je ne peux rien faire d'autre que le regarder, le cœur brisé. Ma propre douleur a fait place à la torture que cet homme déconcertant subit. Je veux le prendre dans mes bras et le consoler, mais mes jambes pèsent mille tonnes et refusent de me porter jusqu'à lui. Je reste inerte. J'essaie de prononcer son nom, mais rien d'autre ne sort qu'un soupir tourmenté.

Une éternité passe. Je pleure les larmes de toute une vie, comme Miller, sauf qu'en ce qui le concerne, c'est probablement au sens propre. Je commence à me demander s'il va finir par s'arrêter, quand sa main blessée se lève et frotte grossièrement ses joues rugueuses, remplaçant les larmes par des traces de sang.

Il lève la tête et dévoile un visage meurtri et des yeux bleus cerclés de rouge. Mais il ne les laisse pas se poser sur moi. Il fait tout pour éviter de croiser mon regard. Nerveux, il se lève et se dirige vers moi, ce qui me fait reculer, mais il passe près de moi en évitant toujours de me regarder et se rend dans sa chambre.

Après avoir jeté mon arme sur la table ronde de l'entrée, je finis par réussir à convaincre mes jambes engourdis de bouger et de le suivre. Il enlève sa veste, son gilet et sa chemise en traversant sa chambre pour aller dans la salle de bains. Il jette négligemment ses affaires, et le sol se retrouve parsemé de vêtements. Il s'arrête alors à la porte de sa salle de bains, retire ses chaussures et fait rapidement glisser son pantalon et son boxer le long de ses jambes : il se retrouve nu, le dos luisant de transpiration.

Il ne s'avance pas plus et reste silencieux dans l'embrasement de la porte, la tête basse, les muscles de ses bras tendus pour attraper l'encadrement. Ne sachant pas quoi faire, mais ne pouvant pas supporter de le voir dans cet état plus longtemps, je m'approche de lui prudemment, jusqu'à ce que je sois assez près pour sentir son odeur masculine mélangée à la sueur fraîche qui s'égoutte de son corps.

— Miller, dis-je doucement en levant la main pour la poser sur son épaule.

Mais, au moment où j'ose toucher sa peau, je dois résister au réflexe de l'enlever brusquement en criant. Il est bouillant, mais je n'ai pas à supporter cette chaleur très longtemps. Il sursaute en sifflant et avance vers la douche, y entre et fait couler l'eau. Je grimace devant un tel rejet.

Il est dans tous ses états. Après avoir attrapé une éponge et y avoir mis du gel douche, il jette négligemment la bouteille par terre, puis frotte sa peau. Je suis inquiète, pas seulement à cause de sa tendance inhabituelle au désordre, mais aussi à cause de son besoin visiblement urgent de laver son corps, et si brusquement. Il frotte, passe l'éponge partout, rince et remet du gel douche. La buée envahit rapidement l'espace pourtant vaste, m'indiquant que l'eau est bien trop chaude, sans que cela semble l'affecter.

Je fais quelques pas, de plus en plus inquiète alors que la pièce se remplit de vapeur d'eau.

— Miller, je t'en prie !

Je frappe la vitre pour essayer d'attirer son attention. Ses cheveux sont trempés et plaqués sur son visage, gênant sa vue, mais cela ne le dissuade pas. Il y a un mélange de terreur et de colère dans sa façon de passer désespérément l'éponge sur son corps. Il va finir par s'écorcher.

— Miller, arrête !

J'essaie d'entrer dans la douche tout habillée, mais en ressors aussitôt quand l'eau touche ma peau.

C'est brûlant.

— Miller, coupe l'eau !

— Je ne peux pas le supporter ! crie-t-il en ramassant la bouteille de gel douche par terre pour la presser sur son torse. Ça grouille sur ma peau ! Je le sens à travers mes vêtements !

Ma respiration se bloque dans ma gorge en comprenant qu'il exprime clairement et à voix haute ce qu'il ressent. Mais c'est le dernier de mes soucis. Il va finir par se blesser grièvement si je ne le fais pas sortir de là.

— Miller, écoute-moi.

J'essaie de prendre un ton apaisant, mais ma voix est angoissée et je ne peux l'empêcher.

— Je dois me laver ! Je dois enlever toutes leurs traces.

Il faut que j'entre et coupe la douche, mais, même de dehors, l'eau m'ébouillante.

— Arrête cette douche ! dis-je en perdant mon sang-froid. Miller ! Arrête cette

putain de douche !

Il m'ignore, et, quand ses frottements passent de son torse à ses bras, je vois des zébrures rouge vif apparaître sur ses pectoraux. Cela me donne alors un coup de fouet et, avant d'avoir le temps de considérer la douleur que je vais devoir endurer, je me retrouve dans la douche et tâtonne le mur pour trouver le levier du mitigeur.

Je suis attaquée sous tous les angles par l'eau brûlante.

Je pousse le corps de Miller du passage, le frappant pour sa démenche et tourne le levier comme une forcenée pour mettre fin à notre douleur. Lorsque l'eau cesse de tomber sur nous, je m'adosse au mur, éreintée, la peau irritée et douloureuse, et j'attends que la buée se disperse et révèle la forme nue et immobile de Miller. Il est impassible. Il n'y a rien sur ce visage époustouflant, pas même la trace d'un quelconque inconfort après avoir supporté cette douche bouillante pendant bien plus longtemps que moi.

Je m'approche de lui et tends la main pour écarter délicatement les mèches de cheveux qui cachent son visage tout en remplissant mes poumons de l'air dont ils ont été privés.

— N'essaie plus jamais de me repousser, dis-je sur un ton ferme d'avertissement. Je t'aime, Miller Hart. Tout entier.

Ses yeux torturés remontent péniblement le long de mon corps mouillé et effondré et me fixent amoureusement.

— Comment ?

Il pose cette question simple et légitime en un murmure. Cet homme a testé ma résistance au maximum. Il m'a projetée du désespoir au plaisir absolu. Il m'a rendue insouciante, stupide, aveugle... et il m'a rendue courageuse.

Je peux l'aimer parce qu'il touche mon âme.

— Je t'aime, dis-je à nouveau, ne ressentant pas le besoin de me justifier auprès de qui que ce soit, pas même de Miller. Je t'aime. Je n'abandonnerai pas sans me battre. J'affronterai chaque personne et vaincrai. Même contre toi.

Je passe mes mains sur sa nuque et approche mon visage, le regardant étudier le mien avec des yeux vides.

— Je suis assez forte pour t'aimer.

Mes lèvres se pressent contre les siennes, scellant nos retrouvailles, et ma langue pénètre délicatement sa bouche, lui tirant un gémissement avant qu'il ne recule.

— Je n'ai pas pu faire ça, dit-il calmement. Je n'ai pas pu te faire ça, Livy.

Il me soulève, et mes cuisses s'enroulent autour de ses hanches, mais je fais

bien attention à sa peau sensible et garde les mains sur ses épaules. Je ne peux toutefois pas empêcher mon visage de chercher le réconfort dans son cou. Je pose la joue sur son épaule et le respire, savourant le réconfort qu'il m'apporte et qui envahit mon corps à son contact. Il n'a pas pu le faire.

— Je veux t'honorer, dis-je dans son cou, mon souffle chaud heurtant sa peau brûlante.

Le mélange des deux est presque intolérable. Je dois lui rappeler ce qui existe entre nous. Je dois lui montrer que je peux le faire. Qu'il peut le faire.

— C'est moi qui t'honore.

— Pas aujourd'hui.

Je dénoue mes jambes de son corps et le fais sortir de la douche pour l'amener jusqu'au lit et le pousser dans les draps. Son grand corps s'étend sur le matelas, tandis qu'il me regarde arranger ses membres jusqu'à ce que je sois sûre qu'il a trouvé une position confortable.

Puis j'embrasse son visage impassible et le laisse pour qu'il se détende pendant que je fais couler un bain. Je m'assure que l'eau est juste tiède et fouille dans son placard ridiculement bien rangé en faisant bien attention de ne pas désordonner l'arrangement parfait de bouteilles, de tubes et de pots jusqu'à ce que je trouve du bain moussant.

Il va probablement se décomposer en découvrant la pagaille atroce dans laquelle j'ai mis son dressing, mais je m'en occuperai plus tard. Je ne me fais pas assez d'illusions pour penser qu'un pique-nique dans le parc et un baiser sous la pluie ont complètement éliminé les tendances obsessives de Miller.

Je laisse le bain couler et enlève ma robe trempée avant de revenir nonchalamment dans la chambre, puis de commencer à ramasser les vêtements qu'il a jetés par terre et qui sont probablement les derniers encore intacts. Je les plie soigneusement et en fais une pile que je pose sur la commode. Je lève la tête quand je sens des yeux bleus dévorer ma peau nue.

— Quoi ?

Je remue sous son regard insistant.

— Je me dis simplement que tu es vraiment très jolie quand tu ranges ma chambre.

Il se met sur le côté et pose sa tête sur son bras plié.

— Continue.

L'angoisse s'atténue encore, et j'affiche un sourire qui fait apparaître un petit éclat dans ses yeux bleus. Un éclat familial et réconfortant.

— Tu veux boire quelque chose ?

Il acquiesce.

— Une préférence ?

Il secoue la tête.

Je sens mon front se plisser, tandis que je quitte la chambre en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule pour découvrir qu'il me suit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Je parcours le couloir et traverse le séjour en hâte pour me retrouver devant le bar.

Persuadée qu'il ressemble à ceux qu'utilise Miller, j'attrape un verre à shot. Puis je choisis le scotch avec une tactique d'amateur : je ferme les yeux, agite la main et pointe une bouteille du doigt. Satisfaite de ma sélection aléatoire, je remplis le verre à moitié en versant un peu à côté.

Quand je pose la bouteille maladroitement, elle heurte les autres.

Je me sens alors nulle pour une tout autre raison. Si l'homme charismatique, même s'il est un peu perturbé actuellement, qui se trouve dans la pièce au bout du couloir est expert en raffinement, ce n'est pas mon cas. Je lève les yeux au plafond et porte le verre à mes lèvres pour prendre une grosse gorgée, mais j'ai immédiatement un haut-le-cœur.

— Mon Dieu !

Je pince les lèvres et prends un air dégoûté quand je lève le verre et observe le liquide sombre.

— Infect.

Je me retourne et vais rejoindre Miller.

Il est toujours installé sur le côté, les yeux fixés sur la porte lorsque j'entre.

— Scotch.

Quand je lève le verre, il y jette un coup d'œil furtif avant de revenir sur moi. Mais il ne dit rien et reste calme.

J'avance jusqu'au lit, songeuse, soutenant son regard, et tends la main une fois près de lui. Il lève lentement son bras musclé et prend le verre. Puis il cligne des yeux avec une langueur insoutenable qui me force à croiser les jambes, alors que je suis debout pour empêcher les palpitations de se transformer en puissants battements. Le simple fait qu'il affiche ces traits familiers est jouissif, qu'il le fasse exprès ou pas. Ma grosse masse de passion est de retour, si on met de côté son état perturbé. Je vois une lumière brillante et synonyme d'espoir.

— J'ai fait couler un bain, lui dis-je en le regardant porter le whisky à ses lèvres et prendre une longue gorgée. Il n'est pas trop chaud.

Il regarde le verre un court instant avant de me faire fondre avec un léger mouvement de sa merveilleuse bouche.

— Viens par là.

Il penche la tête pour accompagner sa demande, et je me glisse près de lui, le laissant me tirer contre son torse de manière à ce qu'il puisse boire son verre d'une main et caresser mes cheveux de l'autre.

— Tes poings semblent abîmés, dis-je en appréciant le fait d'être de retour dans ma zone de confort, même si les événements qui m'ont amenée ici sont douloureux pour nous deux.

— Ça va.

Il pose ses lèvres sur le haut de ma tête et ne dit rien de plus. Je le sens et l'entends prendre régulièrement des gorgées de whisky. Je suis heureuse, blottie contre son corps. J'aimerais prendre soin de lui et essayer de lui soutirer une explication. Je m'écarte à contrecœur de son torse ferme et chaud, et j'attrape sa main. Il fronce les sourcils, mais me laisse l'aider à se lever et le mener à la salle de bains, son verre à la main. La baignoire géante étant suffisamment remplie, je ferme le robinet et fais signe à Miller d'y pénétrer.

Il pose calmement son verre sur le meuble, et je prends le temps d'apprécier sa nudité pendant qu'il me tourne le dos. Ses muscles sont bien dessinés, mis en valeur par les luminaires, et ses fessiers sont fermes et se prolongent en cuisses minces, puis en mollets parfaitement formés. J'ignore les égratignures. Cet homme impeccablement bâti est parfaitement imparfait. Il est abîmé, plus que moi, et il croit qu'il est condamné à l'enfer. Je dois savoir pourquoi il est aussi inflexible à propos de son destin. Je veux être celle qui changera son sort.

Miller se retourne et mon regard qui était agréablement rivé sur ses miches fixe maintenant autre chose de ferme et doux et... en forme. Je lève les yeux vers les siens, bleus et pétillants, mais son visage est sérieux. Et je rougis. Pourquoi ? Mes joues sont en feu sous son regard, mes pieds nus s'agitent, tandis que je suis bombardée par des vagues pures, brutes et inexorables de désir. J'ai complètement perdu mon sang-froid. Ma détermination est mise à mal par sa présence enivrante.

— Je veux t'honorer, dis-je en un souffle en passant mes mains tremblantes dans mon dos pour dégrafer mon soutien-gorge avant de le laisser glisser le long de mes bras et tomber à mes pieds.

Ses yeux descendent sur ma culotte, et j'obéis à son ordre silencieux en l'enlevant lentement. Nous sommes maintenant tous les deux nus, et son désir mêlé au mien crée un cocktail grisant qui emplit l'air autour de nous. Je fais un signe de tête vers la baignoire. C'est ça ou je tombe à genoux pour le supplier de m'accorder l'un de ces moments de vénération spéciale, mais il faut qu'il voie

que je suis forte, que je peux l'aider.

Il essaie une dernière fois de me faire plier en se léchant les lèvres. Je dois lutter, mais parviens à trouver la force pour lui indiquer une nouvelle fois le bain. Sa bouche ne sourit pas, mais ses yeux, si. Il grimpe les marches et s'installe dans la mousse.

— Me ferais-tu l'honneur de te joindre à moi ? me demande-t-il calmement.

Je réponds en montant les marches sans me presser, profitant de ce temps pour considérer la meilleure position à adopter avant de m'installer derrière lui. Je penche la tête pour lui demander d'avancer, ce qu'il fait en plissant très légèrement le front, et me laisse de la place dans le bain. J'écarte les cuisses, passe mes mains sur ses épaules et le tire contre ma poitrine. Ses boucles noires et mouillées chatouillent ma joue, et son corps est un peu lourd, malgré l'eau qui l'allège, mais je l'enveloppe, le respire et lui offre mon « truc ».

— C'est tellement bon, dit-il, paisible, d'une voix douce et basse.

J'approuve en passant mes bras autour de ses épaules. J'entrave assurément ses mouvements, mais il ne se plaint pas. Il réagit à ma constriction en se détendant et en appuyant sa tête sur moi avant de faire sortir mes jambes qui se retrouvent croisées sur son ventre.

— Ça ne va pas être facile.

Il prononce ces mots avec une pointe de douleur. Ils me perturbent. Je le sais déjà.

— Ce n'était pas facile hier ni le jour d'avant, mais tu trouvais la force de lutter. Qu'est-ce qui a changé ?

— J'ai ouvert les yeux, répond-il.

J'aimerais voir son visage, mais j'appréhende ce que je pourrais trouver dans son regard.

— Que veux-tu dire ?

— Sur des décisions que je n'ai pas la liberté de prendre.

Il prononce ces mots calmement, presque à contrecœur.

Je ne peux m'empêcher de me raidir et je sais qu'il l'a remarqué parce qu'il serre mes mollets comme pour me rassurer. Je ne suis pas certaine que Miller ressente lui-même du réconfort ; alors, essayer de me tranquilliser est une entreprise ridicule.

J'essaie de deviner ce que cela pourrait vouloir dire et ne trouve aucune réponse.

— Continue, dis-je avec un sérieux qui lui fait tourner la tête vers ma joue pour la mordiller.

— Si tu y tiens.

— Oui.

— Je suis enchaîné à cette vie, Olivia.

Il ne me regarde pas en faisant cette déclaration choquante. J'attrape alors délicatement sa joue rugueuse et lui fais lever la tête pour que je puisse le voir, pendant que les paroles de Tony résonnent dans mon esprit.

Je répète ce qu'il a l'habitude de dire de manière concise.

— Continue.

Puis j'embrasse tendrement sa belle bouche en espérant lui renvoyer un peu de la force qu'il m'injecte. Nos bouches bougent lentement ensemble, et je sais qu'il fera durer ce baiser éternellement si je ne le romps pas. Alors, j'y mets fin. À contrecœur.

— Raconte-moi.

— Je leur suis redevable.

J'essaie de conserver un visage vaillant, mais ces paroles me terrifient. Il y a deux questions que j'ai besoin de lui poser après cette affirmation et je n'arrive pas à décider laquelle est la plus importante.

— Pourquoi leur es-tu redevable ?

Il plisse les yeux en poussant un soupir embarrassé. Je vois bien qu'il est de plus en plus réticent alors que la conversation progresse et que des informations sont dévoilées. Ses réponses brèves en sont un signe. Il me pousse à poser les questions, plus qu'il ne se confie ouvertement.

— Ils m'ont donné du pouvoir.

Une autre réponse curieuse qui implique d'autres questions.

— Continue.

Je semble impatiente, alors que je fais de mon mieux pour ne pas donner cette impression.

Il se libère de ma main et pose sa tête en arrière.

— Tu te souviens quand je t'ai expliqué mon talent ?

Je baisse les yeux sur l'arrière de sa tête en ayant envie de lui rappeler les bonnes manières.

— Oui.

Ma réponse est réfléchie et prudente. Il bouge alors lentement.

— Mon talent m'a permis d'obtenir une certaine liberté.

— Je ne comprends pas.

Je suis plus que perplexe.

— J'étais prostitué régulier, Livy. Je n'avais aucun pouvoir et ne recevais

aucun respect.

Lorsqu'il le dit clairement, je grimace.

— J'ai fui l'orphelinat quand j'avais quinze ans. J'ai passé quatre ans dans les rues. C'est comme ça que j'ai rencontré Cassie. J'entrais dans des maisons par effraction pour avoir un abri.

Je refoule le choc avant de pouvoir interrompre son monologue, mais il se retourne et découvre mon air abasourdi.

— Je parie que tu n'avais jamais imaginé que ton homme était un pro du crochetage de serrure.

Que veut-il que je réponde à ça ? Non, je n'y ai jamais pensé, mais je n'ai jamais pensé non plus que c'était un *escort boy* ou un toxicomane... J'interromps immédiatement ce fil de pensées. Je pourrais m'y perdre. Et Cassie. Elle était sans-abri elle aussi ?

Miller sourit légèrement et se détourne à nouveau de mon visage surpris.

— Ils nous ont trouvés. Et nous ont fait travailler. Mais j'étais beau et, en plus de ça, j'étais doué. Alors, on m'a extrait des plus humbles et exploité au meilleur de mes capacités. Le glamour et le sexe. Je leur ai fait gagner une fortune. Je suis l'exception.

La vie quitte mon corps et j'ai froid. Des frissons atroces parcourent ma peau mouillée. Cela arrive trop souvent. Et je suis sonnée. *Extrait des plus humbles ?*

— Tu es *mon* exception.

Je ne vois rien d'autre à dire que de réaffirmer les sentiments que j'éprouve pour lui pour qu'il sente qu'il est plus qu'une machine qui marche et procure du plaisir.

— Tu es mon exception, parce que tu es beau et que tu m'adores, pas parce que tu me donnes des orgasmes époustouffants.

J'embrasse l'arrière de sa tête en le serrant contre moi.

— Mais ça aide, non ?

— Eh bien...

Je ne peux pas le nier. Ce qu'il me fait ressentir physiquement est fantastique, mais c'est loin d'égaler ce qu'il me fait ressentir émotionnellement. Il émet un petit rire et ça m'ennuie. Pas parce que je ne comprends pas ce qu'il peut trouver de drôle, mais parce que je ne le vois pas.

— Tu peux dire oui, Livy.

Je tire brusquement son visage vers le mien et découvre ce sourire puéril.

— O. K., oui, mais je t'aime pour d'autres raisons que tes talents sexuels.

— Mais je suis doué.

Son sourire s'élargit.

— Tu es le meilleur.

Son sourire disparaît instantanément.

— Tony m'a appelé.

Je suis de nouveau crispée. Partout. Les caméras étaient éteintes, mais Tony m'a vue. L'aura-t-il dit à Miller ? Je ne peux pas en être sûre, pourtant, Tony devrait préférer se taire après l'épisode où Miller a perdu le contrôle devant l'Ice. Il m'étudie, jauge ma réaction. Ma culpabilité ne doit faire aucun doute.

— Je...

— Ne dis rien.

Il se retourne.

— Je risquerais de tuer quelqu'un.

Je parcours des yeux la salle de bains, remerciant mentalement tous les dieux que Miller ait pris l'initiative d'éteindre les caméras. Je me déteste pour avoir réagi ainsi, et je déteste qu'il l'ait prédit. Pour essayer de détourner ma culpabilité et les idées de Miller, je me prépare à poser ma prochaine question.

— Et Cassie ?

— Je les ai convaincus de la prendre avec moi.

J'aimerais être contrariée qu'il ait fait cette demande, mais la compassion m'en empêche.

— Être l'exception me donne de l'influence, dit-il en soupirant. Je choisis mes clientes, organise mes rendez-vous à ma guise et pose mes propres règles. Ne pas me toucher était une évidence. Elles n'ont pas besoin de me toucher pour atteindre leur but, et être utilisé comme un objet me rendait malade. Embrasser est un geste intime.

Il détache mes jambes croisées de son corps et se retourne tranquillement, de manière à être étendu de face sur moi et plonger ses yeux dans les miens. Je tends naturellement la main pour écarter sa boucle rebelle de son front.

— Goûter à quelqu'un est intime.

Il remonte le long de mon corps et plonge sa langue dans ma bouche en gémissant et en mordillant délicatement mes lèvres.

— Dès que je t'ai goûtée, j'ai su que je m'engageais sur un sentier que j'aurais dû éviter. Mais tu es si bonne.

Mes jambes s'enroulent à nouveau autour de sa taille mince, et mon désir monte en flèche, son corps coincé entre mes jambes me faisant me demander si je supporterai de le relâcher un jour. Je crois que je le comprends un peu mieux, maintenant. Sans prendre en compte notre horrible entrevue à l'hôtel, il n'a

toujours fait que m'honorer. Il m'a laissée le toucher et l'embrasser. Il voulait de l'intimité entre nous.

— Qui sont ces « ils » ? dis-je dans sa bouche.

Les énigmes déconcertantes de Tony deviennent soudain très claires. Il les connaît. Il sait qui « ils » sont.

— Je préférerais mourir que t'exposer à eux.

Il me mord la lèvre et la tire entre ses dents.

— C'est pour ça qu'il faut que tu me fasses confiance le temps que j'arrange les choses, ajoute-t-il avec un regard suppliant. Peux-tu faire ça pour moi ?

— Que veux-tu arranger ?

Je n'aime pas ça.

— Tellement de choses. S'il te plaît, je t'en prie, ne renonce pas à moi. Je veux être avec toi. Pour toujours. Juste toi et moi. Nous. C'est tout ce qui compte maintenant, Olivia. C'est tout ce que je veux. Mais je sais qu'ils feront n'importe quoi pour m'empêcher de t'avoir.

Il lève la main et caresse ma joue du bout du doigt avant de faire passer son pouce sur ma lèvre inférieure. Il a des comptes à rendre à quelqu'un..., à quelqu'un d'indésirable.

— Je leur suis redevable.

— Que leur dois-tu ?

C'est stupide !

— Ils m'ont sorti de la rue, Livy. Je leur dois la vie. Je leur fais gagner beaucoup d'argent.

Je ne sais absolument pas quoi dire, et je ne peux certainement pas comprendre comment « ils », quels qu'ils soient, peuvent l'emprisonner dans ce monde éternellement. Une dette sur la durée d'une vie est tout bonnement exagérée. Ils ne peuvent pas attendre ça de lui.

— Je n'ai eu de relation sexuelle avec personne d'autre depuis que je te connais, Olivia. Dis-moi que tu le crois.

— Je te crois, dis-je sans hésiter.

Je lui fais confiance.

— Je connais ces femmes. Je ne peux pas laisser des personnes poser des questions. Je ne peux pas les laisser découvrir ton existence.

Je réalise peu à peu ce qu'il essaie de me dire. Les choses s'imbriquent, et la panique s'installe.

— Et cette femme au Quaglino's ?

Je me souviens de son visage, le choc, le plaisir, puis l'air satisfait. Elle a dit

que ce n'était pas une commère. Je ne la crois pas.

— J'ai bien trop d'infos sur Crystal, et elle le sait bien. Je n'ai pas d'inquiétudes à avoir de ce côté-là.

Je ne demanderai pas de quelles informations il parle. Je ne veux pas savoir.

— Tony et Cassie, dis-je.

Je n'ai pas confiance en Cassie, absolument pas.

— Je n'ai pas à m'inquiéter.

Il est catégorique, et je ne sais trop si cela améliore ou fait empirer mon état. Lié ? Enchaîné ? Il préférerait mourir plutôt que de m'exposer à ces personnes ? Cassie et Tony connaissent ces gens et ils connaissent aussi les conséquences de notre relation.

Mais combien de personnes nous ont vus ensemble ? Nous sommes allés au club, dans les magasins, au parc... Je lance des regards nerveux dans toutes les directions.

— N'importe qui peut nous avoir vus.

J'ai l'air inquiète, ce qui est normal, puisque je le suis.

— Je me suis assuré de réparer les dégâts lorsque c'était nécessaire.

— Attends !

Je fusille Miller du regard.

— Cette fois où tu m'as trouvée à l'hôpital.

Il s'en souvient, et je le sais parce que l'embarras ride son visage mouillé ; pourtant, je ne lui laisse pas l'opportunité de le confirmer ou le nier.

— On était suivis, c'est ça ? Tu as abandonné ta voiture et nous as fait prendre le métro parce qu'on était suivis.

Combien de fois avons-nous été suivis ? Combien de fois *ai-je* été suivie ?

— Ils me connaissent déjà ?

Miller soupire.

— Il y a des signes. J'ai été imprudent. Je t'ai exposée. Je croyais...

Il prend un moment avant de poursuivre sans réfléchir.

Des signes ? Je n'ai pas besoin d'explication. Mon esprit innocent tourne à cent à l'heure.

— Je me suis occupé de tous ceux qui auraient pu poser problème.

— Comment ?

— Ne me le demande pas, Olivia.

Je serre les lèvres.

— Cette femme m'a vue dans ton appartement.

— Je sais.

— Alors, qu'est-ce que tu lui as dit ?

Comme il évite soudain mes yeux, j'attrape son menton et le dirige vers moi en faisant la moue.

— Je lui ai dit que tu payais.

— Quoi ? Tu lui as dit que j'étais une cliente ?

— Je n'avais pas le choix, Olivia.

Je secoue la tête, ne pouvant croire ce qu'il me raconte. Est-ce que je donne l'impression de quelqu'un qui paye pour le sexe ? Je grimace lorsque l'image de mille livres éparpillés sur une table surgit dans mon esprit torturé.

— Que s'est-il passé après le départ de Sophia la nuit dernière ? Pourquoi as-tu tellement changé entre le moment où tu m'as rejointe au lit et ton réveil ce matin ?

Il a complètement imploré, sans préavis ni raison apparente.

— Elle a dit des choses. Elle m'a fait trop réfléchir.

Il a l'air honteux et n'a pas oublié qu'il m'a réprimandée à maintes reprises parce que je faisais exactement la même chose.

— Elle a attiré mon attention sur mes obligations.

Obligations ? C'est la tempête dans ma tête.

— Et que s'est-il passé, aujourd'hui ?

Il faut que je sache. Pour moi, il y a bien trop de personnes susceptibles de détruire notre couverture. Or, Miller a l'air d'avoir confiance en leur silence.

Il baisse les yeux.

— Je me suis fait peur.

— Comment ?

— Si je me punissais en fréquentant ces femmes auparavant, aujourd'hui, je pourrais être dangereux. Je pourrais leur faire du mal.

Je le force à lever la tête en fronçant les sourcils et vois la peur dans ses yeux, ce qui ne fait qu'accroître la mienne.

— Pourquoi ?

Il prend une grande bouffée d'air et la souffle en parlant.

— Parce que, quand je les regarde, je vois une raison qui pourrait m'empêcher de rester avec ma douce.

Il me laisse digérer ses paroles un instant. Je comprends ce qu'il veut dire.

— Je vois des obstacles.

Je pince les lèvres, et des larmes me piquent les yeux.

— Je ne peux pas prendre le risque de faire quoi que ce soit avec elles quand tout ce que je vois c'est ça. Elles finiraient mortes. Mais, surtout, je ne peux pas

nous faire ça.

Un petit sanglot m'échappe et il me serre contre lui, me couvrant de tout son corps, alors que mes bras se joignent dans son dos mouillé.

— Il faut que tu me caches, dis-je en sanglotant et en détestant la dure réalité de la vie de Miller.

— Je n'en ai pas envie.

Il pose sa bouche dans mon cou et suce doucement.

— Mais ils vont rendre les choses difficiles et je dois te protéger. J'ai essayé de m'éloigner de toi, je sais que je devrais le faire, mais tu me fascines trop.

Je souris malgré ma tristesse.

— Tu me fascines trop aussi pour que je te laisse partir.

— Je vais arranger ça, Olivia. Ne renonce pas à moi.

Je me sens forte et déterminée, et je tiens à transmettre une partie de ces sentiments à Miller.

— Jamais. Et maintenant, je vais t'honorer.

Je ne sais pas ce qui nous attend et ça m'effraie, mais une vie sans Miller me terrifie. Je n'ai d'autre choix que lui faire confiance et croire qu'il fait ce qu'il pense être le mieux. Il connaît ces gens. Il n'y a pas que ses clientes qui doivent m'inquiéter.

— Savourer, et pas dévorer, dis-je à voix basse.

Il approche lentement son visage du mien.

— Merci, murmure-t-il.

Puis il m'engloutit avec un long baiser délicat, nos langues s'enroulant langoureusement pendant qu'il se met à genoux et me tire sur lui.

— Je veux t'honorer.

Je marmonne contre sa bouche quand je le sens retrouver ses habitudes.

— Ta requête a été prise en considération, m'assure-t-il sans interrompre le baiser sur lequel il a tout contrôle, ses mains parcourant chaque centimètre carré de mon dos. Et ignorée.

Il se lève et me porte, serrée fermement contre lui. Il descend les marches et me fait traverser la salle de bains, récupérant à l'aveugle un préservatif dans le placard avant de se diriger dans sa chambre.

Mais il passe devant le lit, ce qui me fait froncer les sourcils, alors qu'il conserve le même rythme avec sa langue. Nous nous retrouvons brièvement dans le couloir avant que Miller n'ouvre la porte de son studio et m'y fasse entrer.

Je souris, le désordre et le chaos de cette pièce me réchauffant le cœur. Il attrape un truc noir et appuie sur des boutons, et je suis à deux doigts de

succomber quand *Demons* d'Imagine Dragons surgit.

— Oh mon Dieu, Miller.

Je sanglote contre sa bouche et laisse les paroles m'envahir au plus profond de mon âme.

— Peignons la perfection, souffle-t-il en posant mes fesses mouillées sur le bord de la table qui s'étend sur toute la longueur du mur.

Je sens mon corps heurter des objets et les faire tomber, mais il n'est pas horrifié et ne se précipite pas pour les replacer.

Il rompt notre baiser et me laisse en train de souffler sur son visage, alors que ses lèvres s'entrouvrent et qu'il m'allonge sur la table. Je remarque à peine le froid de la surface dure contre ma peau mouillée et en feu. Je brûle. Il écarte mes cuisses et se positionne entre elles.

— Tu veux bien ? me demande-t-il en tendant la main pour décrire des cercles autour de mon mamelon, ce qui envoie brusquement un flux de sang au creux de mon sexe.

Il est vraiment exceptionnel. Je pourrais jouir tout de suite.

J'acquiesce en prenant une profonde inspiration lorsqu'il tire, bien que délicatement, sur l'un de mes tétons qui picotent, mais mes seins sont sensibles et attendent impatiemment qu'il les touche.

— J'ai demandé une fois.

Sa voix est brusque, sa question, sérieuse. Il sort le préservatif et l'enfile, la mâchoire crispée.

Mon dos se cambre et mes talons se posent sur ses fesses pour le tirer vers moi.

— S'il te plaît.

Je le supplie, oubliant mes intentions de l'honorer. Mes mains attrapent le bord de la table et mes yeux se ferment.

— Tu me prives de toi, Olivia.

Il attrape mon sein et fait délicatement rouler mon téton entre son pouce et son index.

— Tu sais ce que ça me fait.

Oui, mais il me fait perdre la raison. Ma tête se met à trembler et mes mains lâchent le bord de la table pour aller dans mes cheveux dégoulinants. Je suis en train de devenir folle. Quand sa main descend vers l'intérieur de ma cuisse et décrit un cercle taquin près de ma fente palpitante, je crie mon désespoir.

— Miller !

Les muscles de mon ventre se contractent, me forçant à détacher mes épaules

de la table, et mes bras s'étendent sur les côtés, cognant des pots de pinceaux et des boîtes de peinture. Je suis trop concentrée pour être distraite, et Miller ne s'inquiète absolument pas du désordre que j'ajoute. Il a les yeux brillant et débordant de satisfaction. Je ne suis qu'une masse de muscles en convulsion et de respiration erratique. Et il n'a pas encore touché les points les plus sensibles de mon anatomie. C'est trop..., son contact, ses pensées..., les paroles profondes.

— Je vais te donner la sensation d'être vivante.

Quand il enfonce deux doigts en moi, je souffle tout l'air que contiennent mes poumons. Je m'écroule à nouveau sur la table, les yeux rivés sur son visage sérieux. Je ne devrais pas m'en soucier avec le plaisir qu'il me procure, mais rien ne devrait dénaturer la vue de ces yeux bleus et pénétrants, tandis qu'ils m'observent me tordre à son contact. Ils sont voilés, mais chaque clignement est effectué aussi lentement que d'habitude, prenant une éternité pour se fermer avant de se rouvrir.

— Je vais faire en sorte que tu te demandes comment tu pourrais survivre sans mes attentions pour ce corps sublime.

Il fait sortir lentement ses doigts et décrit des cercles avec son pouce sur mon clitoris avant de s'enfoncer à nouveau.

— Crie mon nom, Olivia, m'ordonne-t-il.

Il m'est presque impossible de ne pas fermer les yeux, mais il m'est impossible de retenir mon cri. Je jouis. Mon corps est en état de choc, mes mains ne trouvant rien à agripper sur la table. Tout l'air quitte mon corps lorsque je prononce son nom en un hurlement perçant accompagné d'une vague de plaisir incommensurable. Il m'observe, le visage impassible et toujours cet air victorieux dans les yeux. Je surmonte les battements et me contracte autour des doigts qu'il laisse en moi, bien profondément et haut. Il les laisse là et baisse son torse sur moi pour approcher son visage du mien.

— Et je me demande constamment comment je survivrais sans avoir le privilège de te donner ces attentions.

Il m'embrasse sur les lèvres avec douceur.

— Surtout à cette partie-là, ajoute-t-il.

Je le laisse me dévorer, tandis qu'il fait entrer et sortir délicatement ses doigts, m'aidant à sortir lentement de mon euphorie, jouant tranquillement avec ma bouche et émettant des bruits d'appréciation. Je ne pourrais jamais l'honorer ainsi. Je suis sûre que je ne pourrais jamais lui donner la sensation d'être aussi bien, en sécurité et paisible.

— Maintenant, je vais prendre mon temps pour te faire l'amour.

Il se blottit dans mes cheveux et détache son torse du mien, exposant ma peau mouillée à l'air froid de son atelier.

— Je vais te montrer à quel point tu me fascines.

Mes yeux le suivent, et nous nous regardons pendant qu'il retire ses doigts et les essuie sur sa lèvre inférieure. Puis il les lèche lentement et se contente de me fixer. Pendant un long, long moment. Son examen minutieux ne me met pas mal à l'aise, mais, comme toujours, je me demande ce qui se trame dans son esprit aux multiples facettes.

— À quoi penses-tu ?

Je ne résiste pas à l'envie de passer le bout de mon doigt sur ses muscles abdominaux.

Il suit mon geste, me laissant le sentir un moment avant de prendre ma main et la porter à ses lèvres. Il embrasse chaque extrémité de mes doigts, étend ma paume et place doucement ma main sur ma poitrine.

— Je me dis que tu es vraiment très jolie sur ma table de peinture.

Je souris légèrement, et il se met à bouger ma main, m'encourageant à suivre ses indications et malaxer mon sein. Un gémissement effleure mes lèvres et je pousse un soupir long et comblé.

— Tu es très jolie partout.

Il passe sa main le long de son entrejambe et retient légèrement son souffle lorsqu'il replie la main sur son érection. Il serre les dents.

— Tu es juste carrément trop belle.

En baissant les yeux, il se guide vers mon entrée et se frotte contre ma fente. Je me mets à haleter, ce qui l'encourage à me stimuler à nouveau avec une chatouille légère comme une plume. C'en est trop.

— Non !

Mon cri me choque, et les yeux de Miller qui se rivent sur les miens montrent qu'il est inquiet, lui aussi.

— Arrête de me rendre folle, je t'en prie !

Son regard étonné se transforme en un regard entendu.

— Je sais que ça t'amuse, mais, s'il te plaît, arrête de me torturer.

Je suis une loque désespérée, et cela ne me gêne absolument pas. Après cette journée et tout ce qui s'est passé, je n'ai pas besoin d'être plus tourmentée ou titillée.

Il ne dit rien et s'enfonce lentement en moi, mettant ses mains sur mes hanches pour me soulever légèrement. Mon inquiétude s'amenuise et est immédiatement remplacée par une sensation béate et sereine d'apaisement.

En attrapant mon autre sein, je me détends et le laisse me mener vers l'extase, cet endroit où nos problèmes et les défis que nous devons relever n'existent pas. Cet endroit dans lequel je veux me perdre pour toujours avec Miller Hart. Son adoration. Sa bouche. Ses yeux. Son « truc ».

Son grand corps puissant fait des allers et retours en moi langoureux, contrôlés, mesurés, ses muscles roulant à chaque rotation de ses hanches, ses lèvres s'ouvrant pendant qu'il me regarde. Il n'y a aucune tension à cet instant, rien d'autre que le plaisir simple, mais son talent pour procurer une gratification aussi exquise ne tardera pas à me rendre ivre de bonheur, le poids dans mon entrejambe commençant déjà à remonter vers mon épice. Je veux que ça dure. Je veux que ça continue, encore et encore ; alors, je serre les dents et contracte mes muscles pour essayer d'empêcher l'inévitable ou, au moins, le retarder.

Son regard concentré ne m'aide pas. Ni la vue de la perfection de son corps. Séparée, chaque qualité addictive de Miller est puissante. Combinées, elles sont carrément mortelles.

— J'aime voir ton corps essayer de lutter contre l'inéluctable.

Ses mains lâchent ma taille et s'étendent sur ma gorge, puis descendent lentement entre mes seins jusqu'à mon ventre. Je gémiss de plaisir et me cambre, tandis qu'il continue à bouger en moi avec cette apparente facilité à maintenir son rythme régulier. Je suis sur le point d'abandonner le combat.

— J'aime comment chaque muscle se contracte.

Il décrit avec douceur des cercles sur les muscles tendus de mon ventre, et je gémiss en luttant pour garder les yeux ouverts et rivés sur lui. J'ai envie de rejeter la tête en arrière et crier son nom.

— Surtout ici.

Il se retire et rentre profondément, replaçant sa main sur ma hanche et marquant une pause pendant que je contiens mes cris. Il halète lui aussi. Ses cheveux ondulés sont trempés de sueur.

— Ça marche, Livy ? me demande-t-il avec impudence, car il connaît déjà la réponse.

— Rien ne marche.

Je remue sous lui, mes mains quittant mes seins pour s'agiter sur les côtés. Je frappe de nouveau un objet, mais, cette fois, je sens quelque chose de mouillé et jette un coup d'œil pour découvrir ma main couverte de peinture et un pot d'eau tombé sur le côté qui répand un liquide coloré sur la table jusqu'à moi.

— Oh mon Dieu ! Miller !

Je lève brusquement les mains et attrape ses avant-bras en enfonçant mes

ongles dans sa chair. Sa mâchoire se crispe, son visage se déforme et sa tête part en arrière. Mais ses yeux ne bougent pas. Je retiens mon souffle pendant que les étincelles gagnent du terrain vers mon centre.

Je suis récompensée par son rythme continu et précis. Ses avances lentes. Ses retraits lents. Ses coups lents. Tout est lent et réfléchi.

— Comment ? dis-je lorsque le mystère finit par me contrarier dans ma débauche. Comment peux-tu garder le contrôle ?

Il remue, bouge les pieds pour gagner en stabilité et attrape mes mains pour entrelacer nos doigts et les serrer.

— C'est à cause de toi.

Il utilise ses bras comme leviers et tire mon corps légèrement à chaque coup délicat. Je me mords la lèvre et accepte ses mouvements, les uns après les autres.

— Je veux te chérir chaque instant que j'ai l'honneur de passer avec toi.

Ses bras puissants me tirent fermement et me font remonter pour qu'il puisse s'enfoncer plus profondément en criant. Je hurle. Nos torsos se heurtent et il s'immobilise, me laissant m'habituer à cette pénétration incroyablement profonde. Il souffle sur mon visage, une respiration superficielle, laborieuse, empreinte de désir.

— Je te touche et j'ai envie de savourer chaque instant où j'ai l'honneur de te choyer.

Ses lèvres piègent les miennes dans un baiser vorace. Son entrejambe enfle et retrouve son rythme.

— Bon sang, Olivia, j'aimerais pouvoir consacrer chaque instant de la journée et de la nuit à t'honorer.

La douceur de sa bouche pulpeuse perd un peu de sa tendresse lorsqu'il s'enfonce encore en moi ; son baiser devient carnassier.

Mon besoin de contact avec mon gentleman à temps partiel déroutant s'intensifie. Mais notre réalité l'émousse. Il ne peut pas me consacrer chaque instant du jour et de la nuit. Il est enchaîné, et cela me donne le sentiment d'être incroyablement impuissante.

— Un jour, dis-je dans notre baiser sensuel, bougeant la bouche et mordant sa lèvre avant de replonger ma langue à l'intérieur et de presser mes seins contre son torse.

— Bientôt, corrige-t-il en poussant ma tête sur le côté pour se blottir dans mon cou et sucer ma peau moite. Je te le promets. Je ne te laisserai pas tomber, murmure-t-il en m'embrassant tendrement avant de m'encourager à me détacher.

En me fixant, il me remplit de détermination et de force.

— Je ne *nous* laisserai pas tomber.

J'acquiesce, puis le laisse me réinstaller sur la table. Il lâche mes mains et tend le bras à côté pour attraper quelque chose et replacer ses mains sur mon ventre. Je baisse le regard et vois le bout de son index couvert de peinture rouge. Perplexe, j'observe ses yeux et vois qu'ils sont rivés sur mon ventre. Puis il descend lentement le doigt sur ma peau et commence à rentrer délicatement en moi, ravivant mon orgasme persistant. Je frissonne et ressens une immense satisfaction à observer Miller se concentrer sur sa tâche. Il laisse son corps investir le mien sans effort.

Il remplit ses deux missions avec calme et lenteur : il dessine sur mon ventre *et* me fait l'amour. Mais je ne tiendrai plus très longtemps.

— Miller, dis-je, essoufflée, arquant le dos et serrant les poings.

J'y suis presque, je bous.

— J'adore te sentir, murmure-t-il, ses hanches s'agitant légèrement, ce qui provoque un aboiement de ma part et un cri bourru de la sienne. Tu palpites autour de moi, halète-t-il. Putain de merde, Olivia !

— Je t'en supplie !

Projetée dans un tourbillon de sensations intenses, je me mets à secouer la tête. Je ne peux pas y échapper. Je vais exploser. Ses deux mains saisissent mes cuisses et me tirent vers lui, pas vraiment fort, mais plus qu'avec ses manières posées habituelles.

— Oh !

Je meurs d'envie de me ressaisir, de retrouver le contrôle malgré ce plaisir dément, ne serait-ce que pour pouvoir regarder son visage quand il jouit. Je lève les yeux vers lui, hébétée quand il jette sa tête en arrière, la mâchoire prête à craquer à cause de la pression que lui infligent ses dents serrées. Nos corps se heurtent l'un contre l'autre. Chaque coup provoque des cris de plaisir.

Et ça arrive.

Pour tous les deux.

Miller pousse un rugissement en s'immobilisant bien au fond, et je hurle son nom. J'explose. Je ne vois pas bien ; mes muscles internes sont agités de spasmes comme le reste de mon corps.

— Oh mon Dieu ! dis-je en poussant un long souffle de satisfaction avant de retrouver une vue presque normale et de découvrir sa poitrine qui bat fort et son visage dégoulinant de sueur.

Je baisse les yeux sur mon ventre et aperçois quelques lignes, mais sa main couvre aussitôt les lettres et les efface en étalant la peinture de partout, les mots

réduits à une grosse trace rouge.

Puis son corps s'écroule sur le mien et ses lèvres trouvent les miennes.

— Je l'ai perdu. Je suis désolé. Je suis vraiment, vraiment désolé.

En portant une attention spéciale à ma bouche, il m'étouffe. Mon corps. Ma bouche... Mon cœur.

Je souris et l'enlace en lui rendant son baiser.

— Il y avait des sentiments, dis-je lentement dans sa bouche.

Leur absence lors de ma rencontre avec l'*escort boy* qui m'a malmenée était un problème, et pas nécessairement le fait qu'il m'ait prise violemment. C'était surtout parce qu'il n'y avait aucune affection et qu'il était détaché.

Il cache son visage dans le creux de mon cou.

— Je t'ai fait mal ?

— Non. Je ne ressens de la douleur que lorsque nous sommes séparés.

Il se lève lentement, dévoilant son torse couvert de peinture.

— Nous venons de peindre un tableau parfait, ma douce.

Je souris en soufflant.

— Fredonne pour moi.

Il imite mon sourire, m'offrant l'une de ces plus belles expressions sur terre.

— Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air dans mes poumons.

Il y a bien des choses à dire sur la préparation de la tasse de café parfaite, mais ce sera difficile sans l'aide d'une machine dernier cri, et quitter l'appartement de Miller seule n'est pas une option, actuellement.

En culotte et avec l'un des tee-shirts noirs de Miller, je parcours des yeux le plan de travail de sa cuisine à la recherche d'une bouilloire. En vain. En fait, je ne trouve pas grand-chose : pas de grille-pain, ni de planche à découper, ni de torchons, ni aucun accessoire lié à la cuisine, d'ailleurs. Il n'y a aucun désordre. J'en conclus qu'avec son obsession pour le rangement, Miller a tout caché.

Alors, j'ouvre les placards, avec toujours le même but : trouver une bouilloire. Je passe en revue les rangées de meubles bas et hauts, les ouvre tour à tour. Je suis de plus en plus exaspérée à chaque placard que je découvre. Leur contenu est entreposé trop parfaitement, même si cela signifiait que je peux voir d'un coup d'œil ce qui s'y trouve. Pourtant, impossible de mettre la main sur une bouilloire. Je ferme le dernier placard en fronçant les sourcils et tapote nerveusement le plan de travail vide, mais je suis distraite du mystère de la bouilloire manquante quand je sens les cheveux dans ma nuque se hérissier légèrement. Mes doigts s'arrêtent de taper et je souris, toujours dos à la porte. Les picotements se transforment en une délicieuse rafale d'étincelles à l'intérieur de mon corps.

— Bouh, murmure-t-il dans mon cou, faisant exploser chacune de mes terminaisons nerveuses.

Ses mains fermes se glissent sous mon tee-shirt et attrapent ma taille nue pour me retourner dans ses bras. Je me retrouve nez à nez avec un Miller nu et ensommeillé.

— Bonjour.

Ses lèvres bougent lentement, elles aussi, et m'hypnotisent momentanément.

— Bonjour.

Il sourit et se penche en avant pour s'emparer de ma bouche.

— Je viens d'avoir un petit choc, dit-il contre mes lèvres, les mordillant entre chaque mot.

— Pourquoi ?

— Parce que je viens de m'aventurer dans mon dressing.

Il recule et me fixe, alors que je pince les lèvres, accablée de honte et de

culpabilité. Oh mon Dieu ! Il est... calme. Je me détends, mais me méfie de sa réaction en ce qui concerne sa garde-robe en lambeaux. Il penche la tête.

— Même si « boutique de chiffonnier » serait un terme plus adapté, maintenant.

— Je les remplacerai, dis-je sincèrement en pensant que toutes les économies que m'a laissées ma mère ne suffiraient probablement pas pour couvrir cette dépense. Je suis désolée.

Il passe la main dans mes boucles à l'arrière de ma tête et me tire vers lui jusqu'à ce que ses lèvres touchent mon front.

— Je t'ai déjà pardonné. Tu cherches quelque chose ?

— Une bouilloire, dis-je en levant les yeux vers les siens, déconcertée par son calme.

— Je n'en ai pas.

— Comment prépares-tu des boissons chaudes, alors ?

Mes mains remontent le long de ses bras jusqu'à ses épaules, tandis qu'il me soulève sur le plan de travail. Il ne répond pas et se contente de me laisser sur le comptoir avant de se diriger vers l'évier. Je suis curieuse, mais pas assez pour convaincre mes yeux d'observer ce qu'il fait plutôt que d'admirer le spectacle incroyable que m'offre son postérieur qui se contracte à chaque pas. Je penche la tête d'un air songeur avec un sourire satisfait, mais, quand il se retourne, mes yeux ne fixent plus ses fesses.

— La Terre à Olivia.

Son ton doux détourne mon champ de vision lentement vers son torse, pour finir par atterrir sur une esquisse de sourire entendu. Il fait un signe de tête pour m'indiquer de le regarder et je le vois appuyer sur le bouton d'un robinet en chrome dernier cri. De la vapeur s'élève immédiatement.

— Eau bouillante instantanée.

Je lève les yeux au plafond et pose mes mains sur mes genoux.

— Très propre, dis-je sur un ton moqueur. Je parie que tu étais tellement excité que tu t'es fait pipi dessus quand cette invention est née.

Il plisse les lèvres pour essayer de retenir son sourire.

— C'est une super bonne idée, tu ne trouves pas ?

— Oui, pour un obsessionnel compulsif comme toi qui déteste le désordre, c'est parfait.

— Inutile d'être insolente.

Il le ferme et sort immédiatement un torchon de sous l'évier pour essuyer les gouttes d'eau que ça petite démonstration a laissées. Je ne manque pas de

remarquer qu'il n'arrive pas à répondre à ma référence à ses TOC. Je ne me donne pas la peine de lui dire que j'ai des raisons d'être insolente et préfère le taquiner un peu plus.

— Je suis fière de toi, lui dis-je en jetant un coup d'œil intéressé sur sa cuisine, consciente qu'il m'étudierait avec curiosité.

— Vraiment ?

— Oui. Tu m'as installée sur ton plan de travail, ce qui lui donne un aspect un peu négligé et t'expose à certains risques.

Mes yeux se reposent sur le corps nu et inquisiteur de Miller.

— Je suis doué pour évaluer et limiter les risques.

Il fait quelques pas vers moi avec un regard de plus en plus avide.

— Mais je dois connaître la nature de ces risques pour le faire.

— Bien vu.

J'acquiesce aimablement et empêche mes yeux de descendre plus bas que son cou. Je vois bien à son regard embué qu'il s'est raffermi. Si je le regarde, je passerai immédiatement en mode capitulation ; or je m'amuse trop à l'embêter.

— Je vais te dire quels sont ces risques.

— Je t'en prie, murmure-t-il d'une voix grave, profonde et séductrice.

Mes tétons durcissent.

J'enlève lentement mon tee-shirt et remonte mes jambes nues sur le comptoir pour m'allonger sur le marbre. Conserver ma nonchalance est difficile, alors que Miller se trouve nu aussi près, et c'est encore plus dur quand le froid du marbre se répand sur ma peau. Je me raccroche au choc et tourne la tête sur le côté pour le voir. Quand il sourit, j'en ai le souffle coupé et je reflète son bonheur.

— Je ne vois pas cela comme un risque.

Ses yeux quittent mon visage pour aller jusqu'à mes doigts de pied et parcourir lentement mon corps horizontal. Le désir dans son regard provoque comme des coups violents entre mes cuisses. Je me trémousse face à ses intentions évidentes qui transpirent par tous les pores de sa peau nue.

— Je vois ça comme une opportunité.

Je me mords la lèvre inférieure et le suis des yeux, tandis qu'il fait les derniers pas pour me surplomber.

— Lève les genoux, me commande-t-il gentiment, son ordre augmentant la pression que mes dents exercent sur ma lèvre. Tout de suite, Olivia.

Ce ton autoritaire suffit. Je ne ressens aucune timidité, aucune répugnance ni retenue. Je monte les genoux jusqu'à ce que la plante de mes pieds repose à plat sur le comptoir. Anticiper son contact qui me consume... Je frémis de la tête aux

pieds. Il glisse ses doigts dans ma culotte par le haut et la tire lentement le long de mes cuisses, m'encourageant à lever les pieds lorsqu'il les atteint. La petite pièce de coton est pliée proprement et placée soigneusement de côté avant que ses paumes ne se posent sur mes cuisses et les écartent. J'avale de l'air et ferme les yeux, dans l'attente de son prochain geste.

— Les doigts ou la langue ?

— Ça m'est égal, dis-je à bout de souffle ; tout m'ira. Touche-moi.

— Tu sembles consumée par le désir.

— Oui.

Je n'ai pas honte de le dire. Il me propulse dans une spirale de désir désespéré, puis me taquine et me torture avec ses manières expertes. C'est à la fois insoutenable et merveilleux.

— Les doigts, décide-t-il pendant que son pouce effleure ma chair en feu pour stimuler mon ouverture.

Mon dos se cambre violemment et je pousse un cri.

— Je peux t'embrasser là si je le veux.

Mes yeux s'ouvrent et je le découvre au-dessus de moi, appuyé sur un bras, le visage proche du mien et sa mèche rebelle pendant sur son front. Je reste calme et endure l'attente atroce d'un autre contact pendant qu'il examine mon visage. Et là, ça arrive, et je me retrouve à avancer la tête pour capturer ses lèvres. Seul un doigt me pénètre à moitié, et mes muscles avides font tout pour s'y accrocher en se contractant brusquement, mais il se retire et sépare nos bouches. Je pousse un gémissement de désespoir et laisse ma tête retomber en haletant et convulsant.

— Ce n'est pas toi qui mènes la barque, ma douce, m'avertit-il avec effronterie, attisant mon impatience.

— Tu dis toujours que tu feras tout ce que je veux.

J'utilise sa propre promesse contre lui, même si je sais pertinemment qu'il ne faisait pas référence aux actes sexuels.

— J'en conviens.

Il approche ses lèvres des miennes aussi près que possible sans qu'elles les touchent.

— Mais tu ne m'as pas dit ce que tu veux.

— Toi, dis-je sans hésitation.

— Tu m'as déjà. Dis-moi ce que tu veux que je te fasse.

Il riposte aussi vite, et mes joues rougissent lorsque je saisis ses intentions. Il veut que je lui donne des ordres ?

— Allez, Livy. Vois ça comme une méthode dans le cadre de notre évaluation

et limitation des risques.

Il y a une pointe de moquerie dans sa voix, ce qui accroît ma gêne et éveille mon insolence à la fois. Ainsi, en prenant une grande bouffée d'oxygène pour regagner de l'assurance, je trouve mon culot et l'attrape mentalement à deux mains pour m'assurer qu'il ne disparaisse pas.

— Pénètre-moi.

— Avec quoi ? me demande-t-il, de marbre.

— Tes doigts.

Je vois instantanément qu'il ne veut pas simplement des instructions. Il veut des ordres précis et progressifs.

— Oh ! je vois.

Il dissimule bien son amusement en baissant les yeux sur sa main qui survole mes cuisses.

— Ne devrais-je pas vérifier ton...

Il fait la moue et réfléchit une seconde.

— ... état ?

Qu'il aille au diable ! Je suis de plus en plus exaspérée, et mes propres doigts s'apprêtent à faire le travail s'il ne se dépêche pas.

— Miller, s'il te plaît.

Abattue, je plonge dans le noir en fermant les yeux. Le désir me submerge, le poids entre mes cuisses s'enfonçant et commençant à palpiter d'impatience.

— Concentre-toi, Livy.

Il écarte à nouveau mes cuisses lorsque j'essaie de les serrer pour calmer les palpitations.

— C'est trop dur !

Je m'agite vainement en criant. Deux grandes mains appuient sur mes épaules pour me tenir tranquille, et, quand j'ouvre les yeux, je me retrouve face à un regard bleu plein de satisfaction et éclatant de triomphe. Ma main se lève instinctivement pour attraper ses cheveux et le tirer de frustration d'un coup sec.

Cela n'a aucun effet. Il pousse mes doigts de ses boucles brunes et place ma main sur mon ventre en la pressant légèrement pour m'avertir avec un air sérieux.

— J'adore ton cul, murmure-t-il avant d'effleurer mes lèvres avec les siennes.

Même si je sais qu'il ne m'offrira pas un fantastique baiser, mon corps réagit et se soulève pour tenter vainement de les attraper.

— Tu veux me goûter ? marmonne-t-il, permettant seulement à nos bouches de se frôler et me refusant un véritable contact. Est-ce que tu veux m'engloutir et te perdre en moi à l'infini ?

— Oui !

Ma frustration est de plus en plus forte, tandis qu'il continue de me refuser tous les contacts que je réclame.

— Tu sais qui peut assouvir ce besoin insatiable ?

— Toi, dis-je en gémissant, alors que je remue au bref contact de ses doigts sur ma fente.

Il s'écarte aussitôt de moi, son air moralisateur se transformant en autre chose. Je ne sais pas trop quoi. Mais je ne peux le comparer qu'à la gloire. On dirait qu'il vient de trouver de l'or. Pour n'importe qui d'autre, son visage est impassible, vide..., sans expression, mais, pour moi, il exprime un million de mots de bonheur. Miller Hart est heureux. Il est satisfait. Et je suis certaine que cela n'est jamais arrivé dans l'histoire de Miller.

— Je ne veux pas être simplement l'homme qui te procure des orgasmes époustouflants.

Son affirmation interrompt mon plaisir et ma rêverie, et je remarque immédiatement que l'air de gloire dans ses yeux a disparu. Je suis un peu perplexe.

— C'est ce que tu dis tout le temps, dis-je, mon entrain s'émoussant face à son doute.

J'ai promis de faire en sorte qu'il ait le sentiment d'être plus qu'une machine à plaisir qui marche et qui parle ; pourtant, il semble apprécier les louanges qu'il reçoit lorsque nous sommes intimes. Il les réclame, me projetant au comble de l'excitation et savourant les supplications qu'il déclenche. Il les mérite, nom d'un chien ! Il devrait recevoir une médaille, mais je n'ai jamais pensé un instant que je pouvais lui donner le sentiment que je l'utilisais. Il aime m'entendre le supplier de me toucher. Ça lui donne le sentiment que je le veux, que j'ai besoin de lui.

Tout s'évanouit en moi quand je l'imagine avec effroi faire la même affirmation à toutes les femmes avec qui il a couché. Leur a-t-il sorti des phrases aussi fascinantes ? Probablement. C'est son boulot. Leur a-t-il donné le sentiment d'être aussi merveilleuses que moi ? Je sais que oui. Miller broie du noir lorsqu'il est dans le feu de l'action, et il s'enflamme lorsqu'il a une ceinture et un lit à baldaquin à sa disposition.

— Exprimes-tu tant de passion à chaque femme avec qui tu couches ?

Ma question me choque, surtout parce que j'avais simplement l'intention d'y réfléchir en silence. Mon subconscient veut une réponse.

— Tout ce que tu obtiens de moi est naturel, Olivia Taylor. Je n'ai jamais été fasciné auparavant. Je ne me suis jamais donné tout entier auparavant. Tu obtiens

tout de moi. Chaque petite miette. Et je prie chaque seconde de chaque jour que tu ne renonceras jamais à moi, même si je le fais.

Il appuie délicatement ses lèvres sur les miennes et les laisse là pendant ce qui me semble être une éternité, me transmettant de la force et intensifiant mon amour.

— Garde-moi dans ce magnifique endroit plein de lumière avec toi.

Il me lâche et me fixe avec un regard implorant.

— Ne me laisse pas retomber dans l'obscurité, je t'en supplie.

Paralysée par son regard bleu clair, je digère ses paroles. L'entendre réaffirmer ses sentiments, s'exprimer si bien devrait consolider ma satisfaction. Mais j'ai entendu le point négatif dans sa phrase : « Même si je le fais. »

Les récents actes de Miller sont encore trop vifs dans ma mémoire. Les bonnes paroles de la bouche des mauvaises personnes peuvent le faire retomber dans cet endroit sombre, et seule ma force peut le tirer de là.

— Caresse-moi, dis-je fermement, mais avec douceur. Avec tes doigts.

Je prends sa main et la guide entre mes cuisses.

— Puis pénètre-moi et enfonce-toi délicatement.

Il acquiesce sans rien dire et s'appuie sur le comptoir, tandis que son doigt me trouve. Ma respiration se bloque.

— Laisse-moi te goûter, murmure-t-il en approchant son visage du mien.

Inutile de réfléchir, ma réaction est automatique : je scelle nos bouches en gémissant avant de passer mes bras autour de son cou. Chacun de mes muscles se contracte par anticipation, mes cuisses s'écartent encore plus pour l'inviter à venir en moi. Ses gestes sont lents et mesurés, et deux doigts glissent avec précision sur ma chair pour me préparer délicieusement. Je suis à bout de souffle, et mon baiser se fait plus puissant au fur et à mesure que mon plaisir monte.

Je suce sa lèvre inférieure avant de laisser ma tête tomber en arrière sur le plan de travail.

Ses yeux sont mi-clos et sa respiration est aussi laborieuse que la mienne, cependant qu'il continue à faire glisser ses doigts à un rythme régulier sur ma chair palpitante.

— Mon Dieu, Olivia.

Sa tête tombe mollement lorsqu'il ouvre finalement une brèche dans ma fente avec ses doigts et ajoute un peu de poids à ses caresses en s'enfonçant en moi avec un gémissement grave.

Mon torse se dresse avec un cri délirant.

— Miller !

— Merde ! J'adore t'entendre crier mon nom.

Il se retire et s'enfonce plus profondément encore, la force de son doigté rendue évidente non seulement par mes gémissements et mes cris continus, mais aussi par les traits tirés de son visage. Je lutte contre l'envie de fermer les yeux pour me perdre dans le plaisir de l'obscurité, mais je meurs encore plus d'envie de le regarder. Il y a de l'émerveillement en plus du désir sombre dans ses yeux qui sont ma drogue, mais je perds cette vision quand il se penche pour attraper mon mamelon dressé avec sa bouche chaude. Cela me catapulte dans une surcharge sensorielle. Je me mets à trembler.

— Oh mon Dieu !

Mes mains exercent une pression dans ses cheveux pour le tirer vers mes seins, et mes hanches se soulèvent pour accompagner ses doigts. Chaque terminaison nerveuse vibre de façon incontrôlable, ma tête tremble, mes idées se dispersent. Je commence à sentir mon orgasme arriver, le plaisir qui domine chaque centimètre de mon corps se concentrant vers un point unique, prêt à exploser. Et, avec une morsure de mon téton et une rotation profonde de ses doigts en moi, il arrive.

Le monde cesse de tourner. La vie s'arrête. Mon esprit se vide. J'entends un gémissement lointain et, une fois que j'ai surpassé l'attaque de plaisir brut initiale, je laisse tomber ma tête sur le côté, épuisée, et ouvre péniblement les yeux pour découvrir Miller, bien droit, qui me regarde en me caressant délicatement les cuisses pour me calmer. Son membre en érection est large, palpitant, et se dresse fièrement entre ses jambes.

Je ne dis rien, principalement parce que je n'en ai pas la force, mais je trouve quand même l'énergie de tendre le bras et l'attraper doucement avant de passer mon pouce sur son gland gonflé pour essuyer la perle de sperme qui s'échappe de l'extrémité. Miller siffle, les muscles de son torse tremblent violemment. Il lutte pour supporter mon contact, palpite sans arrêt, et je vois son cœur battre fort dans sa poitrine. Il me suffit de remonter délicatement ma main refermée autour de lui pour le faire jouir. Il la pousse et se dresse pour poser son membre d'acier sur mon ventre en gémissant et en rejetant la tête en arrière, tandis qu'il se déverse sur moi. La chaleur de sa semence fait se détendre mon corps sur le marbre avec un soupir long et comblé. Je flotte dans un monde magique de perfection.

— Tu as sommeil ?

Sa voix rauque chatouille mes oreilles, et j'approuve sans ouvrir la bouche, les yeux fermés. Sa main s'écarte doucement d'entre mes cuisses pour se poser sur mon ventre. Puis il étale sa semence partout, de mes seins à mes jambes. Mais cela ne pourrait m'être plus égal. Il se penche et mordille mes lèvres,

m'encourageant à réagir. Je le laisse mouiller ma bouche. Je pourrais m'endormir ici, sur cette surface dure.

— Allez.

Il me met assise et s'immisce entre mes jambes écartées sans rompre notre baiser. Il positionne mes bras sur ses épaules et attrape mes fesses pour me tirer vers lui.

— Tu peux m'aider à préparer le petit-déjeuner.

— Ah bon ?

Il recule avec un air inquisiteur. Déranger son plan de travail, ses vêtements..., moi. Et, maintenant, j'ai le droit de l'aider à préparer le petit-déjeuner dans sa cuisine parfaite, où tout est réalisé avec une précision militaire ? Je ne suis pas sûre d'être prête, et, franchement, interférer à ce point avec ses manies m'effraie.

— N'en faisons pas toute une histoire ! lance-t-il.

Mais c'est une histoire importante. Essentielle.

— Tu n'as qu'à t'en occuper.

Je me sens un peu dépassée. Il m'a déjà tant donné. Je ne veux pas exagérer.

— Tu ne vas pas t'esquiver aussi facilement.

Il effleure ma joue avec ses lèvres pour me rassurer et me pose par terre avant de me retourner dans ses bras de manière à ce que mon dos soit appuyé contre son torse. Il pose le menton sur mon épaule.

— Mais, d'abord, une toilette rapide.

Il me pousse en avant, les mains posées sur mon ventre, et ses pas guident les miens jusqu'à ce que nous nous retrouvions devant l'évier et qu'il tourne le levier du robinet. Il mouille une serviette, appuie sur la pompe du savon liquide et essuie efficacement mon buste, puis s'agenouille pour laver mes jambes. Je m'efforce de ne pas rejeter la tête en arrière et gémir pour qu'il continue. Après avoir lavé nos mains ensemble, il se penche sur moi et essuie l'évier. Je le regarde en souriant.

— Au frigo, murmure-t-il en me poussant délicatement vers les immenses portes-miroirs.

La nudité de Miller est cachée, mais pas la mienne.

— Quelle vue superbe !

Il me mordille l'épaule, les yeux rivés sur les miens, et laisse sa main glisser en bas de mon ventre jusqu'à mon entrée. Je retiens ma respiration et pousse ma joue contre son visage en remuant.

— C'est tellement chaud et tentant, murmure-t-il avant de lécher la marque de morsure qu'il vient de faire sur mon épaule et d'étaler ma sécrétion avec quatre

doigts.

La friction de mon bouton sensible me fait gémir. Je vois ses yeux s'assombrir.

— Tu palpites toujours, ma douce.

Mes fesses s'appuient contre son entrejambe, faisant pousser à Miller des sons qui imitent mon extase.

— Tu voulais que je mange.

Ma remarque est plutôt idiote. Je préférerai toujours qu'il m'honore plutôt que de m'adonner à la tâche banale de me nourrir.

— C'est vrai, mais je ne peux pas promettre que je ne profiterai pas de ton état plus qu'appétissant pendant que nous préparons le petit-déjeuner.

Il décrit des cercles autour de mon clitoris, ce qui accélère les pulsations.

Mon Dieu, au secours !

— Miller.

Je ferme brièvement les yeux et m'éloigne, mon corps se repliant sur lui-même pour échapper à son toucher incroyablement habile.

Il approche sa bouche de mon oreille.

— Je pourrais prendre l'habitude de préparer nos repas avec mon habitude préférée collée contre mon torse.

S'il fait ça, nous risquons de ne jamais manger. Mon besoin d'être avec lui est ma faiblesse. Je m'apprête à me retourner.

Mais je ne vais nulle part.

— Non, non, non.

Sa main appuie sur mon ventre, et ses doigts remontent lentement jusqu'à se poser sur le coin de ma bouche. Il plonge ses yeux dans les miens et essuie ma sécrétion sur mes lèvres.

— Lèche.

Alors que son ordre devrait probablement me faire refuser timidement, il multiplie mon désir. J'obéis à sa demande, lapant lentement ses doigts pendant qu'il me maintient en place, plus avec ses yeux assoiffés qu'avec sa main.

— C'est bon, tu ne trouves pas ?

J'acquiesce, mais j'aurais plutôt tendance à penser que la peau sous ce liquide a meilleur goût.

— Ça suffit pour l'instant.

Il enlève ses doigts et passe ses mains sur mes bras jusqu'à ce qu'elles atteignent mes mains.

— Cela pourrait prendre un certain temps.

— Seulement si tu ne peux pas t'empêcher de contrôler tes mains, dis-je

calmement, regrettant de ne pas pouvoir éviter d'aller travailler pour que nous puissions préparer le petit-déjeuner toute la journée.

Il lève nos mains et entremêle nos doigts de manière à ce que nous puissions ouvrir la porte du réfrigérateur ensemble.

— Ça ne te plairait pas. Cette discussion est donc inutile.

— Je suis d'accord.

Face au contenu du frigo de Miller, je remarque des étagères remplies de nourriture bien rangée, principalement des fruits ou des aliments tout aussi sains, et des bouteilles d'eau. Quand il porte nos mains au panier de fraises, je souris.

— Du chocolat pour le petit-déjeuner ?

— Ce ne serait pas du tout équilibré.

— Et alors ?

Il mord le lobe de mon oreille en sortant les fruits du frigo.

— Pour le petit-déjeuner, nous avons des fraises et du yaourt grec.

— Ça n'a pas l'air très appétissant.

Je parie qu'en plus, il est sans matière grasse.

Il ignore ma remarque, et ses lèvres qui se pincement légèrement m'indiquent, sans même qu'il ait besoin de le formuler, qu'il vaut mieux que j'arrête de me plaindre. Un petit coup de hanches dans le creux de mon dos suivi par un pas en arrière fait bouger mes pieds pour imiter ses mouvements qui nous éloignent de notre reflet dans les portes-miroirs. Ses yeux sont rivés sur les miens, chauffant ma peau nue, et restent ainsi jusqu'à ce qu'il soit obligé de nous faire tourner. Nous traversons la cuisine unis, récupérons une planche à découper dans un placard, deux bols dans un autre, une passoire, et enfin un couteau dans un tiroir avant que tout soit placé soigneusement sur le plan de travail. Nos mains agissent ensemble, bien que chaque geste soit incité par Miller. Mais cela me convient parce que je ne peux alors rien faire de travers. Il fredonne distraitemment sa douce mélodie dans mon oreille, avec un air si paisible qu'il me réchauffe le cœur et plus encore. Il est heureux et comblé, comme si le fait que je prépare le petit-déjeuner à sa manière et que je suive sa méthode pouvait être la chose la plus épanouissante du monde. Pour Miller, ça pourrait bien l'être. Il m'aide à lever le couteau et couvre ma main avec la sienne pour ramasser une fraise et la poser sur la planche. Puis il guide ma main pour lever le couteau, diriger la lame vers le haut et enlever la queue. Il pousse la partie à jeter dans un coin, coupe en deux le fruit rouge juteux et dépose un baiser tendre sur ma joue avant de mettre les morceaux dans la passoire.

— Parfait, me félicite-t-il, comme s'il n'avait eu aucune influence sur

l'ensemble des mouvements que nous avons entrepris.

Mais si cela permet de faire tourner le monde parfait de Miller sur son axe, j'obtempérerai avec plaisir. Le menton posé sur mon épaule, il ramasse une autre fraise. La proximité de son souffle régulier dans mon oreille quand il fredonne est plus que réconfortante. Ce doit être le point le plus proche du paradis qu'on peut atteindre tout en restant sur terre.

— Je me suis dit que tu pourrais rester avec moi aujourd'hui, dit-il calmement en guidant ma main vers la fraise.

Une délicate pression découpe le fruit, révélant son cœur juteux et alléchant. Comme je n'oserais pas faire quelque chose d'aussi idiot que d'en piquer un morceau, pas sous la surveillance de mon cher Miller pointilleux, je suis carrément sidérée quand il prend une moitié et la porte à sa bouche. Les sourcils froncés, je le suis des yeux, distraite momentanément par ses lèvres qui s'ouvrent lentement avant qu'il ne la mette dans sa bouche. Mais que momentanément. Le mécontentement disparaît rapidement.

— C'est...

Je ne termine pas mon objection, car la bouche de Miller scelle la mienne. Il mord la fraise, et son jus explose, faisant de ce baiser véritablement le meilleur de toute ma vie. Miller et de la fraise.

— Hmmm.

Le jus dégouline sur mon menton.

— J'en conviens, murmure-t-il en rompant notre baiser pour le lécher délicatement et ainsi accomplir la mission qu'il s'est donnée, c'est-à-dire nettoyer le désordre que nous créons.

C'est peut-être agréable pour lui, mais il s'agit encore de nettoyage. Donc, il était évident que Miller allait s'empresse de le faire.

— Il faut que j'aille travailler aujourd'hui, dis-je sous son regard pénétrant.

Mon corps est en feu et il m'est presque impossible de résister à l'idée d'une journée complète enfermée dans l'appartement de Miller, le reste du monde bien tenu à l'écart, mais je ne peux pas sécher le boulot une nouvelle fois.

Il m'embrasse sur le nez en poussant un soupir résigné. Trop résigné.

— Je comprends, mais promets-moi que tu ne t'aventureras pas à l'extérieur toute seule.

Sa demande transforme mes sentiments de satisfaction et de bien-être en inquiétude. Je suis suivie.

— Je t'y amènerai et viendrai te chercher.

— Combien de temps penses-tu devoir me chaperonner ?

Alors que je suis plus que préoccupée par les révélations d'une ombre indésirable, je suis aussi consciente que Miller ne peut pas jouer les baby-sitters éternellement.

— Jusqu'à ce qu'on ait découvert qui et pourquoi.

Il repose son menton sur mon épaule et se remet à trancher les fraises.

— C'est qui « on » ?

Je suis certaine qu'il marque une pause hésitante avant de répondre.

— Toi et moi.

J'ai des soupçons. Je déteste avoir des soupçons. La suspicion est dangereuse et elle attise la curiosité. Et je déteste la curiosité, probablement encore plus que la suspicion.

— Je ne peux rien faire à moins que tu ne me fournisses les informations. Mais tu ne le feras pas, ce qui implique que tu es le seul à pouvoir agir.

— Eh bien, c'est comme ça que ça devrait être, affirme-t-il d'un ton neutre, renforçant ses satanées suspicions et sa curiosité. Je ne veux pas que tu t'inquiètes pour ça.

Il enfonce le couteau dans une autre fraise et embrasse ma tempe.

— Nous mettrons fin à cette conversation ici.

— Où ça ? dis-je en levant les yeux au plafond.

J'ai été fermement remise à ma place ; pourtant, je ne peux m'empêcher un trait d'esprit sarcastique.

— Inut...

— Miller, dis-je en soupirant. Détends-toi !

C'est un pas en avant, un million en arrière.

— Je suis parfaitement détendu.

Il pousse son entrejambe contre le bas de mon dos et me mord le cou, ce qui me fait gigoter et rire, et, en un clin d'œil, il contredit mon opinion.

— Arrête !

Je ris aux éclats.

— Jamais.

Il s'arrête, toutefois, et je cesse instantanément de rire en levant la tête.

— Quelqu'un a sonné ? dis-je, intriguée.

Je n'ai jamais entendu ce son auparavant.

— Je crois bien.

Miller semble aussi intéressé que moi.

— Qui cela peut-il bien être ?

— Eh bien, allons le découvrir.

Il m'arrache le couteau de la main et le pose parallèlement à la planche à découper avant de me lâcher. Puis il nettoie le plan de travail vite fait, bien fait, et récupère ma culotte et mon tee-shirt pliés.

Il prend ma main et traverse rapidement l'appartement. Nous nous retrouvons dans son dressing en un rien de temps, et j'entends la sonnerie une nouvelle fois, tandis qu'il râle contre ce tapage. Il enfle un boxer noir propre et commence à faire tourner ses tee-shirts noirs quand on sonne obstinément au loin. Je le regarde en silence être de plus en plus nerveux à la seconde où il met son tee-shirt. Il prend mes mains et les embrasse.

— Va prendre une douche.

Il dépose un baiser chaste sur mon front et s'en va, me laissant comme une bille au milieu de son dressing, avec ma curiosité pour seule compagnie. Elle me bombarde et, refusant de rester seule et la laisser me rendre folle, j'enfile ma culotte et un tee-shirt, et suit discrètement Miller, que les longues jambes puissantes ont amené bien trop vite à la porte.

Il déborde d'agressivité lorsqu'il l'ouvre brusquement, et ce sentiment semble multiplié par un million quand il découvre qui se trouve de l'autre côté. Je ne peux pas le voir, car la grande carrure de Miller bloque ma vue. À en juger par l'aspect glacial qui émane du physique raffiné de Miller, la personne n'est pas la bienvenue.

— Tu as deux solutions : soit tu dégages de là, soit tu restes et tu m'offres alors le plaisir de broyer chaque os de ton corps.

La haine dans sa voix est profonde. Effrayante. Qui est-ce ? Je vois le dos de Miller se gonfler et presque de la fumée lui sortir des oreilles. Il va perdre la tête d'un moment à l'autre. Bon sang, n'a-t-il rien retenu de nos discussions ? Il ne peut tout simplement pas se contrôler.

— Je décide de rester.

Quand je reconnais la voix masculine, les battements de mon cœur dans ma poitrine s'emballent. Il est venu pour moi ? Le poing de Miller se ferme, faisant gonfler les veines dans son bras. Merde, il s'apprête à charger. J'avance, déchirée : intervenir ou rester bien en arrière ?

— Comme tu voudras, répond Miller avec désinvolture, comme s'il ne venait pas de s'engager à tuer notre visiteur.

— J'aimerais que tu t'éloignes pour que mon amie puisse réfléchir sans être sous ton influence.

Miller s'avance. Il est menaçant, et c'est volontaire. Mon angoisse monte, tout comme mon rythme cardiaque.

— Je ne le répéterai pas ! lance-t-il, furieux, les poings se serrant et se desserrant. Je n'ai jamais forcé Olivia à faire quelque chose qu'elle ne voulait pas. Elle est à sa place auprès de moi. Elle le sait. Je le sais, et il faut bien que tu te mettes ça dans le crâne, toi aussi. Si je vais où que ce soit, elle vient avec moi.

Je trouve le courage de me faufiler derrière Miller pour passer la main sur son dos avant de le contourner et de placer mon corps devant le sien. Un œil au beurre noir, une joue contusionnée et une lèvre fendue m'accueillent.

— Gregory, dis-je nerveusement en sentant Miller dégager toutes sortes d'ondes inquiétantes.

Il est raide contre mon dos.

— Tu vas bien ?

Ses yeux marron s'adoucissent en ma présence, et son visage affiche presque du soulagement.

— Divinement, plaisante-t-il en jetant un regard mauvais à Miller. Il faut qu'on parle.

Une main puissante attrape ma nuque et commence à la masser. Si c'est pour essayer d'apaiser mon angoisse, c'est raté. Elle gonfle en moi sans que je puisse la maîtriser. Rien ne la calmera, et ne parlons même pas de la faire disparaître.

— Alors, parle, ordonne Miller.

— Seuls, précise Greg, tendu, éliminant tout espoir qu'il soit ici pour arranger la situation avec Miller.

Je me sens impuissante.

— Les poules auront des dents avant que je ne laisse Olivia seule avec toi.

— Tu as peur qu'elle te quitte ?

— Oui.

La réponse honnête, rapide et brutale de Miller m'ébranle, et, visiblement, elle désarçonne aussi Gregory, puisqu'il ne riposte pas.

Mon ami me fixe longuement avant de trouver ses mots.

— Veux-tu qu'on parle seul à seule ? me demande-t-il.

Je contracte chaque muscle de mon corps. Oui. Je n'ai pas peur de ce qu'il me dira, ni qu'il essaie de me convaincre de quitter Miller, ce qu'il fera probablement. Ce ne sera qu'un gaspillage d'énergie, et il doit déjà le savoir. Il s'est fait tabasser deux fois pour s'être mis sur notre chemin, et plutôt sérieusement. Il n'a sûrement pas envie d'un troisième round.

— Alors ? insiste-t-il quand je reste sans rien dire, à chercher mentalement comment gérer la situation.

Ou gérer Miller.

Mon visage sans expression se dirige soudain vers lui après qu'il m'a retourné dans ses bras. Toute la rage et le stress ont disparu ; ses yeux sont clairs et inquiets.

— Veux-tu passer un moment seule avec ton ami ?

Je suis abasourdie. Totalement ahurie. J'acquiesce, incapable de surpasser le choc et prononcer quelque chose. Miller acquiesce aussi en poussant un profond soupir avant de déposer un baiser sur mon nez, alors que sa main se pose à l'arrière de ma tête. Il est prêt à laisser à quelqu'un la possibilité d'interférer ?

— Je vais prendre une douche, dit-il calmement. Prends le temps qu'il te faut.

Ce comportement inhabituel m'a sidérée, et je sais que Gregory est légèrement décontenancé, lui aussi. Je peux presque entendre le choc dans les battements de mon cœur. Je m'apprête à acquiescer de nouveau quand je réalise soudain que Gregory doit être particulièrement mal à l'aise dans l'appartement de Miller. Et moi aussi, d'ailleurs. Miller, tapi dans un coin, prêt à attaquer s'il entend des mots qu'il n'approuve pas, ne fera rien pour me détendre.

— On va aller marcher jusqu'au café, dis-je sur un ton moins assuré que je ne l'aurais voulu, découragée quand Miller se met à secouer la tête avec un air inquiet. Je serai avec Gregory.

Je lui lance un regard suppliant, sans espoir que cela le fasse changer d'avis. Gregory doit se demander ce qui se passe. Je ne peux pas lui apprendre qu'on me suit, pas avec tout le reste.

— S'il te plaît.

Mes épaules s'affaissent.

Le conflit qui l'assaille est visible sur son visage.

— D'accord, dit finalement Miller, me faisant presque tomber sur les fesses.

Ses yeux doux quittent les miens et se durcissent à l'instant où ils croisent Gregory.

— Je te fais confiance pour veiller sur elle avec autant de soin que je le fais.

Je manque de m'étrangler et retiens mon souffle face à son visage parfaitement sérieux, sachant qu'il obtiendra la même expression de la part de Gregory. Il n'est pas complaisant. Je le comprends. Je vois au-delà de son caractère coincé et entends autre chose que ses paroles et ses manières déroutantes. Mais personne d'autre ne le peut.

— Quoi ? demande Gregory avec un mélange d'amusement et d'exaspération dans la voix.

Miller se contracte et plisse les yeux.

— Je n'aime pas me répéter.

— Putain de merde ! lance Gregory en riant. Où as-tu dégotté ce con ?

— Greg !

Je me retourne immédiatement vers le torse de Miller pour empêcher l'inévitable.

— Fiche-moi la paix, s'il te plaît !

— Je vais te permettre de trouver la paix éternelle ! répond Miller sur un ton cinglant en fusillant mon ami vaincu avec des yeux furieux par-dessus mon épaule.

— Ça suffit !

Je lève les mains violemment en criant.

— Ça... suffit !

Il y a des millions de mots que je veux leur balancer, certains pour Gregory, d'autres pour Miller, mais, évitant d'aggraver la situation, je prends quelques inspirations pour me calmer et ferme les yeux pour rassembler un peu de patience.

— Gregory, attends-moi dans la cuisine, dis-je en indiquant la direction d'un geste du bras. Miller, viens avec moi.

J'attrape sa main et le tire pour l'éloigner.

— J'arrive dans dix minutes, dis-je par-dessus mon épaule, sans donner à l'un ou l'autre une chance de rétorquer.

Impossible de les laisser seuls : je découvrirais une marre de sang et des os broyés à mon retour.

— Je vais attendre dans le couloir, crache Gregory.

J'entends la porte claquer violemment, faisant trembler les murs de l'appartement.

Miller bredouille et m'arrête.

— Est-ce qu'il vient de faire claquer ma porte ?

Ses yeux sont fous et il se retourne, le visage déformé par le dégoût.

— Il vient de faire claquer ma porte !

— Miller !

Je plonge devant lui en hurlant.

— Dans ta chambre ! Tout de suite !

J'ai perdu mon sang-froid : la folie bouillonne dans mon ventre et la chaleur me monte au visage. Voilà qu'il fait le délicat avec sa porte.

— Ne me force pas à me répéter !

Je tremble. Je suis à bout avec ces deux-là qui agissent comme des bouledogues et laissent leur ego assombrir ce qui importe. Moi !

— Je vais prendre un café avec Greg !

— Bien, dit-il avec un air boudeur. Mais, si quelqu'un touche à un de tes

cheveux, je ne répondrai pas de mes actes.

— Tout ira bien.

Que croit-il qu'il va m'arriver ?

— Il a intérêt de s'en assurer.

Quoi ?

— Tu passes pour un idiot suffisant !

— Olivia.

Il se penche pour être nez à nez avec moi, les yeux brûlant de ferveur, tandis que les miens brûlent de contrariété.

— Tu sais ce que je ressens quand des gens se mettent entre nous, et tu sais ce que je ressens quand ils te perturbent. Non seulement je lui briserai les os si tu reviens physiquement blessée, mais je tiendrai cette promesse s'il te bouleverse.

Tout mon corps s'effondre exagérément. C'est volontaire, pour qu'il puisse voir à quel point il m'énervé.

— S'il te fait trop réfléchir, murmure-t-il.

Il glisse sa main sur ma nuque et m'attire vers lui, réduisant le minuscule espace qui reste entre nos bouches et joignant nos lèvres.

— Je ne réfléchirai pas trop, dis-je en le laissant me débarrasser de mes tracas ; j'ai dépassé ce stade. Et après tout ce que tu m'as fait traverser ces vingt-quatre dernières heures, Miller ? Je ne vais que prendre un café avec un ami.

Je sens ses lèvres se pincer contre les miennes.

— Si tu y tiens.

Il ne peut rien dire à ça. Il m'enlace, se détachant de ma bouche de manière à pouvoir enfouir son visage dans mes cheveux blonds. C'est comme s'il savait qu'un « truc » spécial Miller pouvait me transmettre de la force par magie. Ça marche à tous les coups.

— Je compte sur ta force, ma belle.

Je l'enlace et le laisse me serrer fort dans ses bras. Encore plus fort. J'aurais pu être très perturbée par ce qui s'est passé depuis que Gregory a fait irruption, mais ma force n'a pas flanché. Je ne renoncerai jamais à nous.

— Je ferais mieux de prendre une douche.

Il me lâche, pousse mes cheveux sur mes épaules et les arrange de manière à pouvoir étudier mon visage.

— Ne me laisse pas loin de toi trop longtemps.

Je souris et me détache doucement de lui, me dirigeant vers la douche et me préparant mentalement à une autre attaque de la part de mon meilleur ami dans le but de nous séparer.

Lorsque je sors de l'appartement de Miller, Gregory est adossé au mur du couloir et joue avec son téléphone.

— Coucou, dis-je en tirant la porte derrière moi.

Il lève les yeux et s'écarte du mur avec un sourire forcé.

— Hé ! bébé.

Ces simples mots me donnent envie de pleurer.

— Qu'est-ce qui nous est arrivé ?

Gregory regarde la porte laquée noire de Miller et revient vers moi.

— Le type qui déteste le café est apparu.

— C'est plus qu'un type qui déteste le café, dis-je calmement. Et il n'y a que mon premier café qu'il a détesté ; alors, en théorie, on ne peut plus l'appeler comme ça.

— Suceur.

— Ce terme-là est réservé à Ben. Tu l'as vu dernièrement ?

Ses larges épaules se contractent. Il se sent coupable.

— Nous ne sommes pas là pour parler de *ma* vie amoureuse pourrie.

Son culot me fait presque tomber à la renverse.

— Ma vie amoureuse n'est pas pourrie !

— Ressaisis-toi !

Il se retrouve juste devant moi en faisant seulement deux pas.

— Ce truc là-dedans (il désigne la porte de l'appartement de Miller) est complètement à l'ouest et il déteint sur toi !

Ces paroles me hérissent et la frustration déforme mon visage.

— Je n'écouterai pas ce genre de chose.

Je pivote sur mes Converse, prête à abandonner notre « discussion » pour trouver du réconfort auprès de mon gentleman à temps partiel *ex-escort boy* célèbre, paumé, souffrant de TOC, possessif, hanté par ses démons, traumatisé et drogué. D'accord, on peut dire qu'il est à l'ouest, mais c'est *mon* Miller à l'ouest et pointilleux. Et je l'aime.

— Olivia, attends !

Gregory attrape le haut de mon bras un peu brusquement, mais le lâche aussitôt quand je crie.

— Merde ! jure-t-il.

Je me retourne en me frottant le bras avec un air renfrogné.

— Détends-toi !

Il a vraiment l'air nerveux.

— Je suis désolé, c'est juste que je ne voulais pas que tu partes.

— Il suffit de me le dire.

Il dirige ses yeux marron vers mon bras.

— J'espère que je ne t'ai pas fait de marque : j'aime mes os tels qu'ils sont.

Je pince les lèvres pour éviter de sourire à sa blague sardonique.

— Je vais bien.

— Putain, merci, mon Dieu !

Il glisse ses mains dans ses poches et baisse les yeux d'un air penaud.

— On peut reprendre du début ? ajoute-t-il.

Je ressens un immense soulagement.

— Si tu veux.

— Super.

Il lève les yeux vers moi, des yeux pleins de remords.

— Peut-on marcher en discutant ? Je ne suis pas très à l'aise de casser du sucre sur le dos de ton mec qui déteste le café quand il se trouve si près.

En levant les yeux au ciel, je lui donne le bras et le guide vers la cage d'escalier.

— Viens.

— L'ascenseur est cassé ?

Je me fige. Je n'ai même pas réalisé que je suis en train de récupérer les manies de Miller.

— Non.

L'air perplexe de Gregory reflète le mien, tandis que nous nous dirigeons vers l'ascenseur et y pénétrons aussitôt qu'il arrive. Mon ami a une mine affreuse, mais je ne suis pas sûre qu'il soit sage de le lui faire remarquer ou de lui demander comment il va, étant donné que nous sourions tous les deux, désormais. Alors, je passe à un sujet complètement différent :

— Comment ça va au boulot ?

— Toujours pareil, marmonne-t-il sans enthousiasme, mettant immédiatement fin à ce sujet de conversation.

Je réfléchis bien.

— Ta mère et ton père vont bien ?

— Très bien.

— Et ta relation avec Ben ?

— Fragile.

— A-t-il fait son coming-out ?

— Non.

Je lève les yeux au ciel.

— Bon sang, de quoi parlions-nous avant que je rencontre Miller ?

Il hausse les épaules. Les portes s'ouvrent, et je passe devant en cherchant dans mon esprit vide un sujet à aborder, autre que Miller et les obstacles inévitables qui se trouvent sur notre chemin. Je ne trouve que dalle.

En faisant un signe de tête poli au portier et ignorant le reflet d'un Gregory réticent derrière moi, je passe les portes et sors dans l'air frais de Londres. J'aurais pu penser que m'imprégner de cet espace dégagé m'insufflerait une sensation de liberté, mais non. Pas le moins du monde. J'ai l'impression de suffoquer face à l'interrogatoire imminent de Gregory, et meurs d'envie de courir retrouver Miller et savourer ma liberté dans son appartement. Dans son « truc ». En lui.

Je me retourne en soupirant et découvre Gregory qui remue avec un air gêné derrière moi, ne sachant visiblement pas quoi dire ou faire. Il a insisté pour faire une promenade. Il doit avoir des choses à dire, et, même si je n'ai pas particulièrement envie de les entendre, je préférerais qu'il se lance et en finisse pour que je puisse lui dire qu'il perd son temps... encore une fois.

— On va prendre un café ou pas ?

Je fais un signe vers le bout de la rue.

— Bien sûr, répond-il d'un air maussade, comme s'il était conscient qu'il allait parler pour rien.

Il me rattrape et avance à grandes enjambées. Au moins un mètre nous sépare, et la tension remplit cet espace. Ça n'a jamais été ainsi entre nous. Comme aucune conversation ne démarre, cela me donne trop de temps pour réfléchir en silence et me demander comment nous en sommes arrivés là. Notre petite scène dans ma chambre avait été à l'origine d'une certaine inquiétude, mais, avec l'animosité et la bagarre entre Miller et Gregory, c'est oublié, ce qui est assurément une bonne chose.

Nous traversons une rue, assez facilement étant donné l'heure matinale, et continuons à une allure tranquille, Gregory prenant fréquemment des bouffées d'air pour parler, mais ne disant finalement rien, et moi, attendant impatiemment d'approcher le café. L'embarras qui nous presse devient insupportable.

— Dis-moi simplement ce qu'il a.

Quand Gregory me force à m'arrêter, j'ouvre et ferme la bouche en essayant de trouver comment le formuler. C'est aussi clair que de l'eau de roche dans ma tête, mais essayer de l'exprimer à une personne extérieure me bloque. Je n'ai pas besoin de me justifier auprès de qui que ce soit ; or, j'ai soudain un besoin profond et très important de faire comprendre à Gregory pourquoi je suis toujours là.

— Tout.

Je secoue la tête en regrettant de ne pas pouvoir répondre mieux.

— C'est le fait que ce soit un *escort boy* ?

— Non !

— L'argent ?

— Ne sois pas idiot. Tu sais que j'ai un compte en banque plein.

— Il est passionné.

— Très, mais ça n'a rien à voir avec ça. Ça ne serait pas Miller s'il n'avait pas des problèmes. Chaque facette de cet homme est le résultat de la vie qu'il a eue. C'est un orphelin, Gregory. Ses grands-parents l'ont déposé dans un foyer pour enfants et ont forcé sa jeune mère à retourner en Irlande, le laissant seul à cause de la honte qu'il infligeait à la famille.

— Ça ne veut pas dire qu'il peut se comporter comme un vrai con, marmonne-t-il en frottant le béton avec ses bottes. Tout le monde a des problèmes.

Je suis indignée et furax.

— Des problèmes ? Être orphelin, devenir sans-abri, avoir des TOC et avoir recours à la prostitution pour survivre n'est pas un problème, Greg. C'est carrément une tragédie !

Mon ami écarquille les yeux, et je fronce les sourcils.

— Sans-abri ?

— Oui, il a été sans-abri.

— Il a des TOC ?

— Ce n'est pas confirmé, mais assez évident.

— La prostitution ? crie-t-il comme s'il réagissait à retardement.

Je réalise immédiatement mon erreur. *Escort boy*. Gregory n'avait pas besoin de savoir que Miller se prostituait de manière régulière.

— Oui.

Je lève le menton pour le mettre au défi de faire un commentaire en réfléchissant à ce qu'il aurait dit si j'avais ajouté sa dépendance à la drogue à la liste.

Mon stratagème échoue sur tous les plans.

— Il se remet vite ! dit-il en riant, mais d'un rire nerveux. Et je suis presque certain qu'il est psychotique... Donc, tu t'es vraiment dégotté un cinglé.

— Il... n'est... pas... cinglé.

Je prononce chaque mot en sifflant, alors que mon sang commence à bouillir.

— Tu ne le vois pas quand on est seuls. Personne ne le voit, sauf moi. Oui, il peut se montrer coincé, et alors ? S'il aime que les choses soient d'une certaine manière ? Il ne tue personne !

— Il l'a certainement fait.

Dégoûtée, j'ai un mouvement de recul, et les mots s'amassent et restent sur ma langue. Mon cerveau ne sait pas très bien quelles insultes balancer en premier à Gregory.

— Va te faire foutre !

Finalement, c'est une bonne expression polyvalente qui est sortie. Une fois que je la lui ai jetée au visage, je me retourne pour regagner l'immeuble de l'appartement de Miller, mes pieds battant rageusement le trottoir.

— Oh ! Livy, allez !

— Fous le camp.

Je ne regarde pas en arrière. Je risquerais d'exploser. Mais quelque chose me traverse alors l'esprit, et je pivote.

— Où as-tu eu la carte de Miller ?

Il hausse les épaules.

— Par cette jolie brune qui était à l'Ice le soir de l'inauguration. Super sexy ! Cassie.

Je sens mes poils se hérissier et la pression monter dans ma tête. La salope ! Je fulmine et m'inquiète de la furie qui gonfle en moi. J'ai envie de frapper quelque chose. violemment.

— Oh !

Je pousse un cri aigu quand il m'attrape et me soulève de manière à ce que je me retrouve allongée sur ses bras. Il change de direction et reprend la route en direction du café, ignorant mon expression incrédule.

— Quel culot ! dit-il simplement. Je suis assez content que tu t'y accroches.

Mon corps relâche la tension qu'il a emmagasinée et je me détends dans ses bras.

— Je l'aime, Gregory.

— Je vois ça, admet-il à contrecœur. Et est-ce qu'il t'aime ?

— Oui, dis-je parce que je suis sûre que c'est le cas.

C'est juste qu'il ne le dit pas de manière aussi directe. Mais c'est sa façon de

faire.

— Est-ce qu'il te rend heureuse ?

— Plus que tu ne pourras jamais l'imaginer, mais je serais bien plus heureuse si les gens acceptaient de nous laisser tranquilles.

Je le sens soupirer et se dégonfler sous mon corps suspendu.

Il s'arrête et me pose sur mes pieds, puis attrape fermement mes épaules menues.

— Bébé, j'ai un mauvais pressentiment. Il est tellement...

Il marque une pause et porte sa main à son front qu'il frotte en un signe évident d'inquiétude.

— Il est quoi ?

Il pince les lèvres et laisse ses deux mains retomber sur ses côtés.

— Sombre.

J'acquiesce en inspirant profondément.

— Je connais toutes les choses sombres qu'il y a à connaître sur lui. Je tâche de les ramener dans la lumière. Je l'aide et, que tu l'acceptes ou non, il m'a aidée aussi. C'est l'homme de ma vie, Gregory. Je ne l'abandonnerai jamais.

— Waouh !

Mon ami souffle et gonfle les joues.

— Ça, ce sont des paroles fortes, Olivia.

Je hausse les épaules.

— C'est comme ça. Tu ne comprends pas ? Il ne me retient pas captive et ne me force pas à faire quoi que ce soit. Je suis là de mon plein gré et parce que c'est ici que je suis censée être. J'espère que tu trouveras l'homme de ta vie un jour et j'espère que tu brûleras autant pour lui que moi pour Miller. Il est exceptionnel.

Mes propres mots me faisant grimacer mentalement je les repousse très, très loin.

L'apaisement semble m'envahir quand je vois à l'évidence sur le visage de Gregory qu'il vient de réaliser. Je ne sais pas vraiment s'il comprend, et peut-être que ça ne sera jamais le cas, mais, s'il se contentait d'accepter, ce serait un bon début. Je ne m'attends pas à ce qu'ils deviennent amis intimes. Je ne crois pas que Miller pourrait être ami intime avec qui que ce soit ; il n'est pas du genre à se mêler à d'autres personnes. Il ne s'entend pas très bien avec les autres, et surtout pas avec ceux qui se mettent sur notre route. Mais, le moins qu'ils puissent faire, c'est être polis. Pour moi, ils devraient trouver la force de le faire.

— Je vais essayer, murmure Gregory, presque à contrecœur, mais cela fait

vibrer mon cœur de bonheur. S'il accepte d'essayer, alors, je suis.

J'affiche un sourire, probablement le plus grand que j'aie jamais eu, et me jette dans ses bras, le faisant chanceler en riant doucement.

— Merci. Il prend soin de moi, lui aussi, Gregory. Tout autant que toi.

J'oublie volontairement de mentionner qu'il prend probablement encore plus soin de moi, sachant que ça n'aidera pas ma cause.

Nous ne disons plus rien et nous contentons de nous enlacer avec l'énergie accumulée pendant trop de semaines perdues, jusqu'à ce que je me dégage finalement de son étreinte, ivre de victoire et de bonheur. Sa bonne volonté, bien sûr, dépend de l'accord de Miller, mais je ne doute pas qu'il accepte. Je l'embrasse sur la joue et lui donne le bras avant de me retourner pour poursuivre notre route vers le café.

Et je me fige.

Le sang quitte ma tête et Gregory doit m'attraper avec son bras libre pour m'éviter de tomber.

— Livy ? Qu'est-ce qui se passe ?

La BMW blanche garée sur le bord du trottoir m'est inconnue, mais ce n'est pas la voiture de luxe qui attire mon attention. C'est la femme qui y est adossée et qui nous regarde en tirant sur une cigarette. Je ne l'ai vue qu'une fois auparavant et je n'ai jamais oublié son visage.

Sophia.

Elle porte un bel imperméable d'un blanc aussi éclatant que son véhicule, ses lèvres sont rouge sang, et son carré strict et blond est aussi parfait que la dernière fois que j'ai eu l'honneur de la rencontrer. J'ai la nausée.

— Livy ?

La voix inquiète de Gregory me ramène au présent et détourne mon regard de l'expression satisfaite plaquée sur son visage sans défaut.

— Mince, tu es toute blanche ! lance-t-il en posant sa main sur mon front. Tu vas vomir ?

— Non, dis-je fébrilement en considérant les grandes chances que ça arrive.

Je me méfie de cette femme, plus que de toutes celles qui ont traversé la vie de Miller et que j'ai rencontrées. D'abord, elle se trouvait dans l'appartement de Miller au beau milieu de la nuit. Et elle buvait du vin, comme si elle était chez elle, et cette idée ne m'a pas traversé l'esprit jusqu'ici. Elle a quelque chose de différent, et je n'aime pas ça. Pas du tout. Après avoir clarifié les choses avec Gregory, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est qu'elle fasse une scène, me mette en garde ou me rabaisse.

Essayant de toutes mes forces de me ressaisir, je me force à sourire et tire sur le bras de Gregory.

— Est-ce qu'on va finir par arriver au Costa ?

— C'est exactement ce que je me demandais.

Il sourit et passe devant, ne semblant pas avoir remarqué quelque chose de fâcheux en dehors du fait que j'ai été étrange quelques secondes. Sophia pourrait bien saboter cette aubaine. Quand j'entends le clic-clac de ses escarpins haute couture sur le trottoir derrière moi, je sais exactement ce qu'elle s'apprête à faire.

— Olivia, je crois, ronronne-t-elle

Tous les muscles de mon corps se contractent.

Je chancelle et ferme les yeux en espérant intérieurement que, si je l'ignore, elle s'en ira. J'en doute, mais j'aimerais y croire. Je continue à marcher. Gregory parle, mais je n'entends aucun mot, si ce n'est le ronron distant de sa voix. Par contre, je l'entends, elle.

— Ou répondez-vous seulement à « ma douce » ?

Mon cœur cesse de battre dans ma poitrine, et mes pieds arrêtent de battre le trottoir. Aucun moyen d'y échapper et, quand Gregory jette un coup d'œil curieux par-dessus son épaule, je sais que je vais bientôt être forcée de l'affronter. Je me retourne lentement et la découvre à seulement quelques pas derrière moi. Elle tire une grosse bouffée sur sa cigarette en m'étudiant attentivement.

— Puis-je vous aider ? dis-je d'un ton aussi neutre et désinvolte que possible sans prendre la peine de regarder et évaluer le visage de Gregory.

Je sais qu'il doit être curieux. De toute façon, je ne peux détourner mon regard inquiet de l'expression entendue et hautaine.

— Oh ! je crois bien, oui, répond-elle en jetant son mégot dans le caniveau. Allons faire un tour en voiture, vous voulez bien ?

Elle tend le bras vers la BMW et j'y trouve un chauffeur qui tient la portière arrière ouverte.

— Qui est-ce ? finit par demander Gregory en se rapprochant de moi.

— Une amie, répond Sophia à ma place.

Je me demande ce que je vais faire, mais ne trouve rien. Elle m'a appelée « ma douce ». Miller a discuté avec elle, et il lui a parlé de moi ?

— Je n'ai pas toute la journée.

L'impatience de Sophia interrompt mes pensées.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Mais moi, j'ai plein de choses à vous apprendre..., du moins, si Miller compte un minimum pour vous...

Elle laisse traîner la fin de sa phrase de manière provocante, et je suis en état de choc lorsque je suis guidée automatiquement vers la voiture par mes jambes, attirée par ses paroles et les informations que je pourrais obtenir.

— Livy ! s'écrie Gregory.

Mais je ne me retourne pas. Je n'ai pas besoin de voir son visage et je n'ai pas besoin qu'il me décourage de faire quelque chose qui pourrait être incroyablement stupide.

— Olivia, qu'est-ce que tu fais ?

Je regarde derrière moi et vois le chauffeur de Sophia intercepter Gregory pour l'empêcher de me suivre.

Mon ami lui jette un regard mauvais.

— Qui êtes-vous ? Dégagez de mon passage.

Le chauffeur lève la main et la pose sur l'épaule de Gregory.

— Sois raisonnable, mon garçon.

Son ton est menaçant, et Gregory regarde au-delà du chauffeur, toujours l'air méchant et le visage empreint de perplexité.

— Olivia !

Il se met à se débattre, mais le chauffeur est costaud. Dangereux. Je monte dans la voiture.

La portière se ferme et, un instant plus tard, l'autre portière arrière s'ouvre pour laisser s'installer Sophia sur le siège en cuir. Je dois être folle à lier. Je n'aime pas cette femme et je sais pertinemment que je ne vais pas apprécier ce qu'elle a à dire. Mais un besoin de savoir indécent et déraisonnable s'est emparé de moi. Si elle sait quelque chose qui peut m'aider, je dois découvrir ce que c'est. Avoir plus d'informations. Des informations qui ont de fortes chances de briser mon cœur épris ou tout simplement me briser.

La voiture démarre et s'écarte du trottoir, quand Gregory se met à tambouriner à la vitre près de moi. Je me déteste, mais je décide de l'ignorer.

— Petit ami ? demande Sophia en défroissant son manteau.

Je suis sur le point de riposter en disant un truc comme « C'est Miller, mon petit ami », mais quelque chose me retient. L'instinct ?

— C'est mon meilleur ami. Et il est gay.

— Ah ! dit-elle en riant. C'est vraiment idéal. Le meilleur ami gay.

— Où allons-nous ? dis-je pour changer de sujet.

Je ne veux pas qu'elle sache quoi que ce soit sur ma vie.

— Nous nous contenterons de faire une petite promenade pour le plaisir.

Rien dans le fait de voir Sophia n'est plaisant.

— Vous avez dit que vous aviez des informations. Lesquelles ?

Allons droit au but. Je n'ai pas envie de rester dans cette voiture et je suis bien déterminée à en sortir au plus vite. Aussitôt que cette femme m'aura expliqué exactement ce pour quoi je suis ici.

— D'abord et avant tout, j'aimerais que vous vous éloigniez de Miller Hart.

C'est une requête, mais exposée de telle manière qu'on pourrait la prendre pour une menace. Mon cœur, mon âme, mon espoir..., tout s'effondre. Personne ne peut être au courant pour nous, et, même si c'est très dur pour moi, je sais ce que je dois faire.

— Il n'y a rien à changer. Je ne l'ai vu que quelques fois.

J'ai l'impression que je pourrais tout arrêter, capituler ; or, elle ne fait que commencer. Elle a bien d'autres choses à dire, je le sens.

— Il n'est pas disponible.

Je fronce les sourcils en fixant ces yeux bleus qui crient victoire. Cette femme a l'habitude de n'en faire qu'à sa tête.

— Ça ne m'intéresse pas.

Elle affiche un sourire qui me donne la chair de poule.

— Vous n'étiez pas très loin de son appartement.

Je suis à deux doigts de flancher, mais je retrouve mon sang-froid avant de me faire démasquer.

— Mon ami vit dans le coin.

— Hmmm.

Elle ouvre un sac à main Mulberry et en sort un étui à cigarettes en argent gravé. Son air condescendant m'agace. Je sens l'irritation dépasser le malaise et j'en conclus que c'est une bonne chose. *Mon cher culot, ne me lâche pas maintenant !* Ses longs doigts sélectionnent une cigarette dans la rangée soigneusement maintenue par un lien argenté, et elle la tapote sur le couvercle avant de la glisser entre ses lèvres qui font la moue.

— Miller Hart n'a pas de temps à perdre avec une petite fille curieuse.

Mon cou se rétracte entre mes épaules. Elle allume sa cigarette.

— Pardon ?

En tirant une longue bouffée, elle me considère d'un air songeur et souffle un flot de fumée dans ma direction. J'ignore le nuage d'air putride qui m'enveloppe et garde les yeux rivés sur elle. Je ne reviens pas sur ma position. Mon culot surgit et s'installe solidement à mes côtés.

— La plupart des femmes s'amuse avec Miller Hart, *ma douce*.

Elle insiste sur les termes affectueux qu'utilise Miller.

— Et certaines, comme vous, pensent bêtement qu'elles auront plus. Ce n'est pas le cas. En fait, je crois qu'il a dit à votre propos : « Ce n'est qu'une petite fille trop curieuse pour son bien. J'ai pris son argent, je me suis amusé avec elle, et rien de plus. »

Mon estomac se noue, en plus de toutes les autres réactions indésirables que cette femme suscite avec ses paroles cruelles.

— Je savais à quoi m'attendre avec Miller. Je ne suis pas stupide. C'était amusant, le temps que ça a duré.

— Hmmm, fait-elle en me regardant attentivement, ce qui me fait presque détourner les yeux.

Mais non. Je reste ferme.

— Personne ne le connaît comme moi. Je le connais bien, affirme-t-elle.

J'ai envie de la gifler.

— Bien comment ?

Je ne sais pas d'où vient cette question. Je ne veux pas savoir.

— Je connais ses règles. Je connais ses habitudes. Je connais ses démons. Je connais tout.

— Vous croyez qu'il vous appartient ?

— Je *sais* qu'il m'appartient.

— Vous êtes amoureuse de lui ?

Son hésitation me dit tout ce que j'ai besoin de savoir, mais je sais qu'elle va le confirmer.

— J'aime Miller Hart profondément.

La tension dans mon cou augmente ; pourtant, je réussis à remarquer le fait qu'elle n'a pas affirmé que Miller l'aime. Le savoir renforce ma résolution. Je ne suis pas qu'une aventure, une « fille curieuse ». Peut-être au début, mais notre fascination réciproque a très vite transformé cela. Il ne peut pas supporter Sophia. Il s'est mis à tout récurer vigoureusement, et j'étais là pour prendre soin de lui quand il s'est retrouvé dans cet état. Je ne crains pas qu'il aime cette femme.

C'est une cliente. Elle voudrait être plus, évidemment, mais, pour Miller, ce n'est qu'un autre obstacle qu'il risquerait de blesser s'il la revoyait. Elle veut ce qu'elle ne peut pas avoir. Pour Sophia, Miller Hart est inaccessible, comme il l'est pour toutes les autres femmes. Sauf moi. Je l'ai déjà.

Alors que la voiture se gare près du trottoir, elle se retourne sur son siège pour être bien face à moi et lève le menton pour souffler de la fumée vers le plafond, m'épargnant cette fois-ci le nuage dégoûtant. Malgré l'épaisse couche de maquillage hors de prix, je peux lire sur elle un certain air songeur lorsqu'elle me

dévisage avec un regard désapprobateur.

— Nous en avons terminé.

Elle sourit en indiquant la portière, comme pour m'ordonner silencieusement de sortir, ce que je fais, pressée d'échapper à la présence glaciale de cette horrible femme. Je claque la portière et me retourne quand la vitre descend. Elle est de nouveau assise au fond de son siège avec un air désinvolte et prétentieux.

— Sympathique conversation.

— Je ne trouve pas, non.

— Je suis contente que nous ayons fait le point sur nos positions. Miller ne peut pas être surpris avec des petites filles idiotes. Cela causerait sa perte.

La vitre remonte et la voiture s'éloigne lentement. Moi, je reste tel un sac de nerfs tremblant sur le bord de la route. La peur rend ma respiration difficile. Même si je fais de mon mieux pour tenter de me calmer, de me dire qu'elle essaie uniquement de m'effrayer, je ne peux empêcher une minuscule poussière d'inquiétude de s'installer. Non, elle n'est pas minuscule. C'est une véritable météorite. Immense et dangereuse. Et j'ai peur qu'elle nous détruise. Causer sa perte ?

Dans mon brouillard de doute, je porte ma main à ma nuque et me mets à frotter ma peau, mais je m'interromps à l'instant où je remarque qu'il y a une raison à mon geste. Je lève la main, et mes petits cheveux se hérissent ; je me retourne alors brusquement pour chercher une ombre. Il y a des piétons partout ; la plupart se déplacent rapidement, mais personne n'a l'air particulièrement suspect. Ma peur remonte le long de ma colonne vertébrale, et je me raidis. On m'épie. Je sais qu'on m'épie. Affolée, je me tourne d'un côté, mes cheveux me fouettant le visage, puis de l'autre en espérant que quelque chose attire mon attention..., n'importe quoi qui me permettrait de cesser de croire que je deviens folle.

Il n'y a rien.

Mais je sais qu'il y a quelque chose. Sophia. Mais elle est partie. Ou est-ce simplement l'effet persistant de sa récente présence ? C'est possible : cette femme a une certaine aura indésirable et durable.

Je pivote et regarde partout pour essayer d'évaluer les alentours. Je réalise bientôt que j'ai été déposée à presque deux kilomètres de chez Miller. La panique coule soudain dans mes veines, et je me retourne pour me mettre à courir à toute vitesse vers l'immeuble où il habite. Je ne regarde pas derrière moi. Je fonce, évitant les gens, traversant les rues sans regarder jusqu'à ce que je voie son immeuble au loin. Je ne ressens aucun soulagement.

M'engouffrant dans le hall, je me précipite dans un ascenseur. Je suis dans tous

mes états quand je frappe le bouton du dixième étage à plusieurs reprises.

— Allez !

Je considère l'idée d'abandonner l'ascenseur au profit de l'escalier. L'adrénaline me submerge, et elle me ferait probablement monter les marches plus vite que cet ascenseur, mais les portes commencent à se fermer et, de plus en plus impatiente, je m'adosse au mur.

— Allez, allez, allez !

J'ai le visage appuyé contre les portes lorsqu'elles s'ouvrent, et je me contorsionne pour sortir dès que l'espace est assez large pour mon corps souple.

Mes pieds touchent à peine le sol. Je parcours le couloir comme une fusée, mes jambes bougeant si vite que je ne les sens pas, mes cheveux flottant derrière moi et mon cœur prêt à exploser hors de ma poitrine à cause de la frayeur, la peur, l'angoisse et le désespoir...

Sa porte est grande ouverte, et j'entends un cri. Un cri puissant. C'est Miller. Il a perdu la tête. Il faut absolument que je le rejoigne, mais mes jambes sont engourdis et je débarque dans l'entrée. Je regarde partout jusqu'à ce que mes yeux tombent sur son dos nu. Il plaque Gregory contre le mur en le tenant par la gorge.

Mes genoux flanchent lorsque je m'arrête brusquement, et je dois absolument m'accrocher à la table si je veux rester debout. Des larmes jaillissent de mes yeux, chaque émotion affluant ensemble et créant une pression trop importante pour que je puisse la gérer.

Il se retourne violemment, les yeux, les cheveux et les gestes fous. On dirait un animal sauvage ; un animal sauvage dangereux. Il *est* dangereux. Impitoyable. Malheureusement.

C'est l'exception.

Gregory est libéré sans délai et glisse le long du mur, à bout de souffle et inerte, plaquant aussitôt ses mains sur sa gorge. Mon désespoir ne laisse pas de place à la culpabilité ou à l'inquiétude pour mon ami.

Les longues jambes de Miller lui font traverser la distance qui nous sépare en une nanoseconde. Il a les yeux toujours sombres, mais exprime un soulagement évident dans le bleu que j'aime tant.

— Livy, souffle-t-il, sa poitrine nue se soulevant.

Je me jette en avant quand je suis sûre qu'il est assez près pour m'attraper et atterris dans ses bras. Son étreinte suffit à diminuer mon stress d'un million de degrés.

— J'ai été suivie, dis-je dans un sanglot.

— Oh ! bordel de merde, jure-t-il en donnant l'air de souffrir physiquement.
Putain !

Il me soulève et me serre fort.

— Sophia ?

L'angoisse dans sa voix rauque fait remonter mon stress. Il est trop affolé.

— Je ne sais pas.

Je n'ai pas besoin de demander comment il est au courant pour Sophia. Je me doute qu'il a étranglé Gregory pour lui faire cracher une description.

— Elle m'a déposée à plusieurs rues d'ici.

Je secoue la tête en gardant mon visage enfoui dans son cou. C'est idiot, mais je me concentre sur son odeur en espérant que m'entourer de tout ce réconfort chassera ma détresse. Je tremble comme une feuille, bien qu'il me serre fort dans ses bras. Malgré mes mouvements incontrôlables, je peux sentir son cœur battre la chamade contre ma poitrine. Il est fou d'inquiétude, ce qui ne fait que renforcer ma peur sans fin.

— Viens par là, dit-il d'une voix râpeuse comme s'il ne contrôlait pas déjà totalement mon corps immobile.

Il me porte un peu plus loin dans son appartement. Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules. Il essaie brièvement de me détacher de son corps, mais je refuse silencieusement en renforçant ma prise. Il revient sur sa décision et s'assoit sur le canapé, moi collée à lui. Il lutte pour m'installer, mettant mes jambes d'un côté jusqu'à ce que je sois blottie sur ses genoux, la tête enfouie sous son menton.

— Pourquoi es-tu montée dans cette voiture, Olivia ? me demande-t-il sans aucun mépris ni aucune colère. Dis-moi.

— Je ne sais pas.

La stupidité. Ou la curiosité. Ça doit revenir au même.

Il soupire et marmonne dans sa barbe.

— Ne t'approche pas de cette femme, tu m'entends ?

J'acquiesce, regrettant de tout mon cœur de l'avoir fait. Il n'en est ressorti rien de bon, sauf quelques informations indésirables et des questions douloureuses.

— Elle a dit que tu lui avais dit que je n'étais là que pour t'amuser.

Ces mots, bien que sortis de ma bouche, laissent un arrière-goût rance.

— Tu n'aurais pas dû la voir, dit-il en me poussant de son torse.

Je cède cette fois-ci, car j'ai besoin de voir son visage. Un million d'émotions sont gravées sur chaque partie parfaite de ses traits.

— Elle n'apporte que des ennuis, Olivia. Les pires. Il y a une raison si je lui ai dit ça.

— Qui est-ce ? dis-je en craignant la réponse.

— Un obstacle.

Sa réponse est simple et me dit tout ce que j'ai besoin de savoir.

— Elle t'aime profondément.

Je soupçonne qu'il est déjà au courant. Il acquiesce, agitant sa boucle rebelle. Elle attire brièvement mon regard, me criant de la repousser, ce que je fais. Lentement.

Il saisit mon menton et le tire vers son visage jusqu'à ce que nos bouches ne soient séparées que d'un cheveu.

— Tu dois comprendre la haine que je ressens pour elle.

J'opine de la tête. Il ferme lentement les yeux, inspire et souffle.

— Merci, murmure-t-il en appuyant son nez contre ma joue.

Je m'immerge dans sa reconnaissance évidente en voyant les choses exactement telles qu'elles sont. Des femmes méprisées. Des femmes qui en sont arrivées à dépendre de l'attention que leur apporte cet homme traumatisé. Personne n'a dit que ma relation avec Miller serait facile, mais personne n'a dit non plus qu'elle serait pratiquement impossible.

Je me corrige aussitôt. Une personne l'a fait.

— Que lui as-tu dit ? me demande Miller.

— Rien.

Il recule.

— Rien ?

— Tu as dit qu'il valait mieux qu'un minimum de personnes soit au courant.

La douleur déforme son visage et il me tire brusquement vers lui.

— Tu es vraiment belle et intelligente.

Le silence tombe, tout comme le lourd fardeau d'un million de soucis inquiétants. Il faut les résoudre, s'en occuper, mais, à cet instant, je ne peux pas. Je suis contente de me cacher de ce monde cruel dans lequel nous sommes piégés en restant plongée dans le réconfort que m'offre Miller, ce réconfort dont je suis devenue dépendante.

— Je ne perdrai pas, Olivia. Je te le promets.

Je ne bouge pas de son étreinte et me contente d'acquiescer lorsqu'il m'enlace avec force.

— Bien, bien, bien.

Ce ton effronté me gèle le sang. Miller et moi levons immédiatement la tête. Je n'aime pas ce que je vois et je n'aime décidément pas les rides de colère dessinées sur son beau visage.

— Je ne vois pas l'intérêt que je te fournisse un téléphone, Olivia, si tu n'y réponds pas.

— William, dis-je en un souffle, sentant le corps de Miller se retourner sous moi.

Oh mon Dieu ! Gregory, William, une tonne de merde gracieusement offerte par Sophia... La situation ne pourrait pas être pire. Je sens que l'anarchie est sur le point d'exploser, et l'hostilité immédiate qui déborde de Miller après l'arrivée de William ne calme pas ma vive inquiétude. Cela pourrait rapidement très mal tourner.

William entre dans la pièce, son téléphone à la main, et jette un bref regard froid à Gregory en passant. Le pauvre Gregory est prostré contre le mur, sa main frottant toujours son cou. Mais l'apparition de l'ex-maquereau de ma mère attire immédiatement son attention.

Je me retrouve soudain debout, et Miller se redresse de toute sa hauteur, le torse gonflé comme celui d'un gorille prêt à charger.

— Anderson, grogne-t-il en me revendiquant presque et me tirant vers lui pour que mon dos s'appuie contre son torse nu.

William se sert un scotch, réfléchissant quelques secondes avant de choisir une bouteille ronde dans le fond.

— Tu m'as dit que tu m'appellerais, Olivia.

J'ignore sa remarque et retiens mon souffle, m'attendant à ce que Miller décolle comme une fusée. La vue d'un indésirable, quelqu'un qui, en plus d'interférer dans notre relation, ose toucher ses bouteilles d'alcool disposées avec précision lui est manifestement insupportable. Il est sur le point d'éclater.

— Que faites-vous là ? dis-je.

William se retourne lentement et verse le liquide sombre dans le verre avant de le renifler et d'exprimer son approbation d'un signe de tête. Je sens que Miller bout, et je sais que William le sent aussi, même à l'autre extrémité de la pièce. Mais il l'ignore. Il le provoque. Il est au courant pour les TOC de Miller.

— Miller m'a appelé, répond finalement William sur un ton désinvolte.

— Vraiment ?

Je me dégage de Miller et pivote pour lui faire face. Il a invité William à interférer ?

Les narines de Miller gonflent, et je suis clouée sur place.

— J'ai cru que tu avais été enlevée.

— Tu as pensé que j'avais été kidnappée ? Par Sophia ?

Pourquoi aurait-elle fait ça ? Et pourquoi a-t-il appelé William ? Miller le

déteste, et je sais que ce sentiment est tout à fait réciproque.

Son visage ne laisse rien paraître, mais ses yeux sont toujours empreints d'une peur brute et extrême.

— Oui.

Je reste sans voix.

Et le souffle coupé.

Puis quelque chose me frappe comme une balle dans la tempe.

— Tu as parlé des ombres à William ?

Je me prépare à la réponse de Miller, même si je suis sûre de la connaître.

Il acquiesce. J'ai une envie irrépressible de libérer mon cou de cette corde invisible et je me retrouve à me frotter la gorge, ce qui incite Miller à s'avancer pour attraper mes mains agitées.

— Olivia ?

La voix mielleuse de William, toujours empreinte d'hostilité, attire mon attention de l'autre côté de la pièce.

— Quand je dis que je te récupère à une certaine heure à un certain endroit, je m'attends à ce que tu y sois. Quand j'appelle, je m'attends à ce que tu répondes.

Il me faut mobiliser toute la patience et la force qu'il me reste pour ne pas rejeter la tête en arrière d'exaspération, mais, même sans manque de respect visible, je suis réprimandée par William pour mon impudence. Je m'en fiche, surtout maintenant.

— Je ne suis pas une enfant, bon sang ! dis-je, les poings serrés dans les mains de Miller.

Je me libère de lui et pivote pour m'en éloigner. Le stress est balayé par le tsunami de nouvelles qui m'assaillent.

— Tu aurais dû écouter, dit doucement Miller derrière moi.

Je me retourne à nouveau. J'ai la tête qui tourne à cause de tous ces mouvements provoqués par les chocs successifs.

— Quoi ?

Je devine à son regard d'acier et la répugnance dans le ton de sa voix que c'est trop douloureux, pour lui, de l'admettre.

Ses bras pendent mollement de chaque côté de son corps, ses larges épaules sont basses, et sa position est à la fois menaçante et accommodante. Je ne sais qu'en faire.

— Si Anderson te demande quelque chose, Livy, tu devrais l'écouter.

Alors que je croyais que plus rien ne pouvait m'abasourdir, il me sort ça ?

— Il voulait passer me prendre. J'étais avec toi ! Et je devrais l'écouter ?

Comme j'aurais dû l'écouter quand il me répétait continuellement de m'éloigner de toi ?

Les yeux de Miller deviennent méchants et se dirigent vers William à l'autre bout de la pièce.

— Ne l'écoute jamais quand il te dit ça, crache-t-il.

Ma tête tombe en arrière et je regarde le ciel pour qu'il me vienne en aide en me demandant qui je devrais écouter.

— Pourquoi crois-tu que Sophia pourrait me kidnapper ?

Je n'arrive pas à croire que je pose cette question. Je sais que j'ai besoin de culot pour survivre à Miller Hart, mais pas d'une ceinture noire ni... Je retiens ma respiration quand je réalise tout à coup.

— L'autodéfense.

— C'était une nécessité.

— Au cas où l'une de tes salopes jalouses essaierait de m'enlever ?!

— Olivia ! crie Miller, fou de rage, me forçant à me taire.

Gregory se trouve soudain dans ma ligne de vue. Interloquée, je me concentre sur lui un instant et découvre sa bouche entrouverte et ses yeux très inquiets.

— Je n'arrive pas à croire ce que j'entends ! lance-t-il. On est sur le tournage du *Parrain* ou quoi ?

Je ferme les yeux et vais sur le canapé, tombant d'épuisement sur le coussin moelleux.

— Mais elle ne m'a pas retenue contre mon gré.

Je prends une grande inspiration en cherchant des questions sensées dans cet esprit qui frôle la folie.

— Être surpris en ma compagnie causera ta perte, dis-je en levant les yeux vers lui. C'est ce qu'elle a dit.

Et alors que, jusqu'ici, j'étais persuadée de l'absurdité de cet avertissement, le visage sérieux de Miller et ses yeux expressifs me font prendre conscience de la réalité. Je me redresse et déglutis, ne voulant pas poser la question qui me pique le bout de la langue.

— Était-elle... ? A-t-elle... ? Est-ce que... ?

Je marque une pause pour aligner les mots dans ma tête et les laisse sortir en un murmure plein d'appréhension.

— Est-ce qu'elle dit vrai ?

Miller acquiesce et fait alors exploser mon monde qui s'émiettait déjà. La peur qui avait fait place au choc et à la colère refait surface et me paralyse. Mon estomac se noue. J'entends Gregory retenir son souffle. Je sens Miller se raidir. Et

je perçois... la tristesse de William.

Sophia connaît les conséquences si Miller démissionne ? Il est enchaîné, et pas seulement par les femmes qui trouvent du plaisir dans son réseau malsain d'hédonisme. J'ai la nausée. Sa perte ? Qui sont ces gens ?

Le son d'un téléphone portable transperce l'atmosphère lourde, et William ne perd pas de temps pour répondre. Il semble plein de regrets, et, dans son costume raffiné gris, remue sur place, visiblement mal à l'aise.

— Deux minutes, dit-il avant de raccrocher et de poser sur moi son regard argenté plein de peine. Mon estomac se noue encore.

— Pars avec elle, murmure-t-il en me fixant. Maintenant.

Je fronce les sourcils, confuse, et me lève, jetant un coup d'œil à Miller. Il fait un signe de tête.

— Que se passe-t-il ? dis-je sans savoir ce que je pourrais supporter d'autre.

Miller s'approche de moi et passe sa main sur ma nuque pour recourir à sa méthode apaisante en me massant. J'essaie de hausser les épaules pour me débarrasser de sa prise, mais ne peux pas bouger. Il se retourne vers William.

— Tu les as ?

William cherche dans sa poche intérieure et en sort une enveloppe marron. Il reste songeur quelques secondes avant de la tendre à Miller, qui la glisse sous son bras avant d'en sortir deux passeports et une pile de papiers. Il utilise sa bouche pour ouvrir l'un des livrets bordeaux à la page où se trouve la photo et la parcourt des yeux. C'est moi. Je m'étrangle et reste incapable de parler quand je le regarde vérifier le deuxième et découvre cette fois une photo de lui.

— Vous feriez mieux d'y aller, insiste William en regardant sa montre.

— Surveille-la.

Miller me lâche et court vers sa chambre, me laissant, prise de panique, continuer à m'étouffer et respirer difficilement. Je suffoque : un monde cruel se referme sur moi et transforme ma vie en chaos.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je finalement, ma voix présentant les mêmes tremblements que mon corps.

— Tu pars, répond William simplement et rapidement, avec un ton désormais détaché, toute émotion disparue depuis longtemps.

— Je n'ai pas de passeport.

— Maintenant, si.

— C'est un faux ? Pourquoi as-tu un faux passeport à mon nom ?

Et où s'en est-il procuré un ? Je me mets presque à rire, mais un manque d'énergie m'en empêche. C'est William Anderson. Il n'y a pas de limites à ses

capacités. Je devrais le savoir.

Il s'approche prudemment de moi, une main dans sa poche, l'autre tenant son verre de scotch.

— Olivia, à partir du moment où j'ai découvert ton implication avec Miller Hart, j'ai su que ça se finirait comme ça. Quand je suis intervenu, ce n'était pas simplement pour rendre les choses difficiles.

— Que ça finirait comme ça ? Que se passe-t-il ?

Pourquoi tout le monde parle-t-il en code ?

William semble réfléchir un instant avant de baisser les yeux sur moi, ses merveilleux yeux gris pleins de compassion. Il sait tout sur le côté sombre de Miller. Les manies et ses accès de colère ne sont pas les seules raisons pour lesquelles William a autant insisté pour que je m'éloigne de Miller. Tout est si clair, désormais. Il connaît les conséquences de notre relation, lui aussi. Il sourit légèrement en prenant ma joue dans sa main et en passant son pouce sur ma peau fraîche.

— J'aurais peut-être dû faire ça avec Gracie, dit-il calmement, presque pour lui-même, alors que des souvenirs apparaissent sur son visage distingué. Peut-être que j'aurais dû l'éloigner de ces horreurs. L'éloigner de tout ça.

Je fixe un visage plein de remords, mais je ne pose pas la question évidente, qui consisterait à demander ce qu'il y a derrière « tout ça ».

— Vous le regrettez ?

— Chaque jour de ma chienne de vie.

L'angoisse cède la place à la tristesse. William Anderson, l'homme qui a aimé ma mère passionnément, vit au quotidien avec un regret. Profond et vif. Il le bloque. Ne trouvant pas de mots pour soulager sa peine, je fais la seule chose qui me semble adaptée. Je tends les bras vers la bête puissante qu'est cet homme et l'enlace. Ce n'est qu'une tentative ridicule pour amoindrir la douleur de toute sa vie, mais, lorsqu'il se met à rire de mon geste et accepte mon étreinte en me serrant fermement avec son bras libre, je crois que j'ai fait changer les choses au moins l'espace d'une minute.

— Ça suffit maintenant ! lance-t-il après avoir retrouvé son autorité.

Il me détache de lui. Je découvre alors Miller à quelques mètres de nous, debout près de Gregory. Mon meilleur ami donne l'impression d'être en transe, et Miller paraît inhabituellement calme, étant donné ce qu'il vient de voir. Il porte un pantalon de jogging gris, un tee-shirt noir et des baskets. Une tenue peu commune pour Miller, mais, après le massacre dans son dressing, je devine qu'il n'a pas d'autres options. Puis le sac de sport suspendu à sa main attire mon regard, et il

me faut quelques secondes pour faire le lien avec les passeports et les paroles de William.

— Filez, dit William en indiquant la porte d'un signe de tête. Mon chauffeur est garé au coin de la rue. Sortez au deuxième étage et empruntez la sortie de secours.

Miller ne réagit pas, ce qui pousse William à poursuivre :

— Hart, nous avons déjà parlé de ça.

Immédiatement préoccupée par la férocité qui déferle sur lui par vagues, je regarde Miller avec un air désorienté. Sa mâchoire sous sa barbe rase est aussi dure que de la pierre.

— Je vais tous les tuer, promet-il, la voix débordant de violence.

Ma gorge se serre.

— Olivia.

William prononce mon nom en un souffle. C'est un rappel, et Miller baisse les yeux sur moi, la prise de conscience luttant apparemment pour dépasser sa colère.

— Emmène-la loin de ce bordel jusqu'à ce qu'on puisse découvrir ce qui se trame. Ne la mets pas plus en danger, Hart. Répare les dégâts.

Le téléphone de William sonne dans sa main.

— C'est quoi le deal ? demande-t-il à son interlocuteur en regardant Miller.

Je n'aime pas la circonspection sur son visage.

— Allez-y, dit-il d'un ton insistant, restant au téléphone et avançant vers nous.

Miller m'attrape et nous guide vers la porte en un clin d'œil, William sur nos talons.

Je suis désorientée. Je suis déconcertée. Je me laisse être traînée en dehors de l'appartement de Miller sans savoir où on m'amène.

Nous nous retrouvons rapidement dans le couloir, et Miller me guide vers l'escalier.

— Non ! crie William.

Miller s'immobilise brusquement et tourne la tête, les yeux écarquillés.

— Ils montent par l'escalier.

— Quoi ? rugit Miller qui commence à avoir des sueurs froides. Merde !

— Ils connaissent tes faiblesses, mon garçon.

Le ton de William est sombre, tout comme ses yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je, me libérant de la main de Miller et les regardant tour à tour. De qui parlez-vous ?

Je n'aime pas le regard prudent que jette William en direction de Miller, même si ce dernier ne le remarque pas. Il se met à trembler, comme s'il avait vu un

fantôme, sa peau palissant sous mes yeux.

— Répondez-moi !

Quand je hurle, Miller sursaute et lève lentement ses yeux brillants. Ils sont vides et me coupent le souffle.

— Ce sont eux qui possèdent la clé de mes chaînes, murmure-t-il, de la sueur coulant sur ses tempes. Des bâtards qui n'ont aucune morale.

Un sanglot s'empare soudain de ma gorge, tandis que je prends conscience de sa confession.

— Non !

Je me mets à secouer la tête, et mon rythme cardiaque s'emballe. Je ne veux pas lui poser la question. Il a vraiment l'air effrayé, et je ne sais pas si c'est parce que ces gens, quels qu'ils soient, sont en route ou parce qu'il y a une barrière à sa fuite et qu'il doit tout de même me faire sortir. Mon intuition me dit que c'est la dernière option, mais c'est la première qui me sert le cœur.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Je me prépare à sa réponse, grimaçant quand il lutte contre l'abattement et, lorsqu'il finit par parler, je l'entends à peine.

— Je leur ai remis ma démission.

Il soutient mon regard, et j'assimile à quel point son aveu est important. Puis mes yeux débordent de larmes salées.

— Ils ne nous laisseront pas tranquilles si on reste ? dis-je en m'étranglant.

Il secoue lentement la tête, son beau visage parfait envahi par la peine.

— Je suis tellement désolé, ma belle.

Le sac tombe par terre et je vois le défaitisme s'emparer de lui.

— Je leur appartiens. Les conséquences seront désastreuses si on reste.

Tout mon corps tremble face à la noirceur de sa promesse. Mes joues piquent et brûlent, tandis que j'essuie mon visage en cherchant ma force pour remplacer celle qu'a perdue Miller. J'ai des ennuis. Plus gros que je ne l'ai jamais imaginé. Et je prévois de me noyer avec lui s'il le faut. Je prends une inspiration tremblante et m'approche de lui, attrape le sac et sa main moite. Il me laisse faire, mais, aussitôt qu'il réalise où nous allons, il se crispe et j'entends la panique dans sa respiration. Il montre une certaine résistance, faisant en sorte que j'ai plus de mal pour le tirer où il faut. Mais nous y arrivons.

J'appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur et prie mentalement pour qu'il ne soit pas loin de notre étage. Je regarde constamment vers la sortie de l'escalier.

— Olivia ?

Je jette un coup d'œil sur le côté et découvre que Gregory a rejoint William. Il semble perdu. Perplexe. Sous le choc. Je lui souris pour essayer de calmer son inquiétude, mais je sais que ça ne marche pas.

— Je t'appellerai, dis-je au moment où les portes s'ouvrent et que Miller fait un pas en arrière en m'attirant avec lui. S'il te plaît, dis à Nan que je vais bien.

Je jette le sac dans l'ascenseur et me retourne, saisissant l'autre main de Miller afin que nous soyons connectés par les deux. Puis je commence à faire de lents pas en arrière, consciente que le temps passe, mais encore plus consciente que ce n'est pas quelque chose que je peux précipiter.

Il regarde derrière moi dans la boîte close, tout son corps soulevé violemment, et c'est dans l'intensité de ce moment que je me demande comment j'ai pu être assez cruelle pour utiliser sa peur contre lui. Je retiens les larmes que la culpabilité fait monter et continue à marcher à reculons jusqu'à ce qu'il se tienne immobile au bout de mes bras tendus, un espace bien trop grand séparant nos deux corps.

— Miller, dis-je calmement, voulant désespérément qu'il se concentre sur moi plutôt que sur le monstre qu'il voit derrière moi. Regarde-moi. Rien que moi.

Ma voix tremble, malgré tous mes efforts pour garder mon sang-froid. Je suis soulagée lorsqu'il fait un pas hésitant en avant, mais il se met alors à secouer violemment la tête et fait deux pas en arrière. Il déglutit à plusieurs reprises, et ses mains sont de plus en plus chaudes. Les boucles de ses beaux cheveux sont alourdies par la transpiration qui coule de son crâne, son front, et à peu près partout.

— Je ne peux pas, halète-t-il. Je n'y arriverai pas.

Je jette un coup d'œil à William et vois son inquiétude. Il vérifie constamment son téléphone et la cage d'escalier. Lorsque je regarde Gregory, je découvre quelque chose que je n'ai jamais vu chez mon meilleur ami quand Miller est concerné. De la compassion. Je me mords la lèvre, tandis que les larmes commencent à couler, étouffant un sanglot quand il me regarde et m'envoie des encouragements silencieux. Puis il acquiesce. C'est à peine décelable, mais je le vois et le comprends. Je suis désespérée. Je dois faire sortir Miller de ce bâtiment.

— Vas-y, toi, dit Miller en me poussant dans l'ascenseur. Ça ira pour moi, vas-y.

— Non ! Non, tu n'abandonneras pas !

Je me jette sur lui et passe mes bras autour de lui en faisant le vœu de ne jamais le quitter. Je remarque bien que son corps se détend légèrement dans mon

étreinte.

Mon « truc ».

Son « truc ».

Notre « truc ».

Je le serre, mes lèvres sur son cou et son visage dans mes cheveux. Puis je m'éloigne et tire plus fortement sur sa main en le suppliant avec les yeux pour qu'il me rejoigne. C'est ce qu'il fait. Il fait un pas lent en avant. Puis un autre. Puis un autre. Il est sur le seuil. Je suis dans l'ascenseur. Il tremble, la gorge serrée, et transpire toujours autant.

Puis j'entends un son sourd qui vient de la cage d'escalier, suivi par un juron coloré de la part de William, et je fais ce que l'instinct me dit et tire brusquement Miller dans l'ascenseur avant de frapper le bouton du deuxième étage et de passer mes bras autour de son corps haletant pour l'immerger dans notre « truc ».

Le rythme effréné de son cœur dans sa poitrine est presque inquiétant. Je regarde par-dessus son épaule vers le couloir qui disparaît lentement avec la fermeture des portes. La dernière chose que je vois avant que nous nous retrouvions seuls dans cette boîte terrifiante, c'est William et Gregory qui s'avancent et nous observent calmement disparaître, Miller et moi. Je leur souris malgré ma tristesse.

Étant donné leur violence, je ne serais pas surprise si les battements de son cœur contre ma poitrine laissaient des traces. Ils ne se calment pas, même alors que je le serre très fort dans mes bras. Mes tentatives pour l'apaiser sont vaines.

Tout ce qu'il me reste à faire, c'est me concentrer pour qu'il ne s'écroule pas jusqu'à ce que nous atteignons le deuxième étage, ce qui semble facile. Il reste raide pendant que je regarde l'écran numérique qui indique les étages, chaque numéro semblant mettre un temps infini pour apparaître. Nous évoluons au ralenti. Tout semble être au ralenti.

Tout sauf la respiration et le rythme cardiaque de Miller.

Le sentant se crispier dans mon étreinte, j'essaie de me détacher, mais en vain. Je n'arrive pas à le lâcher et je commence à paniquer en envisageant la difficulté que je pourrais éprouver pour le faire sortir de l'ascenseur une fois qu'il se sera arrêté.

— Miller ? dis-je d'une voix basse et calme.

J'essaie vainement de lui faire croire que je suis posée. J'en suis loin. Il ne réagit pas et je jette un nouveau coup d'œil à l'indicateur d'étages.

— Miller, on est bientôt arrivés, dis-je en m'appuyant contre lui pour le forcer à s'écarter puisqu'il est dos aux portes.

La vibration de l'ascenseur lorsqu'il s'arrête me fait sursauter, et Miller émet un petit gémissement en s'appuyant sur moi.

— Miller, on y est.

Je lutte contre sa résistance farouche en entendant les portes commencer à s'ouvrir. Ce n'est qu'à cet instant que je considère l'éventualité qu'ils puissent être là à nous attendre, de l'autre côté des portes, et je suis prise de panique, mon corps se crispant alors que les portes s'ouvrent. Et s'ils étaient là ? Que vais-je faire ? Que vont-ils faire ? Ma respiration change et imite celle de Miller lorsque je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, mes pieds commençant à être douloureux à force de rester sur leurs pointes.

Les portes s'ouvrent complètement et ne révèlent rien d'autre qu'un couloir vide. Je tends l'oreille pour détecter le moindre signe de vie.

Rien.

Je pousse le poids mort de Miller, mais n'arrive absolument pas à le faire bouger. Comment sera-t-il une fois sorti de cette boîte ? Je n'ai pas eu le temps de l'imaginer hors de l'ascenseur, encore moins hors de l'immeuble.

— Miller, s'il te plaît, dis-je en ravalant la boule de désespoir qui s'est formée dans ma gorge. Les portes sont ouvertes.

Il reste paralysé, collé à moi, et des larmes de panique commencent à submerger mes yeux.

— Miller...

Ma voix tremblante est ternie de pessimisme. Ils vont bientôt redescendre.

Un tintement, et les portes se mettent à se refermer. Je n'ai pas le temps de crier à Miller de sortir. Il semble revenir soudainement à la vie, certainement motivé par le son des portes qui se referment, et son corps recule comme si quelqu'un l'avait propulsé d'un canon. Je retiens mon souffle en le regardant. Il est trempé, ses cheveux sont plaqués sur sa tête, et ses yeux, écarquillés de peur. Il continue de trembler.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, je me baisse pour ramasser le sac et m'avance sur le palier de l'ascenseur tout en gardant mes yeux inquiets rivés sur lui alors qu'il regarde tout autour de lui pour se familiariser avec les alentours. C'est comme si les petits morceaux de mon monde se recollaient, apportant de nouveau de l'espoir dans notre réalité, tandis que le masque tombe, chassant toute trace de peur : Miller est de retour.

Ses yeux vides m'étudient de la tête aux pieds et tombent sur le sac, que je ne tiens plus un instant plus tard. Puis il attrape ma main et me fait aussitôt sortir de l'ascenseur. Il se met à courir, forçant mes petites jambes à foncer pour le suivre,

et il regarde en arrière toutes les cinq secondes pour vérifier que je vais bien et qu'il n'y a rien derrière nous.

— Ça va ? me demande-t-il sans montrer aucun signe d'effort.

De mon côté, par contre, l'adrénaline qui m'alimentait a disparu. Peut-être que ma conscience a remarqué la résurrection de Miller et veut me soulager de la pression pour préserver l'ensemble. Je ne sais pas, mais je me sens épuisée, et mes émotions ne demandent qu'à sortir. Mais pas ici. Je ne peux pas lâcher prise maintenant. J'acquiesce, maintenant mon allure pour ne pas gêner notre fuite. Une légère inquiétude sur son visage parfait, il remonte le sac sur son épaule lorsque nous approchons de la sortie de secours et lâche ma main avant de foncer à toute vitesse vers la porte. Elle s'ouvre brusquement dans un grand bruit, et la lumière du jour attaque mes yeux et me fait grimacer.

— Attrape ma main, Olivia, me demande-t-il d'un ton insistant.

Je la saisis, ce qui lui permet de me faire descendre par la sortie de secours pour atteindre la ruelle. Un klaxon retentit aussitôt, et je reconnais le chauffeur de William qui tient la portière arrière ouverte. Nous évitons des voitures, des camions et des taxis, qui, pour la plupart, klaxonnent pour exprimer leur mécontentement, et nous fauflons dans la circulation dense de Londres pour atteindre la voiture de William.

— Grimpe.

Il fait un bref signe de tête au chauffeur et prend la relève à la portière en balançant le sac à l'intérieur. Je ne perds pas de temps et me jette sur le siège arrière, suivi par Miller. Le chauffeur est au volant avant que je ne m'en rende compte et démarre en faisant crisser les pneus : sa façon de conduire me stupéfie. C'est un pro : il zigzague et se faufile dans la circulation avec aisance et sang-froid.

C'est alors que l'énormité de ce qui vient de se passer me frappe comme la plus violente des tornades et je me mets à pleurer. Je cache mon visage dans mes mains et craque, mon esprit accablé par un tourbillon de pensées... Certaines d'entre elles sont sensées, comme le fait que je dois appeler Nan. D'autres le sont moins, comme : où cet homme a-t-il appris à conduire ainsi ? Et : William a-t-il besoin de ce genre de compétences ?

— Ma belle.

La main puissante de Miller s'enroule autour de ma nuque. Il me tire vers lui pour me faire monter sur ses genoux et me prendre dans ses bras, de manière à ce que ma joue mouillée soit plaquée contre son torse. Je pleure sans relâche, secouée de sanglots, ne pouvant ni ne voulant ne serait-ce qu'essayer de me

retenir plus longtemps. La dernière demi-heure m'a vidée.

— Ne pleure pas, murmure-t-il. S'il te plaît, ne pleure pas.

Mes poings serrent le tissu de son tee-shirt au niveau de ses pectoraux, jusqu'à ce que ma main me fasse mal et que j'aie fait couler une rivière de larmes confuses qui me serrent les tripes.

— Où allons-nous ?

— Quelque part, répond-il en m'écartant de son torse pour voir mes yeux. Dans un lieu où nous pourrions nous perdre l'un dans l'autre sans interruptions ni interférences.

Je le vois à peine à travers le flot de larmes qui brouille ma vue, mais je le sens et l'entends. Ça me suffit.

— Nan.

— On prendra soin d'elle. Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça.

— Qui ? William ? dis-je brusquement en pensant à toutes les bêtises qui voleront si William se pointe chez Nan.

Mon Dieu, ça va la rendre folle !

— On prendra soin d'elle, se contente-t-il de répéter.

— Mais elle va me manquer.

Il lève la main pour passer ses doigts dans mes cheveux et attraper l'arrière de ma tête.

— Ce n'est pas pour longtemps, je te le promets. Juste le temps que les choses se tassent.

— Ça va prendre combien de temps ? Et si les choses ne se tassent pas ? William sera-t-il impliqué ? Est-ce qu'il les connaît ? Qui sont-ils ?

Je marque une pause pour reprendre mon souffle, préférant déballer toutes ces questions avant que mon esprit fatigué se ferme et les oublie.

— Ils ne feront pas de mal à Nan, hein ?

Soudain, quelque chose me traverse l'esprit.

— Gregory !

— Chuuut, fait-il pour m'apaiser, comme si je ne venais pas d'abandonner mon meilleur ami dans l'appartement de Miller quand Dieu sait qui était en train d'y monter. Il est avec Anderson. Fais-moi confiance : tout ira bien pour lui. Comme pour ta grand-mère.

Je suis soulagée. Je lui fais vraiment confiance, mais il n'a répondu à aucune de mes questions.

— Parle-moi, dis-je sans avoir besoin de préciser ma pensée.

Ses beaux yeux bleus essaient désespérément de me rassurer, d'évincer mon

malaise. Ça fonctionne d'une étrange façon.

Il acquiesce et me reprend dans ses bras.

— Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'air dans mes poumons, Olivia Taylor.

C'est le chaos à l'aéroport d'Heathrow. Mon esprit tourne à cent à l'heure, mon cœur bat la chamade, mes yeux regardent partout jusqu'à ce que nous atteignons la porte d'embarquement. Alors que je trépignais pendant les contrôles de douane et de sécurité, Miller semblait parfaitement calme et me tenait dans ses bras, probablement pour essayer de dissimuler mes tremblements. Je n'ai pas fait très attention à ce qui s'est passé depuis qu'on nous a déposés au terminal 5. Je ne sais pas où nous nous rendons ni pour combien de temps. J'ai appelé Nan pour lui annoncer que Miller m'avait fait la surprise de m'offrir un voyage, mais c'est William qui a répondu. Mon cœur s'est arrêté de battre, puis s'est remis en route quand Nan a pris le combiné avec un calme olympien. Je n'ai pas compris, et je ne comprends toujours pas, mais elle m'a dit et répété à quel point elle m'aimait avant de me faire promettre que je l'appelle dès que nous arriverons là où nous allons.

Et tout cela nous mène à maintenant.

Je suis devant la porte, les yeux rivés sur l'écran, bouche bée.

— New York ? dis-je en un souffle, résistant à l'envie de me frotter les yeux, au cas où j'aurais une hallucination.

Miller ne porte aucune attention à ma stupéfaction et se contente de me guider gentiment vers la dame qui nous laissera passer après avoir vérifié nos passeports et cartes d'embarquement... encore une fois. Je me raidis. Encore. Mais elle sourit et nous fait entrer.

— Tu ferais une effroyable criminelle, Olivia, dit Miller sérieusement.

Je laisse mes muscles se détendre pendant qu'il me guide dans un tunnel vers notre avion.

— Je ne veux pas être une criminelle.

Il me sourit, les yeux brillants. Il n'y a plus aucune trace de la bête terrifiée ; j'ai retrouvé mon Miller raffiné et pointilleux dans toute sa gloire. Et il est vraiment glorieux. Je pousse un long soupir comblé et pose ma tête sur son bras en levant les yeux pour voir une hôtesse trop joyeuse nous sourire. Je pourrais montrer mon exaspération en râlant lorsqu'elle nous demande nos passeports et nos cartes d'embarquement. On pourrait croire que je m'y suis habituée après les millions d'autres fois où on nous les a demandés depuis que nous sommes arrivés à Heathrow. Mais non. Je me remets à trembler lorsqu'elle les regarde avant de nous jeter un coup d'œil pour vérifier que nous correspondons bien aux photos.

Convaincue qu'elle va crier « Faux ! » et appeler la sécurité, je me force à afficher un sourire nerveux. Mais non.

Elle vérifie les cartes d'embarquement et les tend à Miller en souriant.

— La première classe se trouve par ici, monsieur.

Elle fait un geste vers la gauche.

— Vous êtes arrivés juste à l'heure. Le capitaine a donné l'ordre de sécuriser les portes.

Miller fait un bref signe de tête, et je me retourne pour voir une autre hôtesse fermer les portes.

Mon visage se vide de tout son sang lorsque je regarde au bout du tunnel vers la porte d'embarquement. J'hallucine : c'est obligé. Ma curiosité triomphe et je m'avance discrètement, mais la porte commence à obstruer ma vue. Je cherche à m'approcher le plus possible et je cligne des yeux, convaincue que je rêve.

Puis je m'arrête.

Je suis clouée sur place, l'esprit vide, le sang glacé dans mes veines.

Et je me fixe.

C'est vraiment moi... dans dix-neuf ans.

REMERCIEMENTS

Un million de mercis aux suspects habituels. Vous savez qui vous êtes ! J'ai beaucoup de chance de vous avoir tous derrière moi. Un remerciement particulier à Leah, mon éditrice, qui rend presque agréable le travail de révision. J'ai bien dit « presque » ! Ce qui est effectivement agréable, par contre, c'est de collaborer avec toi. Merci pour tout – et notamment pour repérer mes tics d'écriture. Merci aussi aux départements artistiques de mes éditeurs à la fois anglais et américains. Je suis vraiment nulle pour exprimer à quoi je veux que les couvertures ressemblent et, malgré cela, vous mettez chaque fois dans le mille.

Et à vous, mesdames. J'aimerais vous emmener toutes et boire des mojitos jusqu'à ce qu'on s'effondre !

J'espère que ce roman vous plaira.

Bisous.

Jodi



Une nuit : la promesse

Jodi Ellen Malpas

Livy le remarque dès qu'il entre dans le café : magnifique, avec un beau visage aux yeux bleus. Quand Miller s'en va, la jeune femme pense qu'elle ne le reverra jamais. Jusqu'à ce qu'elle trouve son petit mot laissé sur une serviette. Ce qu'il veut, c'est passer une seule nuit avec elle. Pas de sentiments, pas d'engagement, juste du plaisir. Il est sûr de lui. Odieux mais bien élevé. À son contact, Livy est fascinée : il éveille quelque chose de profond et d'addictif. Mais elle sent que derrière les voitures de sport, les costumes sur mesure et l'appartement luxueux, il y a aussi de la douleur et de la souffrance. Pour posséder cet homme intrigant, corps et âme, elle va devoir affronter les secrets de Miller. Fouiller dans son passé et briser ses défenses jusqu'à devenir... son obsession.

Une seule nuit de passion ne lui suffira jamais...

ISBN : 978-2-8246-0555-5

www.city-editions.com